ÉTUDES DE LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

.... Miseris succurrere disco. *Æneid. lib.* I.

TOME PREMIER.

176

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez { P.F. DIDOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.
MEQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ETUDES
DE
LA NATURE.

TOME PREMIER.

AVIS

SUR CETTE SECONDE ÉDITION,

ET

SUR CET OUVRAGE.

LA premiere Edition de cet ouvrage, mise en vente en décembre 1784, s'est trouvée presque épuisée en décembre 1785. Elle s'est écoulée de son cours naturel, à peu près dans l'espace d'un an, sans que j'aie employé aucune des impulsions de la librairie pour la prôner, pour la vendre & pour la répandre au loin : j'ose donc croire qu'elle a été reçue de ma patrie avec intérêt. Elle paroît aussi avoir été goûtée chez les étrangers, car elle a été contrefaite à Geneve & à Lyon, il y a six mois ; & ces contrefaçons m'auroient pu faire du tort, si M. Laurent de Villedeuil, alors directeur général de la librairie, aujourd'hui intendant de Rouen, & si bien connu par l'honnêteté & la probité de son caractere, n'avoit donné, sur ma simple

requiſition, les ordres les plus précis pour leur interdire l'entrée du royaume [1]. De plus, à l'occaſion de cet ouvrage, MM. le comte de Vergennes, le baron de Breteuil & de Calonne, mes anciens & illuſtres ſouſcripteurs, à la ſollicitation de mes reſpectables amis MM. Hennin & Meſnard de Conichard, ont verſé ſur moi, ou ſur ma famille, quelques-uns des bienfaits annuels du roi. Je dois ſans doute être content de ces ſuccès; mais je ne le ſuis pas moins des témoignages honorables d'amitié, que m'ont donné des perſonnes de tout état & de tout ſexe, dont la plupart me ſont inconnues. Les unes ſont venues me trouver, & d'autres m'ont écrit les lettres les plus touchantes pour me remercier de mon livre, comme ſi, en le donnant au public, je leur avois rendu quelque ſervice particulier. Pluſieurs d'entre elles m'ont prié de venir dans leurs châteaux, habiter la campagne où j'aimerois tant

[1] J'apprends que, depuis quatre mois, elles ſe ſont introduites à Nîmes, à Marſeille, à Toulon, & ſans doute ailleurs, de maniere que les libraires de ces villes ne tenoient pas même, depuis quatre mois, d'exemplaires de mon édition, dont la vente s'eſt trouvée par-là conſidérablement ralentie. Une prévarication ſi contraire aux droits de propriété des auteurs, à leurs privileges, & aux ordres du roi, doit ſans doute être réprimée. J'attends cette juſtice de l'équité du magiſtrat de la librairie.

à vivre, m'ont-elles dit. Oui ſans doute, j'aimerois la campagne, mais une campagne à moi, & non pas celle d'autrui. J'ai répondu de mon mieux à des offres de ſervices ſi agréables, dont je n'ai accepté que la bienveillance. La bienveillance eſt la fleur de l'amitié; & ſon parfum dure toujours quand on la laiſſe ſur ſa tige, ſans la cueillir. Un pere de famille malheureux m'a mandé que mes études faiſoient ſa plus douce conſolation. Un athée eſt venu me voir pluſieurs fois, d'une ville éloignée de Paris, frappé juſqu'à l'admiration, m'a-t-il dit, des harmonies que j'ai indiquées dans les plantes, & dont il a reconnu l'exiſtence dans la nature. Des perſonnages importans, & d'autres qui croient l'être, m'ont fait inviter d'aller les voir, en me donnant de grandes eſpérances de fortune: mais autant j'accueille le rare bonheur d'être aimé, & celui qui l'eſt encore plus pour moi de pouvoir être utile, autant je fuis, quand je le peux, le malheur ſi commun & ſi triſte d'être protégé. Je ne dis point tout ceci par vanité, mais pour reconnoître de mon mieux, ſuivant ma coutume, juſqu'aux plus légeres marques de bienveillance qu'on me donne, quand je les crois ſinceres.

J'ai donc lieu de penſer, par ces ſuf-

frages des gens de bien, que Dieu a béni mon travail, quoique rempli d'imperfection. Il est de mon devoir de le rendre le plus digne que je pourrai de l'estime publique : ainsi, j'ai corrigé, dans cette seconde édition, les fautes d'impression, de style, de goût & de bon sens, que j'ai remarquées dans la premiere, ou par moi-même, ou avec le secours de quelques personnes instruites, sans rien retrancher cependant du fonds des choses, comme elles le desiroient. Je me suis permis seulement, pour les éclaircir, quelques transpositions de notes. J'y en ai ajouté quelques-unes, dans la même intention, entre autres, dans l'explication des figures, une figure de géométrie, pour rendre sensible aux yeux l'erreur de nos astronomes sur l'applatissement de la terre, & de nouvelles preuves du cours alternatif & sémi annuel de l'Océan Atlantique, par la fonte des glaces polaires : enfin je l'ai fait imprimer avec les caracteres neufs de M. Didot le jeune, afin que leur réputation contribuât à lui concilier la bienveillance générale.

J'aurois bien souhaité de m'éclairer encore sur cet ouvrage, du jugement des papiers publics. Leurs auteurs ont eu, à cet égard, une entiere liberté de suffrages,

car je n'en ai ſollicité ni fait ſolliciter aucun ; mais ils ne ſe ſont arrêtés qu'à des obſervations peu eſſentielles. Celui de tous qui embraſſe le plus d'objets, & qui, par les grands talens de ſes rédacteurs, paroiſſoit le plus propre à me donner des lumieres, m'a repris d'avoir dit que les animaux n'étoient pas expoſés, par la nature, à périr par la famine comme l'homme; & il m'a objecté les perdrix & les lievres des environs de Paris, qui meurent quelquefois de faim pendant l'hiver. Mais puiſque, d'une part, on multiplie ces animaux à l'infini aux environs de Paris; & que de l'autre, on y fauche juſqu'à la plus petite herbe des champs, il faut bien que, quelquefois, ils y meurent de faim, ſur-tout dans les hivers un peu longs. La famine donc qu'ils éprouvent dans nos campagnes, vient de l'inconſéquence de l'homme, & non pas de l'imprévoyance de la nature. Les perdrix & les lievres ne meurent point de faim dans les forêts du nord, pendant des hivers de ſix mois : ils ſavent bien trouver ſous la neige les herbes & les pommes de ſapin de l'année précédente, que la nature y a cachées pour les leur conſerver.

Les autres objections que MM. les journaliſtes m'ont faites, ne ſont ni plus

importantes, ni gueres mieux fondées. La plupart d'entre eux ont traité de paradoxe la cause des courans & du flux & reflux de la mer, que j'attribue à la fonte alternative des glaces des pôles, qui ont, dans l'hiver de chaque hémisphere, cinq à six mille lieues de tour, & qui, dans leur été, n'en ont que deux ou trois mille. Mais, comme aucun d'eux n'a apporté un seul argument, ni contre les principes de ma théorie, ni contre les faits dont je l'ai appuyée, ni contre les conséquences que j'en ai tirées, je n'ai rien à leur répondre, sinon, qu'ils m'ont, sur ce point, jugé sans examen; ce qui est expéditif, mais injuste. Celui de tous qui a le plus de souscripteurs, & qui mérite sans doute de les avoir, par le goût avec lequel il rend compte chaque jour des ouvrages littéraires, m'a objecté en passant, que je détruisois l'action de la lune, si bien d'accord avec les marées. Il est aisé de voir qu'il n'est instruit ni de ma nouvelle théorie, ni de l'ancienne. Je ne détruis en rien l'action de la lune sur les mers; mais, au lieu de la faire agir sur les mers fluides de l'équateur, par une attraction astronomique qui ne produit pas le moindre effet sur les méditerranées & les lacs de la zone torride même; je la fais agir sur les mers gêlées des pôles, par la cha-

leur réfléchie du ſoleil, reconnue des anciens (1), démontrée aujourd'hui par les modernes, & dont l'expérience peut ſe faire avec un verre d'eau. D'ailleurs il s'en faut bien que les phaſes de la lune ſoient, par toute la terre, d'accord avec les mouvemens des mers. Le flux & reflux de la mer ſuit ſur nos côtes, plutôt le moyen que le vrai mouvement de la lune:

[1] « La lune fait dégeler, réſolvant toutes glaces & » gelées, par l'humidité de ſon influence ». *Hiſt. Nat. de Pline*, *Liv.* 2, *chap.* 101. Quand la lune brille, dans les nuits de l'hiver, de tout ſon éclat, il gele, ſans doute, fort âprement, parce qu'alors le vent du nord, qui cauſe cette ſérénité de l'air, empêche l'influence chaude de la lune; mais pour peu qu'il faſſe calme, vous voyez le ciel ſe couvrir de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & vous ſentez l'atmoſphere s'adoucir. J'attribue, comme Pline, à la lumiere de cet aſtre, une action particuliere ſur les eaux gelées de la terre & de l'air; car je l'ai vue ſouvent, dans les belles nuits de la zone torride, diſſiper, en ſe levant, tous les nuages de l'atmoſphere; ce qui fait dire aux marins en proverbe, *que la lune mange les nuages*. Au reſte, nos phyſiciens ſe contrediſent, en ſuppoſant que la lune meut l'océan, & en lui refuſant toute influence, non-ſeulement ſur les glaces, mais ſur les plantes, parce que ſa chaleur, diſent-ils, ne fait pas monter la liqueur de leur thermometre. J'ignore ſi en effet elle n'agit pas ſur l'eſprit-de-vin: mais qu'en conclure? Les particules ignées, enfermées dans le poivre, le gérofle, le piment, les cauſtiques, &c... qui ont tant d'action ſur les fluides du corps humain, donneroient-elles ſeulement la plus légere aſcenſion à l'eſprit-de-vin, où on les feroit infuſer? Le feu, ainſi que les autres élémens, ſubit des combinaiſons qui redoublent ſon action dans telle affinité, & la rendent nulle dans une autre, ce n'eſt donc point avec nos inſtrumens de phyſique, que nous parviendrons à déterminer les effets des cauſes naturelles.

ailleurs il obéit à d'autres loix, ce qui a fait dire à Newton lui-même: « Qu'il » falloit qu'il y eût dans le retour pé- » riodique des marées quelque autre » cause mixte, qui a été inconnue jus- » qu'ici ». *Philosophie de Newton*, *ch.* 25. L'explication de ces phénomenes, qui se refuse au systême astronomique, s'accorde parfaitement avec ma théorie naturelle, qui attribue à la chaleur alternative du soleil, tant directe que réfléchie par la lune, sur les glaces des deux pôles, la cause, la variété & le retour constant des marées, & sur tout des courans généraux & alternatifs de l'océan, qui sont les premiers mobiles de celles-ci. Cependant nos astronomes n'ont jamais essayé de rendre raison de la cause & de la versalité sémi-annuelle de ces courans généraux, si connus dans l'océan indien, & ils paroissent même avoir ignoré jusqu'à présent qu'il en existât de semblables dans l'océan atlantique. C'est de quoi on ne peut douter maintenant, d'après les nouvelles preuves que j'en apporte à la fin du troisieme volume de cet ouvrage.

Je n'ai donc point avancé de paradoxe sur des causes si évidentes; mais j'ai opposé à un systême astronomique dénué de preuves physiques, des faits avérés,

tirés de tous les regnes de la nature ; faits qui ont une multitude de consonnances dans les flux & reflux de toutes les rivieres & lacs qui s'écoulent des montagnes à glace, & que je pourrois multiplier & présenter sous de nouveaux jours, par rapport à l'océan même, si le lieu & ma santé me le permettoient.

Un journal qui, par son titre, paroît destiné à l'Europe entiere, ainsi que celui qui, par le sien, semble réservé aux seuls savans, ont jugé à propos de garder un profond silence, non seulement sur des vérités naturelles si neuves & si importantes, mais même sur tout mon ouvrage. D'autres m'ont opposé, pour toute réponse, l'autorité de Newton qui n'est pas de mon avis. Je respecte Newton pour son génie & pour ses vertus, mais je respecte beaucoup plus la vérité. L'autorité des grands noms, ne sert que trop souvent de rempart à l'erreur : c'est ainsi que, sur la foi des Maupertuis & des la Condamine, l'Europe a cru, jusqu'à présent, que la terre étoit applatie aux pôles. Je démontre, d'après leurs propres opérations, *dans l'explication des figures*, *pag.* 445 & 446, *tome* 3 ; qu'elle y est alongée. Que peut on répondre à la démonstration géométrique que j'en donne ? Pour moi, je suis bien sûr que Newton lui-même, au-

jourd'hui, abjureroit cette erreur, quoiqu'il l'ait le premier mise en avant, puisqu'il faut le dire.

Le lecteur sera sans doute bien surpris de voir des hommes aussi fameux, tomber dans une contradiction aussi étrange, adoptée ensuite & enseignée dans toutes les académies de l'Europe, sans que personne s'en soit apperçu, ou ait osé réclamer en faveur de la vérité. J'en ai été si étonné moi même, que j'ai cru longtems que c'étoit moi, & non pas eux, qui avois perdu sur ce point le sentiment de l'évidence. Je n'osois même m'ouvrir à personne sur cet article, non plus que sur les autres objets de ces études; car je n'ai presque rencontré dans le monde, que des hommes vendus aux systêmes qui ont fait fortune, ou à ceux qui la font faire. Ainsi plus j'avois raison, seul & sans prôneurs, & plus j'aurois eu de tort avec eux : d'ailleurs, comment raisonner avec des gens qui s'enveloppent dans des nuages d'équations ou de distinctions métaphysiques, pour peu que vous les pressiez par le sentiment de la vérité ? Si ces refuges leur manquent, ils vous accablent par les autorités innombrables qui les ont subjugués eux-mêmes, sans raisonner, & dont ils comptent bien subjuguer à leur tour, un homme sur tout qui ne tient à

aucun parti. Qu'aurois-je donc fait dans cette foule d'hommes vains & intolérans, à chacun desquels l'éducation européenne a dit dès l'enfance, *sois le premier*; & parmi tant de docteurs titrés & non titrés, qui se sont approprié le droit de franc-parler, si ce n'est de m'y renfermer, comme je fais souvent, dans mon franc-taire (1)? Si j'y parle, c'est de peu de choses, ou de choses de peu.

Cependant, dans les routes solitaires & libres où je cherchois la vérité, je me rassurois avec les nouveaux rayons de sa lumiere, en me rappelant que les savans les plus célebres avoient été, dans tous les siecles, aussi bien aveuglés par leurs propres erreurs, que le peuple par celles d'autrui. D'ailleurs, pour démontrer l'in-

[1] Il n'est pas permis long-tems d'y garder son franc-taire; car ceux qui y parlent, ne veulent être écoutés que par des gens qui les applaudissent.

J'ai remarqué que le degré d'attention que le monde accorde à ses orateurs, est toujours proportionné au degré de puissance ou de malignité qu'il leur suppose. La vérité, la raison, l'esprit même y sont comptés pour rien. Pour se faire écouter du monde, il faut s'en faire craindre: aussi ceux qui y brillent, emploient fréquemment des tours de phrase qui donnent à entendre qu'ils sont des amis puissans ou des ennemis dangereux. Tout homme simple, modeste, vrai & bon, y est donc réduit au silence; il en peut sortir, toutefois en flattant ses tyrans; mais ce moyen produiroit en moi un effet tout contraire, car je ne puis flatter que ce que j'aime.

Fuyez donc le monde, vous qui ne voulez ni flatter, ni médire; car vous y perdrez à la fois & les biens que vous en espérez, & ceux qui appartiennent à votre conscience.

conséquence de nos astronomes modernes, il ne s'agissoit que d'employer quelques élémens de géométrie, qui sont à ma portée & à celle de tout le monde. Ainsi, bien assuré, par une multitude d'observations météorologiques, nautiques, végétales & animales, que les eaux des glaces polaires avoient une pente naturelle jusqu'à l'équateur, & fâché d'être contredit par les opérations trop fameuses de nos géometres, j'ai osé en examiner les résultats, & je me suis convaincu qu'ils devoient être les mêmes que les miens. J'ai présenté, dans une premiere édition, les uns & les autres au public; les leurs sont restés sans defense, & les miens sans objection, mais sans partisans déclarés. Dans cette seconde édition, j'ai démontré leur erreur jusqu'à l'évidence géométrique; maintenant j'attends mon jugement de tout lecteur à qui il reste une conscience.

Ce sont les préjugés de notre éducation, qui ont égaré ainsi nos astronomes; ces préjugés qui, dès l'enfance, nous attachent sans réfléchir, aux erreurs accréditées qui menent à la fortune, & nous font repousser les vérités solitaires qui nous en éloignent. Ils ont été séduits par la réputation de Newton, qu'on m'objecte à moi-même; & Newton l'avoit été,

comme il arrive d'ordinaire, par ſon propre ſyſtême. Ce ſublime géometre ſuppoſoit que la force centrifuge, qu'il appliquoit au mouvement des aſtres, avoit applati les pôles de la terre, en agiſſant ſur ſon équateur. Nordwood, mathématicien anglois, ayant trouvé, en meſurant la méridienne de Londres à Yorck, le degré terreſtre plus grand de huit toiſes, que celui que Caſſiny avoit meſuré en France, « Newton, dit Voltaire, attribua ce petit excédent de huit » toiſes par degrés, à la figure de la terre, qu'il croyoit être celle d'un ſphéroïde applati vers les pôles; & il jugeoit que Nordwood, en tirant ſa méridienne dans des régions plus ſeptentrionales que la nôtre, avoit dû trouver ſes degrés plus grands que ceux de » Caſſiny, puiſqu'il ſuppoſoit la courbe » du terrain meſuré par Nordwood, plus » longue ». *Philoſophie de Newton*, *ch.* 18. Il eſt clair que ces degrés étant plus grands, & cette courbe étant plus longue vers le nord, Newton devoit en conclure que la terre étoit alongée aux pôles; & s'il en inféra au contraire qu'elle y étoit applatie, c'eſt que ſon ſyſtême céleſte occupant toutes les facultés de ſon vaſte génie, ne lui permit pas de ſaiſir ſur la terre une inconſéquence géométrique:

il adopta donc, ſans examen, une expérience qu'il crut lui être favorable, ſans s'appercevoir qu'elle lui étoit diamétralement oppoſée. Nos aſtronomes ſe ſont laiſſé ſeduire, à leur tour, par la réputation de Newton, & par la foibleſſe ſi ordinaire à l'eſprit humain, de chercher à expliquer toutes les opérations de la nature, avec une ſeule loi. Bouguer même, un de leurs coopérateurs, dit poſitivement, que « de cette découverte de l'ap» platiſſement des pôles dépend preſque » toute la phyſique ». *Traité de la navigation*, *liv.* 5, *chap.* 5, §. 2, *pag.* 435.

Nos aſtronomes ſont donc partis pour aller juſqu'aux extrêmités de la terre, chercher des preuves phyſiques à un ſyſtême céleſte, heureux & brillant ; & ils en étoient d'avance ſi éblouis, qu'ils ont méconnu, à leur tour, la vérité même, qui, loin des préjugés de l'Europe, venoit dans des déſerts ſe réfugier entre leurs mains. Si le plus fameux des géometres modernes a pu tomber dans une auſſi grande erreur en géométrie ; & ſi des aſtronomes, remplis d'ailleurs de ſagacité, ont, par la ſeule influence de ſon nom, tirés de leurs propres opérations une fauſſe conſéquence pour appuyer cette erreur ; rejeté les expériences précédentes de leur académie, ſur l'abaiſ-

ſement du barometre au nord, avec les autres obſervations géographiques qui la contrediſoient ; établi ſur elle la baſe de toutes les connoiſſances phyſiques à venir, & lui ont donné enſuite, par leur propre réputation, une autorité qui n'a pas même laiſſé, au reſte des ſavans, la liberté de douter ; nous devons bien prendre garde à nous autres hommes obſcurs & ignorans, qui cherchons la vérité, pour le ſeul bonheur de la connoître. Méfions-nous donc, dans ſa recherche, de toute autorité humaine ; ainſi que fit Deſcartes, qui, par le ſeul doute, diſſipa la philoſophie de ſon ſiecle, qui avoit voilé ſi long-tems à l'Europe les loix de la nature, par le préjugé du nom d'Ariſtote, conſacré alors dans toutes les univerſités; & prenons pour maxime celle qui a fait faire tant de véritables découvertes à Newton lui-même, & à la ſociété royale de Londres dont elle eſt la deviſe : NULLIUS IN VERBA.

Pour revenir aux journaux, s'ils ont, comme de concert, refuſé leur approbation aux objets naturels de ces études, un d'entre eux a avancé, dit-on, que j'avois pris ma théorie des marées par les glaces polaires, dans des auteurs latins. Enfin cette théorie ſe fait des partiſans, puiſqu'elle éveille l'envie.

Voici ce que j'ai à répondre à cette imputation. Si j'avois connu quelque auteur latin qui eût attribué les marées à la fonte des glaces polaires, je l'aurois nommé, parce que cette justice est dans l'ordre de mon ouvrage, & de ma conscience. Je n'ai point eu, comme tant de philosophes, la vanité de créer, à mon aise, un monde de ma façon ; mais j'ai cherché, avec beaucoup de travail, à rassembler les pieces du plan de celui que nous habitons, dispersées chez les hommes de tous les siecles & de toutes les nations qui l'ont le mieux observé. Ainsi, j'ai pris mes idées & mes preuves de l'alongement de la terre aux pôles, dans Childrey, Képler, Tycho-Brahé, Cassiny .... & sur-tout dans les opérations de nos astronomes modernes ; de l'étendue des océans glacés qui couvrent les pôles, dans Denis, Barents, Cook, & tous les voyageurs des mers australes & boréales ; de l'ancienne déviation du soleil hors de l'écliptique, dans les traditions égyptiennes, les annales chinoises, & même dans la mythologie des Grecs ; de la fonte totale des glaces polaires, & du déluge universel qui s'en est ensuivi, dans Moyse & Job ; de la chaleur de la lune & de ses effets sur les glaces & les eaux, dans Pline, & dans les expériences mo-

dernes faites à Rome & à Paris; des courans & des marées qui s'écoulent alternativement des pôles vers l'équateur, dans Christophe Colomb, Barents, Martens, Ellis, Linschoten, Abel-Tasman, Dampier, Pennant, Rennefort, &c. J'ai cité tous ces observateurs avec éloge. Si j'eusse connu quelque auteur latin qui eût attribué à la fonte des glaces polaires la cause des marées, seulement dans quelque partie de l'océan, je l'eusse également cité, me réservant pour moi la gloire de l'architecte, celle de réunir toutes ces observations isolées, de les répartir aux saisons & aux latitudes qui leur étoient propres, pour en ôter les contradictions apparentes qui avoient empêché jusqu'ici d'en rien conclure, & d'assigner enfin une cause & des moyens évidens à des effets qui, depuis tant de siecles, étoient couverts de mysteres. J'ai donc formé un ensemble de toutes ces vérités éparses, & j'en ai déduit l'harmonie générale des mouvemens de l'océan, dont la premiere *cause* est la chaleur du soleil; les *moyens*, sont les glaces polaires; & les *effets*, les courans sémi-annuels & alternatifs des mers, avec les marées journalieres de nos rivages (1). Ainsi,

[1] Bien des gens concevront difficilement que nos marées puissent remonter en été vers le pôle nord, dans

ſi d'autres ont dit avant moi que les marées venoient de la fonte des glaces polaires, ce que j'ignore même à préſent, c'eſt moi qui le premier l'ai prouvé. D'autres Européens avoient dit avant Chriſtophe Colomb, qu'il y avoit un autre monde; mais ce fut lui qui le premier y arriva. Si d'autres avoient dit de même que les marées venoient des pôles, perſonne ne les avoit crus, parce qu'ils l'avoient dit ſans preuves. Avant de parvenir à raſſembler les miennes, & à les rendre lumineuſes, il m'a fallu diſ-

la ſaiſon même où le courant qui les produit deſcend de ce pôle. Ils peuvent voir une image bien ſenſible de ces effets rétrogrades des eaux courantes au pont Notre-Dame, à l'ouverture de l'arche qui s'appuie au quai Pelletier. Le cours de la Seine dirigé obliquement par une eſpece de batardeau, contre une pile de cette arche, y produit un remou qui remonte ſans ceſſe contre le cours de la riviere, juſqu'aux bouillons même du batardeau. De même les fontes des glaces ſeptentrionales deſcendent en été des baies voiſines du cercle polaire, en faiſant huit à dix lieues par heure, ſuivant Ellis, Linſchoten & Barents; elles s'écoulent vers le ſud dans le milieu de l'océan atlantique; mais venant à rencontrer ſur leurs bords, preſque de front, l'Afrique & l'Amérique qui ſe rapprochent de part & d'autre, elles ſont forcées de refluer à droite & à gauche le long de leurs continens, & de remonter vers le nord, au-deſſus des caps Boïador & de S. Auguſtin, qu'elles ont rendu fameux par leurs courans. Or, comme les ſources d'où elles partent ont un flux intermittent d'accélération & de ralentiſſement, occaſionné par l'action diurne & nocturne du ſoleil ſur les glaces de l'hémiſphere oriental & occidental du pôle, leurs remoux latéraux, c'eſt-à-dire leurs marées, en ont auſſi un qui leur eſt ſemblable.

ſiper ces nuages épais d'erreurs vénérables, telles que celles des pôles applatis & baignés de mers libres de glace, que nos prétendues ſciences avoient répandus entre la vérité & nous, & qui étoient capables de couvrir toute notre phyſique d'une nuit éternelle. Voilà donc la gloire que j'ai ambitionnée, celle d'aſſembler quelques harmonies de la nature, pour en former un concert qui élevât l'homme vers ſon auteur; ou plutôt je n'ai cherché que le bonheur de les connoître & de les répandre; car je ſuis prêt d'adopter tout autre ſyſtême, qui préſentera à l'eſprit de l'homme plus de vraiſemblance, & à ſon cœur plus de conſolation. Ce n'eſt qu'à Dieu que convient la gloire, & aux hommes la paix, qui n'eſt jamais ſi pure & ſi profonde que dans le ſentiment de cette même gloire qui gouverne l'univers. Je n'ai deſiré que le bonheur d'en découvrir de nouveaux rayons, & je ne ſouhaite déſormais que celui d'en être éclairé le reſte de ma vie, fuyant, pour moi-même, cette gloire vaine, ténébreuſe & inconſtante, que le monde donne & ôte à ſon gré.

Je me ſuis un peu étendu ici ſur le droit que j'ai à la découverte de la cauſe des courans & des marées par la fonte des

glaces polaires, parce qu'ayant opposé à la plupart des opinions reçues, beaucoup d'observations qui m'appartiennent, si chacune d'elles exigeoit de moi un manifeste pour en défendre la propriété, je n'y suffirois jamais. D'ailleurs, si elles acquierent assez de célébrité pour m'attirer, suivant l'esprit de ce siecle, des louanges perfides, des persécutions sourdes, des pitiés fausses, & pour renverser ma fortune incertaine, tardive & à peine commencée, je déclare donc que, ne tenant à aucun parti, & ne pouvant opposer que moi à chaque nouvel ennemi, au lieu de me répandre dans les papiers publics, suivant l'usage, en récriminations, en injures, en complaintes, en doléances, en tems perdu, je ne me défendrai que sur mon propre terrain; & je n'opposerai à mes ennemis, tant publics que secrets, que la vérité. Son miroir sera mon égide; & leur propre image y deviendra, pour chacun d'eux, la tête de Méduse. Ou plutôt puissé-je, loin des hommes inconstans & trompeurs, sous un petit toît rustique à moi, près des bois, dégager la statue de ma Minerve de son tronc d'arbre, & mettre enfin un globe entier à ses pieds!

Au reste, si MM. les journalistes m'ont refusé leurs suffrages sur des objets aussi

importans aux progrès des connoiſſances naturelles, & ſi d'autres prennent déja les devans pour me priver de ceux du public, j'en compte déja d'illuſtres parmi des hommes éclairés, de toutes conditions. La Sorbonne, à laquelle je ſuis perſonnellement inconnu, m'a fait l'honneur d'adopter les nouvelles preuves du déluge univerſel, que j'ai tirées de la fonte totale des glaces polaires : ces preuves ont été miſes en poſition dans une de ſes theſes, ſoutenue, pour la premiere fois, par M. l'abbé de Vigueras, dans ſa majeure du 6 juillet 1785. Après tout, quand MM. les journaliſtes auroient témoigné encore plus de répugnance à rendre compte d'opinions contraires à celles des académies, étrangeres à la plupart d'entre eux, & qui ont dû leur être ſuſpectes par leur nouveauté même, ils m'ont dédommagé fort amplement, en me louant beaucoup plus que je ne méritois, par des qualités morales bien préférables à des découvertes phyſiques, & auxquelles je ſerois fort heureux d'atteindre (1).

[1] Je dois ſans doute diſtinguer, dans le nombre de mes panégyriſtes, les deux premiers écrivains qui ont rendu compte de mon ouvrage. L'un, malgré la briéveté de ſa feuillé, & ſon goût pour la critique, l'a annoncé de la maniere la plus avantageuſe; & l'autre, deſtiné à la défenſe des mœurs & de la religion, m'a mis à côté d'un

Je n'ai donc qu'à me féliciter de l'intérêt général avec lequel le public a reçu la partie morale de cet ouvrage. J'y ai cependant omis de grands objets de réforme politique & morale ; les uns, parce qu'il ne m'a pas été permis de les traiter suivant ma conscience ; les autres, parce que mon plan ne les comportoit pas. Je me suis fixé aux seuls abus auxquels le gouvernement pouvoit remédier ; mais il y en a d'autres aussi universels, qui dépendent uniquement des mœurs nationales. Tel est, entr'autres, le célibat de la plupart des domestiques. Si j'eusse pu m'étendre sur ce sujet, j'aurois fait voir que les convenances d'une société ne détruisent jamais les loix de la nature ; qu'il est de l'intérêt des maîtres de marier leurs domestiques, parce qu'ils paient, malgré qu'ils en aient, les frais de leur libertinage obscur, plus considérables, sans contredit, que ceux de leur établissement, attendu qu'une coucubine dépense plus qu'une honnête femme. J'aurois montré l'influence des mauvaises mœurs des domestiques célibataires sur les enfans de leurs maîtres. J'aurois parlé aussi de la dureté de nos prétendus peres de famille, qui abandonnent leurs servi-

homme aux pieds duquel je me serois estimé heureux de vivre, si j'avois vécu de son tems.

teurs à la moindre maladie, ou quand ils ſont vieux, ou quand ils ont des enfans; de l'obligation où ils ſont de ſubvenir aux beſoins de ces hommes qui ſont leurs amis naturels, les ſupports de leurs défauts, les témoins de leurs foibleſſes, & les ſources de leur réputation en bien ou en mal. J'euſſe inſiſté ſur la néceſſité de rétablir au moins dans les premiers droits de l'humanité, des infortunés privés de la plupart des privileges des citoyens. J'euſſe démontré combien leur bonheur a d'influence ſur le bonheur des familles & ſur celui de la nation, par le tableau de quelques familles pruſſiennes, où j'ai vu en général les domeſtiques pleins de zele, d'amour, de reſpect & de fidélité pour leurs maîtres, parce qu'ils naiſſent, ſe marient & meurent dans leurs maiſons, & qu'ils y ſont ſouvent de pere en fils, depuis deux & trois cents ans.

Au reſte, ſi je me ſuis étendu ſur les déſordres & l'intolérance des corps, j'ai reſpecté les états, j'ai attaqué des corps particuliers pour défendre celui de la patrie, & par deſſus tout, le corps du genre humain. Nous ne ſommes tous que les membres de celui-ci. Mais à Dieu ne plaiſe que j'aie voulu faire de la peine à aucun être ſenſible en particulier, moi qui

n'ai pris la plume que pour remplir l'épigraphe que j'ai mise à la tête de cet ouvrage ; *Miseris succurere disco.* Lecteur, quel que soit donc le rôle que vous remplissiez dans ce monde, je serai content de votre jugement, si vous me jugez comme homme, dans un ouvrage où je ne me suis occupé que du bonheur de l'homme. D'un autre côté si j'ai eu la gloire de vous donner quelques plaisirs nouveaux, & d'étendre vos vues dans l'infini & mystérieux champ de la nature, songez encore que ce n'est que l'apperçu d'un homme ; que ce n'est rien auprès de ce qui est ; que ce ne sont que des ombres de cette vérité éternelle, recueillies par une autre ombre, & qu'un bien petit rayon de ce soleil d'intelligence dont l'univers est rempli, qui s'est joué dans une goutte d'eau trouble.

Multa abscondita sunt majora his : pauca enim vidimus Operum ejus. *Ecclesiast. cap.* 43, V. 36.

ÉTUDES
DE
LA NATURE.

ÉTUDE PREMIERE.

Immensité de la nature ; plan de mon ouvrage.

JE formai, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, & de plusieurs modernes célebres. Ce champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entiérement parcouru. D'ailleurs la nature y invite les hommes de tous les tems ; & si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins

quelques moiſſons aux ignorans, ſur-tout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ſes divins ouvrages. J'étois encore porté à ce noble deſſein, par le deſir de bien mériter des hommes, & principalement de Louis XVI, mon bienfaiteur, qui à l'exemple de Titus & de Marc-Aurele, ne s'occupe que de leur félicité. C'eſt dans la nature que nous en devons trouver les loix, puiſque ce n'eſt qu'en nous écartant de ſes loix que nous rencontrons les maux. Etudier la nature, c'eſt donc ſervir ſon prince & le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raiſon; & quoique mes moyens aient été bien foibles, je peux dire que je n'ai pas paſſé un ſeul jour ſans recueillir quelque obſervation agréable. Je me propoſois de commencer mon ouvrage quand je ceſſerois d'obſerver, & que j'aurois raſſemblé tous les matériaux de l'hiſtoire de la nature; mais il m'en a pris comme à cet enfant, qui avoit creuſé un trou dans le ſable, avec une coquille pour y renfermer l'eau de la mer.

La nature eſt infiniment étendue, & je ſuis un homme très-borné. Non-ſeulement ſon hiſtoire générale, mais celle de la plus petite plante eſt bien au-deſſus de mes forces. Voici à quelle occaſion je m'en ſuis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillois à mettre en ordre quelques obſervations ſur

les harmonies de ce globe, j'apperçus sur un fraisier qui étoit venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente sept especes toutes différentes; mais il y en vint, à la fin, en si grand nombre, & d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquois de loisir, &, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avois observées étoient toutes distinguées les unes des autres, par leurs couleurs, leurs formes & leurs allures. Il y en avoit de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avoient la tête arrondie comme un turban; d'autres, alongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paroissoit obscure comme un point de velours noir; elle étinceloit à d'autres comme un rubis. Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs aîles. Quelques-unes en avoient de longues & de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres de courtes & de larges, qui ressembloient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avoit sa maniere de les porter & de s'en servir. Les unes les portoient perpendiculairement, les autres horizontalement, & sembloient prendre plaisir à les

étendre. Celles-ci voloient en tourbillonnant à la maniere des papillons ; celles-là s'élevoient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un méchanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volans de papier, qui s'élevent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés & demi. Les unes abordoient sur cette plante pour y déposer leurs œufs ; d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venoient pour des raisons qui m'étoient tout-à-fait inconnues : car les unes alloient & venoient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuoient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avoit beaucoup qui étoient immobiles, & qui étoient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étoient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichoient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeoient autour, les scarabées qui en labouroient les racines, les petits vers qui trouvoient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes & les mouches à miel qui bourdonnoient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçoient les tiges, les fourmis qui léchoient les pucerons, enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendoient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étoient dignes de mon attention, puisqu'ils avoient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avoit donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, & on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs mon fraisier n'étoit point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisiere d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres especes d'animaux. Il étoit dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observois qu'à des momens perdus. Je ne connoissois point les insectes qui le visitoient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venoient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumieres phosphoriques qui nous échappent. J'ignorois quels étoient ceux qui le fréquentoient pendant les autres saisons de l'année, & le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupedes, & les hommes sur-tout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisoit pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur, car dans ce cas ma science n'eût pas égalé

celle d'une des mouches qui l'habitoient. Il n'y en avoit pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvois appercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire, à quelques lignes de distance; tandis qu'ils apperçoivent, par un méchanisme qui nous est tout-à-fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux & au loin. Ce sont à la fois des microscopes & des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même tems toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devoient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution & un ensemble de parties que je ne pouvois observer au microscope que séparées les unes des autres, & successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissoit médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartimens hérissés de poils, séparés par des canaux, & parsemés de glandes. Ces compartimens m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avoit de droits, d'inclinés, de fourchus, de creu-

sés en tuyaux, de l'extrêmité desquels sortoient des gouttes de liqueur; & leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paroissoient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres especes de plantes, ces poils & ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs & des fluides différens. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, quarrés ou rayonnans. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, & en si grand nombre, que le physicien Leewenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entr'autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau, de la petitesse d'un grain de millet, les uns 10, les autres 30, & quelques-uns jusqu'à 45 mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la patience & la sagacité d'un observateur, pourroient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet qui les rapporte dans la Théologie des insectes de Lesser(1), n'en faisoit voir la possibilité par un méchanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, & même sur

(1) Liv. 2. chap. 3. *Voy.* la derniere note.

celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paiſſent ſur les feuilles des plantes, comme les beſtiaux dans nos prairies, qui ſe couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, & qui boivent dans leurs glandes façonnées en ſoleils, des liqueurs d'or & d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des ſpectacles dont nous n'avons point d'idées. Les antheres jaunes des fleurs, ſuſpendus ſur des filets blancs, leur préſentent de doubles ſolives d'or en équilibre ſur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis & de topaze d'une grandeur incommenſurable; les nectaires, des fleuves de ſucre; les autres parties de la floraiſon, des coupes, des urnes de pavillons, des dômes que l'architecture & l'orfévrerie des hommes n'a pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour ayant examiné, au microſcope, des fleurs de thym, j'y diſtinguai, avec la plus grande ſurpriſe, de ſuperbes amphores à long col, d'une matiere ſemblable à l'améthiſte, du goulot deſquelles ſembloient ſortir des lingots d'or fondu. Je n'y ai jamais obſervé la ſimple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue compoſée d'une matiere admirable, demi-tranſparente, parſemée de brillans, & teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent ſous leurs riches reflets doivent

avoir d'autres idées que nous de la lumiere, & des autres phénomenes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires & diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets-d'eau; fixée en boule à l'extrêmité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau; & s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connoissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, & parmi les hommes, des savans qui connoissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connoissent un autre dans les dernieres divisions de la matiere & du tems. Parmi ces êtres éphémeres, se doivent voir des jeunesses du matin & des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siecles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique & une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche

des élémens de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

Tels devoient donc être ma plante & ses habitans naturels aux yeux de mes moucherons; mais quand j'aurois pu acquérir, comme eux, une connoissance intime de ce nouveau monde, je n'en aurois pas encore eu l'histoire. Il auroit fallu étudier ses rapports avec le reste de la nature; avec le soleil qui la fait fleurir, les vents qui la ressement, & les ruisseaux dont elle fortifie les rives qu'elle embellit. Il eût fallu savoir comment elle se conserve en hiver, par des froids qui font fendre les pierres, & comment elle reparoît verdoyante au printems, sans qu'on ait pris soin de la préserver de la gelée; comment foible & se traînant sur la terre, elle s'éleve depuis le fond des humbles vallées jusqu'au sommet des Alpes, & parcourt le globe du nord au midi, de montagnes en montagnes, formant dans sa route mille réseaux charmans de ses fleurs blanches & de ses fruits couleur de rose, avec les plantes de tous les climats; comment elle a pu s'étendre depuis les montagnes de Cachemire jusques à Archangel, & depuis les monts Félices en Norwege jusqu'au Kamchatka; comment enfin on la retrouve dans les deux Amériques, quoiqu'une infinité d'animaux lui fasse par-tout la guerre, & qu'aucun jardinier ne se mêle de la ressemer.

Avec toutes ces lumieres, je n'aurois

encore eu que l'histoire du genre, & non celle des especes. Il en resteroit encore à connoître les variétés, qui ont chacune leur caractere, par leurs fleurs uniques, accouplées ou disposées en grappes; par la couleur, le parfum & la saveur de leurs fruits; par la grandeur, les découpures, les nervures, le lissé ou le velouté de leurs feuilles. Un de nos plus fameux botanistes, Sébastien le Vaillant (1), en a trouvé dans les seuls environs de Paris cinq especes différentes, dont trois portent des fleurs, sans donner de fruits. On en cultive une douzaine d'étrangeres dans nos jardins, telles que celles du Chily, du Pérou, des Alpes ou de tous les mois, celle de Suede, qui est verte, &c. Mais combien de variétés nous sont inconnues! Chaque degré de latitude n'a-t-il pas la sienne. N'est-il pas à présumer qu'il y a des arbres qui portent des fraises, comme il y en a qui portent des poids & des haricots? Ne peut-on pas même considérer comme des variétés du fraisier les especes très-nombreuses des framboisiers & des rubus, avec lesquels il a une analogie frappante, par la découpure de ses feuilles, par ses sarmens qui tracent sur la terre, & qui se replantent eux-mêmes, par la forme de ses fleurs en rose, & celle de ses fruits, dont les semences sont en dehors? N'a-t-il pas encore des affinités avec les églantiers &

(1) *Botanicon Parisiense.*

les rosiers par ses fleurs ; avec le mûrier par ses fruits, & par ses feuilles avec le trefle même dont une espece aux environs de Paris porte, de plus, des semences agrégées en forme de fraises, ce qui lui a fait donner le nom de *trifolium fragiferum*? Si on pense maintenant que toutes ces variétés, analogies, affinités, ont dans chaque latitude des relations nécessaires avec une multitude d'animaux, & que ces relations nous sont tout-à-fait inconnues, on verra que l'histoire complette du fraisier suffiroit pour occuper tous les naturalistes du monde.

Que seroit-ce donc s'il falloit écrire ainsi celle de toutes les especes de végétaux répandues sur la surface de la terre? Le fameux Linnæus en comptoit sept à huit mille; mais il n'avoit pas voyagé. Le célebre Sherard en connoissoit, dit-on, seize mille. Un autre botaniste en fait monter le nombre à vingt mille. Enfin un plus moderne se vante d'en avoir fait à lui seul une collection de vingt-cinq mille, & il porte à quatre ou cinq fois autant le nombre de celles qu'il n'a pas vues. Mais toutes ces évaluations sont bien foibles, si on considere, d'après les remarques mêmes de ce dernier observateur, que l'on ne connoît presque rien de l'intérieur de l'Afrique, de celui des trois Arabies, & même des deux Amériques; fort peu de chose de la nouvelle Guinée, des nouvelles

Hollande & Zélande ; & des îles nombreuses de la mer du Sud dont la plupart elles-mêmes sont encore inconnues. On ne connoît guere que quelques rivages de l'île Ceylan, de la grande île de Madagascar, des archipels immenses des Philippines & des Moluques, & de presque toutes les îles de l'Asie. Pour ce vaste continent, à l'exception de quelques grands chemins dans l'intérieur & de quelques côtes où trafiquent nos Européens, on peut dire qu'il nous est tout-à-fait inconnu. Combien de terrains en Tartarie, en Sibérie & dans beaucoup de royaumes de l'Europe même, où jamais les botanistes n'ont mis le pied ! Quelques-uns, à la vérité, nous ont donné des flores Malabares, Japonoises, Chinoises, &c. mais si on fait attention qu'ils n'ont parcouru, dans ces pays, que quelques rivages, bien souvent dans une seule saison de l'année où il ne paroît qu'une partie des plantes naturelles à chaque climat ; qu'ils n'ont vu que les campagnes situées dans les environs de nos comptoirs ; qu'ils n'ont pu s'enfoncer dans des déserts où ils n'auroient trouvé ni subsistances, ni guides, ni pénétrer dans le sein d'une foule de nations barbares, dont ils ignoroient la langue ; on trouvera que leurs collections les plus vantées, quoique très-estimables, sont encore bien imparfaites.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à com-

parer le tems qu'ils ont mis à recueillir leurs plantes dans un pays étranger, à celui que le Vaillant employa à rassembler celles des seuls environs de Paris. Le savant Tournefort s'en étoit déja occupé; &, après un maître aussi infatigable, il sembloit que tous les botanistes de la capitale pouvoient se reposer. Le Vaillant, son éleve, osa marcher sur ses pas, & il découvrit, après lui, une quantité si considérable d'especes oubliées, qu'il doubla au moins le catalogue de nos plantes. Il les a portées à quinze ou seize cents. Encore ne comprend-il pas dans ce nombre celles qui ne different que par la couleur des fleurs & les taches des feuilles, quoique la nature emploie souvent ces signes dans l'ordre végétal, pour en distinguer les especes, & en former de vrais caracteres. Voici ce que dit de ses laborieuses recherches Boerhaave, son illustre éditeur: *Incubuit quippe huic labori ab anno 1696, usque in martium 1722; toto quidem tanti decursu temporis in eo occupatus semper, nullum prætereunt unquam, cujus plantas haud excuteret, angulum; vias, agros, valles, montes, hortos, nemora, stagna; paludes, flumina, reipas, fossas, puteos, undequaque lustrans; contigit ergo crebro ut detegeret maximi quæ Tournefortii intentissimos oculos effugerant.* (*Botanicon Parisiense, præfatio p.* 3. *&* 4.) « Il se livra » tout entier à ce travail depuis l'année

» 1696, jusqu'en l'an 1722. Pendant un » si grand espace de tems, il en fut tou-» jours occupé. Il ne passa jamais le plus » petit coin de terre sans en recueillir les » plantes, parcourant dans le plus grand » détail, les chemins, les champs, les val-» lées, les montagnes, les jardins, les fo-» rêts, les étangs, les marais, les fleuves, » les rivages, les fossés & les puits. Il arri-» va delà, qu'il en découvrit un grand » nombre qui avoient échappé aux yeux » très-attentifs du célebre Tournefort. » Ainsi Sébastien le Vaillant employa vingt-six ans entiers à compléter, dans sa patrie, & souvent aidé de ses éleves, la botanique de quelques lieues quarrées de terrain, tandis que ceux qui nous ont donné celles de plusieurs royaumes étrangers, étoient seuls, & n'y ont employé que quelques mois. Mais, quoique sa sagacité & sa constance semblent ne nous avoir rien laissé à desirer, je doute qu'il ait recueilli tous les présens que Flore a répandus sur nos campagnes, & qu'il ait vu, si j'ose dire, le fond de son panier; car Pline a observé des plantes dans des lieux qui ne sont point compris dans l'énumération de Boerhaave, & qui croissent sur les tuiles des maisons, sur les cribles pourris & sur les têtes des vieilles statues. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en découvre de tems en tems dans les environs de Paris, qui ne sont point inscrites dans le *Botanicon* de le Vaillant.

Pour moi, s'il m'étoit permis de hasarder mes conjectures sur le nombre des especes de plantes répandues sur la terre ; j'ai une telle idée de l'immensité de la nature & de ses répartitions, que j'estime qu'il n'y a point de lieue quarrée de terrain qui n'en présente quelqu'une qui lui soit propre, ou du moins, qui n'y vienne plus belle que dans aucun autre endroit du monde ; ce qui doit porter à plusieurs millions le nombre d'especes primordiales de végétaux réparties sur autant de millions quarrés de lieues qui composent la surface solide de notre globe. Plus on avance vers le midi, plus leur variété augmente dans le même territoire. L'île de Taïty, dans la mer du Sud, avoit sa botanique particuliere qui n'avoit rien de commun avec celle des autres lieux situés en Afrique & en Amérique à la même latitude, ni même avec celle des îles voisines. Si on songe à présent que chaque plante a plusieurs noms différens dans son propre pays, que chaque nation lui en donne de particuliers, & que tous ces noms varient pour la plupart à chaque siecle, quelles difficultés n'ajoute pas à l'étude de la botanique, sa seule nomenclature ?

Cependant toutes ces notions préliminaires ne formeroient encore qu'une vaine science, quand même on connoîtroit, dans le plus grand détail, toutes les parties qui composent les plantes. C'est leur en-

ſemble, leur attitude, leur port, leur élégance, les harmonies qu'elles forment étant groupées ou en contraſte les unes avec les autres, qu'il ſeroit intéreſſant de déterminer. Je ne ſache pas qu'on ait ſeulement rien tenté à ce ſujet. Quant à leurs vertus, on peut dire que la plupart ſont inconnues ou négligées, ou employées mal-à-propos. Souvent on abuſe de leurs qualités, pour faire des expériences cruelles ſur des bêtes innocentes, tandis qu'on pourroit s'en ſervir pour apporter des remedes miraculeux aux maux de la vie humaine. Par exemple, on conſerve au cabinet du Roi, des fleches plus redoutables que celle d'Hercule, trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne. Leurs pointes ſont pénétrées du ſuc d'une plante ſi venimeuſe, que, quoiqu'elles ſoient expoſées à l'air depuis un grand nombre d'années, elles peuvent, d'une ſeule piquure, tuer, dans quelques minutes, l'animal le plus robuſte. Pour peu qu'il en ſoit bleſſé, ſon ſang ſe coagule tout-à-coup. Mais ſi on lui fait avaler auſſi-tôt un peu du ſucre, la circulation s'en rétablit ſur le champ. Le poiſon & le remede ont été trouvés par des ſauvages qui habitent les bords de l'Amazone; & il n'eſt pas inutile d'obſerver qu'ils n'emploient jamais à la guerre, mais à la chaſſe, un moyen auſſi meurtrier. Pourquoi, nous qui ſommes ſi humains & ſi éclairés, n'avons-nous pas eſſayé ſi ce

poison ne seroit pas salutaire dans les maladies où le sang éprouve une dissolution subite, & le sucre, dans celles où il vient à s'épaissir ? Hélas ! comment pourrions-nous appliquer à la conservation du genre humain les qualités redoutables & malfaisantes des végétaux étrangers, nous qui employons à notre commune destruction ceux mêmes que la nature nous a donnés pour mener une vie heureuse & innocente ! Ces ormes & ces hêtres, à l'ombre desquels dansent les bergeres, servent à faire de flasques d'affûts aux terribles canons. Nous enivrons de fureur nos soldats, qui se tuent sans se haïr, avec ce même jus de la vigne donné par la providence pour réconcilier les ennemis. Ces hauts sapins qu'elle a plantés dans les neiges du nord, pour en abriter & réchauffer les habitans, servent de mâts aux vaisseaux Européens qui vont porter l'incendie aux peuples paisibles du midi. C'est avec les chanvres qui habillent nos pauvres villageoises, que sont faites les voiles des corsaires qui vont dépouiller les cultivateurs de l'Inde. Nos récoltes & nos forêts voguent sur les mers, pour désoler les deux mondes.

Mais laissons l'histoire des hommes, & revenons à celle de la nature. Si du regne végétal nous passons au regne animal, nous verrons s'ouvrir devant nous une carriere incomparablement plus étendue. Un savant naturaliste annonça à Paris, il

y a quelques années, qu'il possédoit une collection de plus de trente mille especes d'animaux. J'ignore si celle du magnifique cabinet du Roi en renferme davantage; mais je sais que ses herbiers ne contiennent que dix-huit mille plantes, & qu'on en cultive environ six mille dans son jardin. Cependant ce nombre d'animaux si supérieur à celui des végétaux, n'est rien en comparaison de celui qui existe sur le globe. Qu'on se rappelle que chaque espece de plante est un point de réunion pour différens genres d'insectes, & qu'il n'y en a peut-être pas une seule qui n'ait en propre une espece de mouche, de papillon, de puceron, de scarabées, de gallinsecte, de limaçon, &c. que ces insectes servent de pâture à d'autres especes très-nombreuses, telles qu'à celles des araignées, de demoiselles, des fourmis, des formicaleo, & aux familles immenses de petits oiseaux, dont plusieurs classes, telles que celles des piverds & des hirondelles, n'ont pas d'autre nourriture; que ces oiseaux sont mangés à leur tour par les oiseaux de proie, tels que les milans, les faucons, les buzes, les corneilles, les corbeaux, les éperviers, les vautours, &c. que la dépouille générale de ces animaux, entraînée par les pluies aux fleuves, & de là dans les mers, devient l'aliment des tribus presque infinies de poissons, à la plupart desquels les naturalistes de l'Europe

n'ont pas encore donné de nom ; que des légions innombrables d'oiseaux de riviere & de marine vivent aux dépens de ces poissons , on sera fondé à croire que chaque espece du regne végétal sert de base à un grand nombre d'especes du regne animal, qui se multiplient autour d'elle , comme les rayons d'un cercle autour de son centre. Cependant je n'ai compris dans ce simple apperçu , ni les quadrupedes , dont tous les intervalles de grandeur sont remplis , depuis la souris qui vit sous l'herbe, jusqu'au caméléopard qui paît le feuillage des arbres , à quinze pieds de hauteur : ni les amphibies , ni les oiseaux de nuit , ni les reptiles , ni les polypes à peine connus , ni les insectes de la mer , dont quelques familles , comme celles des cancres & des coquillages , suffiroient seules pour remplir nos plus vastes cabinets , quand on n'y mettroit qu'un individu de chaque espece. Je n'y comprends point les madrépores , dont la mer est pavée entre les tropiques , & qui sont d'especes si variées , que j'ai vu à l'île de France deux grandes salles remplies de celles qui croissent seulement autour de cette île , quoiqu'il n'y en eût qu'un de chaque sorte. Je n'ai point fait mention d'insectes de plusieurs genres , tels que le pou & le ver , dont chaque espece d'animal a ses variétés particulieres qui lui sont affectées , & qui triplent au moins le regne de tout ce qui respire ; ni ceux

en nombre infini, visibles & invisibles, connus & inconnus, qui n'ont aucune détermination fixe, & que la nature a répandus dans les airs, les terres & les profondeurs de l'océan.

Que seroit-ce donc s'il falloit décrire chacun de ces êtres avec la sagacité d'un Réaumur ? La vie d'un homme de génie suffiroit à peine à l'histoire de quelques insectes. Quelque curieux même que soient les mémoires que l'on a rassemblés sur les mœurs & l'anatomie des animaux qui nous sont les plus familiers, on se flatte encore en vain de les connoître. La principale partie y manque à mon gré ; c'est l'origine de leurs amitiés & de leurs inimitiés. C'est là, ce me semble, l'essence de leur histoire, à laquelle il faut rapporter leurs instincts, leurs amours, leurs guerres, les parures, les armes & la forme même que la nature leur donne. Un sentiment moral semble avoir déterminé leur organisation physique. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste se soit jamais occupé de cette recherche. Les poëtes ont tâché d'expliquer ces instincts merveilleux & innés, par des fables ingénieuses. L'hirondelle Progné fuyoit les forêts ; sa sœur Philomele aimoit à chanter dans ces lieux solitaires. Progné lui dit un jour :

Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles ;
Aussi bien, en voyant les bois,

Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas. --
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

Je n'entends point de fois les airs ravissans & mélancoliques d'un rossignol caché sous une feuillée, & les piou-piou prolongés qui traversent, comme des soupirs, le chant de cet oiseau solitaire, que je ne sois tenté de croire que la nature a révélé son aventure au sublime la Fontaine, en même tems qu'elle lui inspiroit ces vers. Si ses fables n'étoient pas l'histoire des hommes, elles seroient encore pour moi un supplément à celle des animaux. Des philosophes fameux, infideles au témoignage de leur raison & de leur conscience, ont osé en parler comme de simples machines. Ils leur attribuent des instincts aveugles qui reglent, d'une maniere uniforme, toutes leurs actions, sans passion, sans volonté, sans choix, & même sans aucune sensibilité. J'en marquois un jour mon étonnement à J. J. Rousseau ; je lui disois qu'il étoit bien étrange que des hommes de génie eussent soutenu une these aussi extravagante. Il me répondit fort sagement : *C'est que quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir.*

Pour détruire leur opinion, je ne recour-

rai pas aux animaux qui nous étonnent par leur induſtrie, tels que les caſtors, les abeilles, les fourmis, &c. Je ne citerai qu'un exemple pris dans la claſſe de ceux qui ſont les plus indociles, tels que les poiſſons; & je le choiſirai parmi ceux qui ſont guidés par l'inſtinct le plus impétueux & le plus ſtupide, qui eſt celui de la gourmandiſe. Le requin eſt un poiſſon ſi vorace, que non-ſeulement il dévore ſes ſemblables quand il en trouve l'occaſion, mais, qu'il avale, ſans diſtinction, tout ce qui tombe des vaiſſeaux à la mer, cordes, toile, goudron, bois, fer, & juſqu'à des couteaux. Cependant j'ai toujours été témoin de ſa ſobriété dans deux circonſtances remarquables; dans l'une, c'eſt que, quelque affamé qu'il ſoit, il ne touche jamais à une eſpece de petits poiſſons bariolés de jaune & de noir, appelés pilotins, qui nagent devant ſon muſeau pour le conduire vers ſa proie, qu'il ne voit que lorſqu'il en eſt fort près; car la nature, pour balancer la férocité de ce poiſſon, l'a rendu preſque aveugle. Dans l'autre, c'eſt que, ſi on jette à la mer une poule, morte, il s'en approche au bruit de ſa chûte; mais dès qu'il l'a reconnue pour un oiſeau, il s'en éloigne auſſi-tôt : ce qui a fait dire en proverbe, aux matelots, que *le requin fuit la plume*. Il eſt impoſſible, dans le premier cas, de ne pas lui ſuppoſer une portion d'intelligence qui réprime

sa voracité en faveur de ses guides ; & de ne pas attribuer, dans le second, son aversion pour les oiseaux, à cette raison universelle qui, le destinant à vivre le long des écueils où échouent les cadavres de tout ce qui périt dans les eaux, lui a donné de l'aversion pour les animaux emplumés, afin qu'il n'y détruisît pas les oiseaux de mer qui y nagent en grand nombre, occupés, comme lui, à y chercher leur vie, & à en nettoyer les rivages.

D'autres philosophes, au contraire, ont attribué les mœurs des animaux, comme celles des hommes, à leur éducation ; & leurs affections, ainsi que leurs haines naturelles, à des ressemblances ou à des dissemblances de forme. Mais si leurs amitiés naissent de leurs ressemblances, pourquoi la poule, qui se promene avec sécurité à la tête de ses poussins, autour des chevaux & des bœufs d'une métairie, qui, en marchant, écrasent assez souvent une partie de sa famille, rappelle-t-elle ses petits avec inquiétude, à la vue d'un milan emplumé comme elle, qui ne paroît en l'air que comme un point noir, & que la plupart du tems elle n'a jamais vu ? Pourquoi un chien de basse cour hurle-t-il la nuit, à la simple odeur d'un loup qui lui ressemble ? Si de longues habitudes pouvoient influer sur les animaux comme sur les hommes, pourquoi a-t-on rendu l'autruche du désert familiere, jusqu'à lui faire porter des enfans

sur sa croupe emplumée ; tandis qu'on n'a jamais pu apprivoiser l'hirondelle qui, de tems immemorial, bâtit son nid dans nos maisons ?

Où sont, dans les historiens de la nature, les Tacites qui nous dévoileront ces mystéres du cabinet des cieux, sans l'explication desquels il est impossible d'écrire l'histoire d'aucun animal sur la terre ? Jamais on n'en vit aucune espece déroger, comme celle de l'homme, aux loix qu'elle a reçues de la nature. Par-tout les abeilles vivent en républiques, comme elles y vivoient du tems d'Esope. Par-tout les mouches communes sont restées vagabondes, comme une populace sans police & sans frein. Comment, parmi celles-ci, ne s'est-il pas trouvé quelque Lycurgue, qui les ait rassemblées pour leur bien général, & qui leur ait donné, comme les philosophes disent que firent les premiers législateurs parmi les hommes, des loix tirées de leur foiblesse, & de la nécessité de se réunir ? D'un autre côté, pourquoi, comme Machiavel l'assure, des peuples trop heureux, parmi les chiens, fiers de la surabondance de leurs forces, ne s'éleve-t-il pas quelque Catilina qui les invite à abuser de la sécurité de leurs maîtres, pour les détruire tous à la fois ; ou quelque Spartacus, qui les appelle par ses hurlemens à la liberté, & à vivre en souverains dans les forêts, eux à qui la nature a donné des armes, du courage, & l'art de dompter en corps les

animaux les plus redoutables ? Lorſque tant de loix triviales, ſont ſous nos yeux, ignorées ou méconnues, comment oſons-nous aſſigner celles qui reglent le cours des aſtres, & qui embraſſent l'immenſité de l'univers ?

A ces difficultés que nous oppoſe la nature, ajoutons celles que nous y apportons nous-mêmes. D'abord, des méthodes & des ſyſtêmes de toutes les ſortes préparent dans chaque homme la maniere de la voir. Je ne parle pas des métaphyſiciens qui l'expliquent avec des idées abſtraites, ni des algébriſtes avec des formules, ni des géometres avec leur compas, ni des chymiſtes avec des ſels, ni des révolutions que leurs opinions, quoique très-intolérantes, éprouvent dans chaque ſiecle. Tenons nous-en aux notions, les plus conſtantes & les plus accréditées. Commençons par les géographes. Ils nous montrent la terre diviſée en quatre parties principales, quoiqu'elle ne le ſoit réellement qu'en deux ; au lieu des fleuves qui l'arroſent, des roches qui la fortifient, des chaînes de montagnes qui la partagent par climats, & des autres ſous-diviſions naturelles ; ils nous la préſentent bariolée de lignes de toutes couleurs, qui la diviſent & ſubdiviſent en empires, en dioceſes, en ſénéchauſſées, en élections, en bailliages, en greniers à ſel. Ils ont défiguré ou ſubſtitué des noms ſans aucun ſens, à ceux que les premiers habitans de chaque contrée

leur avoient donnés, & qui en exprimoient si bien la nature. Ils appellent, par exemple, Ville-des-anges, une ville près de celle du Mexique, où les Espagnols ont répandu souvent le sang des hommes, mais que les Mexicains nommoient *Cuetlax-coupan*, c'est-à-dire couleuvre dans l'eau, parce que de deux fontaines qui s'y trouvent, il y en a une qui est venimeuse; Mississipi, ce grand fleuve de l'Amérique septentrionale, que les Sauvages appellent *Méchassipi*, le pere des eaux; Cordilieres, ces hautes montagnes toujours couvertes de glaces, qui bordent la mer du Sud, & que les Péruviens appeloient, dans la langue royale des Incas, *Ritisuyu*, écharpe de neige; ainsi d'une infinité d'autres. Ils ont ôté aux ouvrages de la nature leurs caracteres, & aux nations leurs monumens. En lisant ces anciens noms & leur explication dans Garcillaso de la Véga, dans Thomas Gage & dans les premiers voyageurs, vous vous imprimez dans l'esprit, avec quelques mots simples, le paysage & l'histoire de chaque pays, sans compter le respect attaché à leur antiquité, qui rend les lieux dont ils nous parlent encore plus vénérables. Les Chinois ne savent point que leur pays s'appelle la Chine, si ce ne sont ceux qui trafiquent avec les Européens. Ils l'appellent *Chium-hoa*, le royaume du milieu. Ils en changent le nom lorsque les familles

de leurs ſouverains viennent à s'éteindre. Une nouvelle dynaſtie lui donne un nouveau nom ; ainſi l'a voulu la loi, afin d'apprendre aux rois, que les deſtinées de leurs peuples leur étoient attachées comme celles de leur propre famille. Les Européens ont détruit toutes ces convenances. Ils porteront éternellement la peine de cette injuſtice, comme celle de tant d'autres ; car, s'obſtinant à donner les noms qui leur plaiſent aux pays dont ils s'emparent & à ceux où ils s'etabliſſent, il arrive delà que, lorſque vous voyez les mêmes contrées ſur des cartes, ou dans des relations hollandoiſes, angloiſes, portugaiſes, eſpagnoles ou françoiſes, vous n'y reconnoiſſez plus rien. Leur longitude même eſt changée, chaque nation la comptant aujourd'hui de ſa capitale.

Les botaniſtes nous égarent encore davantage. J'ai parlé des variations perpétuelles de leurs dictionnaires; mais leur méthode n'eſt pas moins fautive. Ils ont imaginé, pour reconnoître les plantes, des caracteres très-compliqués, qui les trompent ſouvent, quoique tirés de toutes les parties du regne végétal, & ils n'ont jamais pu exprimer celui de leur enſemble, où les ignorans les reconnoiſſent d'abord. Il leur faut des loupes & des échelles pour claſſer les arbres d'une forêt. Il ne leur ſuffit pas de les voir en pied & couverts de feuilles, il leur faut des fleurs & fou-

vent de la fructification. Un paysan les reconnoît tous dans les branches de son fagot. Pour me donner une idée des variétés de la germination, ils me montrent, dans des boçaux, une longue suite de graines nues de toutes les formes ; mais c'est la capsule qui les conserve, les aigrettes qui les ressement, la branche élastique que les élance au loin, qu'il m'importoit d'examiner. Pour me montrer le caractere d'une fleur, ils me la font voir seche, décolorée, & étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnoîtrai un lis ? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, & réfléchissant dans les eaux ses beaux calices (1) plus blancs que l'ivoire,

(1) Suivant les botanistes, le lis n'a point de calice, il n'a qu'une corolle pluripétale. Ils appellent les fleurs, des corolles ; & les étuis des fleurs, des calices : c'est évidemment par un abus des termes. *Calix*, en grec & en latin, veut dire une coupe ; & *corolla*, une petite couronne. Or une infinité de fleurs, comme les cruciées, les papilionacées, les fleurs en gueules & une multitude d'autres, ne sont point faites en couronne, ni leurs étuis en calices. J'ose assurer que, si les botanistes avoient donné le simple nom d'étui ou d'enveloppe aux parties de la floraison qui protegent la fleur avant son développement, ils auroient été sur la route de plus d'une découverte curieuse. Cette impropriété de termes élémentaires dans les sciences, est la premiere en-

que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'eſt-elle pas encore plus éclatante quand elle eſt mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits ſcarabées écarlates, hémiſphériques, piquetés de noir, qui y cherchent preſque toujours un aſyle? Qui eſt-ce qui peut reconnoître dans une roſe ſeche la reine des fleurs? Pour qu'elle ſoit à la fois un objet de l'amour & de la philoſophie, il faut la voir lorſque, ſortant des fentes d'un rocher humide, elle brille ſur ſa propre verdure, que le zéphire la balance ſur ſa tige hériſſée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, & qu'elle appelle par ſon éclat & par ſes parfums la main des amans. Souvent une cantharide, nichée dans ſa corolle, en releve le carmin par ſon vert d'émeraude; c'eſt alors que cette fleur ſemble nous dire, que ſymbole du plaiſir par ſes charmes & par ſa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle, & le repentir dans ſon ſein.

Les naturaliſtes nous éloignent encore bien davantage de la nature, quand ils veulent nous expliquer, par des loix uniformes, & par la ſimple action de l'air, de l'eau & de la chaleur, le développement de tant de plantes qui naiſſent ſur le même

torſe donnée à la raiſon humaine; elle la met, dès les premiers pas, hors du chemin de la nature. *Voyez Tome II, Etude XI.*

fumier, de couleurs, de formes, de ſaveurs & de parfums ſi différens. Veulent-ils en décompoſer les principes? le poiſon & l'aliment préſentent dans leurs fourneaux les mêmes réſultats. Ainſi la nature ſe joue de leur art, comme de leur théorie. La ſeule plante du bled, qui n'a été manipulée que par le peuple, ſert à une infinité d'uſages, tandis qu'une multitude de végétaux ſont reſtés inutiles dans de ſavans laboratoires. Je me ſouviens d'avoir lu autrefois de grandes diſſertations ſur la maniere d'employer les marrons d'Inde à la nourriture des beſtiaux. Chaque académie de l'Europe a, au moins, donné la ſienne; & de toutes ces lumieres il en étoit réſulté que le marron d'inde étoit inutile s'il n'étoit préparé à grands frais, & qu'il ne pouvoit ſervir qu'à faire de la bougie ou de la poudre à poudrer. Je m'étonnois, non pas de ce que les naturaliſtes en ignoraſſent l'uſage, & qu'ils n'euſſent étudié que les intérêts du luxe, mais que la nature eût produit un fruit qui ne ſervît pas même aux animaux. Je fus à la fin tiré de mon ignorance, par les bêtes mêmes. Je me promenois un jour au bois de Boulogne, en tenant dans ma main un marron d'Inde, lorſque j'apperçus une chevre qui étoit à pâturer. Je m'approchai d'elle, & je m'amuſai à la careſſer. Dès qu'elle eut vu le marron que je tenois entre mes doigts, elle le ſaiſit, &

le croqua sur le champ. L'enfant qui la conduisoit me dit que toutes les chevres en mangeoient, ce qui leur faisoit venir beaucoup de lait. A quelque distance de là, je vis dans l'allée des maronniers, qui conduit au château de Madrid, un troupeau de vaches uniquement occupées à chercher des marrons d'Inde, qu'elles mangeoient d'un grand appétit, sans lessive & sans saumure. Ainsi nos méthodes savantes nous cachent les vérités naturelles, connues même des simples bergers.

Quel spectacle nous présentent nos collections d'animaux, dans nos cabinets. En vain l'art des Daubentons leur rend une apparence de vie : quelque industrie qu'on emploie pour conserver leurs formes, leur attitude roide & immobile, leurs yeux fixes & mornes, leurs poils hérissés, nous disent que les traits de la mort les ont frappés. C'est là que la beauté même inspire l'horreur, tandis que les objets les plus laids sont agréables lorsqu'ils sont à la place où les a mis la nature. J'ai vu plus d'une fois aux îles, avec plaisir, des crabes sur le sable, s'efforcer d'entamer avec leurs tenailles un gros coco ; ou un singe velu se balancer au haut d'un arbre, à l'extrêmité d'une liane toute chargée de gousses & de fleurs brillantes. Nos livres sur la nature n'en sont que le roman, & nos cabinets que le tombeau. Combien nos spéculations & nos coutu-

mes ne l'ont-ils pas dégradée? Nos traités d'agriculture ne nous montrent plus, dans les champs de Cérès, que des ſacs de bled; dans les prairies animées des nymphes, que des bottes de foin; & dans les majeſtueuſes forêts, que des cordes de bois & des fagots. Que dire du tort que lui ont fait l'orgueil & l'avarice? Que de collines charmantes ſont devenues roturieres par nos loix! que de fleuves majeſtueux ſont réduits en ſervitude par les impôts! L'hiſtoire des hommes a été bien autrement défigurée. Si on excepte l'intérêt que la religion ou l'humanite ont inſpiré en leur faveur à quelques hommes de bien, mille paſſions ont conduit le reſte des écrivains. Le politique les repréſente diviſés en nobles ou en vilains, en papiſtes ou en huguenots, en ſoldats ou en eſclaves; le moraliſte, en avares, en hypocrites, en débauchés, en orgueilleux; le poëte tragique, en tyrans, en opprimés; le comique, en bouffons & en ridicules; le médecin, en pituiteux, en flegmatiques, en bilieux. Par-tout des ſujets de dégoût, de haine ou de mépris; par-tout on a diſſéqué l'homme, & on ne nous montre plus que ſon cadavre. Ainſi le plus digne objet de la création a été dégradé par notre ſavoir, comme le reſte de la nature.

Je ne dis pas cependant que de ces moyens partiaux il ne ſoit ſorti quelque découverte utile; mais tous ces cercles

dont nous circonscrivons la puissance suprême, loin d'en assigner les bornes, ne montrent que celles de notre génie. Nous nous accoutumons à y renfermer toutes nos idées, & à rejeter avec mauvaise foi tout ce qui s'en écarte. Nous ressemblons à ce tyran de Sicile, qui appliquoit les passans sur son lit de fer; il alongeoit de force les jambes de ceux qui les avoient plus courtes que son lit, & il les coupoit à ceux qui les avoient plus longues. Ainsi nous appliquons toutes les opérations de la nature à nos petites méthodes, afin de les restreindre à une seule loi. Moi-même, entraîné par l'esprit de mon siecle, j'ai donné, à la fin d'une relation du voyage que j'ai fait à l'île de France, un systême sur les plantes, où j'expliquois leur développement, comme nos physiciens expliquent celui des madrépores, par le méchanisme de petits animaux qui les construisent. Je cite cet ouvrage, quoique je l'aie fait en m'amusant, pour prouver combien il est aisé d'étayer un principe faux d'observations vraies; car l'ayant communiqué à J. J. Rousseau, qui étoit, comme on sait, très-savant en botanique, il me dit: *Je n'adopte pas votre systême; mais il me faudroit six mois pour le réfuter, encore je ne me flatterois pas d'en venir à bout.* Quand le suffrage de cet homme sincere auroit été sans réserve, il ne justifieroit pas ce libertinage de mon esprit. La fiction n'em-

bellit que l'hiſtoire des hommes ; elle dégrade celle de la nature. La nature eſt elle-même la ſource de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'utile, d'aimable & de beau. En lui appliquant de force des loix que nous imaginons, ou en étendant à toutes ſes opérations celles que nous connoiſſons, nous en maſquons de plus admirables que nous ne connoiſſons pas. Nous ajoutons au nuage dont elle voile ſa divinité, celui de nos erreurs. Elles s'accréditent par le tems, les chaires, les livres, les protecteurs, les corps, & ſur-tout par les penſions, tandis que perſonne n'eſt payé pour chercher des vérités qui ne tournent qu'au profit du genre humain. Nous portons dans ces recherches ſi indépendantes & ſi ſublimes les paſſions du college & du monde, l'intolérance & l'envie. Ceux qui ſont entrés les premiers dans la carriere, forcent ceux qui viennent après eux de marcher ſur leurs pas ou d'en ſortir : comme ſi la nature étoit leur patrimoine, ou que ſon étude fût un métier où il n'y eût pas de place pour tout le monde. Que de peines n'a-t-il pas fallu pour déraciner en France la métaphyſique d'Ariſtote, devenue une eſpece de religion ? La philoſophie de Deſcartes, qui l'a détruite, y ſubſiſteroit encore ſi elle eût été auſſi bien rentée. Celle de Newton, avec ſes attractions, n'eſt pas plus ſolidement établie. Je reſpecte infiniment

la mémoire de ces grands hommes, dont les écarts même ont ſervi à nous ouvrir de grandes routes dans le vaſte champ de la nature; mais en plus d'une occaſion je combattrai leurs principes, & ſur-tout les applications générales qu'on en a faites, bien perſuadé que ſi je m'écarte de leurs ſyſtêmes, je me rapproche de leur intention. Ils ont cherché toute leur vie à élever l'homme vers la divinité par leurs ſublimes découvertes, ſans ſe douter que les loix qu'ils établiſſoient en phyſique, ſerviroient un jour à détruire celles de la morale.

Pour bien juger du ſpectacle magnifique de la nature, il faut en laiſſer chaque objet à ſa place, & reſter à celle où elle nous a mis. C'eſt pour notre bonheur qu'elle nous a caché les loix de ſa toute-puiſſance. Comment des êtres auſſi foibles que nous en pourroient-ils embraſſer l'étendue infinie? Mais elle en a mis à notre portée qu'il étoit plus utile & plus doux de connoître: ce ſont celles qui émanent de ſa bonté. Afin de lier les hommes par une communication réciproque de lumieres, elle a donné à chacun de nous en particulier l'ignorance, & elle a mis la ſcience en commun, pour nous rendre néceſſaires & intéreſſans les uns aux autres. La terre eſt couverte de végétaux & d'animaux, dont un ſavant, une académie, un peuple même ne pourra ja-

mais savoir la simple nomenclature ; mais je présume que le genre humain en connoît toutes les propriétés. En vain les nations éclairées se vantent d'avoir réuni chez elles tous les arts & toutes les sciences ; c'est à des sauvages ou à des hommes ignorés que nous devons les premieres observations qui les ont fait naître. Ce n'est ni aux Grecs, ni aux Romains policés, mais à des peuples que nous appellons barbares, que nous devons l'usage des simples, du pain, du vin, des animaux domestiques, des toiles, des teintures, des métaux, & de tout ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans la vie humaine. L'Europe moderne se glorifie de ses découvertes ; mais l'imprimerie qui doit, dit-on, les immortaliser, a été trouvée par un homme si peu connu, que plusieurs villes en Allemagne, en Hollande & même à la Chine, s'en attribuent l'invention. Galilée n'eût point calculé la pesanteur de l'air, sans l'observation d'un fontainier qui remarqua que l'eau ne pouvoit s'élever qu'à trente-deux pieds dans les tuyaux des pompes aspirantes. Newton n'eût point lu dans les cieux, si des enfans, en se jouant en Zélande avec les verres d'un lunetier, n'eussent trouvé les premiers tuyaux du télescope. Notre artillerie n'eût point subjugué l'Amérique, si un moine oisif n'avoit trouvé par hasard la poudre à canon ; & quelle que soit pour l'Espagne la gloire d'a-

voir découvert un nouveau monde, les Sauvages de l'Aſie y avoient établi des empires avant que Chriſtophe Colomb y eût abordé. Qu'y ſeroit-il devenu lui-même, ſi les hommes bons & ſimples qu'il y trouva ne l'euſſent ſecouru de vivres? Que les académies accumulent dans les machines, les ſyſtêmes, les livres & les éloges; les principales louanges en ſont dues à des ignorans, qui en ont fourni les premiers matériaux.

C'eſt à ce titre que je préſente les miens. Ils ſont les fruits de pluſieurs années, qui, malgré de longs & de cruels orages, ſe ſont écoulées dans ces douces recherches, comme un jour tranquille. J'ai deſiré, ſi je n'ai pu arriver à un terme où je puſſe m'arrêter, de donner au moins à d'autres le plaiſir que j'avois trouvé dans le chemin. J'ai mis dans ces obſervations le meilleur ſtyle que j'ai pu y mettre; m'écartant ſouvent à droite & à gauche, entraîné par mon ſujet; quelquefois me livrant à une multitude de projets qu'inſpire l'intelligence infinie de la nature; tantôt me plaiſant à m'arrêter ſur des ſites & des tems heureux que je ne reverrai jamais; tantôt me jetant dans l'avenir vers une exiſtence plus fortunée, que la bonté du ciel nous laiſſe entrevoir à travers les nuages de cette vie miſérable. Deſcriptions, conjectures, apperçus, vues, objections, doutes, & juſqu'à mes ignorances, j'ai tout

ramassé ; & j'ai donné à ces ruines le nom d'*Etudes*, comme un peintre aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu mettre la derniere main.

Au milieu de ce désordre il falloit cependant adopter un ordre, sans quoi la confusion de la matiere eût ajouté encore à l'insuffisance de l'auteur. J'ai suivi le plus simple. Je réponds d'abord aux objections faites contre la providence ; j'examine ensuite l'existence de quelques sentimens qui sont communs à tous les hommes ; & qui suffisent pour reconnoître dans tous les ouvrages de la nature les loix de sa sagesse & de sa bonté. Je fais ensuite l'application de ses loix au globe, aux plantes, aux animaux & à l'homme.

Voici d'abord comme je me proposois de développer ma marche. Si, dans l'exposé rapide que j'en vais faire, le lecteur trouve un peu de sécheresse, je le prie de considérer qu'elle est une suite nécessaire de tout abrégé ; que d'un autre côté, je lui sauve l'ennui d'une préface ; & que Pline, qui avoit une meilleure tête que la mienne, n'a pas balancé à faire le premier livre de son histoire naturelle avec les seuls titres des chapitres qui la composent.

Je me disois donc, j'exposerai dans la PREMIERE PARTIE de mon ouvrage, les bienfaits de la nature envers notre siecle, & les objections qu'on y a élevées contre la providence de son auteur. Je ne dissi-

mulerai aucune de celles que je connois, & je leur donnerai de l'enſemble, afin de leur donner plus de force. J'emploierai pour les détruire, non pas des raiſonnemens métaphyſiques, tels que ceux dont elles ſont formées, parce qu'ils n'ont jamais terminé aucune diſpute; mais les faits mêmes de la nature, qui ſont ſans réplique. Avec ces mêmes faits j'éléverai, à mon tour, des difficultés contre les principes de nos ſciences humaines que nous croyons infaillibles. Je remonterai delà à la foibleſſe de notre raiſon; j'examinerai s'il y a des vérités univerſelles, ce que nous entendons par ordre, beauté, convenance, harmonie, plaiſir, bonheur, & par leurs contraires; ce que c'eſt enfin qu'un corps organiſé. De cet examen de nos facultés & des effets de la nature, réſultent l'évidence de pluſieurs loix phyſiques, & dirigées conſtamment vers une ſeule fin, & celle d'une loi morale qui n'appartient qu'à l'homme, & dont le ſentiment a été univerſel dans tous les ſiecles & chez tous les peuples. Ces préliminaires étoient néceſſaires. Avant d'élever l'édifice, il falloit nettoyer le terrain, & y poſer des fondemens.

Dans la SECONDE PARTIE je ferai l'application de ces loix au globe; j'examinerai ſa forme, ſon étendue, la diviſion de ſes hémiſpheres, & comme il eſt composé, ainſi que tous les ouvrages organiſés de la

nature, des parties ſemblables & de parties contraires. Je conſidérerai ſucceſſivement les élémens, & la maniere dont ils ſont ordonnés entr'eux, le feu à l'air, l'air à l'eau, l'eau à la terre. Cet ordre établit entr'eux une véritable ſubordination, dont le ſoleil eſt le principal agent. Mais il n'eſt pas le ſeul moteur de la nature, & il en eſt encore moins l'ordonnateur. Son action uniforme ſur les élémens devroit à la fin les ſéparer ou les confondre. D'autres loix balancent les ſiennes, & entretiennent l'harmonie générale. J'obſerverai l'admirable variété de ſon cours, les effets de ſa chaleur & de ſa lumiere, & de quelle maniere merveilleuſe ils ſont affoiblis ou multipliés dans les cieux, en raiſon inverſe des latitudes & des ſaiſons. Je parlerai des grands réverberes du ciel, de la lune, des aurores boréales, des étoiles & des myſteres de la nuit, ſeulement autant qu'il eſt permis à l'œil de l'homme de les appercevoir, & à ſon cœur d'en être ému. J'y parlerai auſſi de la nature du feu, non pas pour l'expliquer, mais pour nous convaincre à cet égard de notre ignorance profonde. Cet élément qui nous fait appercevoir toutes choſes, échappe lui-même à toutes nos recherches. Nous obſerverons qu'il n'y a ni animal, ni plante, ni même de foſſile qui puiſſe y ſubſiſter long-tems. Il eſt le ſeul être qui augmente ſon volume en ſe communiquant. Il pénetre tous les corps

ſans en être pénétré. Il n'eſt diviſible que dans une dimenſion. Il n'a point de peſanteur. Quoique rien ne l'attire au centre de la terre, il eſt répandu dans toutes ſes parties. Sa nature differe de celle de tous les autres corps. Son caractere deſtructeur & indéfiniſſable ſemble favoriſer l'opinion de Newton, qui ne le regardoit que comme un mouvement communiqué à la matiere, & partant réduiſoit les élémens à trois. Cependant, comme il eſt un des quatre principes généraux de la vie dans tous les êtres vivans, qu'on le découvre ſouvent dans les autres dans un état de repos, & qu'il n'en eſt aucun, comme nous le verrons, qui n'ait ou des organes ou des parties diſpoſées pour affoiblir ou pour multiplier ces effets, nous le reconnoiſſons non-ſeulement comme élément, mais comme le premier agent de la nature. Du feu je paſſerai à l'air. J'examinerai la qualité qu'il a de s'étendre & de ſe reſſerrer, de s'échauffer & de ſe refroidir, & les effets de cette grande couche d'air glacial qui environne notre globe à une lieue environ de ſa ſurface, & dont on n'a déduit juſqu'ici l'explication de preſque aucun phénomene. Je conſidérerai enſuite les effets de l'eau : de quelle maniere la chaleur l'évapore & le froid la fixe : ſes diverſes exiſtences ; de volatilité dans l'air, en nuages, en roſées & en pluies ; de fluidité ſur la terre, en rivieres & en mers ; de

ſolidité ſur les poles & ſur les hautes montagnes, en neiges & en glaces. J'obſerverai comment les mers, qui ſont les grands réſervoirs de cet élément, ſont diſtribuées par rapport au ſoleil, comment elles reçoivent de lui, par la médiation de l'air, une partie de leurs mouvemens; de quelle maniere elles renouvellent, ſans ceſſe, leurs eaux au moyen des glaces accumulées ſur les poles; dont la fuſion annuelle & périodique entretient leurs cours auſſi conſtamment, que la fuſion des glaces qui ſont ſur les ſommets des hautes montagnes entretient & renouvelle les eaux des grands fleuves. J'en déduirai l'origine des marées, des mouſſons de l'Inde, & des courans principaux de l'Océan. Je haſarderai enſuite mes conjectures ſur la quantité d'eaux qui environnent la terre dans les trois états de volatilité, de fluidité & de ſolidité; & j'examinerai, s'il eſt poſſible, qu'étant toutes réunies dans un état de fluidité, elles couvrent entiérement le globe. Je conſidérerai de quelle maniere toutes les parties de la terre, c'eſt-à-dire de l'élément aride, ſont diſtribuées par rapport au ſoleil; de ſorte qu'il n'y a aucun entonnoir de vallée, ni aucun eſcarpement de rocher qui n'en ſoit vu dans quelque ſaiſon de l'année, & qui ne ſoit diſpoſé en même tems dans l'ordre le plus convenable pour multiplier ſa chaleur, ou pour l'affoiblir, ſoit par ſa forme, ſoit même par ſa couleur. Je ferai

voir que, malgré l'irrégularité apparente des diverſes parties de ce globe, elles ſont oppoſées avec tant d'harmonie aux différens cours de l'air, qu'il n'en eſt aucune où il ne ſouffle tour-à-tour des vents chauds, froids, ſecs & humides; que les vents froids ſoufflent le plus conſtamment dans les pays chauds, & les vents chauds dans les pays froids; que ces mêmes pays réagiſſent à leur tour ſur l'air, en ſorte que la cauſe des vents n'eſt pas comme on le croit communément, aux lieux d'où ils partent, mais à ceux où ils arrivent. Je parlerai enſuite de la direction des montagnes, de leurs pentes, & de leurs aſpects par rapport aux lacs & aux mers où leurs chaînes ſont toutes ordonnées pour en recevoir les émanations, & de la matiere qui les attire & les fixe autour de leurs pics, qui ſont comme autant d'aiguilles électriques. J'examinerai enfin par quelle raiſon la nature a diviſé ce globe en deux hémiſpheres, & quels moyens elle emploie pour accélérer ou retarder le cours des fleuves, & protéger leur embouchure contre les mouvemens & les courans de l'Océan. Je traiterai des bancs, des écueils, des rochers, des îles maritimes & fluviatiles; & je démontrerai, j'oſe dire, juſqu'à l'évidence, que ces portions détachées du continent n'en ſont pas plus des ruines, que les baies, les golfes & les méditerranées ne ſont des éruptions de la

mer. Je terminerai cette partie par indiquer les principaux agens dont la nature se sert pour réparer ses ouvrages ; comment elle emploie le feu pour purifier, au moyen des tonnerres, l'air souvent chargé de méphitisme pendant les chaleurs de l'été, & les eaux des grands lacs & des mers, par des volcans qu'elle a placés dans leur voisinage, à l'extrêmité de leurs courans, & qu'elle a multipliés dans les pays chauds ; comment elle nettoie les bassins de ces mêmes eaux, qui seroient en peu de siecles comblés par les dépouilles de la terre, au moyen des tempêtes & des ouragans qui en bouleversent le fond, & couvrent leurs rivages de débris ; & comment, après avoir rendu ces débris à leurs premiers élémens, par le feu de l'air, des volcans, & le mouvement perpétuel des flots qui les réduit en sable & en poudre impalpable sur les bords de la mer, elle en répare par la voie des vents & des attractions, les montagnes sans cesse dégradées par les pluies & par les torrens. Je ferai voir enfin que, malgré les masses énormes des montagnes, les profondeurs des vallées, les mers tempétueuses, & les températures les plus opposées qui entrent dans la distribution de ce globe, la communication de toutes ces parties a été rendue facile à un être aussi petit & aussi foible que l'homme, & n'est possible qu'à lui seul. Cette derniere vue me

fournira quelques conjectures curieuses sur les premiers voyages du genre humain. Je me flatte d'en avoir dit assez pour montrer dans ce simple apperçu, que la même intelligence dont nous admirons les ouvrages dans les plantes & dans les animaux, préside encore à l'édifice que nous habitons. Jusqu'ici on n'a considéré la terre que dans un état de ruine, & c'est ce préjugé qui rend l'étude de la géographie si aride ; mais j'ose dire que quand on aura lu mes foibles observations, le cours d'un ruisseau sur une carte paroîtra plus agréable que le port d'une plante dans un herbier, & la topographie d'un lieu aussi intéressante que son paysage.

Dans la TROISIEME PARTIE de cet ouvrage, je montrerai comment les diverses parties des plantes sont ordonnées avec les élémens, de maniere que, loin d'en être une production nécessaire, comme l'ont prétendu quelques philosophes, elles sont au contraire presque toujours opposées à leur action. Je rapporterai donc leurs fleurs au soleil ; l'épaisseur de leurs écorces, les cuirs qui couvrent leurs bourgeons, les poils, les duvets & les résines dont elles sont revêtues à l'absence de sa chaleur ; la souplesse ou la roideur de leurs tiges, aux diverses impulsions de l'air, leurs feuilles, aux eaux du ciel ; enfin leurs racines, aux sables, aux vases, aux rochers, par leurs chevelus, leurs

pivots & leurs longs cordages. Ce dernier rapport des plantes avec la terre, eſt à mon gré un des principaux de tous, quoique le moins obſervé, parce qu'il n'y en a aucune qui n'y ſoit attachée, ſoit qu'elle flotte dans l'eau, ou qu'elle ſe balance dans l'air; qu'elles en tirent toutes une partie de leur nourriture, & qu'elles réagiſſent à leur tour ſur la terre, par leurs ombrages qui en entretiennent la fraîcheur, par leurs dépouilles qui la fertiliſent, & par leurs racines qui en fortifient les différentes couches. Cependant je m'en tiendrai aux caracteres extérieurs par leſquels la nature ſemble les répartir en différens genres. Leur caractere principal eſt fort difficile à déterminer, non ſeulement parce que la plante la plus ſimple réunit beaucoup de relations différentes avec tous les élémens, mais parce que la nature ne place le caractere de ſes ouvrages dans aucune de leurs parties, mais dans leur enſemble. Nous chercherons donc celui de chaque plante dans ſa graine, qui, comme principe, doit réunir tout ce qui convient à ſon développement, & déterminer au moins l'élément où elle doit naître. Ainſi celles qui ont des graines très-volatiles, ou accompagnées d'aigrettes, d'ailerons, de volans, &c. seront rapportées à l'air. Elles naiſſent en effet aux lieux battus de vents, comme la plupart des graminées, des char-

dons, &c. Celles qui ont des nacelles, des nageoires & différens moyens de flotter, feront aſſignées à l'eau, non ſeulement comme les fucus, les algues & les plantes marines; mais comme les cocotiers, les noyers, les amandiers & les autres végétaux de rivage. Enfin celles qui, par leur rondeur & les autres variétés de leurs formes, ſont propres à rouler, à s'élancer, à s'accrocher, &c. & ſont ſuſceptibles de pluſieurs autres mouvemens, appartiendront à la terre proprement dite. Ce rapport des plantes à la géographie nous offre à la fois un grand ordre facile à ſaiſir, & une multitude de diviſions très-agréables à parcourir en détail. D'abord leurs genres ſe trouvent diviſés, comme ceux des animaux, en aériens, en aquatiques & en terreſtres. Leurs claſſes ſont réparties aux zones, & aux degrés de latitude de chaque zone; telles ſont au Midi la claſſe des palmiers, & au Nord celle des ſapins; & leurs eſpeces aux territoires de chaque zone, à leurs plaines, montagnes, rochers, marais, &c. Ainſi dans la claſſe des palmiers, le cocotier des rivages de la mer, le latanier de ſes grêves, le dattier des rochers, le palmiſte des montagnes, &c. couronnent les divers ſites de la Zone torride, tandis que dans celle des ſapins, les pins, les épices, les mélezes, les cedres, &c. ſe partagent l'empire du Nord. Cet ordre, en plaçant chaque

chaque végétal dans son lieu naturel, nous donne encore les moyens de reconnoître l'usage de toutes ses parties, & j'ose dire, les raisons qui ont déterminé la nature à en varier la forme, & à créer tant d'especes du même genre, & tant de variétés de la même espece, en nous découvrant les convenances admirables qu'elles ont dans chaque latitude avec le soleil, les vents, les eaux & la terre. On peut entrevoir par ce plan, quel jour la géographie peut répandre sur l'étude de la botanique, & de quelle lumiere à son tour la botanique peut éclairer la géographie; car je suppose qu'on vînt à faire des cartes botaniques, où, par des couleurs & des signes, on représentât dans chaque pays le regne de chaque végétal qui y croît, en en déterminant le centre & les limites, on appercevroit d'abord la fécondité propre à chaque terrain. Cette connoissance donneroit de grands moyens d'économie rurale, puisqu'on pourroit substituer aux plantes indigenes qui y seroient les plus communes & les plus vigoureuses, celles de nos plantes domestiques qui sont de la même espece, & qui y réussiroient à coup sûr. De plus ces différentes classes de végétaux nous y présenteroient les degrés d'humidité, de sécheresse, de froid, de chaleur & d'élévation de chaque territoire, avec une précision à laquelle ne peuvent at-

teindre les barometres, les thermometres, & les autres instrumens de notre physique. J'omets une multitude d'autres rapports d'agrément & d'utilité qui en résulteroient, & que nous tâcherons de développer dans leur lieu.

Dans la QUATRIEME PARTIE qui traitera des animaux, nous suivrons la même marche. Nous présenterons d'abord leurs relations avec les élémens. En commençant par celui du feu, nous considérerons les rapports qu'ils ont avec l'astre qui en est la source, par leurs yeux garnis de paupieres & de cils, pour modérer l'éclat de sa lumiere; par cet état d'engourdissement appelé sommeil, dans lequel la plupart d'entr'eux tombent lorsqu'il n'est plus sur l'horison, & par la couleur de leur peau, & l'épaisseur de leurs fourrures ordonnées à son éloignement. Nous suivrons ensuite ceux qu'ils ont avec l'air, par leur attitude, leur pesanteur, leur légéreté, & les organes de la respiration; avec l'eau, par les différentes courbures de leurs corps, l'onctuosité de leurs poils & de leurs plumes, leurs écailles & leurs nageoires; enfin avec la terre, par la forme de leurs pieds, tantôt fourchus ou armés de pointes & de crochets, pour les sols durs; tantôt larges ou garnis de peaux, pour les sols qui cédent aisément, & par les autres moyens de progression que la nature a aussi variés que les obstacles

qu'ils avoient à ſurmonter. Sur quoi nous obſerverons, comme dans les plantes, que tant de configurations ſi différentes, loin d'être dans les animaux des effets méchaniques de l'action des élémens dans leſquels ils vivent, ſont au contraire, preſque toujours en raiſon inverſe de ces mêmes cauſes. Ainſi, par exemple, beaucoup de poiſſons ſont revêtus d'âpres & dures coquilles au ſein des eaux, & beaucoup d'animaux qui habitent les rochers ſont couverts de molles fourrures. Nous diviſerons donc les animaux comme les végétaux, en rapportant leur genre aux élémens, leurs claſſes aux zones, & leurs eſpeces aux divers territoires de chaque zone. Cet ordre met d'abord chaque animal dans ſon lieu naturel; mais nous l'y fixerons d'une maniere encore plus préciſe & plus intéreſſante, en rapportant ſon eſpece à l'eſpece de plante qui y eſt la plus commune.

La nature elle-même nous indique cet ordre; elle a ordonné aux plantes, l'odorat, les bouches, les levres, les langues, les mâchoires, les dents, les becs, l'eſtomac, la chylification, les ſécrétions qui s'enſuivent, enfin l'appétit & l'inſtinct des animaux. On ne peut pas dire, à la vérité, que chaque eſpece d'animal vive d'une ſeule eſpece de plante; mais on peut ſe convaincre, par l'expérience, que chacun d'eux en préfere une à toutes les

autres, quand il peut se livrer à son choix. C'est sur-tout dans la saison où ils font leurs petits, qu'on peut remarquer cette préférence. Ils se déterminent alors pour celle qui leur donne à la fois des nourritures, des litieres & des abris dans la plus parfaite convenance. C'est ainsi que le chardoneret affectionne le chardon, dont il a pris son nom; parce qu'il y trouve un rempart dans ses feuilles épineuses, des vivres dans sa semence, & de quoi bâtir son nid dans sa bourre. L'oiseau-mouche de la Floride préfere, par de semblables raisons, la bignonia : c'est une plante sarmenteuse qui s'éleve à la hauteur des plus grands arbres, & qui en couvre souvent tout le tronc. Il fait son nid dans une de ses feuilles qu'il roule en cornet; il trouve sa vie dans ses fleurs rouges, semblables à celles de la digitale, dont il leche les glandes nectarées; il y enfonce son petit corps, qui paroît dans ses fleurs comme une émeraude enchâssée dans du corail, & il y entre quelquefois si avant, qu'il s'y laisse prendre. C'est donc dans les nids des animaux que nous chercherons leurs caracteres, comme nous avons cherché celui des plantes dans leurs graines. C'est là que l'on peut reconnoître l'élément où ils doivent vivre, le site qu'ils doivent habiter, les alimens qui leur sont propres, & les premiéres leçons d'industrie, d'amour ou de férocité, qu'ils reçoivent de leurs

parens. Le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. Quelques étranges que paroissent ces indications, elles sont celles de la nature, qui semble nous dire que nous reconnoîtrons le caractere de ses enfans comme le sien propre dans les fruits de l'amour, & dans les soins qu'ils prennent de leur postérité. Souvent elle couvre du même toît une vie végétale & une vie animale, en les liant des mêmes destinées. On les voit ensemble sortir de la même coque, éclore, se développer, propager & mourir. C'est dans le même tems qu'elles offrent, si j'ose dire, les mêmes métamorphoses. Tandis qu'une plante développe successivement ses germes, ses boutons, ses fleurs & ses fruits, un insecte se montre sur son feuillage tour-à-tour, œuf, ver, nymphe & papillon qui renferme, comme ses peres, les semences de sa postérité avec celles de la plante qui l'a nourri. C'est ainsi que la fable, moins merveilleuse que la nature, renfermoit sous l'écorce des chênes la vie des dryades. Ces rapports sont si frappans dans les insectes, que les naturalistes eux-mêmes, malgré leur nombre prodigieux de classes isolées & sans détermination, en ont caractérisé quelques-uns par le nom de la plante où ils vivent; tels sont la chenille du tithymale, & le ver-à-soie du mûrier. Mais je ne crois pas qu'il y ait un seul animal qui s'écarte de ce plan,

sans en excepter même les carnivores. Quoique la vie de ceux-ci paroisse en quelque sorte greffée sur celle des especes vivantes, il n'y a aucun d'entr'eux qui ne fasse usage de quelque espece de végétal. C'est ce qu'on peut observer non seulement dans les chiens qui paissent le chiendent, & dans les loups, les renards, les oiseaux de proie, qui mangent des plantes qui ont pris d'eux leurs noms; mais dans les poissons même de la mer, qui sont tout-à-fait étrangers à notre élément. Ils sont attirés d'abord sur nos rivages par les insectes dont ils recueillent les dépouilles, ce qui établit entr'eux & les végétaux des rapports intermédiaires; ensuite par les plantes elles-mêmes, car la plupart ne viennent frayer sur nos côtes que lorsque certaines especes y sont en fleur ou en fructification. Si elles viennent à y être détruites, ils s'en éloignent. Denis, gouverneur du Canada, rapporte, dans son Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale (1), que les morues qui fréquentoient en foule les côtes de l'île de Miscou, y disparurent en 1669, parce que l'année précédente les forêts en avoient été consumées par un incendie. Il remarque que la même cause avoit produit le même effet en différens lieux. Quoiqu'il attribue la fuite de ces poissons aux effets particuliers du feu, & que cet écrivain soit d'ail-

(1) Tome II, chap. 22, pag. 350.

leurs plein d'intelligence, nous prouverons, par d'autres obſervations curieuſes, qu'elle fut occaſionnée par la deſtruction du végétal qui les attiroit au rivage. Ainſi tout eſt lié dans la nature. Les faunes, les dryades & les néréides s'y donnent la main. Quel ſpectacle charmant nous offriroit une zoologie botanique? Que d'harmonies inconnues ſe reflèteroient d'une plante ſur ſon animal, & d'un animal ſur ſa plante? Que de beautés pittoreſques s'y découvriroient? Que de relations, d'utilité de toute eſpece en réſulteroient pour nos plaiſirs & nos beſoins, Il ne faudroit qu'une plante nouvelle dans nos champs pour attirer de nouveaux oiſeaux dans nos boſquets, & des poiſſons inconnus à l'embouchure de nos fleuves. Ne pourroit-on pas même accroître la famille de nos animaux domeſtiques, en peuplant le voiſinage des glaciers des hautes montagnes du Dauphiné & de l'Auvergne, avec des troupeaux de rennes, ſi utiles dans le nord de l'Europe, ou avec des lamas du Pérou, qui ſe plaiſent au pied des neiges des Andes, & que la nature a revêtus de la plus belle des laines? Quelques mouſſes, quelques joncs de leur pays, ſuffiroient pour les fixer dans le nôtre. A la vérité, on a ſouvent tenté d'élever dans nos parcs des animaux étrangers, en obſervant même de choiſir les eſpeces dont le climat approchoit le plus

le nôtre ; mais il y ont bientôt dépéri ; parce qu'on avoit oublié de tranſplanter avec eux le végétal qui leur étoit propre. On les voyoit toujours inquiets, la tête baiſſée, gratter la terre, & lui redemander la nourrice qu'ils avoient perdue. Une herbe eût ſuffi pour les calmer en leur rappellant les goûts du premier âge, les vents qui leur étoient connus, les fontaines & les doux ombrages de la patrie ; moins malheureux toutefois que les hommes, qui n'en peuvent perdre les regrets qu'en en perdant entiérement le ſouvenir.

Dans la CINQUIEME PARTIE, nous parlerons de l'homme. Chaque ouvrage de la nature ne nous a préſenté juſqu'ici que des relations particulieres ; l'homme nous en offrira d'univerſelles. Nous examinerons d'abord celles qu'il a avec les élémens. En commençant par celui de la lumiere & du feu, nous obſerverons que ſes yeux ne ſont pas tournés vers le ciel, comme le diſent les poëtes, & même des philoſophes, mais à l'horiſon ; en ſorte qu'il voit à la fois le ciel qui l'éclaire, & la terre qui le porte. Ses rayons viſuels embraſſent à peu près la moitié de l'hémiſphere célebre & de la plaine où il marche, & leur portée s'étend depuis le grain de ſable qu'il foule aux pieds, juſqu'à l'étoile qui brille ſur ſa tête, à une diſtance qu'on ne peut aſſigner. Il n'y a que lui qui jouiſſe du jour & de la nuit, & qui puiſſe vivre dans la

zone torride & dans la zone glaciale. Si quelques animaux partagent avec lui ces avantages, ce n'eſt que par ſes ſoins & ſous ſa protection. Il ne les doit qu'à l'élément du feu, dont il eſt ſeul le maître. Quelques écrivains ont prétendu que les animaux pouvoient s'en ſervir, & que les ſinges en Amérique entretenoient les feux que les voyageurs allumoient dans les forêts. Il eſt conſtant qu'ils en aiment la chaleur, & qu'ils viennent s'y chauffer dès qu'ils n'y voient plus d'hommes. Mais puiſqu'ils en ont ſenti l'utilité, pourquoi n'en ont-ils pas conſervé l'uſage ? Quelque ſimple que ſoit la maniere de l'entretenir, en y mettant du bois, aucun d'eux ne s'élevera jamais à ce degré de ſagacité. Le chien bien plus intelligent que le ſinge, témoin chaque jour des effets du feu, accoutumé dans nos cuiſines à ne vivre que de chair cuite, ne s'aviſera jamais, ſi on lui en donne de crue, de la porter ſur les charbons du foyer. Quelque foible que paroiſſe cette barriere, qui ſépare l'homme de la brute, elle eſt inſurmontable aux animaux. C'eſt par un bienfait de la Providence pour la ſûreté commune; car, que d'incendies imprévues & irréparables arriveroient ſi le feu étoit en leur diſpoſition ? Dieu n'a confié le premier agent de la nature qu'au ſeul être capable d'en faire uſage, par ſa raiſon. Pendant que quelques hiſtoriens l'accor-

dent aux bêtes, d'autres le refusent aux hommes. Ils disent que plusieurs peuples en étoient privés avant l'arrivée des Européens dans leur pays. Ils citent en preuve les habitans des îles Mariannes : autrement dites îles des Larrons, par une dénomination calomnieuse, si commune à nos navigateurs ; mais ils ne fondent cette assertion que sur une supposition. C'est sur l'étonnement très-naturel où parurent ces insulaires, lorsqu'ils virent leurs villages incendiés par les Espagnols (1) qu'ils avoient bien reçus ; & ils se contredisent en même tems, en rapportant que ces peuples se servoient de canots qu'ils enduisoient de bitume, ce qui suppose, dans des sauvages qui ne connoissoient pas le fer, qu'ils employoient le feu pour les creuser, ou au moins pour les espalmer. Enfin, ils ajoutent qu'ils vivoient de riz dont l'apprêt, quel qu'il soit, en exige nécessairement l'usage. Cet élément est partout nécessaire à l'existence de l'homme dans les climats les plus chauds. Ce n'est qu'avec le feu qu'il éloigne la nuit les bêtes féroces de son habitation ; qu'il en chasse les insectes avides de son sang ; qu'il nettoie la terre des arbres & des

(1) Voyez l'histoire de leur découverte, par Magellan, dans l'histoire des îles Mariannes, par le Pere le Gobien, tome 1, page 44 ; & dans celle des Indes Occidentales, par Herrera, tome 3, pages 10 & 712.

herbes qui la couvrent, & dont les tiges & les troncs s'opposeroient à toute espece de culture, quand il trouveroit, d'ailleurs, le moyen de les renverser. Enfin, de tous pays, avec le feu il prépare ses alimens, fond les métaux, vitrifie les rochers, durcit l'argile, paîtrit le fer, & donne à toutes les productions de la terre les formes & les combinaisons qui conviennent à ses besoins.

L'utilité qu'il tire de l'air n'est pas moins étendue. Il y a peu d'animaux qui puissent, comme lui, le respirer au niveau des mers & au sommet des plus hautes montagnes. Il est le seul être qui lui donne toutes les modulations dont il est susceptible. Avec sa seule voix il imite les sifflemens, le cris & les chants de tous les animaux, & il n'y a que lui qui emploie la parole dont aucun d'eux ne peut se servir. Tantôt il rend l'air sensible; il le fait soupirer dans les chalumeaux, gémir dans les flûtes, menacer dans les trompettes, & animer au gré de ses passions le bronze, le buis & les roseaux; tantôt il en fait son esclave; il le force de moudre, de broyer, & de mouvoir à son profit une multitude de machines; enfin il l'attelle à son char, & il l'oblige de le voiturer sur les flots mêmes de l'Océan.

Cet élément où ne peuvent vivre la plupart des habitans de la terre, & qui pare leur différentes classes d'une barriere

plus difficile à franchir que les climats, offre à l'homme seul la plus facile des communications. Il y nage, il y plonge, il y pourſuit les monſtres marins dans leurs abîmes, il y darde la baleine juſques ſous les glaces ; il aborde dans toutes ſes îles pour faire reconnoître ſon empire.

Mais il n'avoit pas beſoin de celui qu'il exerce ſur l'air & ſur les eaux pour le rendre univerſel. Il lui ſuffit de reſter ſur la terre où il eſt né. La nature a placé ſon trône ſur ſon berceau. Tout ce qui a vie vient y rendre hommage. Il n'y a point de végétal qui n'y attache ſes racines, point d'oiſeau qui n'y faſſe ſon nid, point de poiſſon qui n'y vienne frayer. Quelque irrégularité qui paroiſſe à la ſurface de ſon domaine, il eſt le ſeul être qui ſoit formé d'une maniere propre à en parcourir toutes les parties ; ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'il regne entre tous ſes membres un équilibre ſi parfait, ſi difficile à conſerver, ſi contraire aux loix de notre méchanique, qu'il n'y a point de ſculpteur qui puiſſe faire une ſtatue à l'imitation de l'homme, plus large & plus peſante par le haut que par le bas, qui puiſſe ſe ſoutenir droite & immobile ſur une baſe auſſi petite que ſes pieds. Elle ſeroit bientôt renverſée par le moindre vent. Que ſeroit-ce donc s'il falloit la faire mouvoir comme l'homme même ? Il n'y a point d'animaux dont les corps ſe

prêtent à tant de mouvemens différens, & je suis tenté de croire qu'il réunit en lui tous ceux dont ils sont capables, en voyant comme il s'incline, s'agenouille, rampe, glisse, nage, se renverse en arc, fait la roue sur les pieds & sur les mains, se met en boule, marche, court, saute, s'élance, descend, monte, grimpe, enfin comme il est également propre à gravir au sommet des rochers & à marcher sur la surface des neiges, à traverser les fleuves & les forêts, à cueillir la mousse des fontaines & le fruit des palmiers, à nourrir l'abeille & à dompter l'éléphant.

Avec tous ces avantages la nature a rassemblé dans sa figure ce que les couleurs & les formes ont de plus aimable par leurs consonnances & par leurs contrastes. Elle y a joint les mouvemens les plus majestueux & les plus doux. C'est pour les avoir bien observés que Virgile a achevé, par un coup de maître, le portrait de Vénus déguisée parlant à Enée, qui la méconnoît malgré toute sa beauté, mais qui la reconnoît à sa démarche: *Vera incessu patuit dea.* « A son marcher, elle parut une » vraie déesse ». L'auteur de la nature a réuni dans l'homme tous les genres de beauté, & il en a formé un assemblage si merveilleux, que tous les animaux, dans leur état naturel, sont frappés à sa vue d'amour ou de crainte; c'est ce que nous prouverons par plus d'une observation

curieuse. Ainsi s'accomplit encore cette parole qui lui donna l'empire dès les premiers jours du monde (1) : « Que tous les » animaux de la terre & tous les oiseaux » du ciel soient frappés de terreur, & » tremblent devant vous, avec tout ce » qui se meut sur la terre. J'ai mis entre » vos mains tous les poissons de la mer ».

Comme il est le seul être qui dispose du feu qui est le principe de la vie, il est encore le seul qui exerce l'agriculture qui en est le soutien. Tous les animaux frugivores en ont comme lui le besoin, la plupart l'expérience, mais aucun n'en a l'exercice. Le bœuf ne s'avisa jamais de ressemer les grains qu'il foule dans l'aire; ni le singe, le maïs des champs qu'il ravage. On va chercher bien loin les rapports que les bêtes peuvent avoir avec l'homme pour les mettre de niveau, & on écarte ces différences triviales qui mettent sous nos yeux, entre elles & nous, un intervalle incommensurable, & qui sont d'autant plus merveilleuses qu'elles paroissent plus aisées à franchir. Chacune d'elles est circonscrite dans un petit cercle de végétaux & de moyens propres à les recueillir; elle n'étend point son industrie au-delà de son instinct, quels que soient ses besoins. L'homme seul élève son intelligence jusques à celle de la nature. Non

(1) Genese, chap. 10, v. 2.

seulement il suit ses plans, mais il s'en écarte. Il leur en substitue de nouveaux; il couvre de vignes & de moissons les lieux destinés aux forêts. Il dit au pin de la Virginie & au maronnier de l'Amérique : « vous croîtrez en Europe ». La nature seconde ses travaux, & semble par sa complaisance l'inviter à lui donner des loix. C'est pour lui qu'elle a couvert la terre de plantes; & quoique leurs especes soient en nombre infini, il n'y en a pas une seule qui ne tourne à son usage. D'abord elle en a tiré de chaque classe pour subvenir à sa nourriture & à ses plaisirs, par-tout où il voudroit habiter; dans les fougeres des Moluques, le sagou; dans les palmiers de l'Arabie, le dattier; dans les roseaux de l'Asie, la canne à sucre; dans les solanum de l'Amérique, la pomme de terre; dans les liannes, la vigne; dans les papilionacées, les haricots & les pois; enfin, la patate, le manioc, le maïs & une multitude innombrable de fruits, de graines & de racines comestibles, sont distribuées pour lui dans toutes les familles des végétaux, & sous toutes les latitudes du globe. Elle a donné aux plantes qui lui sont les plus utiles, de croître dans tous les climats; les plantes domestiques, depuis le chou jusqu'au bled, sont les seules qui, comme l'homme, soient cosmopolites. Les autres servent à son lit, à son toit, à son vêtement, à la guérison de

feaux, ou au moins à ſon foyer. Mais afin qu'il n'y en eût aucune qui ne fût utile au ſoutien de ſa vie & que l'éloignement ou l'âpreté du ſol où elles croiſſent ne fuſſent pas des obſtacles pour en jouir, la nature a formé des animaux pour les aller chercher & pour les tourner à ſon profit.

Ces animaux ſont à la fois formés, d'une maniere admirable, pour vivre dans les ſites les plus rudes, & animés de l'inſtinct le plus docile pour ſe rapprocher de l'homme. Le lamas du Perou gravit avec ſes pieds fourchus & armés de deux ergots, les précipices des Andes, & lui rapporte ſa toiſon couleur de roſe. La renne au pied large & fendu, parcourt les neiges du nord, & remplit pour lui ſes mamelles de crême, dans des pâturages de mouſſes. L'âne, le chameau, l'éléphant, le rhinoceros, ſont répartis pour ſon ſervice aux rochers, aux ſables, aux montagnes & aux marais de la zone torride. Tous les territoires lui nourriſſent un ſerviteur; les plus âpres, le plus robuſte; les plus ingrats, le plus patient. Mais les animaux qui réuniſſent le plus grand nombre d'utilités, ſont les ſeuls qui vivent avec lui par toute la terre. La vache peſante paît au fond des vallées, la brebis légere ſur les flancs des collines, la chevre grimpante broute les arbriſſeaux des rochers; le porc armé d'un groin, fouille les racines des ma-

rais, à l'aide des ergots, en appendices, que la nature a placés au-dessus de ses talons pour l'empêcher d'y enfoncer ; le canard nageur mange les plantes fluviatiles ; la poule à l'œil attentif ramasse toutes les graines perdues dans les champs ; le pigeon aux ailes rapides, celles des forêts les plus écartées ; & l'abeille économe, jusqu'aux poussieres des fleurs. Il n'y a point de coin de terre dont ils ne puissent moissonner toutes les plantes. Celles qui sont rebutées des uns, sont les délices des autres ; & jusqu'aux poisons servent à les engraisser. Le porc dévore la préle & la jusquiame ; la chevre, la tithymale & la ciguë. Tous reviennent le soir à l'habitation de l'homme avec des murmures, des bêlemens, & des cris de joie, en lui rapportant les doux tributs des plantes, changées, par une métamorphose inconcevable, en miel, en lait, en beurre, en œufs & en crême.

Non seulement l'homme fait ressortir à lui toutes les plantes, mais encore tous les animaux; quoique leur petitesse, leur légéreté, leurs forces, leurs ruses & les élémens mêmes semblent les soustraire à son empire. A commencer par les légions infinies d'insectes, son canard & sa poule s'en nourrissent. Ces oiseaux avalent jusqu'aux reptiles venimeux, sans en éprouver aucun mal. Son chien lui assujettit toutes les autres bêtes. Ses nombreuses

variétés paroiſſent ordonnées à leurs différentes eſpeces; le chien de berger, aux loups; le baſſet, aux renards; le levrier aux animaux de la plaine; le mâtin, à ceux de la montagne; le chien couchant, aux oiſeaux; le barbet, aux amphibies; enfin, depuis l'épagneul de Malte fait pour plaire, juſqu'à ces énormes chiens des Indes qui ne veulent combattre que des lions & des éléphans, ſuivant Pline & Plutarque, & dont la race ſubſiſte encore chez les Tartares, leurs eſpeces ſont ſi variées en formes, en grandeurs & en inſtincts, que je penſe que la nature en a fait d'autant de ſortes qu'il y avoit d'eſpeces d'animaux à ſubjuguer. Nous croiſons les races des chats, des chevres, des moutons & des chevaux de mille manieres; & malgré toutes nos combinaiſons, il n'en ſort que quelques variétés qui ne peuvent en aucune façon être comparées à celle des chiens.

Tandis que des philoſophes donnent à toutes les eſpeces des chiens une origine commune, d'autres en attribuent de différentes aux hommes. Ils fondent leur ſyſtême ſur la variété des tailles & des couleurs dans l'eſpece humaine; mais ni la couleur, ni la grandeur ne ſont des caracteres, au jugement de tous les naturaliſtes. Selon eux, la premiere n'eſt qu'un accident, la ſeconde n'eſt qu'un plus grand développement de formes. La

différence des espèces vient de la différence des proportions : or, elle caractérise celle des chiens. Les proportions de l'homme ne varient nulle part ; sa couleur noire entre les tropiques, est un simple effet de la chaleur du soleil, qui le rembrunit à mesure qu'il s'approche de la ligne. Elle est, comme nous le verrons, un bienfait de la nature. Sa taille est constamment la même dans tous les tems & dans tous les lieux, malgré les influences de la nourriture & du climat, qui sont si puissantes sur les autres animaux. Il y a des races de chevaux & de bœufs d'une grandeur double l'une de l'autre, comme on peut le remarquer en comparant les grands chevaux d'artillerie tirés du Holstein, aux petits chevaux de Sardaigne, qui sont grands comme des moutons, & les gros bœufs de la Flandre aux petits bœufs du Bengale ; mais de la plus grande race d'hommes à la plus petite, il y a tout au plus un pied de différence. Leur grandeur est la même aujourd'hui que du tems des Égyptiens, & la même à Archangel qu'en Afrique, comme on peut le voir à la grandeur des momies, & à celle des tombeaux des anciens Indiens qu'on trouve en Sibérie, le long du fleuve Petzora. La taille un peu raccourcie des Lapons est, à ce que je présume, un effet de leur vie trop sédentaire ; car j'ai observé parmi nous le même raccourcissement dans les hom-

mes de certains métiers qui demandent peu d'exercice. Celle des Patagons, au contraire, est plus développée que celle des Lapons, quoiqu'ils vivent sous une latitude aussi froide, parce qu'ils s'y donnent beaucoup plus de mouvement. Les Lapons passent la plus grande partie de l'année renfermés au milieu de leurs troupeaux de rennes; les Patagons, au contraire, sont sans cesse errans, ne vivant que de chasse & de pêche. D'ailleurs, les premiers voyageurs qui ont parlé de ces deux peuples, ont beaucoup exagéré la petitesse des uns & la grandeur des autres, parce qu'ils ont vu les premiers accroupis dans leurs cabanes enfumées, & les autres dans une position qui agrandit tous les objets, c'est-à-dire, de loin, sur les hauteurs de leurs rivages où ils accourent dès qu'ils voient des vaisseaux, & à travers les brumes qui sont si fréquentes dans leurs climats, & qui, comme on fait, agrandissent tous les corps, sur-tout ceux qui sont à l'horizon, en réfrangeant la lumiere qui les environne. Les Suédois & les Norvégiens qui habitent des latitudes semblables, où le froid empêche, dit-on, le développement du corps humain, sont de la même taille que les habitans du Sénégal, où la chaleur par la raison contraire, devroit le favoriser: & les uns & les autres ne sont pas plus grands que nous. L'homme par toute la

terre est au centre de toutes les grandeurs, de tous les mouvemens & de toutes les harmonies. Sa taille, ses membres & ses organes ont les proportions si justes avec tous les ouvrages de la nature, qu'elle les a rendus invariables comme leur ensemble. Il fait, à lui seul, un genre qui n'a ni classes, ni especes, & qui a mérité par excellence le nom de genre humain. Il forme une véritable famille, dont tous les membres sont dispersés sur la terre pour en recueillir les productions, & qui peuvent se correspondre d'une maniere admirable dans leurs besoins. Non seulement les hommes ont été unis, dans les les tems, par les intérêts du commerce, mais par les liens plus sacrés & plus durables de l'humanité. Des sages ont paru en Orient, il y a deux ou trois mille ans, & leur sagesse nous éclaire encore au fond de l'Occident. Aujourd'hui, un sauvage est opprimé dans un désert de l'Amérique; il fait courir sa fleche de famille en famille, de nation en nation, & la guerre s'allume dans les quatre parties du monde. Nous sommes tous solidaires les uns pour les autres. Nous reviendrons souvent sur cette grande vérité qui est la base de la morale des particuliers, comme de celle des rois. Le bonheur de chaque homme est attaché au bonheur du genre humain. Il doit travailler au bien général, parce que le sien en dépend. Mais son intérêt

n'eſt pas le ſeul motif qui lui faſſe un devoir de la vertu; il en doit de plus ſublimes leçons à la nature. Comme il eſt né ſans inſtinct, il a été obligé de former ſon intelligence ſur ſes ouvrages. Il n'a rien imaginé que d'après les modeles qu'elle lui a préſentés dans tous les genres; il a créé les arts méchaniques d'après l'induſtrie des animaux, les arts libéraux & les ſciences d'après les harmonies & les plans même de la nature. Il doit à ſes études ſublimes une lumiere qui n'éclaire aucun animal. L'inſtinct ne montre à celui-ci que ſes beſoins; mais l'homme ſeul, du ſein d'une ignorance profonde, a connu qu'il y avoit un Dieu. Cette connoiſſance n'a point été particuliere aux Socrates & aux Platons: elle eſt commune aux Tartares, aux Indiens, aux Sauvages, aux Negres, aux Lapons, à tous les hommes: elle eſt le réſultat de toutes les contemplations; de celle d'une mouſſe comme de celle du ſoleil. C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les ſociétés du genre humain, ſans en excepter aucune. Comme l'homme a dévelopé ſon intelligence ſur celle de la nature, il a cherché à régler ſa morale ſur celle de ſon auteur. Il a ſenti que pour plaire à celui qui étoit le principe de tous les biens, il falloit concourir au bien général, & il s'eſt efforcé dans tous les tems de s'élever à lui par la vertu. Ce caractere religieux, qui le diſtingue de

tous les êtres ſenſibles, appartient encore plus à ſon cœur qu'à ſa raiſon. C'eſt moins en lui une lumiere qu'un ſentiment, car il paroît indépendant du ſpectacle même de la nature, & il ſe manifeſte avec autant de force dans ceux qui en vivent les plus éloignés, que dans ceux qui en jouiſſent continuellement. Les ſenſations de l'infini, de l'univerſalité, de la gloire & de l'immortalité qui en ſont les ſuites, agitent ſans ceſſe les habitans des villes comme ceux des campagnes. L'homme foible, miſérable & mortel, s'abandonne par-tout à ces paſſions céleſtes. Il y dirige, ſans s'en appercevoir, ſes eſpérances, ſes craintes, ſes plaiſirs, ſes peines, ſes amours, & il paſſe ſa vie à pourſuivre ſes impreſſions fugitives de la divinité, ou à les combattre.

Telle eſt la carriere que je me ſuis propoſé de parcourir. Mais comme dans un long voyage on apperçoit quelquefois ſur ſa route, des îles fleuries au milieu d'un grand fleuve, & des bocages enchantés ſur le ſommet d'un rocher inacceſſible, de même les pas que nous ferons dans l'étude de la nature nous ouvriront, le long de notre chemin, des perſpectives raviſſantes. Si nous n'y pouvons mettre les pieds, nous y jetterons au moins les yeux. Nous remarquerons que tous les ouvrages de la nature ont des contraſtes, des conſonnances & des paſſages qui joignent

leurs différens regnes les uns aux autres.

Nous examinerons, par quelle magie les contrastes font naître à la fois le plaisir & la douleur, l'amitié & la haine, l'existence & la destruction. C'est d'eux que sort ce grand principe d'amour qui divise tous les individus en deux grandes classes d'objets aimans & d'objets aimés. Ce principe s'étend depuis les animaux & les plantes qui ont des sexes, jusqu'aux fossiles insensibles, comme les métaux qui ont des aimans dont la plupart nous sont encore inconnus, & depuis les sels qui cherchent à se réunir dans les fluides où ils nagent, jusqu'aux globes qui s'attirent mutuellement dans les cieux. Il oppose les individus par les sexes, & les genres par les formes, afin d'en tirer une infinité d'harmonies. Dans les élémens, la lumiere est opposée aux ténebres, le chaud au froid, la terre à l'eau, & leurs accords produisent les jours, les températures, & les vues les plus agréables. Dans les végétaux, nous verrons, dans les forêts du nord, le feuillage épais & sombre, l'attitude tranquille & la forme pyramidale des sapins contraster avec la verdure tendre & le feuillage mobile des bouleaux qui ressemblent par leurs vastes cîmes & leurs bases étroites, à des pyramides renversées. Les forêts du midi nous offriront de pareilles harmonies, & nous les retrouverons jusques dans les herbes

de

de nos prairies. Les mêmes oppoſitions regnent dans les animaux ; & ſans ſortir de ceux qui nous ſont les plus familiers, la mouche & le papillon, la poule & le canard ; le moineau ſédentaire & l'hirondelle voyageuſe, le cheval fait pour la courſe & le bœuf peſant, l'âne patient & la chevre capricieuſe ; enfin le chat & le chien contraſtent ſur nos fleurs, dans nos prairies & dans nos maiſons, en formes, en mouvemens & en inſtincts.

Je ne comprends point dans ces oppoſitions harmoniques, les animaux carnaciers qui font la guerre aux autres. Ils ne ſont point ordonnés aux vivans, mais aux morts. J'entends par contraſtes ceux que la nature a établis entre deux claſſes différentes en mœurs, en inclinations & en figures ; & auxquelles cependant elle a donné des convenances ſecretes qui les portent, dans l'état naturel, à habiter les mêmes lieux, à ſe rapprocher les unes des autres, & à y vivre en paix. Tel eſt le contraſte du cheval qui aime à s'exercer à la courſe, dans la même prairie où le bœuf ſe promene gravement en ruminant. Tel eſt encore celui de l'âne qui ſe plaît à ſuivre d'un pas lent & tranquille la chevre légere juſques dans les rochers où elle grimpe. Depuis la mouche & le papillon juſqu'à l'éléphant & au caméléopard, il n'y a point d'animal ſur la terre qui n'ait ſon contraſte, excepté l'homme.

Les contraſtes de l'homme ſont au dedans de lui-même. Deux paſſions oppoſées balancent toutes ſes actions, l'amour & l'ambition. A l'amour ſe rapportent tous les plaiſirs des ſens ; à l'ambition tous ceux de l'ame. Ces deux paſſions ſont toujours en contre-poids égal dans le même ſujet ; & tandis que la premiere raſſemble ſur l'homme toutes les jouiſſances corporelles, & le fait deſcendre inſenſiblement au-deſſous de la bête ; la ſeconde le porte à réunir ſur lui tous les empires, & à ſe mettre, à la fin, au-deſſus de la divinité. On peut obſerver ces deux effets contradictoires dans tous les hommes qui ont pu ſe livrer, ſans obſtacles, à ces deux impulſions ; dans la claſſe des rois comme dans celle des eſclaves. Les Néron, les Caligula, les Domitien vécurent comme des brutes, & ſe firent adorer comme des dieux. On retrouve chez les negres la même incontinence, le même orgueil & la même ſtupidité.

Cependant la nature a donné à l'homme ces deux paſſions pour ſon bonheur. Elle fait naître les deux ſexes en nombre égal, afin de fixer l'amour de chaque homme à un ſeul objet, ſur lequel elle a réuni toutes les harmonies éparſes dans ſes plus beaux ouvrages. Il y a entre l'homme & la femme une grande analogie de formes, d'inclinations & de goût, mais il y a une différence encore plus grande de ces qua-

lités. L'amour, comme nous le verrons, ne résulte que des contrastes; & plus ils sont grands, plus il a d'énergie. C'est ce que je pourrois prouver par mille traits d'histoire. On sait, par exemple, avec quelle ivresse ce grand & lourd soldat de Marc-Antoine aima & fut aimé de Cléopâtre, non pas de celle que nos sculpteurs représentent avec une taille de Sabine, mais de la Cléopâtre que l'histoire nous dépeint petite, vive, enjouée, courant la nuit les rues d'Alexandrie déguisée en marchande; & se faisant porter, cachée parmi des hardes, sur les épaules d'Apollodore pour aller voir Jules-César.

L'influence des contrastes en amour est si certaine, qu'en voyant l'amant on peut faire le portrait de l'objet aimé sans l'avoir vu, pourvu qu'on sache seulement qu'il est affecté d'une forte passion. C'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois, entre autres, dans une ville où j'étois tout-à-fait étranger. Un de mes amis m'y mena voir sa sœur, demoiselle fort vertueuse, & il m'apprit en chemin qu'elle avoit une passion. Quand nous fûmes chez elle, la conversation s'étant tournée sur l'amour, je m'avisai de lui dire que je connoissois les loix qui nous déterminoient à aimer, & que je lui ferois, si elle vouloit, le portrait de son amant, quoiqu'il me fût tout-à-fait inconnu. Elle m'en défia. Alors, prenant l'opposé de sa grande & forte taille, de

ſon tempérament & de ſon caractere dont ſon frere m'avoit entretenu, je lui dépeignis ſon amant petit, peu chargé d'embonpoint, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un peu volage, aimant à s'inſtruire...... Chaque mot la fit rougir juſqu'au blanc des yeux, & elle ſe fâcha fort ſérieuſement contre ſon frere, en l'accuſant de m'avoir révélé ſon ſecret. Il n'en étoit cependant rien, & il fut tout auſſi étonné qu'elle. Ces obſervations ſont plus importantes qu'on ne penſe. Elle nous prouveront combien nos inſtitutions s'écartent des loix de la nature, & affoibliſſent le pouvoir de l'amour lorſqu'elles donnent aux femmes les études & les occupations des hommes. La vertu ſeule ſait faire uſage de ces contraſtes, dans le mariage où les devoirs des deux ſexes ſont ſi différens. Elle y préſente encore, à leur ambition naturelle, la plus ſublime des carrieres dans l'éducation de leurs enfans, dont ils doivent former la raiſon, & recevoir en hommage les premiers ſentimens. Ce ſont les cœurs de leurs enfans qui doivent perpétuer leur mémoire ſur la terre, d'une maniere plus touchante & plus durable que les monumens publics n'y conſervent le ſouvenir des rois. Quelle puiſſance peut égaler celle qui donne l'exiſtence & la penſée; & quel ſouvenir peut durer autant que celui de la reconnoiſſance filiale? On compare le gouvernement d'un bon roi à

celui d'un pere, mais on ne peut comparer celui d'un pere vertueux qu'à celui de Dieu même. La vertu est pour l'homme la véritable loi de la nature. Elle est l'harmonie de toutes les harmonies. Elle seule rend l'amour sublime & l'ambition bienfaisante. Elle tire des privations mêmes ses plus grandes jouissances. Otez-lui l'amour, l'amitié, l'honneur, le soleil, les élémens, elle sent que, sous un être juste & bon, d'autres compensations lui sont réservées, & elle accroît sa confiance en Dieu de l'injustice même des hommes. C'est elle qui a soutenu dans toutes les positions de la vie, les Antonins, les Socrates, les Epictetes, les Fénelons, & qui les a fait vivre à la fois les plus heureux des hommes, & les plus dignes de leurs hommages.

Si d'un côté la nature a établi des contrastes dans tous ses ouvrages, de l'autre elle en fait sortir des consonnances qui en rapprochent tous les genres. Il semble qu'après avoir déterminé en modele, elle a voulu que tous les lieux participassent de sa beauté. C'est ainsi que la lumiere & le disque du soleil sont réflechis de mille manieres, par les planetes dans les cieux, par les parhélies & l'arc-en-ciel dans les nuages, par les aurores boréales dans les glaces du nord; enfin par les réfractions de l'air, les reflets des eaux, & les réflexions spéculaires de la plupart des corps sur la terre.

Les îles représentent au milieu des mers les formes montueuses du continent, & les méditerranées & les lacs au sein des montagnes, les vastes plaines de la mer.

Des arbres dans le climat de l'Inde affectent le port des herbes, & des herbes dans nos jardins celui des arbres. Une multitude de fleurs semblent patronées sur les roses & sur les lis. Dans nos animaux domestiques, le chat paroît formé sur le tigre, le chien sur le loup, le mouton sur le chameau. Tous les genres ont leurs consonnances, excepté le genre humain. Celui des singes dont on a voulu faire une variété de l'espece humaine, a des relations beaucoup plus directes avec les autres animaux. L'homme des bois, avec ses longs bras, ses pieds maigres, ses pattes décharnées, son nez écrasé, sa gueulle sans levres terminées, ses yeux ronds, son vilain poil, a certainement des ressemblances fort imparfaites avec l'Appollon du Vatican; & quelque envie qu'on ait de rapprocher l'homme de la bête, il seroit difficile de trouver dans la femelle de cet animal, un second modele de la figure humaine qui approchât de la Vénus de Médicis, ou de la Diane d'Allegrain qu'on voit à Lucienne. Mais j'ai vu des singes qui ressembloient fort bien à des ours, comme le bavian du Cap de Bonne-Espérance; ou à des levriers, comme le maki de Madagascar,

Il y en a qui ſont faits comme de petits lions ; telle eſt une très-jolie eſpece blanche à criniere, qu'on trouve au Bréſil. Je préſume que la plupart des eſpeces de quadrupedes ; ſur-tout parmi les bêtes féroces, a ſes conſonnances dans celle des ſinges. Ces mêmes conſonnances ſe retrouvent dans les variétés nombreuſes des perroquets, qui, par leurs cris & leurs jeux, imitent la plupart des oiſeaux de proie. Enfin, elles s'étendent juſques dans les plantes appelées pour cette raiſon *Mimeuſes*, qui repréſentent, dans leurs fleurs ou dans l'agrégation de leurs graines, des inſectes & des reptiles, tels que des limaçons, des mouches, des chenilles, des lézards, des ſcorpions, &c.... La nature, dans ces ſortes de conſonnances, a quelque intention qui ne m'eſt pas connue. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'elles ne ſont communes qu'entre les tropiques, dont les forêts fourmillent de toutes ſortes d'eſpeces de ſinges & des perroquets. Peut-être a-t-elle voulu mettre ſous des formes innocentes celles des animaux nuiſibles qui y ſont très-nombreuſes, afin de faire paroître à la lumiere du jour la figure terrible de ces enfans de la nuit & du carnage, & qu'aucun de ſes ouvrages ne demeurât caché, dans les ténebres, aux yeux de l'homme. Quoi qu'il en ſoit, aucun animal ſur la terre n'eſt formé ſur les nobles proportions de la figure humaine ; & ſi

l'homme descend souvent par ses passions au niveau des bêtes, ses inquiétudes, ses lumieres & ses affections sublimes démontrent assez qu'il est lui-même une consonnance de la divinité.

Enfin, les spheres de tous les êtres se communiquent par des rayons qui semblent réunir leurs extrêmités. Nous remarquerons dans les stalactites & les cristallisations des fossiles, des procédés de végétation; & nous croirons même appercevoir le mouvement des animaux dans celui de leurs aimans. D'un autre côté, nous verrons des plantes se former, à la maniere des fossiles, sans organisation apparente; telle est, entre autres, la truffe, qui n'a ni feuilles, ni fleurs, ni racines: d'autres représenter dans leurs fleurs la figure des animaux, comme les orchites; ou leur sensibilité, comme la sensitive, qui abaisse ses feuilles & les ferme au moindre attouchement; ou leur instinct, comme *la dionœa muscipula* qui prend des mouches. Les feuilles de cette plante sont formées de folioles opposées, enduites d'une substance sucrée qui attire les mouches; mais dès qu'elles s'y posent, ces folioles se rapprochent tout-à-coup comme les mâchoires d'un piege à loup, & les percent des épines dont elles sont hérissées. Il y en a encore de plus étonnantes, en ce qu'elles ont en elles-mêmes le principe du mouvement; tel est le *hedysarum movens* ou

burum chandali qu'on a apporté, il y a quelques années, du Bengale en Angleterre. Cette plante remue alternativement les deux lobes alongés qui accompagnent ses feuilles, sans qu'aucune cause extérieure & apparente contribue à cette espece d'oscillation. Mais sans aller chercher des merveilles si loin, nous en trouverons peut-être de plus surprenantes dans nos jardins. Nous verrons nos pois pousser leurs vrilles précisément à la hauteur où ils commencent à avoir besoin d'appui, & les accrocher aux ramées avec une adresse qu'on ne peut attribuer au hasard. Ces relations semblent supposer de l'intelligence, mais nous en trouverons encore de plus aimables qui prouvent de la bonté, non pas dans le végétal, mais dans la main qui l'a formé. Le *silphium* de nos jardins est une grande férulacée qui ressemble, au premier coup d'œil, à la plante qu'on appelle soleil. Ses larges feuilles sont opposées à leur base, & leurs aisselles qui s'unissent forment un godet ovale où l'eau des pluies se ramasse jusqu'à la concurrence d'un bon verre d'eau. Elles sont placées par étages, non pas dans la même direction, mais à angles droits, afin qu'elles puissent recevoir l'eau des pluies dans toute l'étendue de leur circonférence; sa tige quarrée, est très-propre à être saisie fermement par les pattes des oiseaux; & ses fleurs leur pré-

ſentent des graines que pluſieurs d'entre eux, entre autres les grives, aiment beaucoup. En ſorte que toute cette plante, ſemblable à un bâton de perroquet, offre à la fois aux oiſeaux, à ſe percher, à manger & boire.

Nous parlerons auſſi des parfums & des ſaveurs des plantes. Nous remarquerons ſous ces relations un grand nombre de caracteres botaniques qui ne ſont pas les moins sûrs. C'eſt par l'odorat & le goût que l'homme a acquis les premieres connoiſſances de leurs qualités vénéneuſes, médecinales ou alimentaires. Les bruits même des plantes ne ſont pas à négliger; car, lorſqu'elles ſont agitées par les vents, la plupart rendent des ſons qui leur ſont propres, & qui produiſent des convenances ou des contraſtes fort agréables, avec les ſites où elles ont coutume de naître. Aux Indes les cannes creuſes du bambou qui ombragent des rivages des fleuves, imitent, en ſe froiſſant les unes contre les autres, le gémiſſement des manœuvres d'un vaiſſeau; & les ſiliques du canneficier agitées par les vents ſur le haut d'une montagne, le tic-tac d'un moulin. Les feuilles mobiles des peupliers font entendre, au milieu de nos bois, les bouillonnemens des ruiſſeaux. Les vertes prairies & les tranquilles forêts agitées par les zéphirs, repréſentent au fond des vallées & ſur les pentes des côteaux, les

ondulations & les murmures des flots de la mer qui ſe briſent ſur le rivage. Les premiers hommes, frappés de ces bruits myſtérieux, crurent entendre des oracles ſortir du tronc des chênes, & que des nymphes & des dryades habitoient, ſous leurs rudes écorces, les montagnes de Dodone.

La ſphère des animaux étend encore plus loin ces conſonnances merveilleuſes. Depuis le coquillage immobile qui pave & fortifie le baſſin des mers, juſqu'à la mouche qui vole la nuit ſur les campagnes de la zone torride, toute étincelante de lumiere comme une étoile, vous trouverez en eux les configurations des rochers, des végétaux & des aſtres. Mille paſſions & mille inſtincts ineffables les animent, & leur font produire des chants, des cris, des bourdonnemens, juſqu'à des mots, articulés de la voix humaine. Les uns vivent en républiques tumultueuſes, d'autres dans une ſolitude profonde. Les uns paſſent leur vie à faire la guerre, d'autres à faire l'amour. Ils emploient dans leurs combats toutes les eſpeces d'armures imaginables, & toutes les manieres de s'en ſervir, depuis le porc-épic qui lance des traits, juſqu'à la torpille qui frappe inviſiblement comme l'électricité. Leurs amours ne ſont pas moins variées que leurs haines. Aux uns il faut des ſérails; aux autres des maîtreſſes paſſageres; à

d'autres des compagnes fidelles qu'il n'abandonnent qu'au tombeau. L'homme réunit, dans ſes jouiſſances, leurs plaiſirs & leurs fureurs ; & quand il les a ſatisfaites, il ſoupire & demande au ciel un autre bonheur. Nous examinerons par les ſeules lumieres de la raiſon, ſi l'homme aſſujetti par ſon corps à la condition des animaux dont il réunit en lui tous les beſoins, ne tient pas, par ſon ame, à des créatures d'un ordre ſupérieur : ſi la nature, qui a fait reſſortir ſur la terre l'immenſité de ſes productions à un être nu, ſans inſtinct, & à qui il faut pluſieurs années d'apprentiſſage pour apprendre ſeulement à marcher, l'a mis dès ſa naiſſance dans l'alternative d'en étudier les qualités ou de périr ; & ſi elle ne s'eſt pas réſervé quelque moyen extraordinaire de venir à ſon ſecours, au milieu des maux de toute eſpece qui traverſent ſon exiſtence juſques parmi ſes ſemblables.

En parcourant ces paſſages qui uniſſent les différens regnes, qui étendent leurs limites à des régions qui nous ſont encore inconnues, nous n'adopterons pas l'opinion de ceux qui croient que les ouvrages de la nature étant les réſultats de toutes les combinaiſons poſſibles, toutes les manieres d'exiſter doivent s'y rencontrer. « Vous y trouverez l'ordre, diſent-» ils, & en même tems le déſordre. Jetez

» d'une infinité de manieres les caracteres de l'alphabet, vous en formerez » l'Iliade & des poëmes même supérieurs » à l'Iliade, mais vous aurez en même » tems une infinité d'assemblages informes. » Nous adoptons cette comparaison, en observant cependant, que la supposition des vingt-quatre lettres de l'alphabet renferme déja une idée d'ordre, qu'on est forcé d'admettre pour établir l'hypothese même du hasard. Si donc, les jets multipliés de ces vingt-quatre lettres, donnoient en effet une infinité de poëmes bons & mauvais, combien les principes bien plus nombreux de l'existence en elle-même, tels que les élémens, les couleurs, les surfaces, les formes, les profondeurs, les mouvemens, produiroient de diverses manieres d'exister, quand on ne prendroit qu'une centaine de modifications de chaque combinaison primordiale de la matiere! On auroit, au moins, les passages généraux des différens regnes. On verroit des plantes marcher avec des pieds comme les animaux; des animaux fixés à la terre avec des racines comme les plantes; des rochers avec des yeux; des herbes qui ne végéteroient qu'en l'air. Les principaux intervalles des spheres de l'existence seroient remplis. Mais tout ce qui est possible n'existe pas. Il n'y a d'existant que ce qui est utile relativement à l'homme. Le même ordre qui

regne dans l'ensemble des spheres, subsiste dans les parties de chacun des individus qui les composent. Il n'y en a aucun qui ait dans ses organes quelque excès ou quelque défaut. Leurs convenances sont si sensibles, & elles ont des caracteres si frappans, que si on montre à un habile naturaliste quelque représentation de plante ou d'animal qu'il n'ait jamais vu, il pourra juger à l'harmonie de ses parties si elle est faite d'après l'imagination, ou d'après la nature. Un jour des éleves de botanique, voulant éprouver le savoir du célebre Bernard de Jussieu, lui présenterent une plante qui n'étoit point dans l'école du Jardin du Roi, en le priant d'en déterminer le genre & l'espece. Dès qu'il y eut jeté les yeux, il leur dit : « Cette plante » est composée artificiellement ; vous en » avez pris les feuilles de celle-ci, la tige » de celle-là, & la fleur de cette autre. » C'étoit la vérité. Ils avoient cependant rassemblé, avec le plus grand art, les parties de celles qui avoient le plus d'analogie. J'ose assurer que par la méthode que je présenterai, la science peut aller beaucoup plus loin, & déterminer à la vue d'une plante inconnue, la nature du sol où elle croît ; si elle est d'un pays chaud ou d'un pays froid, de montagne ou aquatique ; & peut-être même les especes d'animaux auxquelles elle est particuliérement affectée.

En étudiant ces loix, dont la plupart font inconnues ou négligées, nous en détruirons d'autres qui ne font fondées que fur des obfervations particulieres qu'on a rendues trop générales. Telles font, par exemple, celles-ci ; que le nombre & la fécondité des êtres font en raifon inverfe de leur grandeur, & que le temps de leur dépériffement eft proportionné à celui de leur accroiffement. Nous ferons voir qu'il y a des mouffes moins fécondes que les fapins, & des coquillages moins nombreux que les baleines ; tel eft, entre autres, le marteau. Il y a des animaux qui croiffent fort vîte & qui dépériffent fort lentement : tels font la plupart des poiffons. Nous ne nous lafferons pas de prouver que la durée, la force, la grandeur, la fécondité, la forme de chaque être, font proportionnées d'une maniere admirable, non-feulement à fon bonheur particulier, mais au bonheur général de tous, d'où réfulte celui du genre humain. Nous détruirons auffi ces analogies fi communes, que l'on tire du fol & du climat, pour expliquer toutes les opérations de la nature par des caufes méchaniques, en faifant voir qu'elle y fait naître fouvent les végétaux & les animaux dont les qualités y font plus oppofées. Les plantes tubulées & les plus feches, comme les rofeaux, les joncs, ainfi que

les bouleaux dont l'écorce, semblable à un cuir passé à l'huile, est incorruptible à l'humidité, croissent sur le bord des eaux, comme des bateaux propres à les traverser. Au contraire, les plantes les plus grasses & les plus humides viennent dans les lieux les plus secs, tels que les aloès, les cierges du Pérou, & les liannes pleines d'eau, qu'on ne trouve que dans les rochers arides de la zone toride, où elles sont placées comme des fontaines végétales. Les instincts même des animaux paroissent moins ordonnés à leur utilité propre qu'à celle de l'homme, & sont tantôt d'accord, & tantôt en opposition avec la nature du sol qu'ils habitent. Le porc gourmand se plaît à vivre dans les fanges dont il devoit nettoyer l'habitation de l'homme ; & le chameau sobre, à voyager dans les sables arides de l'Afrique, inaccessibles sans lui aux voyageurs. Les appétits de ces animaux ne naissent point des lieux qu'ils habitent ; car l'autruche, qui vit dans les mêmes déserts que le chameau, est encore plus vorace que le porc. Aucune loi de magnétisme, de pesanteur, d'attraction, d'électricité, de chaleur ou de froid, ne gouverne le monde. Ces prétendues loix générales ne sont que des moyens particuliers. Nos sciences nous trompent, en supposant à la nature une fausse providence. Elles mettent à la vérité des balances dans

les mains, mais ce ne sont pas celles de la justice, ce sont celles du commerce. Elles ne pesent que de sels & des masses; & elles mettent de côté la sagesse, l'intelligence & la bonté. Elles ne craignent pas d'écarter du cœur de l'homme le sentiment des qualités divines qui lui donne tant de force, & de rassembler sur son esprit des poids & de mouvemens qui l'accablent. Elles mettent en opposition les quarrés des tems & des vîtesses & elles négligent ces compensations admirables avec lesquelles la nature est venue au secours de tous les êtres, & a donné les plus ingénieuses aux plus foibles, les plus abondantes aux plus pauvres, & les a toutes réunies sur le genre humain sans doute comme sur l'espece la plus misérable.

Nous ne pouvons connoître que ce que la nature nous fait sentir; & nous ne pouvons juger de ses ouvrages que dans le lieu & dans le tems où elle nous les montre. Tout ce que nous imaginons au-delà, ne nous présente que contradiction, doute, erreur ou absurdité. Je n'en excepte pas même les plans de perfection que nous imaginons. Par exemple, c'est une tradition commune à tous les peuples, appuyée sur le témoignage de l'Ecriture-Sainte, & fondée sur un sentiment naturel, que nous avons vécu dans un meilleur ordre de choses, & que nous sommes destinés à un autre qui doit le

ſurpaſſer. Cependant nous ne pouvons rien dire ni de l'un, ni de l'autre. Il nous eſt impoſſible de rien retrancher ou de rien ajouter à celui où nous vivons, ſans empirer notre ſituation. Tout ce que la nature y a mis eſt néceſſaire. La douleur & la mort même ſont des témoignages de ſa bonté. Sans la douleur, nous nous briſerions, à chaque pas, ſans nous en appercevoir. Sans la mort, de nouveaux êtres ne pourroient renaître dans le monde; & ſi on ſuppoſe que ceux qui exiſtent maintenant pouvoient être éternels, leur éternité entraîneroit la ruine des générations, de la configuration des deux ſexes, & toutes les relations de l'amour conjugal, filial & paternel, c'eſt-à-dire, tout le ſyſtême du bonheur actuel. En vain nous allons chercher dans nos berceaux les archives que le tombeau nous refuſe; le paſſé comme l'avenir couvre nos myſtérieuſes deſtinées d'un voile impénétrable. En vain nous y portons la lumiere qui nous éclaire, & nous cherchons dans l'origine des choſes, les poids, les tems & les meſures que nous trouvons dans leur jouiſſance; mais l'ordre qui les a produites, n'a eu par rapport à Dieu, ni tems, ni poids, ni meſure. Les diviſions de la matiere & du temps n'ont été faites que pour l'homme circonſcrit, foible & paſſager. L'univers, diſoit Newton, a été jeté d'un ſeul jet.

Nous cherchons une jeunesse à ce qui a toujours été vieux, une vieillesse à ce qui est toujours jeune, des germes aux especes, des naissances aux générations, des époques à la nature; mais quand la sphere où nous vivons sortit de la main divine de son auteur, tous les tems, tous les âges, toutes les proportions s'y manifesterent à la fois. Pour que l'Etna pût vomir ses feux, il fallut à la construction de ses fourneaux des laves qui n'avoient jamais coulé. Pour que l'Amazone pût rouler ses eaux à travers l'Amérique, les Andes du Pérou durent se couvrir de neiges que les vents d'Orient n'y avoient point encore accumulées. Au sein des forêts nouvelles nâquirent des arbres antiques, afin que les insectes & les oiseaux pussent trouver des alimens sous leurs vieilles écorces. Des cadavres furent créés pour les animaux carnaciers. Il dut naître dans tous les regnes, des êtres jeunes, vieux, vivans, mourans & morts. Toutes les parties de cette immense fabrique parurent à la fois; & si elle eut un échafaud, il a disparu pour nous.

Que d'autres étendent les bornes de nos sciences, je me croirai plus utile si je peux fixer celles de notre ignorance. Nos lumieres, comme nos vertus, consistent à descendre; & notre force, à sentir notre foiblesse. Si je ne suis pas la route que la nature s'est réservée, au moins je marche-

rai dans celle que l'homme doit parcourir. C'eſt la ſeule qui lui préſente des obſervations faciles, des découvertes utiles, des jouiſſances de toutes eſpeces, ſans inſtrumens, ſans cabinet, ſans métaphyſique & ſans ſyſtême.

Pour nous convaincre de ſon agrément, ordonnons, d'après notre méthode, quelque groupe avec les ſites, les végétaux & les animaux les plus communs de nos climats. Suppoſons le terroir le plus ingrat, un écueil ſur nos côtes à l'embouchure d'un fleuve, eſcarpé du côté de la mer & en pente douce de celui de la terre. Que du côté de la mer, les flots couvrent d'écume ſes roches revêtues de varechs, de fucus & d'algues de toutes les couleurs, & de toutes les formes, vertes, brunes, purpurines, en houppes & en guirlandes, comme j'en ai vu ſur les côtes de Normandie à des roches de marne blanche que la mer détache de ſes falaiſes. Que du côté du fleuve on voie, ſur ſon ſable jaune, un gazon fin mêlé d'un peu de trefle, & çà & là quelques touffes d'abſinthe marine. Mettons-y quelques ſaules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle, & ſemblables à ceux que j'ai vu ſur des bords de la Sprée, aux environs de Berlin, qui avoient une large cîme & plus de cinquante pieds de hauteur. N'y oublions pas l'harmonie des différens âges, ſi agréable

rencontrer dans toute eſpece d'agrégation, mais ſur-tout dans celle des végétaux. Qu'on voie de ces ſaules liſſes & remplis de ſuc, dreſſer en l'air leurs jeunes rameaux, & d'autres bien vieux dont la cîme ſoit pendante & les troncs caverneux. Ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que des mouſſes vertes & des lichens dorés qui marbrent leurs écorces griſes, & quelques-uns de ces convolvulus, appelés chemiſes de Notre-Dame, qui ſe plaiſent à grimper ſur leur tronc & à en garnir les branches ſans fleurs apparentes, de leurs feuilles en cœur & de fleurs évidées en cloches blanches comme la neige. Mettons-y les habitans naturels au ſaule & à ſes plantes, leurs papillons, leurs mouches, leurs ſcarabées & leurs autres inſectes, avec les volatils qui leur font la guerre, tels que les demoiſelles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrappent en l'air ; des bergeronnettes qui les pourſuivent à terre en hochant la queue, & des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur-d'eau : vous verrez naître d'une ſeule eſpece d'arbre une multitude d'harmonies agréables.

Cependant elles ſont encore imparfaites. Oppoſons au ſaule, l'aune qui ſe plaît comme lui ſur les bords des fleuves, & qui, par ſa forme pareille à celle d'une longue tour, ſon feuillage large, ſa verdure ſombre ; ſes racines charnues faites

comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les terres, contraste en tout avec la masse étendue, la feuille légere, la verdure frappée de blanc & les racines pivotantes du saule. Ajoutons-y les individus de l'aune de différens âges, qui s'élevent comme autant d'obélisques de verdure, avec leurs plantes parasites, telles que des capillaires qui rayonnent en étoiles de verdure sur leur tronc humide, de longues scolopendres qui pendent de leurs rameaux jusqu'à terre, & les autres accessoires en insectes & en oiseaux, & même en quadrupedes, qui contrastent probablement en formes, en couleurs, en allure & en instinct avec ceux du saule; nous aurons, avec deux especes d'arbres, un concert ravissant de végétaux & d'animaux. Si nous éclairons ces bosquets des premiers rayons de l'aurore nous verrons à la fois des ombres fortes & des ombres transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre & une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux, & leurs doux reflets, confondus ensemble, se mouvoir au sein des eaux. Supposons-y, ce que ne peut rendre ni la peinture, ni la poésie, l'odeur des herbes & même celle de la marine, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure sourd & entremêlé du silence des flots qui se brisent sur le

..age, & les répétitions que les échos font au loin de tous ces bruits qui, se perdant sur la mer, ressemblent aux voix des Néréides : ah ! si l'amour ou la philosophie vous porte dans cette solitude, vous y trouverez un asyle plus doux à habiter que le palais des rois.

Voulez-vous y faire naître des sensations d'un autre ordre, & entendre des passions & des sentimens sortir du sein des rochers ? qu'au milieu de cet écueil s'éleve le tombeau d'un homme vertueux & infortuné, & qu'on y lise ces mots : *Ici repose J. J. Rousseau.*

Voulez-vous augmenter l'impression de ce tableau, sans toutefois en dénaturer le sujet ? éloignez le lieu, le tems & le monument. Que cette île soit celle de Lemnos, les arbres de ces bosquets des lauriers & des oliviers sauvages, & ce tombeau celui de Philoctete. Qu'on y voie la grotte où ce grand homme vécut abandonné des Grecs, qu'il avoit servi ; son pot de bois, les lambeaux dont il se couvroit, l'arc & les flêches d'Hercule qui renverserent tant de monstres dans ses mains, & dont il se blessa lui-même : vous éprouverez à la fois deux grands sentimens, l'un physique, qui s'accroît à mesure qu'on s'approche des ouvrages de la nature, parce que leur beauté ne se développe que par l'examen ; l'autre moral, qui augmente à mesure qu'on s'éloigne

des monumens de la vertu, parce que faire du bien aux hommes & n'être plus à leur portée, eſt une reſſemblance avec la divinité.

Que ſeroit-ce donc ſi nous jetions un coup-d'œil ſur les harmonies générales de ce globe? En ne nous arrêtant qu'à celles qui nous ſont les mieux connues, voyez comme le ſoleil environne conſtamment de ſes rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de ſon ombre. Combien de contraſtes & d'accords réſultent de leurs oppoſitions verſatilles? Il n'y a pas un point des deux hémiſpheres où ne paroiſſe tour-à-tour une aube, un crépuſcule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, & une nuit tantôt conſtellée, tantôt ténébreuſe. Les ſaiſons s'y donnent la main comme les heures du jour. Le printems, couronné de fleurs, y devance le char du ſoleil, l'été l'environne de ſes moiſſons, & l'automne le ſuit avec ſa corne chargée de fruits. En vain l'hiver & la nuit retirés ſur les pôles du monde, veulent donner des bornes à ſa magnifique carriere; en vain ils élevent du ſein des mers auſtrales & boréales de nouveaux continens qui ont leurs vallées, leurs montagnes & leurs clartés: le pere du jour renverſe de ſes fleches de feu ces ouvrages fantaſtiques: & ſans ſortir de ſon trône, il reprend l'empire de l'univers. Rien n'échappe à ſa chaleur féconde. Du

ſein

ſein de l'Océan, il éleve dans les airs les fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Il ordonne aux vents de les diſtribuer ſur les îles & ſur les continens. Ces inviſibles enfans de l'air les tranſportent ſous mille formes capricieuſes. Tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or & des pavillons de ſoie; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons & de lions rugiſſans, qui vomiſſent les feux du tonnerre. Ils les verſent ſur les montagnes d'autant de manieres différentes, en roſées, en pluies, en grêles, en neiges, en torrens impétueux. Quelques bizarres que paroiſſent leurs ſervices, chaque partie de la terre n'en reçoit, tous les ans, que ſa portion d'eau accoutumée. Chaque fleuve remplit ſon urne, & chaque naïade ſa coquille. Chemin faiſant, ils déploient ſur les plaines liquides de la mer, la variété de leurs caracteres. Les uns rident à peine la ſurface de ſes flots; les autres les roulent en ondes d'azur; d'autres les bouleverſent en mugiſſant, & couvrent d'écume les hauts promontoires. Chaque lieu a ſes harmonies qui lui ſont propres, & chaque lieu les préſente tour-à-tour. Parcourez à votre gré un méridien ou un parallele, vous y trouverez des montagnes à glace & des montagnes à feu, des plaines de toutes ſortes de niveaux, des collines de toutes les courbures, des îles de toutes les formes, des fleuves de tous les cours; les

uns qui jailliſſent & ſemblent ſortir du centre de la terre ; d'autres qui ſe précipitent en cataractes & ſemblent tomber des nues. Cependant, ce globe agité de tant de mouvemens, & chargé de poids en apparence ſi irréguliers, s'avance d'une courſe ferme & inaltérable à travers l'immenſité des cieux.

Des beautés d'un autre ordre décorent ſon architecture, & le rendent habitable aux êtres ſenſibles. Une ceinture de palmiers, auxquels ſont ſuſpendus la datte & le coco, l'entourent entre les brûlans tropiques, & des forêts de ſapins mouſſeux, les couronnent ſous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, & viennent expirer à différens degrés. Le bananier s'avance depuis la ligne juſqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger paſſe la mer, & borde de ſes fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus néceſſaires, comme le bled & les graminées, pénetrent le plus loin, & forts de leur foibleſſe s'étendent, à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange juſques à ceux de la mer glaciale. D'autres plus robuſtes partent des rudes climats du Nord, s'avancent ſur les croupes du Taurus, & arrivent, à la faveur des neiges, juſques dans le ſein de la zone torride. Les ſapins & les cedres couronnent les montagnes de l'Arabie & du royaume de Cachemire, &

voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden & de Lahor : où se recueillent la datte & la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à la fois du chaud & du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne & au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le soleil à plomb sur sa tête, ou décrivant autour de lui le cercle entier de l'horison, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a sa Flore & sa Pomone. Les rochers, les marais, les vases, les sables ont des végétaux qui leur sont propres. Les écueils même de la mer sont sensibles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait, au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont ordonnées aux vents, aux saisons & aux heures du jour avec tant de précision, que Linnæus en avoit formé des almanachs & des horloges botaniques. Qui pourroit décrire la variété infinie de leur figure? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargées de fruits, offrent de ravissantes habitations! Que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! Que de banquets délicieux y sont préparés! Rien n'en est perdu. Les quadrupedes en mangent les tendres feuillages, les oiseaux les semences, d'autres animaux les racines & les écorces. Les insectes en ont la desserte: leurs légions infinies sont armées de toutes

ſortes d'inſtrumens pour la recueillir. Les abeilles ont ſur leurs cuiſſes des cuilliers garnis de poils pour ramaſſer les pouſſieres de leurs fleurs ; les mouches, des pompes pour en ſucer la ſeve ; les vers, des tarrieres, des villebrequins & des rapes pour en dépecer les parties ſolides ; & les fourmis, des pinces pour en emporter les miettes. A la diverſité de formes, de mœurs, de gouvernemens, & aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez d'une multitude de nations étrangeres & ennemies, qui vont bientôt s'entre détruire. A la conſtance de leurs amours, à la perpétuité de leurs eſpeces, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du regne végétal, vous diriez d'un ſeul peuple qui a ſa nobleſſe domaniale, ſes charpentiers, ſes pompiers & ſes artiſans.

D'autres tribus dédaignent les végétaux, & ſont ordonnées aux élémens, au jour, à la nuit, aux tempêtes, & aux diverſes parties du globe. L'aigle confie ſon nid au rocher qui ſe perd dans la nue ; l'autruche, aux ſables arides des déſerts ; le flaman couleur de roſe, aux vaſes de l'Océan méridional. L'oiſeau blanc du tropique & la noire frégate ſe plaiſent à parcourir enſemble la vaſte étendue des mers, à voir du haut des airs voguer les flottes des Indes ſous leurs aîles, & à circonſcrire ce globe d'orient en occident, en diſputant de rapidité avec le cours même du ſoleil. Sous les

mêmes latitudes, des tourterelles & des perroquets moins hardis, ne voyagent que d'îles en îles, promenant à leur ſuite leurs petits, & ramaſſant, dans les forêts, les graines d'épiceries qu'ils font crouler de branches en branches. Pendant que ces oiſeaux conſervent une température égale ſous les mêmes paralleles, d'autres la trouvent en ſuivant le même méridien. De longs triangles d'oies ſauvages & de cygnes vont & viennent chaque année du midi au nord, ne s'arrêtent qu'aux limites brumeuſes de l'hiver, paſſent ſans s'étonner au-deſſus des cités populeuſes de l'Europe, & dédaignent leurs campagnes fécondes, ſillonnées de bleds verts au milieu des neiges; tant la liberté paroît préférable à l'abondance, même aux animaux! D'un autre côté, des légions de lourdes cailles traverſent la mer, & vont au midi chercher les chaleurs de l'été. Vers la fin de ſeptembre, elles profitent d'un vent de nord pour quitter l'Europe, & en battant une aîle, & préſentant l'autre au vent, moitié voile, moitié rame, elles raſent les flots de la Méditerranée de leur croupion chargé de graiſſe, & ſe refugient dans les ſables de l'Afrique, pour y ſervir de nourriture aux faméliques habitans du Zara. Il y a des animaux qui ne voyagent que la nuit. Des millions de crabes deſcendent, aux Antilles, des montagnes à la clarté de la lune, en faiſant ſonner leurs tenailles

& offrent aux Caraïbes, sur les greves stériles de leurs îles, leurs écailles remplies de moëlle exquise. Dans d'autres saisons au contraire, les tortues quittent la mer pour aborder aux mêmes rivages, & entassent des sachées d'œufs dans leurs sables stériles. Les glaces même des pôles sont habitées. On voit dans leurs mers & sous leurs promontoires flottans de cristal, de noires baleines chargées de plus d'huile que n'en peut donner un champ d'oliviers. Des renards revêtus de précieuses fourrures, trouvent à vivre sur leurs rivages abandonnés du soleil; des troupeaux de rennes y grattent la neige pour chercher des mousses, & s'avancent en bramant dans ces régions désolées de la nuit, à la lueur des aurores boréales. Par une providence admirable, les lieux les plus arides présentent à l'homme, dans la plus grande abondance, des vivres, des habits, des lampes & des foyers qu'ils n'ont pas produits.

Qu'il seroit doux de voir le genre humain recueillir tant de biens, & se les communiquer en paix d'un climat à l'autre! Nous attendons chaque hiver que l'hirondelle & le rossignol nous annoncent le retour des beaux jours. Il seroit bien plus touchant de voir des peuples éloignés arriver avec le printems sur nos rivages, non pas au bruit de l'artillerie comme les modernes Européens, mais au son des

flûtes & des hautbois, comme les anciens navigateurs aux premiers tems du monde. Nous verrions les noirs Indiens de l'Asie méridionale, remonter comme autrefois leurs grands fleuves dans des canots de cuir, pénétrer par les eaux de Petzora jusqu'aux extrêmités du Nord, & étaler, sur les bords de la mer Glaciale, les richesses du Gange. Nous verrions les Indiens cuivrés de l'Amérique, parcourir en pirogues la longue chaîne des Antilles, & d'îles en îles, de rivages en rivages, apporter, peut-être, jusques dans notre continent leur or & leurs émeraudes. De longues caravanes d'Arabes montés sur des chameaux & sur des bœufs, viendroient, en suivant le cours du soleil, de prairies en prairies, nous rappeler la vie innocente & heureuse des anciens patriarches. L'hiver même ne seroit point un obstacle à la communication des peuples. Des Lapons couverts de chaudes fourrures, arriveroient à la faveur des neiges, dans leurs traîneaux tirés par des rennes, & étaleroient dans nos marchés les zibelines de la Sibérie. Si les hommes vivoient en paix, toutes les mers seroient naviguées, toutes les terres seroient parcourues, toutes les productions en seroient ramassées. Qu'il seroit curieux d'entendre les aventures de ces voyageurs étrangers attirés chez nous par la douceur de nos mœurs! Ils ne tarderoient pas à donner à notre hospitalité les secrets de leurs

plantes, de leur induſtrie & de leurs traditions, qu'ils cacheront toujours à notre commerce ambitieux. C'eſt parmi les membres de la vaſte famille du genre humain, que ſont épars les fragmens de ſon hiſtoire. Qu'il ſeroit intéreſſant d'entendre celle de notre antique ſéparation, les motifs qui déterminerent chaque peuple à ſe partager ſur un globe inconnu, & a traverſer, au haſard, des montagnes qui n'avoient point de chemin, des fleuves qui ne portoient point encore de nom! Quels tableaux nous offriroient les deſcriptions de ces pays décorés d'une pompe magnifique, puiſqu'ils ſortoient des mains de la nature, mais ſauvage & inutile aux beſoins de l'homme ſans expérience! Ils nous diroient quel fut l'étonnement de leurs aïeux à la vue des nouvelles plantes que leur préſentoit chaque nouveau climat, les eſſais qu'ils en firent pour ſubſiſter; comment ils furent aidés ſans doute, dans leurs beſoins & dans leur induſtrie, par quelque intelligence céleſte touchée de leurs malheurs; comment ils s'établirent; quelle fut l'origine de leurs loix, de leurs coutumes & de leurs religions. Que d'actes de vertu, que d'amours généreux ont ennobli des déſerts, & ſont inconnus à notre orgueil! Nous nous flattons, d'après quelques anecdotes recueillies au haſard par les voyageurs, d'avoir mis en évidence l'hiſtoire des nations étrangeres.

Mais c'eſt comme s'ils compoſoient la nôtre, d'après les contes d'un matelot, ou les récits artificieux d'un courtiſan, au milieu des méfiances de la guerre ou des corruptions du commerce. Les lumieres & les ſentimens du peuple ne ſont point renfermés dans des livres. Ils repoſent dans la tête & dans le cœur de ſes ſages : ſi toutefois la vérité peut avoir ſur la terre quelque aſyle aſſuré. Nous les avons aſſez jugés : il ſeroit plus intéreſſant pour nous d'en être jugés à notre tour, & d'éprouver leur ſurpriſe à la vue de nos coutumes, de nos ſciences & de nos arts. S'il eſt doux d'acquérir des lumieres, il eſt bien plus doux de les répandre. Le plus noble prix de la ſcience, eſt le plaiſir de l'ignorant éclairé. Quelle joie pour nous, de jouir de leur joie, de voir leurs danſes dans nos places publiques, & d'entendre retentir les tambours des Tartares & les cornets d'ivoire des Negres autour des ſtatues de nos rois ! Ah ! ſi nous étions bons, je me les figure frappés de l'exceſſive & malheureuſe population de nos villes, nous inviter à nous répandre dans leurs ſolitudes, à contracter avec eux des mariages, & à rapprocher par de nouvelles alliances les branches du genre humain, qui s'écartent de plus en plus, & que les paſſions nationales diviſent encore plus que les ſiecles & que les climats.

Hélas ! les biens nous ont été donnés en

commun, & nous n'avons partagé que les maux. Par-tout l'homme manque de terre, & le globe eſt couvert de déſerts. L'homme ſeul eſt expoſé à la famine, & juſqu'aux inſectes regorgent de biens. Preſque partout il eſt eſclave de ſon ſemblable, & les animaux les plus foibles ſe ſont maintenus libres contre les plus forts. La nature, qui l'avoit fait pour aimer, lui avoit refuſé des armes; & il s'en eſt forgé pour combattre ſes ſemblables. Elle préſente à tous ſes enfans des aſyles & des feſtins; & les avenues de nos villes ne s'annoncent, au loin, que par des roues & par des gibets. L'hiſtoire de la nature n'offre que des bienfaits & celle de l'homme que brigandage & fureur. Ses héros ſont ceux qui ſe ſont rendus les plus redoutables. Par-tout il mépriſe la main qui file ſes habits & qui laboure pour lui le ſein de la terre. Partout il eſtime qui le trompe, & révere qui l'opprime. Toujours mécontent du préſent, il eſt le ſeul être qui regrette le paſſé & qui redoute l'avenir. La nature n'avoit donné qu'à lui d'entrevoir qu'il exiſtât un Dieu, & des milliers de religions inhumaines ſont nées d'un ſentiment ſi ſimple & ſi conſolant. Quelle eſt donc la puiſſance qui a mis obſtacle à celle de la nature? Quelle illuſion a égaré cette raiſon merveilleuſe d'où ſont ſortis tant d'arts, excepté celui d'être heureux? O légiſlateurs! ne vantez pas vos loix. Ou l'homme

eſt né pour être miſérable ; ou la terre, arroſée par-tout de ſon ſang & de ſes larmes, vous accuſe tous d'avoir méconnu celles de la nature.

Qui ne s'ordonne pas à ſa patrie, ſa patrie au genre humain, & le genre humain à Dieu, n'a pas plus connu les loix de la politique, que celui qui ſe faiſant une phyſique pour lui ſeul, & ſéparant ſes relations perſonnelles d'avec les élémens, la terre & le ſoleil, n'auroit connu les loix de la nature. C'eſt à la recherche de ces harmonies divines que j'ai conſacré ma vie & cet ouvrage. Si, comme tant d'autres, je me ſuis égaré, au moins mes erreurs ne seront point fatales à ma religion. Elle ſeule m'a paru le lien naturel du genre humain, l'eſpoir de nos paſſions ſublimes, & le complément de nos deſtins miſérables. Heureux, ſi j'ai pu quelquefois étayer de mon foible ſupport ſon édifice merveilleux, ébranlé aujourd'hui de toutes parts ! Mais ſes fondemens ne portent point ſur la terre, & c'eſt au ciel que ſont attachées ſes colonnes auguſtes. Quelque hardies que ſoient mes ſpéculations, il n'y a rien pour les méchans. Mais peut-être plus d'un Epicurien y reconnoîtra que la volupté ſuprême eſt dans la vertu. Peut-être de bons citoyens y trouveront de nouveaux moyens d'être utiles. Au moins je ſerai récompenſé de mes travaux, ſi un ſeul infortuné, troublé par le ſpectacle du monde

ſe raſſure en voyant dans la nature un pere, un ami & un rémunérateur.

Tel étoit le vaſte plan que je me propoſois de remplir. J'avois ramaſſé pour cet objet plus de matériaux que je n'en avois beſoin. Mais pluſieurs obſtacles m'ont empêché de les raſſembler en entier. Je m'en occuperai peut-être dans des tems plus heureux. En attendant, j'en ai extrait ce qui étoit ſuffiſant pour donner une idée des harmonies de la nature. Quoique mes travaux ſe trouvent réduits ici à de ſimples études, j'y ai conſervé, cependant aſſez d'ordre pour y laiſſer entrevoir mon plan général. C'eſt ainſi qu'un périſtile, des arcades à demi ruinées, des avenues de colonnes, de ſimples pans de murs, préſentent encore au voyageur, dans une île de la Grece, l'image d'un temple antique, malgré les injures du tems & des barbares qui l'ont renverſé.

D'abord, je ne change preſque rien à la premiere partie de mon ouvrage, ſi ce n'eſt la diſtribution. J'y expoſe, en premier lieu, les bienfaits de la nature envers notre ſiecle, & les objections qu'on y a élevées contre la providence de ſon auteur. Je réponds enſuite ſucceſſivement à celles qui ſont tirées des déſordres des élémens; des végétaux, des animaux, des hommes, & à celles qui ſont dirigées contre la nature même de Dieu. J'oſe dire que j'ai traité ces objets ſans aucune conſidération

personnelle, ni étrangere. Après avoir répondu à ces objections, j'en propose à mon tour quelques-unes contre les élémens de nos sciences, que nous croyons infaillibles, & je combats ce principe prétendu de nos lumieres, que nous appelons *raison*.

Après avoir nettoyé le champ de nos opinions dans mes premieres études, je tâche d'élever dans les suivantes, l'édifice de nos connoissances. J'examine quelle est la portion de notre intelligence où se fixe la lumiere naturelle ; ce que nous entendons par beauté, ordre, vertu, & par leurs contraires. J'en déduis l'évidence de plusieurs loix physiques & morales dont le sentiment est universel chez tous les peuples. Je fais ensuite l'application des loix physiques, non pas à l'ordre de la terre, mais à celui des plantes.

J'ai balancé beaucoup entre ces deux ordres, je l'avoue. Le premier auroit présenté des relations, j'ose dire tout-à-fait neuves, utiles à la navigation, au commerce & à la géographie ; mais le second m'en a offert d'aussi nouvelles, d'aussi agréables, de plus aisées à vérifier au commun des lecteurs, de très-importantes à l'agriculture, & par conséquent à un plus grand nombre d'hommes. D'ailleurs, quelques-unes des relations harmoniques de ce globe se trouvent présentées dans mes réponses aux objections contre la Provi-

dence, & dans les relations élémentaires des plantes, d'une maniere assez développée pour démontrer l'existence de ce nouvel ordre. L'ordre végétal m'a donné de plus l'occasion de parler des relations du globe, qui s'étendent directement aux animaux & aux hommes, & de toucher même quelque chose des premiers voyages du genre humain vers les principales parties du monde.

J'applique, dans l'étude suivante, les loix de la nature à l'homme. J'établis des preuves de l'immortalité de l'ame & de la Divinité, non pas d'après notre raison qui nous égare si souvent; mais d'après notre sentiment intime qui ne nous trompe jamais. Je rapporte à ces loix physiques & morales l'origine de nos principales passions, l'amour & l'ambition, & les causes même qui en troublent les jouissances, & qui rendent nos joies si volages & nos mélancolies si profondes. J'ose croire que ces preuves intéresseront par leur nouveauté & leur simplicité.

Je pars ensuite de ces notions, pour proposer les remedes & les palliatifs convenables aux maux de la société dont j'ai exposé le tableau dans le premier volume. Je n'ai pas voulu imiter la plupart de nos moralistes, qui se contentent de sévir contre nos vices, ou de les tourner en ridicule, sans nous en assigner ni les causes principales, ni les remedes; &

bien moins encore nos politiques modernes, qui les fomentent pour en tirer parti. J'ose espérer que dans cette derniere étude, qui m'a été très-agréable, il se trouvera plus d'une vue utile à ma patrie.

Les riches & les puissans croient qu'on est misérable & hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveroient, ô éternelle beauté! toujours ancienne & toujours nouvelle (1); ô vie pure & bien heureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchoient seulement au-dedans d'eux-mêmes! Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante & trompeuse, ils vous appercevroient & vous attribueroient la puissance de leur donner quelque plaisir. Votre nature vaine occuperoit leur vanité. Vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives & rampantes. Mais, parce que vous êtes trop au-dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, & trop magnifique au-dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leur êtes un Dieu caché (2). Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre & la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont de-

(1) Saint Augustin, cité de Dieu.
(2) Fénélon, existence de Dieu.

venus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumiere les éblouit. Ce qui n'eſt rien eſt tout pour eux ; ce qui eſt tout ne leur ſemble rien. Cependant qui ne vous voit pas, n'a rien vu ; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien ſenti ; il eſt comme s'il n'étoit pas, & ſa vie entiere n'eſt qu'un ſonge malheureux. Moi-même, ô mon Dieu ! égaré par une éducation trompeuſe, j'ai cherché un vain bonheur dans les ſyſtêmes des ſciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles & dangereux plaiſirs. Dans toutes ces agitations, je courois après le malheur, tandis que le bonheur étoit auprès de moi. Quand j'étois loin de ma patrie, je ſoupirois après des biens que je n'y avois pas ; & cependant vous me faiſiez connoître les biens ſans nombre que vous avez répandus ſur toute la terre qui eſt la patrie du genre humain. Je m'inquiétois de ne tenir ni à aucun grand, ni à aucun corps ; & j'ai été protégé par vous, dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attriſtois de vivre ſeul & ſans conſidération, & vous m'avez appris que la ſolitude valoit mieux que le ſéjour des cours, & que la liberté étoit préférable à la grandeur. Je m'affligeois de n'avoir pas trouvé d'épouſe qui eût été la compagne de ma vie & l'objet de

mon amour, & votre ſageſſe m'invitoit à marcher vers elle, & me montroit dans chacun de ſes ouvrages une Vénus immortelle. Je n'ai ceſſé d'être heureux que quand j'ai ceſſé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'eſprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs graces divines paſſent dans mes écrits & ramenent mon ſiecle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puiſſance eſt foibleſſe, avec vous toute foibleſſe devient puiſſance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus foible des vents; à votre voix le zéphyre ſouffle, la verdure renaît, les douces primeveres & les humbles violettes colorent d'or & de pourpre le ſein des noirs rochers.

ETUDE SECONDE.

Bienfaisance de la Nature.

LA plupart des hommes policés regardent la Nature avec indifférence. Ils sont au milieu de ses ouvrages, & ils n'admirent que la grandeur humaine. Qu'a donc de si intéressant l'histoire des hommes ? Elle ne vante que de vains objets de gloire, des opinions incertaines, des victoires sanglantes, ou tout au plus des travaux inutiles. Si quelquefois elle parle de la nature, c'est pour en observer les fléaux, & pour mettre sur son compte des malheurs qui viennent presque toujours de notre imprudence. Quels soins au contraire cette mere commune ne prend-elle pas de notre bonheur ! Elle n'a répandu ses biens d'un pôle à l'autre, qu'afin de nous engager à nous réunir pour nous les communiquer. Elle nous rappelle sans cesse malgré les préjugés qui nous divisent, aux loix universelles de la justice & de l'humanité, en mettant bien souvent nos maux dans les mains des conquérans si vantés, & nos plaisirs dans celles des opprimés, à qui nous n'accordons pas même de la pitié. Quand les princes de l'Europe furent, l'évangile à la main, ravager l'Asie ils nous en rapporterent la peste, la lepre

& la petite vérole; mais la nature montra à un derviche l'arbre du café dans les montagnes de l'Yemen, & elle fit naître à la fois nos fléaux de nos croisades, & nos délices de la tasse d'un moine Mahométan. Les descendans de ces princes se sont emparés de l'Amérique, & ils nous ont transmis, par cette conquête, une succession inépuisable de guerres & de maladies vénériennes. Pendant qu'ils en exterminoient les habitans à coups de canon, un Caraïbe fait fumer, en signe de paix, des matelots dans son calumet; le parfum du tabac dissipe leurs ennuis, ils en répandent l'usage par toute la terre: & tandis que les malheurs des deux mondes viennent de l'artillerie, que les rois appellent *LEUR DERNIERE RAISON*, les consolations des peuples policés sortent de la pipe d'un Sauvage.

A qui devons-nous l'usage du sucre, du chocolat, de tant de subsistances agréables & de tant de remedes salutaires? A des Indiens tous nuds, à des pauvres paysans, à de misérables negres. La bêche des esclaves a fait plus de bien, que l'épée des conquérans n'a fait de mal. Cependant, dans quelles places publiques sont les statues de nos obscurs bienfaiteurs? Nos histoires mêmes n'ont pas daigné conserver leurs noms. Mais, sans chercher au loin des preuves des obligations que nous avons à la nature, n'est-ce pas à l'étude de ses

loix que Paris doit ſes lumieres multipliées, qui s'y raſſemblent de toutes les parties de la terre, s'y combinent de mille manieres, & ſe réfléchiſſent ſur l'Europe en ſciences ingénieuſes, & en jouiſſances de toute eſpece ? Où eſt le tems où nos aïeux ſautoient de joie quand ils avoient trouvé quelque prunier ſauvage ſur les rivages de la Loire, ou attrapé quelque chevreuil à la courſe dans les vaſtes prairies de la Normandie ? Nos terres, aujourd'hui ſi couvertes de moiſſons, de vergers & de troupeaux, ne leur fourniſſoient pas alors de quoi vivre. Ils erroient çà & là, vivant de chaſſes incertaines & n'oſant ſe fier à la nature. Ses moindres phénomenes leur faiſoient peur. Ils trembloient à la vue d'une éclipſe, d'un feu follet, d'une branche de gui de chêne. Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent les choſes de ce monde livrées au haſard. Ils reconnoiſſoient partout des dieux intelligens ; mais n'oſant les croire bons, ſous des prêtres cruels, ces infortunés penſoient qu'ils ne ſe plaiſoient que dans les larmes, & ils leur immoloient des hommes ſur tel terrain, peut-être, qui ſert aujourd'hui d'hoſpice aux malheureux (1).

(1) Quelques écrivains ont fait parmi nous l'éloge des druides. Je leur oppoſerai, entre autres témoignages, celui des Romains qui, comme on ſait, étoient très-tolérans

Je suppose qu'un philosophe comme Newton leur eût donné alors le spectacle de quelques-unes de nos sciences naturelles, & qu'il leur eût fait voir, avec le microscope, des forêts dans des mousses,

sur la religion. César dit, dans ses commentaires, que les druides brûloient des hommes, en l'honneur des dieux, dans des paniers d'osier; & qu'au défaut de coupables, ils prenoient des innocens. Voici ce qu'en dit Suétone, dans la vie de Claude : « La religion » des druides, trop cruelle à la vérité, & » qui du tems d'Auguste avoit été simplement défendue, fut par lui entiérement » abolie ». Hérodote leur avoit fait, long-tems auparavant, le même reproche. On ne peut opposer à l'autorité des trois empereurs romains, & du pere de l'histoire, que celle du roman de l'Astrée. N'avons-nous pas assez de nos fautes, sans nous charger de justifier celles de nos ancêtres? Au fond ils n'étoient pas plus coupables que les autres peuples, qui tous ont sacrifié des hommes à la divinité. Plutarque reproche aux Romains eux-mêmes d'avoir immolé, dès les premiers tems de la république, deux Gaulois & deux Grecs qu'ils enterrerent tout vifs. Est-il donc possible que le premier sentiment de l'homme dans la nature, ait été celui de la terreur, & qu'il ait cru au diable avant de croire en Dieu? Oh! non. C'est l'homme qui, par-tout, a égaré l'homme. Un des bienfaits de la religion chrétienne a été de détruire, dans une grande partie du monde, ces dogmes & ces sacrifices inhumains.

des montagnes dans des grains de sable, des milliers d'animaux dans des gouttes d'eau, & toutes les merveilles de la nature, qui en descendant vers le néant, multiplie les ressources de son intelligence, sans que l'œil humain puisse en appercevoir le terme; qu'ensuite leur découvrant dans les cieux une progression de grandeur également infinie, il leur eût montré, dans des planetes qu'on apperçoit à peine, des mondes plus grands que le nôtre, Saturne à trois cents millions de lieues de distance; dans les étoiles infiniment plus éloignées, des soleils qui probablement éclairent d'autres mondes; dans la blancheur de la voie lactée, des étoiles, c'est-à-dire des soleils innombrables, semés dans le ciel comme les grains de poussiere sur la terre, sans que l'homme sache si ce sont là seulement les préliminaires de la création; avec quel ravissement eussent-ils vu un spectacle que nous regardons aujourd'hui avec indifférence?

Mais je suppose plutôt, que sans la magie de nos sciences, un homme comme Fénelon se fût présenté à eux avec sa vertu, & qu'il eût dit aux druides : « Vous vous » effrayez vous-mêmes de l'effroi que vous » donnez aux peuples. Dieu est juste. Il » envoie aux méchans des opinions terri- » bles qui réagissent sur ceux qui les ré- » pandent. Mais il parle à tous les hommes » par ses bienfaits. Votre religion est de

» les gouverner par la crainte; la mienne » est de les conduire par l'amour, & d'imi» ter son soleil qu'il fait luire sur les bons » comme sur les méchans ». Qu'ensuite il leur eût distribué les simples présens de la nature qui leur étoient alors inconnus, des gerbes de bled, des ceps de vignes, des brebis couvertes de laines : oh! quelle eût été la reconnoissance de nos aïeux! Ils se fussent peut-être enfuis de peur devant l'inventeur du télescope, en le prenant pour un esprit, mais certainement ils eussent adoré l'auteur du Télémaque.

Cependant, ce n'est-là que la moindre partie des biens dont leurs riches descendans sont redevables à la nature. Je ne parle pas de ce nombre infini d'arts qui travaillent, dans la patrie, à leur procurer des lumieres & des plaisirs, ni de cet art terrible de l'artillerie, qui leur en assure la jouissance sans que son bruit trouble leur repos dans Paris, que pour leur annoncer des victoires, ni de cet art nouveau, & encore plus merveilleux de l'électricité, qui écarte (1) le tonnerre de leurs hôtels, ni du

(1) On a exprimé, au sujet des effets de l'électricité, une pensée assez impie, dans un vers latin dont le sens est que l'homme a désarmé la divinité. Le tonnerre n'est point un instrument particulier de la justice divine. Il est nécessaire au rafraîchissement de l'air, dans les chaleurs de l'été. Dieu a permis à l'homme d'en disposer quelquefois,

privilege qu'ils ont, dans ce siecle vénal,

comme il lui a donné le pouvoir de faire usage du feu, de traverser les mers, & de se servir de tout ce qui existe dans la nature. C'est la mythologie des anciens qui, nous représentant toujours Jupiter armé du foudre, nous en inspire tant de frayeur. Il y a dans l'écriture-sainte des idées de la divinité bien plus consolantes, & une bien meilleure physique. Je peux me tromper, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul endroit où elle nous parle du tonnerre comme d'un instrument de la justice divine. Sodome fut détruite par une pluie de feu & de soufre. Les dix plaies dont l'Egypte fut frappée, furent la corruption des eaux, les reptiles, les moucherons, les grosses mouches, la peste, les ulceres, la grêle, les sauterelles, les ténebres très-épaisses, & la mort des premiers nés. Coré, Dathan & Abiron furent dévorés par un feu qui sortit de la terre. Lorsque les Israélites murmurerent dans le désert de Pharan, *une flamme du Seigneur s'étant allumée contre eux, dévora tout ce qui étoit à l'extrêmité du camp.* Nomb. chap. 11. Dans les menaces faites au peuple dans le lévitique, il n'est point parlé de tonnerre. Au contraire, ce fut au bruit des tonnerres que la loi que Dieu donna à son peuple, sur le mont Sinaï, fut promulguée. Enfin, dans le beau cantique où Daniel invite tous les ouvrages du Seigneur à le louer; il y appelle les tonnerres; & il n'est pas inutile de remarquer, qu'il comprend dans son invitation tous les météores qui entrent dans l'harmonie nécessaire de l'univers. Il les qualifie du titre sublime

le préſider dans tous les états au bonheur des hommes, lorſqu'ils croient n'avoir plus rien à craindre des puiſſances de la terre & du ciel.

Mais l'univers entier ne s'occupe que de leurs plaiſirs. L'Angleterre, l'Eſpagne, l'Italie, l'Archipel, la Hongrie, toute l'Europe méridionale ajoute, chaque année, des laines à leurs laines, des vins à leurs vins, des ſoies à leurs ſoies. L'Aſie leur donne des diamans, des épiceries, des mouſſelines, des toiles, & juſqu'à des porcelaines; l'Amérique, l'or & l'argent de ſes montagnes, les émeraudes de ſes fleuves, les teintures de ſes forêts, la cochenille, la canne à ſucre & le cacao de ſes brûlantes campagnes que leurs mains n'ont point labourées; l'Afrique, ſon ivoire, ſon or, & ſes propres enfans qui leur ſervent de bêtes de ſomme par toute la terre. Il n'y a aucune portion du globe qui ne leur produiſe quelque jouiſſance. Les gouffres de la mer leur fourniſſent des perles, ſes écueils de l'ambre gris, & ſes glaces des fourrures. Ils ont rendu, dans leur patrie, des montagnes & des fleuves roturiers, afin de ſe réſerver des pêches & des chaſſes nobles; mais il n'étoit pas beſoin d'en faire les frais. Les ſables de l'Afrique, où ils n'ont point de gardes-

de puiſſances & de vertus du Seigneur. Voyez *Daniel, chap. 3.*

chaſſe, leur envoient des nuées de cailles & d'oiſeaux de paſſages qui traverſent la mer au printems, pour couvrir leurs tables en automne. Le pôle du nord où ils n'ont pas de gardes-côte, verſe chaque été ſur leurs rivages, des légions des maquereaux, de morues fraîches & de turbots engraiſſés dans ſes longues nuits. Non-ſeulement les poiſſons & les oiſeaux, mais les arbres même changent pour eux de climat. Leurs vergers leur ſont venus autrefois de l'Aſie, leurs parcs viennent aujourd'hui de l'Amérique. Au lieu du châtaignier & du noyer qui entouroient les métairies de leurs vaſſaux, dans les ruſtiques domaines de leurs ancêtres, l'ébénier, le ſorbier du Canada, le maronnier d'Inde, le magnolia, le laurier qui porte des tulipes, environnent leurs châteaux des ombrages du nouveau monde, & bientôt de ſes ſolitudes. Ils ont fait venir de l'Arabie, des jaſmins; de la Chine, des orangers; du Bréſil, des ananas; & une foule de plantes parfumées, de toutes les parties de la zone torride. Ils n'ont plus beſoin de ſes ſoleils; ils diſpoſent des latitudes. Ils peuvent donner, dans leurs ſerres, les chaleurs de la Syrie à des plantes étrangeres, dans la ſaiſon même où leurs payſans éprouvent le froid des Alpes dans leurs cabanes. Rien ne leur échappe des productions de la nature. Ce qu'ils ne peuvent avoir vivant, ils l'ont mort. Les inſectes,

les oiseaux, les coquilles, les minéraux, & les terres mêmes des pays les plus éloignés, remplissent leurs cabinets. La gravure & la peinture leur en présentent les paysages, & les font jouir des glaciers de la Suisse dans les chaleurs de la canicule; & du printems des Canaries, au milieu de l'hiver. Des marins intrépides leur apportent des lieux où les arts n'ont osé pénétrer, des relations de voyages, encore plus intéressantes que des tableaux, & redoublent le silence, la paix & la sécurité de leurs nuits, tantôt par le récit des horribles tempêtes du cap Horn, tantôt par celui des danses des heureux insulaires de la mer du Sud.

Non-seulement tout ce qui existe actuellement, mais les siecles passés, concourent à leur félicité. Ce n'est plus pour les temples de Vénus, que Corinthe inventa ces belles colonnes qui s'élevent comme des palmiers; c'est pour soutenir les alcoves de leurs lits. Un art voluptueux y voile la lumiere du jour à travers des taffetas de toutes couleurs; & imitant, par de doux reflets, ou des clairs de lune, ou des levers du soleil, il y fait paroître les objets de leurs amours semblables à des dianes ou à des aurores. L'art des Phidias y fait contraster avec leurs beautés, les bustes vénérables des Socrates & des Platons. Des savans obscurs, par un travail que rien ne peut payer, leur ont

fait connoître les génies sublimes qui ont illustré la terre, dans les tems mêmes voisins de l'origine du monde; Orphée, Zoroastre, Esope, Lokman, David, Salomon, Confucius, & une multitude d'autres inconnus à l'antiquité même. Ce n'est plus pour les Grecs, c'est pour eux qu'Homere chante encore les dieux & les héros, & que Virgile fait entendre les sons de la flûte latine qui ravirent la cour d'Auguste, & qui rappelerent l'amour de la patrie & de la nature. C'est pour eux qu'Horace, Pope, Adisson, La Fontaine, Gessner, ont applani les rudes sentiers de la sagesse, & les ont rendus plus accessibles & plus aimables que les précipices trompeurs de la folie. Une foule de poëtes & d'historiens de toutes les nations, Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Shakespeare, le Tasse, Xénophon, Tacite, Plutarque, Suétone, les introduisent jusques dans les cabinets de ces princes terribles qui briserent d'un sceptre de fer la tête des nations qu'ils étoient chargés de rendre heureuses, leur font bénir leurs tranquilles destinées, & en espérer encore de meilleures sous le regne d'un autre Antonin. Ces vastes génies de tous les tems & de tous les lieux, célébrant, sans s'être concertés, l'éclat immortel de la vertu, & de la providence du ciel dans la punition du vice, ajoutent l'autorité de leur raison sublime

à l'instinct universel du genre humain, & multiplient mille & mille fois, en leur faveur, les espérances d'une autre vie plus durable & plus fortunée.

Ne semble-t-il pas que des concerts de louanges devroient s'élever jour & nuit, des voûtes de nos hôtels, vers l'auteur de la nature ? Jamais les anciens rois de l'Asie ne rassemblerent autant de jouissances dans Suze ou dans Ecbatane, que nos simples bourgeois dans Paris. Cependant, chaque jour, ces monarques bénissoient les dieux. Ils n'entreprenoient rien sans les consulter; ils ne se mettoient pas même à table sans leur offrir des libations. Plût à Dieu que nos Epicuriens n'eussent que de l'indifférence pour la main qui les comblent de biens ? mais c'est du sein de leur volupté que sortent aujourd'hui les murmures contre la providence. C'est de leurs bibliotheques, si remplies de lumieres, que s'élevent les nuages qui ont obscurci les espérances & les vertus de l'Europe.

ETUDE TROISIEME.

Objections contre la Providence.

« Il n'y a point de Dieu, disent ces » prétendus sages. Par l'ouvrage, jugez » de l'ouvrier (1). Considérez d'abord » notre globe sans proportion & sans » symétrie. Ici, il est noyé de vastes » mers; là il manque d'eau, & ne pré- » sente que des sables arides. Une force » centrifuge, qu'il doit à son mouvement » de rotation, a hérissé son équateur de » hautes montagnes, tandis qu'elle appla- » tissoit ses pôles: car ce globe a été dans » un état de mollesse; soit qu'il soit une » vase sortie du sein des eaux, ou, » ce qui est plus vraisemblable, une » écume détachée du soleil. Les volcans » semés par toute la terre démontrent » que le feu qui l'a formée est encore » sous nos pieds. Sur cette scorie, mal » nivelée, les rivieres coulent au hasard. » Les unes inondent les campagnes, les » autres s'engloutissent, ou se précipitent » en cataractes, sans qu'aucune d'elles ait » un cours réglé. Les îles sont des restes de » continens détruits par les mers, & notre » continent n'est lui-même qu'une boue

(1) Voyez les réponses à ces objections, dans l'étude IV.

» desséchée. Ici, l'Océan sans frein ronge » ses rivages ; là, il les abandonne & nous » présente de nouvelles montagnes qu'il » a formées dans son sein. Pendant ce » conflit d'élément, cette masse embrâsée » se refroidit chaque jour. Les glaces des » pôles & des hautes montagnes s'avan- » cent dans les plaines, & étendent insen- » siblement l'uniformité d'un hiver éter- » nel, sur ce globe de confusion, ravagé » par les vents, les feux & les eaux.

» Le désordre augmente dans les vé- » gétaux (1). Ils sont une production » fortuite de l'humide & du sec, du chaud » & du froid, une moisissure de la terre. » La chaleur du soleil les fait naître, le » froid des pôles les fait mourir. Leur » séve obéit aux mêmes loix méchaniques » que les liqueurs dans le thermometre, » & dans les tuyaux capillaires. Dilatée » par la chaleur, elle monte par le bois, » redescend par l'écorce, & suit dans sa » direction la colonne verticale de l'air » qui la dirige. De-là vient que tous les vé- » gétaux s'élevent perpendiculairement, » & que le plan incliné d'une montagne » n'en contient pas davantage que le plan » horisontal de sa base, comme le dé- » montre la géométrie. D'ailleurs, la terre » est un jardin mal ordonné, qui n'offre » presque par-tout que des plantes inu- » tiles, ou des poisons mortels.

(1) Dans l'Etude V.

» Quant aux animaux que nous con-
» noiſſons mieux, parce qu'ils ſont rap-
» prochés de nous par les mêmes affec-
» tions & par les mêmes beſoins, ils nous
» préſentent encore de plus grandes diſ-
» ſonnances (1). Ils ſont ſortis d'abord de
» la force expanſive de la terre dans les
» premiers tems ; & ils ſe formerent des
» vaſes fermentées de l'Océan & du Nil,
» comme quelques hiſtoriens en font foi,
» entr'autres, Hérodote qui l'avoit appris
» des prêtres de l'Egypte. La plupart
» ſont ſans proportions. Les uns ont des
» têtes & des becs énormes, comme le
» toucan ; d'autres, de longs cous, & de
» longues jambes, comme les grues.
» Ceux-ci n'ont pas de pieds ; ceux-là en
» ont des centaines ; d'autres les ont dé-
» figurés par des excroiſſances ſuperflues,
» telles que les ergots appendices du porc,
» qui, ſuſpendus à la diſtance de pluſieurs
» pouces de ſon pied, ne peuvent ſervir
» à ſa marche : Il y a des animaux qui
» peuvent à peine ſe mouvoir & qui ſont
» nés paralytiques, comme le ſlugard ou
» pareſſeux, qui ne peut faire cinquante
» pas dans un jour, & qui jette en mar-
» chant des cris lamentables. Nos cabinets
» d'hiſtoire naturelle ſont pleins de monſ-
» tres, de corps à deux têtes, de têtes
» à trois yeux, de brebis à ſix pattes, &c.

(1) Dans l'Etude VI.

» qui atteſtent que la nature agit au haſard, & qu'elle ne ſe propoſe aucune fin, ſi ce n'eſt celle de combiner toutes les formes poſſibles : encore ce plan marqueroit une intention que ſa monotonie déſavoue. Nos peintres imagineront toujours beaucoup plus d'êtres qu'elle n'en peut créer. Au reſte, la rage & la fureur déſolent tout ce qui reſpire, & l'épervier dévore, à la face du ciel, l'innocente colombe.

» Mais la diſcorde qui diviſe les animaux n'approche pas de celle qui agite les hommes (1). D'abord, pluſieurs eſpeces d'hommes différentes, répandues ſur la terre, prouvent qu'ils ne ſortent pas de la même origine. Il y en a de noirs, de blancs, de rouges, de cuivrés & de cendrés. Il y en a qui ont de la laine au lieu de cheveux ; d'autres qui n'ont point de barbe. Il y a des nains & des géans. Telles ſont en partie les variétés du genre humain, par-tout également odieux à la nature. Nulle part elle ne le nourrit de ſon plein gré. Il eſt le ſeul être ſenſible qui ſoit forcé, pour vivre, de cultiver la terre ; &, comme ſi cette marâtre repouſſoit l'enfant ſorti de ſes latitudes, les inſectes ravagent ſes ſemences, les ouragans ſes moiſſons,

(1) Dans l'Etude VII.

» les bêtes féroces ses troupeaux, les
» volcans & les tremblemens de terre ses
» villes; & la peste qui, de tems en
» tems, fait le tour du globe, le me-
» nace de l'enlever quelque jour tout
» entier. Il a dû son intelligence à ses
» mains, sa morale au climat, ses gou-
» vernemens à la force, & ses religions
» à la peur. Le froid lui donne de l'éner-
» gie; la chaleur la lui ôte. Libre &
» guerrier dans le nord, il est lache &
» esclave entre les tropiques. Ses seules
» loix naturelles sont ses passions. Eh!
» quelles autres loix chercheroit-il? Si
» elles le jettent dans quelque égarement,
» la nature qui les lui a données n'en est-
» elle pas complice? Mais il ne les ressent
» que pour ne les jamais satisfaire. La
» difficulté de subsister, les guerres, les
» impôts, les préjugés, les calomnies,
» les ennemis irréconciliables, les amis
» perfides, les femmes trompeuses, qua-
» tre cents sortes de maladies du corps,
» celles de l'esprit, & plus cruelles & en
» plus grand nombre, en font le plus mi-
» sérable animal qui soit jamais venu à la
» lumiere. Il vaudroit mieux qu'il ne fût
» jamais né. Par-tout il est la victime de
» quelque tyran. Les autres animaux ont
» au moins les moyens de fuir ou de com-
» battre; mais l'homme a été jeté au ha-
» sard sur la terre, sans asyle, sans griffes,
» sans geule, sans légéreté, sans instinct,

» & presque sans peau ; & comme si ce
» n'étoit pas assez d'être persécuté par
» toute la nature, il est en guerre avec sa
» propre espece. En vain il chercheroit à
» s'en défendre. La vertu vient le lier, afin
» que le crime l'égorge à son aise. Il faut
» qu'il souffre & qu'il se taise. Quelle est
» après tout cette vertu, dont il fait tant
» de bruit ? Une combinaison de son im-
» bécillité ; un résultat de son tempéra-
» ment. De quelles illusions se nourrit-
» elle ? D'opinions absurdes, appuyées
» par les seuls sophismes d'hommes trom-
» peurs qui ont acquis un pouvoir su-
» prême en recommandant l'humilité,
» & des richesses immenses en prêchant
» la pauvreté. Tout meurt avec nous.
» Prenons du passé notre expérience de
» l'avenir : nous n'étions rien avant de
» naître ; nous ne serons rien après la
» mort. L'espoir de nos vertus est d'inven-
» tion humaine, & l'instinct de nos pas-
» sions d'institution divine.

» Mais il n'y a point de Dieu (1). S'il
» y en avoit un, il seroit injuste. Quel
» est l'être tout-puissant & bon qui auroit
» environné de tant de maux l'existence
» de ses créatures, & qui auroit voulu
» que la vie des unes ne se soutînt que par
» la mort des autres ? Tant de désordres
» prouvent qu'il n'y en a point. C'est la
» crainte qui l'a fait. Oh ! que le monde a

(1) Dans l'Etude VIII.

» dû être étonné de cette idée métaphy-
» ſique, quand le premier homme ef-
» frayé s'aviſa de s'écrier qu'il y avoit un
» Dieu ! Eh ! qu'eſt-ce qui auroit fait
» Dieu ? Pourquoi ſeroit-il Dieu ? Quel
» plaiſir auroit-il dans ce cercle perpé-
» tuel de miſeres, de renaiſſances & de
» morts ? » (1).

(1) On trouvera la ſolution de ces objections aux numéros de chaque étude qui leur correſpondent. Elles y ſont toutes réfutées directement ou indirectement ; car il n'a pas été poſſible de ſuivre, dans cet ouvrage, l'ordre ſcolaſtique d'un cabinet de philoſophie.

ETUDE QUATRIEME.

Réponses aux Objections contre la Providence.

TELLES sont les principales objections qu'on a formées, presque dans tous les siecles contre la Providence, & qu'on ne m'accusera pas d'avoir affoiblies. Avant d'essayer d'y répondre, je me permettrai quelques réflexions sur ceux qui les font.

Si ces murmures venoient de quelques pauvres matelots exposés sur la mer à toutes les révolutions de l'atmosphere, ou de quelque paysan accablé des mépris de la société qu'il nourrit, je ne m'en étonnerois pas. Mais nos athées sont, pour l'ordinaire, bien à l'abri des injures des élémens, & sur-tout de celles de la fortune. La plupart même d'entre eux n'ont jamais voyagé. Quant aux maux de la société, ils ont bien tort de s'en plaindre, car ils jouissent de ses plus doux hommages, après en avoir rompu tous les liens par leurs opinions. Que n'ont-ils pas écrit sur l'amitié, sur l'amour, sur les devoirs envers la patrie, & sur toutes les affections humaines qu'ils ont rabaissées au niveau de celles des bêtes, tandis que quelques-uns d'entre eux pourroient les rendre divines par la sublimité de leurs talens! Ne

ſont-ce pas eux qui ſont en partie, cauſe de nos malheu , en flattant en mille manieres les paſſions de nos tyrans modernes, pendant qu'une croix qui s'éleve dans un déſert, conſole les miſérables ? On a bien de la peine même à retenir ces derniers dans un culte ſenſé; & c'eſt un phénomene moral, qui m'a paru long-tems inexplicable, de voir, dans tous les ſiecles, l'athéiſme naître chez les hommes qui ont le plus à ſe louer de la nature, & la ſuperſtition chez ceux qui ont le plus à s'en plaindre. C'eſt dans le luxe de la Grece & de Rome, au ſein des richeſſes de l'Indouſtan, du faſte de la Perſe, des voluptés de la Chine, & de l'abondance des capitales de l'Europe, qu'ont paru les premiers hommes qui ont oſé nier la Divinité. Au contraire, les Tartares ſans aſyles, les Sauvages de l'Amérique toujours affamés, les Negres ſans prévoyance & ſans police, les habitans des rudes climats du Nord, comme les Lapons, les Eſquimaux, les Groenlandois, voient des dieux par-tout, juſques dans des cailloux.

J'ai cru long-tems que l'athéiſme étoit chez les hommes voluptueux & riches un argument de leur conſcience. « Je ſuis » riche, & je ſuis un frippon, doivent-ils » ſe dire ; il n'y a donc point de Dieu. » D'ailleurs, s'il y a un Dieu, il y a des » comptes à rendre. » Mais ces raiſonnemens, quoique naturels, ne ſont pas gé-

néraux. Il y a des athées qui ont des fortunes légitimes, & qui en usent moralement bien, du moins à l'extérieur. D'ailleurs, par la raison contraire, le pauvre devroit dire : « Je suis laborieux, honnête » homme & misérable ; il n'y a donc point » de Providence ». Mais c'est dans la nature même qu'il faut chercher la source de ces raisonnemens dénaturés.

Par tout pays, les pauvres se levent matin, travaillent à la terre, vivent sous le ciel & dans les champs. Ils sont pénétrés de cette puissance active de la nature qui remplit l'univers. Mais leur raison affaissée par le malheur, & distraite par leurs besoins journaliers, n'en peut supporter l'éclat. Elle s'arrête, sans se généraliser, aux effets sensibles de cette cause invisible. Ils croient, par un sentiment naturel aux ames foibles, que les objets de leur culte seront à leur disposition dès qu'ils seront à leur portée. Delà vient que, par tout pays, les dévotions du petit peuple sont à la campagne, & ont pour centre des objets naturels. Il y ramene toujours la religion du pays. Un hermitage sur une montagne, une chapelle à la source d'une fontaine, une bonne Notre-Dame-des-Bois nichée dans le tronc d'un chêne, ou dans le feuillage d'une aube-épine, l'attirent bien plus volontiers que les autels dorés des cathédrales. J'en excepte cependant celui que l'amour des richesses a tout-à-fait,

corrompu; car à celui-là, il faut des ſaints d'argent, même dans les campagnes. Les principaux actes de religion du peuple, en Turquie, en Perſe, aux Indes & à la Chine, ſont des pélérinages dans les champs. Les riches au contraire, prévenus dans tous leurs beſoins par les hommes, n'attendent plus rien de Dieu. Ils paſſent leur vie dans leurs appartemens, où ils ne voient que des ouvrages de l'induſtrie humaine, des luſtres, des bougies, des glaces, des ſecrétaires, des chiffonnieres, des livres, des beaux-eſprits. Ils viennent à perdre inſenſiblement de vue la nature, dont les productions d'ailleurs leur ſont preſque toujours préſentées défigurées ou à contre ſaiſon, & toujours comme des effets de l'art de leurs jardiniers ou de leurs artiſtes. Ils ne manquent pas auſſi d'interpréter ſes opérations ſublimes par le méchaniſme des arts qui leur ſont les plus familiers. Delà tant de ſyſtêmes qui font deviner les occupations de leurs auteurs. Epicure épuiſé par la volupté, tira ſon monde & ſes atômes ſans providence, de ſon apathie; le géometre le forme avec ſon compas; le chymiſte, avec des ſels; le minéralogiſte le fait ſortir du feu; & ceux qui ne s'appliquent à rien, & qui ſont en bon nombre, le ſuppoſent, comme eux, dans le chaos & allant au haſard. Ainſi la corruption du cœur eſt la premiere ſource de nos erreurs. Enſuite les ſciences em-

ployant, dans la recherche des choſes naturelles, des définitions, des principes & des méthodes revêtues d'un grand appareil géométrique, ſemblent, par ce prétendu ordre, remettre dans l'ordre ceux qui s'en écartent. Mais quand cet ordre exiſteroit, tel qu'elles nous le préſentent, pourroit-il être utile aux hommes ? Suffiroit-il à contenir & à conſoler des malheureux ; & quel intérêt prendront-ils à celui d'une ſociété qui les écraſe, quand ils n'ont plus rien à eſpérer de celui de la nature qui les abandonne aux loix du mouvement ? Je vais répondre ſucceſſivement aux objections que j'ai rapportées contre la Providence, tirées des déſordres du globe, des végétaux, des animaux, des hommes & de la nature de Dieu même.

Réponſes aux objections contre la Providence, tirées des déſordres du globe.

Quoique mon ignorance des moyens que la nature emploie dans le gouvernement du monde, ſoit plus grande que je ne le puis dire, il ſuffit cependant de jeter les yeux ſur les cartes, & d'avoir un peu lu, pour montrer que ceux par leſquels on nous explique ſes opérations, ne ſont pas les véritables. C'eſt de l'inſuffiſance humaine que ſortent les objections dirigées contre la Providence divine.

D'abord, il ne me paroît pas plus na-

turel de former le mouvement uniforme de la terre dans les cieux, des deux mouvemens de projection & d'attraction, que d'attribuer à de pareilles causes celui d'un homme qui marche sur la terre. Les forces centrifuges & centripetes ne me semblent pas plus exister dans le ciel, que les cercles de l'équateur & du Zodiaque. Quelque ingénieuses que soient ces loix, ce ne sont que des échafaudages imaginés par des hommes de génie pour élever l'édifice de la science, mais qui ne servent pas davantage à pénétrer dans le sanctuaire de la nature, que ceux qui servent à construire nos temples ne nous aident à pénétrer dans celui de la religion. Ces forces combinées ne sont pas plus les mobiles de la course des astres, que les cercles de la sphere n'en sont les barrieres. Ce ne sont que des signes qui ont, à la fin, remplacé les objets qu'ils devoient représenter, comme il est arrivé dans ce qui est d'établissement humain.

Si une force centrifuge avoit élevé les montagnes du globe lorsqu'il étoit dans un état de fusion, il y auroit des montagnes bien plus élevées que les Andes du Pérou & du Chily. Celle de Chimboraco qui en est la plus haute, n'a que 3220 toises de hauteur; ou 3350; car les sciences ne sont pas d'accord même sur les observations. Cette élévation, qui est à peu près la plus grande que l'on con-

noiſſe ſur la terre, y eſt moins ſenſible que ne feroit la troiſieme partie d'une ligne ſur un globe de ſix pieds de diametre. Or, un bloc de métal fondu, préſente à proportion de ſa maſſe des ſcories bien plus conſidérables. Voyez les anfractuoſités d'un ſimple morceau de mâchefer. Quelles effroyables bouffiſſures auroient dû donc ſe former ſur un globe de matieres hétérogenes & bouillantes, de trois mille lieues d'épaiſſeur? La lune, d'un diametre bien moins conſidérable, a des montagnes de trois lieues de hauteur, ſuivant Caſſini. Mais que ſeroit-ce ſi, avec l'action de l'hétérogénéité de nos matieres terreſtres en fuſion, on ſuppoſe encore celle d'une force centrifuge produite par la rotation de la terre? Je n'imagine que cette force ſe fût néceſſairement dirigée ſur ſon équateur, & qu'au lieu d'en former un globe, elle l'eût étendue dans le ciel comme ces grands plateaux de verre que ſoufflent les verriers.

Non ſeulement la terre n'a pas plus de diametre ſous ſon équateur que ſous ſes méridiens, mais les montagnes n'y ſont pas plus élevées qu'ailleurs. Les fameuſes Andes du Pérou ne commencent point à l'équateur, mais pluſieurs degrés au-delà vers le ſud; & côtoyant le Pérou, le Chily & la terre Magellanique, elles s'arrêtent au cinquante-cinquieme degré de latitude auſtrale, dans la terre de Feu, où elles

présentent à l'Océan un promontoire de glaces éternelles, d'une hauteur prodigieuse. Dans toute cette longueur, elles ne s'ouvrent qu'au détroit de Magellan; formant par-tout, suivant le témoignage de Garcillaso de la Véga (1), un rempart hérissé de pyramides de neiges, inaccessibles aux hommes, aux quadrupedes, & même aux oiseaux. Au contraire, les montagnes de l'isthme de Panama, qui sont dans le voisinage de la ligne, sont si peu élevées en comparaison de celles-ci, que l'amiral Anson qui les avoit toutes côtoyées, rapporte que, dès qu'il parvint à cette hauteur, il éprouva des chaleurs étouffantes, parce que l'air, dit-il, n'étoit plus rafraîchi par l'atmosphere des hautes montagnes du Chily & du Pérou. Les montagnes de l'Asie les plus élevées, sont tout-à-fait hors des tropiques. La chaîne des monts Taurus & Imaüs, commence en Afrique au mont Atlas, vers le 30e. degré de latitude nord. Elle traverse toute l'Afrique & toute l'Asie, entre le 38e. & le 40e. degré de latitude, portant dans cette longue étendue la plupart de ses sommets couverts de neiges en tout tems, ce qui leur suppose, comme nous le verrons ailleurs, une élévation considérable. Le mont Ararat qui en fait partie, est peut-être plus élevé qu'aucune montagne du Nouveau Monde, si on en juge par le

(1) Hist. des Incas, liv. 1, chap. 8.

tems que Tournefort & d'autres voyageurs ont mis à venir de la base de cette montagne au pied de ses neiges, &, ce qui est moins arbitraire, par la distance où on l'apperçoit, qui est au moins de six journées de caravanne. Le Pic de Ténériffe se voit de quarante lieues. Les monts Félices en Norwege, appelés les Alpes du nord, se découvrent en mer à 50 lieues de distance; &, suivant un savant Suédois, elles ont trois mille toises d'élévation. Les pics du Spitzberg, de la nouvelle Zélande, des Alpes, des Pyrenées, de la Suisse, & ceux où l'on trouve de la glace toute l'année, sont très-élevées, & sont pour la plupart fort loin de l'équateur. Ils ne sont pas même dans des directions qui soient paralleles à ce cercle, comme il eût dû arriver par l'effet supposé de la rotation du globe; car si la chaîne du Taurus va dans l'ancien continent d'occident en orient, celle des Andes va, dans le nouveau, du nord au midi. D'autres chaînes ont d'autres directions. Mais si la prétendue force centrifuge avoit pu élever autrefois des montagnes, pourquoi n'a-t-elle plus à présent la force d'élever en l'air, une paille? Elle ne devroit laisser aucun corps à la surface de la terre. Ils y sont fixes, dit-on, par la force centripete ou par la pesanteur. Mais, si celle-ci y ramene en effet tous les corps, pourquoi donc les montagnes elles-mêmes n'y ont-elles pas obéi,

lorsqu'elles étoient dans un état de fusion ? Je ne sais ce qu'on peut répondre à cette double objection.

La mer ne me paroît pas plus propre que la force centrifuge à former des montagnes. Comment peut-on concevoir qu'elle ait jamais pu les élever hors de son sein ? Il est constant toutefois que les marbres & les pierres calcaires qui ne sont que des pâtes de madrépores & de coquilles amalgamées, que les silex qui en sont des concrétions, que les marnes qui en sont des dissolutions, & que tous les corps marins qu'on trouve répandus dans les deux continens, sont sortis de la mer. Ces matieres servent de base à une grande partie de l'Europe ; des collines fort hautes en sont composées, & on les retrouve dans plusieurs parties de l'ancien & du nouveau monde, à une égale hauteur. Mais leur dépôt ne peut s'expliquer par aucun des mouvemens actuels de l'Océan. On a beau lui supposer des révolutions d'occident en orient, jamais on ne lui fera rien élever au-dessus de son niveau. Si on cite quelques ports de la Méditerranée qui en effet ont été laissés à sec par la mer, il n'est pas moins certain qu'il y en a un bien plus grand nombre sur les mêmes côtes qui n'en ont point été abandonnés. Voici ce que dit à ce sujet le judicieux observateur Maundrel, dans son voyage d'Alep à Jérusa-

lem, en 1699: « Dans le golfe Adriati-
» que, le fare d'Arminium ou Rimini eſt
» à une lieue de la mer; mais Ancone
» bâtie par les Syracuſains, eſt toujours
» ſur le même rivage. L'arc de Trajan,
» qui rendit ſon port plus commode aux
» marchands, eſt ſitué immédiatement
» au-deſſus. Beritte ſi aimée d'Auguſte,
» qui lui donna le nom de *Julia felix*,
» n'a plus de ſon ancienne beauté que ſa
» ſituation ſur le bord de la mer, au-deſſus
» de laquelle elle n'eſt élevée qu'autant
» qu'il le faut pour n'être pas ſujette aux
» inondations de cet élément ».

Le témoignage des voyageurs les plus exacts eſt conforme à celui de ce ſavant Anglois. Son compatriote Richard Pockoke, qui voyageoit en Egypte en 1737 avec moins de goût, mais avec encore plus d'exactitude, atteſte que la Méditerranée a gagné autant de terrain qu'elle en a perdu (1). « Il ſuffit, dit-il, pour s'en
» convaincre, d'en examiner le rivage;
» & l'on voit non-ſeulement dans la mer
» quantité d'ouvrages taillés dans le roc,
» mais encore les ruines de pluſieurs édi-
» fices. Environ à deux milles d'Alexan-
» drie on apperçoit dans l'eau les ruines
» d'un ancien temple ». Un anonyme Anglois, dans un voyage rempli d'excellentes obſervations, décrit pluſieurs villes

(1) Voyage en Egypte, tom. 1, pag. 4 & 30.

fort anciennes de l'Archipel, telles que Samos, dont les ruines sont sur le bord de la mer. Voici ce qu'il dit de Délos, qui est, comme on sait, au centre des Cyclades (1) : « Nous ne trouvâmes rien
» autre chose le long de la côte, que
» des restes d'ouvrages superbes, & nous
» apperçûmes jusques dans l'eau des fon-
» dations de quelques grands édifices qui
» n'ont jamais été continués, & des ruines
» d'autres qui ont été détruits. La mer
» semble avoir anticipé sur l'île de Délos;
» & comme l'eau étoit claire & le tems
» calme, nous eûmes la commodité de
» voir des restes de beaux édifices à des
» endroits où les poissons nagent à l'aise,
» & sur lesquels les petits vaisseaux de ces
» cantons voguent pour arriver à la côte. »
Les ports de Marseille, de Carthage, de Malte, de Rhode, de Cadix, &c. sont encore fréquentés des navigateurs, comme ils l'étoient dans la plus haute antiquité. La Méditerranée n'eût pu baisser dans un seul point de ses rivages, qu'elle ne se fût abaissée dans tous les autres, car les eaux se mettent toujours de niveau dans un bassin. Ce raisonnement peut s'étendre à toutes les côtes de l'Océan. Si on trouve, quelque part, des plages abandonnées, ce n'est point la mer qui se retire, c'est la

(1) Voyage en France, en Italie, & aux îles de l'Archipel, 1763, 4 vol. lett. 127, page 256.

terre

terre qui s'avance. Ce ſont des alluvions occaſionnées ſouvent par les dégorgemens des fleuves, & quelquefois par les travaux imprudens des hommes. Les invaſions de la mer dans les terres ſont également locales, & ont pour cauſe quelque tremblement de terre dont l'effet ne s'eſt pas étendu fort loin. Comme ces empiétemens réciproques des deux élémens ſont particuliers & ſouvent en oppoſition ſur des mêmes rivages qui ont d'ailleurs conſervé conſtamment leur ancien niveau, on n'en peut conclure aucune loi générale pour les mouvemens de l'Océan.

Nous allons examiner bientôt comment tant de corps marins foſſiles ont pu ſortir de ſon lit; & nous oſons croire qu'en nous conformant à des traditions reſpectables, nous dirons à ce ſujet des choſes dignes de l'attention des lecteurs. Pour revenir donc aux autres montagnes, telles que celles de granite qui ſont les plus élevées du globe, & dont la formation n'eſt pas attribuée à la mer, parce qu'elles ne contiennent aucun dépôt qui atteſte ſon paſſage, les mêmes phyſiciens emploient un autre ſyſtême pour nous en expliquer l'origine. Ils ſuppoſent une terre primitive qui avoit de hauteur celle où s'élevent aujourd'hui les pics les plus élevés des Andes, du mont Taurus, des Alpes, &c. qui ſont reſtés comme autant de témoins de l'exiſtence de ce premier ſol : enſuite

ils emploient les neiges, les pluies, les vents & je ne sais quoi encore à dégrader cet ancien continent jusqu'au rivage de la mer; en sorte que nous n'habitons que le fond de cette énorme fondriere. Cette idée a quelque chose d'imposant; d'abord, parce qu'elle fait peur; de plus, parce qu'elle est conforme au tableau de ruine apparente que nous présente le globe: mais elle s'évanouit par une simple question. Que sont devenues les pierres & les roches de cet effroyable déblai?

Si on dit qu'elles se sont jetées dans la mer, il faut supposer avant toute dégradation l'existence du bassin de la mer, & son excavation présenteroit alors bien d'autres difficultés. Mais admettons-la. Comment ces ruines ne l'ont-elles pas comblé en partie, comment la mer ne s'est-elle pas débordée? comment est-il arrivé au contraire qu'elle ait abandonné des terrains si grands, que la plus grande partie des deux continens en est formée? Ainsi nos systêmes ne peuvent rendre raison de l'escarpement des montagnes de granite par aucune dégradation, parce qu'ils ne savent où en placer les débris, ni de la formation des montagnes calcaires par les mouvemens de l'Océan, parce que dans son état actuel il ne peut les couvrir. Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que des philosophes ont considéré la terre comme un édifice qui dépérissoit. Voici ce que

dit de l'opinion de Polybe, le baron de Busbek, dans ses lettres curieuses & agréables: « Polybe prétend avoir prouvé » que l'entrée de la mer Noire seroit dans » la suite comblée par des bancs de sable » & par le limon que le Danube & le » Borysthene y entraîneroient; que l'on ne » pourroit plus par conséquent entrer » dans la mer Noire, & que les embar- » quemens que l'on feroit pour y aller se- » roient totalement inutiles. Cependant la » mer du Pont est aujourd'hui aussi na- » vigable que du tems de Polybe » (1).

Les baies, les golfes & les méditerranées ne sont pas plus des irruptions de l'Océan dans les terres, que les montagnes ne sont des productions du mouvement centrifuge. Ces prétendus désordres sont nécessaires à l'harmonie de toutes les parties de la terre. Qu'on suppose, par exemple, que le détroit de Gibraltat soit fermé, comme on dit qu'il l'étoit autrefois, & que la Méditerranée n'existe plus. Que deviendront tant de fleuves de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui sont entretenus par les vapeurs qui s'élevent de cette mer & qui y rapportent leurs eaux dans une proportion admirable, comme le calcul de plusieurs savans l'ont très-bien démontré? Les vents du Nord qui rafraîchissent constamment l'Egypte

(1) Lettre 1, p. 131.

en été, & qui chassent les émanations de la Méditerranée jusqu'aux montagnes de l'Ethiopie pour entretenir les sources du Nil, passant alors sur un espace sans eau, porteroient l'aridité & la sécheresse sur toute la partie septentrionale de l'Afrique, & jusques dans l'intérieur de son continent. Il arriveroit encore pis aux parties méridionales de l'Europe ; car les vents chauds & brûlans de l'Afrique, qui se chargent de tant de nuées pluvieuses en traversant la Méditerranée, venant à souffler sur le bassin desséché de cette mer, sans tempérer leur chaleur par aucune humidité, frapperoient d'une stérilité brûlante toute cette vaste partie de l'Europe qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au pont Euxin, & assécheroient toutes les terres d'où coulent aujourd'hui une multitude de fleuves, tels que le Rhône, le Pô, le Danube, &c. Il ne suffit pas d'ailleurs de supposer que la mer s'est ouvert un passage dans le bassin de la Méditerranée, comme une riviere qui se répand dans une prairie après avoir rompu ses digues ; il faut supposer encore que ce terrain inondé ait été plus bas que l'Océan, ce qui ne se rencontre nulle part dans aucunes parties de la terre ferme, qui sont toutes au-dessus du niveau de la mer, à l'exception de celles qui ont été enlevées aux eaux par les travaux des hommes, comme on le voit en Hollande.

Il faut de plus ſuppoſer qu'il ſe ſoit fait un affaiſſement latéral de la terre tout autour du baſſin de la Méditerranée, pour régler les circuits, pentes, canaux & détours de tant de fleuves qui viennent s'y rendre de ſi loin, & que cet affaiſſement ſe ſoit fait avec des proportions admirables : car ces fleuves partant ſouvent de la même montagne, arrivent, par les mêmes pentes, à des diſtances fort différentes, ſans que leur canal ceſſe d'être plein & que leurs eaux s'écoulent trop vîte ou trop lentement, malgré la différence de leurs cours & de leurs niveaux. Ainſi ce n'eſt plus à une irruption de l'Océan qu'on doit attribuer la Méditerranée, mais à un écroulement du globe, de plus de douze cents lieues de longueur ſur plus de huit cents de largeur, qui s'eſt effectué avec des diſpoſitions ſi heureuſes & ſi favorables à la circulation de tant de fleuves latéraux, que ſi j'avois le tems de développer le cours d'un ſeul, on verroit combien cette derniere ſuppoſition eſt dénuée de tout fondement. Les tremblemens de terre à la vérité produiſent des écroulemens, mais qui ſont de peu d'étendue; & qui, loin de ménager des canaux aux fleuves, abſorbent le cours des ruiſſeaux, & les changent quelquefois en étangs ou en mares. On peut appliquer ces hypotheſes à tous les golfes, baies, grands lacs & méditerranées ; & on verra

que, si ces eaux intérieures n'existoient pas, il ne resteroit pas une fontaine dans la plus grande partie de la terre habitable.

Pour se former une idée de l'ordre de la nature, il faut perdre nos idées circonscrites d'ordre humain. Il faut renoncer aux plans de notre architecture, qui emploie fréquemment les lignes droites, afin que la foiblesse de notre vue puisse embrasser d'un coup-d'œil tout notre domaine; qui symétrise toutes nos distributions, & qui met dans nos maisons, des aîles à droite & des aîles à gauche, afin que toutes les parties de notre habitation soient à notre portée, lorsque nous en occupons le milieu; & qui nivelle, met à plomb, lisse & polit les pierres qu'elle y emploie, afin que nos monumens soient doux au toucher & à la vue. Les convenances de la nature ne sont pas celles d'un Sybarite; mais elles sont celles du genre humain, & de tous les êtres. Quand la nature éleve un rocher, elle y met des fentes, des anfractuosités, des carnes, des pitons. Elle le creuse & l'exaspere avec le ciseau du tems & des élémens: elle y plante des herbes, des arbres; elle y loge des animaux, & elle le place au sein des mers & au foyer des tempêtes, afin qu'il y offre des asyles aux habitans de l'air & des eaux.

Quand la nature a voulu de même creuser des bassins aux mers, elle n'en a

ni arrondi, ni aligné les bords; mais elle y a ménagé des baies profondes & abritées des courans généraux de l'Océan, afin que dans les tempêtes les fleuves pussent s'y dégorger en sûreté; que les légions de poissons vinssent s'y refugier en tout tems, y lécher les alluvions des terres qui s'y déchargent avec les eaux douces; qu'ils y vinssent frayer, pour la plupart, en remontant jusques dans les rivieres, où ils viennent chercher des abris & des pâtures pour leurs petits. C'est pour le maintien de ces convenances, que la nature a fortifié tous les rivages, de longs bancs de sables, de rescifs, d'énormes roches & d'iles, qui en sont placés à des distances convenables pour les protéger contre les fureurs de l'Océan.

Elle a employé des dispositions équivalentes pour les bassins des fleuves, comme nous en dirons quelque chose dans la suite de cette Etude, quoique le lieu ne nous permette que d'effleurer une matiere si riche & si nouvelle en observations. Ainsi, elle ne fait point courir les eaux du fleuve en ligne droite, comme elles devroient couler à la longue par les loix de l'hydraulique, à cause de la tendance de leurs mouvemens vers un seul point; mais elle les fait serpenter longtems au sein des terres avant qu'elles se rendent à la mer. Pour régler le cours de ces fleuves & l'accélérer ou le retarder,

ſuivant le niveau des terres où ils coulent, elle y fait tomber des rivieres latérales qui l'accélerent dans un pays uni, lorſqu'elles forment un angle aigu avec la ſource de ces fleuves; ou qui le retardent dans un pays élevé, en formant un angle droit & quelquefois obtus, avec la ſource de ces mêmes fleuves. Ces loix ſont ſi certaines, qu'on peut juger, ſur une ſimple carte, ſi les fleuves qui arroſent un pays ſont lents ou rapides, & ſi ce pays eſt uni ou élevé, par l'angle que forment avec leurs cours les rivieres confluentes. Ainſi, la plupart de celles qui ſe jettent dans le Rhône, forment avec ce fleuve rapide des angles droits, pour modérer ſon cours. Il y a de ces rivieres confluentes qui ſont de véritables digues, qui traverſent un fleuve de part en part, en ſorte que le fleuve traverſé, qui eſt fort rapide au-deſſus du confluent, coule fort lentement au-deſſous. C'eſt ce qu'on peut obſerver ſur pluſieurs fleuves de l'Amérique, & notamment ſur le Méchaſſipi. On peut conclure de ces ſimples perceptions, que je n'ai ici que le tems d'indiquer, qu'il eſt aiſé de retarder ou d'accélérer le cours d'un fleuve, en changeant ſimplement l'angle d'incidence de ſes rivieres confluentes. C'eſt ce que je préſente, non comme un conſeil, mais comme une ſpéculation très-curieuſe; car il eſt toujours dangereux à l'homme de déranger les plans de la nature.

Les fleuves, en se jetant dans la mer, apportent à leur tour, par les directions de leurs embouchures, du retardement ou de l'accélération aux cours des marées. Mais je ne m'engagerai pas plus avant dans l'étude de ces grandes & sublimes harmonies. Il me suffit d'en avoir dit assez pour convaincre que le bassin des mers a été creusé exprès pour en recevoir les eaux.

Cependant, voici encore un raisonnement propre à lever, à ce sujet, toute espece de doute. Si le bassin des mers avoit été formé, comme on le suppose, par un affaissement des terres du globe, les rivages des mers, sous les eaux, auroient les mêmes pentes que le continent voisin. Or, c'est ce qui ne se trouve sur nulle côte. La pente du bassin de la mer est beaucoup plus rapide que celle des terres limitrophes, & n'en est point le prolongement. Par exemple, Paris est élevé au-dessus du niveau de la mer de 26 brasses environ, en comptant du bas du pont Notre-Dame. Ainsi, la Seine, depuis ce pont jusqu'à son embouchure dans la mer, n'a que 130 pieds de pente, dans une distance de quarante lieues, tandis qu'à compter depuis son embouchure, jusqu'à une lieue & demie en mer seulement, on trouve tout d'un coup 60 ou 80 brasses d'inclination, qui est la profondeur que les vaisseaux ont au-

mouillage de la rade du Havre-de-Grace. Ces différences du niveau des terres, au niveau du fond du bassin de la mer dans le même alignement, se rencontrent sur toutes les côtes du plus au moins. A la vérité, l'Anglois Dampier a observé que les mers ont beaucoup de profondeur le long des côtes élevées, & qu'elles en ont fort peu le long des côtes basses; mais il y a toutefois cette notable différence, que le long des terres basses, le fond de la mer est beaucoup plus incliné que le sol du continent voisin, & que le long des terres hautes, on ne trouve quelquefois point de fond du tout. Ceci prouve donc, évidemment, que les bassins des mers ont été creusés exprès pour les contenir. La pente de leurs excavations a été réglée par des loix infiniment sages; car si elle étoit la même que celle des terrains environnans, les flots de la mer, au moindre vent du large, s'étendroient à des distances considérables sur les terres voisines. C'est ce qui arrive en effet, lorsque dans des tempêtes ou des marées extraordinaires, les flots surmontent leurs rivages accoutumés; car alors, trouvant une pente foible & douce, en comparaison de celle de leurs lits, ils s'étendent quelquefois à plusieurs lieues de distance dans le sein des terres. C'est ce qui arrive de tems en tems à l'île Formose, dont il est probable que les habitans ont détruit

autrefois les digues naturelles, tels que les mangliers. C'est par une raison à-peu-près semblable, que la Hollande se trouve exposée aux inondations, parce qu'elle a empiété sur le lit même de la mer. C'est principalement sur le rivage de l'Océan qu'est placée cette borne invisible que l'auteur de la nature a prescrite à ses flots. C'est là où vous appercevez que vous êtes à l'intersection de deux plans différens, dont l'un termine la pente des terres, & l'autre commence celle de la mer.

On ne peut pas dire que ce sont les courans de la mer qui en ont creusé le bassin; car dans quel lieu en auroient-ils porté les terres? ils ne peuvent rien élever au-dessus de leur niveau. On ne peut pas dire même que les canaux des fleuves aient été creusés par le cours de leurs propres eaux; car il y en a plusieurs qui passent par des routes souterraines, à travers des masses de roc vif, d'une dureté & d'une épaisseur impénétrables aux pioches & aux pics de nos ouvriers. D'ailleurs, ces fleuves auroient dû former, à leur embouchure dans la mer, des bancs de sable, & des langues de terre d'une grandeur proportionnée à la quantité de terre qu'ils auroient excavée, en formant leurs lits, & la plupart au contraire, comme nous l'avons observé, se déchargent aux fonds des baies creusées exprès pour les recevoir. Comment n'ont-ils pas

rempli ces baies depuis qu'ils y apportent sans cesse les alluvions des terres ? Comment le bassin de l'Océan ne s'est-il pas comblé lui-même, lui qui reçoit perpétuellement les dépouilles des végétaux, les sables, les roches & les débris des terres, qui rendent tout jaunes, à la moindre pluie, les fleuves qui s'y déchargent ? Les eaux de l'Océan n'ont pas haussé d'un pouce depuis que les hommes observent, comme il est aisé de le prouver par l'état des plus anciens ports de mer de l'univers, qui sont encore, pour la plupart, au même niveau. Je n'ai pas le tems de parler ici des moyens dont la nature s'est servi pour la construction, la protection & le nettoiement de ce bassin; ils nous donneroient de nouveaux sujets d'admiration. J'en ai dit assez, pour montrer que ce qui nous paroît dans la nature l'ouvrage de la ruine & du hasard, est souvent celui de l'intelligence la plus profonde. Non-seulement il ne tombe pas un cheveu de notre tête, ni un moineau d'un arbre, mais un caillou n'est pas roulé sur le rivage de la mer, sans la permission de Dieu, suivant l'expression sublime de Job : *Tempus posuit tenebris, & universorum finem ipse considerat, lapidem quoque caliginis & umbram mortis* (1). « Il a borné le tems » des ténebres, & il considere lui-même

(1) Ch. 28, v. 3.

» la fin de toutes choses; il voit jusqu'à » la pierre ensevelie dans l'obscurité de » la terre, & dans l'ombre de la mort ». Il connoît aussi le moment où elle doit en sortir pour servir de monument aux nations.

Indépendamment des preuves géographiques innombrables qui attestent que l'Océan n'a, par ses irruptions, creusé aucune baie, ni détaché aucune partie du continent, il y en a encore qui peuvent se tirer des végétaux, des animaux & des hommes. Ce n'est pas ici le lieu de m'y arrêter : mais je citerai en passant, une observation végétale, qui prouve, par exemple, que l'Angleterre n'a jamais été jointe au continent de l'Europe, comme on le suppose, & qu'elle en a toujours été séparée par la Manche. C'est ce que César remarque dans ses Commentaires, qu'il n'y avoit, dans le tems qu'il y passa, ni hêtres, ni sapins : quoique ces arbres fussent fort communs dans les Gaules, le long de la Seine & du Rhin. Si donc ces fleuves avoient coulé autrefois sur l'Angleterre, ils y auroient porté les semences des végétaux qui croissoient à leurs sources & sur leurs rivages. Les hêtres & les sapins, qui réussissent fort bien aujourd'hui en Angleterre, n'auroient pas manqué d'y croître dans ce tems-là, d'autant qu'ils n'auroient pas changé de latitude, & qu'ils sont, comme nous le verrons ailleurs, du

genre des arbres fluviatiles, dont les ſe-mences ſe reſſement par le moyen des eaux. D'ailleurs, d'où la Seine, le Rhin, la Tamiſe, & tant d'autres fleuves qui entretiennent leurs cours des émanations de la Manche, auroient-ils tiré leurs eaux? La Tamiſe auroit donc coulé ſur la France, ou la Seine ſur l'Angleterre, ou pour mieux dire, les pays que ces fleuves arroſent aujourd'hui auroient été à ſec.

Ce ſont nos cartes, qui comme la plupart des inſtrumens de nos ſciences, nous induiſent en erreur. En y voyant tant d'enfoncemens & de découpures dans les côtes du continent, nous avons été portés à croire que c'étoient les courans de la mer qui les avoient dégradées. Nous venons de voir qu'ils n'ont pas produit cet effet: nous allons montrer maintenant, qu'ils n'ont jamais pu le faire.

L'Anglois Dampier, qui n'eſt pas le premier voyageur qui ait fait le tour du globe, mais qui eſt, à mon gré, celui qui l'a le mieux obſervé, dit, dans ſon excellent traité des vents & des marées: (1) « *Que les baies n'ont preſque point de cou-* » *rans, ou ſi elles en ont, ce ne ſont que* » *des contre courans qui vont d'une pointe* » *à l'autre* ». Il cite en preuve pluſieurs obſervations, & on en trouve beaucoup de ſemblables, éparſes dans les autres

(1) Tome 2, pag. 385.

voyageurs. Quoiqu'il n'ait traité que des courans entre les tropiques, avec même un peu d'obscurité, nous allons généraliser ce principe, & l'appliquer aux principales baies des continens.

Je réduis à deux courans généraux ceux de l'Océan. Tous les deux viennent des pôles, & sont produits, à mon avis, par la fusion alternative de leurs glaces. Quoique ce ne soit pas ici le lieu d'en examiner la cause, elle me paroît si naturelle, si neuve & si curieuse à développer, que le lecteur ne sera pas fâché que je lui en donne, en passant, une idée.

Les pôles me paroissent être les sources de la mer, comme les montagnes à glaces sont les sources des principaux fleuves. Ce sont, ce me semble, les glaces & les neiges qui couvrent le nôtre, qui renouvellent chaque année les eaux de la mer comprises entre notre continent & celui de l'Amérique, dont les parties saillantes & rentrantes correspondent d'ailleurs entre elles comme les bords d'un fleuve. On peut d'abord remarquer, sur une mappemonde, que le bassin de l'Océan Atlantique va en s'étrécissant vers le nord, & en s'élargissant vers le midi; & que la partie saillante de l'Afrique correspond à cette grande partie rentrante de l'Amérique, au fond de laquelle est situé le golfe du Mexique, comme la partie saillante de l'Amérique méridionale correspond

au vaste golfe de Guinée ; en sorte que ce bassin a dans sa configuration, les proportions, les sinuosités, la source & l'embouchure d'un canal fluviatile. Observons maintenant que les glaces & les neiges forment au mois de janvier, sur notre hémisphere, une coupole dont l'arc a plus de deux mille lieues d'étendue sur les deux continens, & une épaisseur de quelques lignes en Espagne, de quelques pouces en France, de plusieurs pieds en Allemagne, de plusieurs toises en Russie, & de quelques centaines de pieds au-delà du soixantieme degré, comme celles des glaces que Henri (1) Ellis & les autres navigateurs du Nord y ont rencontrées en mer au milieu même de l'été, & dont quelques-unes, suivant Ellis, avoient quinze à dix-huit cents pieds au dessus de son niveau ; car leur élévation doit aller probablement en croissant jusqu'au pôle, en suivant les mêmes proportions que celles qui couronnent nos montagnes à glaces, ce qui doit leur donner sous le pôle même une hauteur qu'on ne peut assigner. On entrevoit par ce simple apperçu, quel amas énorme d'eau est fixé par le froid de l'hiver, sur notre hémisphere, au-dessus du niveau de l'Océan. Il est si considerable, que je me crois fondé à attribuer à sa fusion périodique le

(1) Ellis, voyage à la baie d'Hudson.

mouvement général de notre mer, & celui de nos marées. On peut appliquer de même les effets de la fuſion des glaces du pôle auſtral, qui y ſont encore en plus grand nombre, aux mouvemens de ſon Océan.

On n'a tiré juſqu'à préſent aucune conſéquence relative aux mouvemens de la mer, de deux volumes de glaces auſſi conſidérables, accumulés ſur les pôles du monde. Ils doivent cependant apporter une augmentation bien ſenſible à ſes eaux, lorſqu'ils y rentrent par l'action du ſoleil qui les fait fondre en partie chaque année, ou une grande diminution lorſqu'ils en reſſortent, par l'effet des évaporations qui les fixent en glace ſur les pôles, lorſque le ſoleil s'en éloigne, voici à ce ſujet quelques réflexions & obſervations, j'oſe dire, très-intéreſſantes : j'en laiſſe le jugement au lecteur ſans ſyſtême & ſans partialité. Je tâcherai de les abréger le plus que je pourrai, & j'eſpere qu'on me les pardonnera, au moins en faveur de leur nouveauté. Je vais déduire, des ſimples effuſions des glaces polaires, les mouvemens généraux des mers que l'on a attribuées juſqu'ici à la gravitation ou à l'attraction du ſoleil & de la lune ſur l'équateur.

On ne ſauroit nier, en premier lieu, que les courans & les marées ne viennent du pôle dans le voiſinage du cercle polaire.

Fréderic Martens qui, dans ſon voyage

au Spitzberg en 1671, s'avança jusqu'au 81e. degré de latitude nord, dit positivement, que les courans dans les glaces, portent au midi. Il ajoute d'ailleurs qu'il ne peut rien dire d'assuré touchant le flux & reflux des marées. Notez bien ceci.

Henri Ellis observa avec étonnement dans son voyage à la baie d'Hudson, en 1746 & 1747, que les marées y venoient du nord, & qu'elles avançoient au lieu de retarder, à mesure qu'il s'élevoit en latitude. Il assure que ces effets, si contraires à leurs effets ordinaires sur nos rivages où elles viennent du sud, prouvent que les marées de ces côtes ne viennent point de la Ligne, ni de l'Océan Atlantique. Il les attribue à une prétendue communication de la baie d'Hudson à la mer du Sud; communication qu'il cherchoit avec beaucoup d'ardeur, & qui étoit l'objet de son voyage; mais on est très-assuré aujourd'hui qu'elle n'existe point, par les tentatives infructueuses que le capitaine Cook a faites, en dernier lieu, pour la trouver par la mer du sud au nord de la Californie, suivant le conseil qu'en avoit donné longtems auparavant le fameux marin Dampier, dont les lumieres & les vues, pour le dire en passant, ont beaucoup servi au capitaine Cook dans toutes ses découvertes.

Ellis observa encore que le cours de ces marées septentrionales de l'Amérique

étoit si violent au détroit de Wager, par le 65e. degré 37′, qu'il faisoit huit à dix lieues par heure. Il le compare à l'écluse d'un moulin. Il remarqua que la surface de l'eau y étoit douce, ce qui l'intrigua beaucoup, en affoiblissant l'espérance qu'il avoit conçue d'une communication de cette baie avec la mer du Sud. Cependant il n'en resta pas moins persuadé que ce passage existoit, ainsi que sont les hommes préoccupées de leurs opinions, qui se refusent à l'évidence même.

Le Hollandois Jean Hugues de Linschoten (1) avoit fait à-peu-près les mêmes remarques sur les cours des marées septentrionales de l'Europe, lorsqu'il fut au détroit de Waigats, par le 70e. degré 20′. Dans les deux voyages que cet observateur exact fit vers ce détroit en 1594 & en 1595, pour trouver un passage à la Chine par le nord de l'Europe, il réitéra ces observations : « Nous observâmes, » dit-il, encore une fois, au cours de la » marée, ce que nous avions déja remar» qué avec beaucoup d'exactitude, qu'elle » vient de l'est ». Il observa aussi que les eaux y étoient saumaches ou à demi salées, ce qu'il attribue à la fusion d'une quantité prodigieuse de glaces flottantes qui lui fermerent le passage au détroit de

(1) Voyez les premier & second voyages au Waigats, par J. H. de Linschoten. Voyages au Nord, tom. 4, p. 204.

Waigats, car la glace formée dans l'eau de la mer même, est douce. Mais Linschoten ne tire pas plus de conséquence qu'Ellis, de ces marées d'eaux à demi-douces qui descendent du Nord; & plein de son objet comme le voyageur Anglois, il les attribue à une mer qu'il suppose libre à l'est, au-delà du Waigats, par où il se proposoit d'aller à la Chine.

Son compatriote l'infortuné Guillaume Barents (1), qui fit les mêmes voyages dans la même flotte, sur un autre vaisseau, & qui finit ses jours sur les côtes septentrionales de la nouvelle Zemble où il avoit hiverné, trouva au nord & au sud de cette île un courant perpétuel de glaces qui venoient de l'est avec une rapidité qu'il compare, comme Ellis, à celle d'une écluse. Il y avoit de ces glaces qui avoient jusqu'à 36 brasses de profondeur dans l'eau, & 16 brasses d'élévation au-dessus. C'étoit au détroit de Waigats, dans les mois de juillet & d'août. Il y trouva des pêcheurs Russes de Petzora, qui navigeoient dans ces mers couvertes de rochers flottans de glaces dans une barque d'écorces d'arbres cousues. Ces pauvres gens offrirent aux Hollandois des oies grasses, avec de grands témoignages d'a-

(1) Voyez le second & le troisieme voyages des Hollandois, par le Nord, dans le premier volume des Voyages de la compagnie des Indes Orientales.

mitié; car l'infortune eſt bien propre à rapprocher les hommes dans tous les climats. Ils lui apprirent que ce même détroit de Waigats qui dégorgeoit tant de glaces, ſeroit tout-à-fait fermé vers la fin d'octobre, & qu'on pourroit aller en Tartarie ſur les glaces par la mer qu'ils nommoient de Marmare.

Il eſt certain que tous les effets que je viens de rapporter, ne peuvent venir que des effuſions des glaces qui environnent le pôle. Je remarquerai ici, en paſſant, que ces glaces qui s'écoulent avec tant de rapidité au nord de l'Amérique & de l'Europe, vers les mois de juillet & d'août, contribuent à nous donner nos grandes marées de l'équinoxe de ſeptembre, & que lorſque leurs effuſions s'arrêtent dans le mois d'octobre, comme celles du Waigats, c'eſt auſſi le tems où nos marées commencent à diminuer.

On peut me demander à préſent pourquoi les marées viennent du nord & de l'eſt au nord de l'Amérique & de l'Europe, & qu'elles viennent du ſud ſur nos côtes & ſur celles de l'Amérique qui ſont aux mêmes latitudes.

Il me ſuffiroit d'en avoir dit aſſez pour prouver que toutes les marées ne viennent pas de la preſſion ou de l'attraction du ſoleil & de la lune ſur l'équateur; j'aurois démontré l'inſuffiſance de nos ſyſtêmes qui les attribuent à ces cauſes: mais

je vais remplacer ce que je viens de détruire, par d'autres obſervations, & prouver qu'il n'y a aucune marée, ſur quelque rivage que ce ſoit, qui ne doive ſon origine aux effuſions polaires.

Une obſervation de Dampier (1) ſervira, d'abord, de baſe à mes raiſonnemens. Cet habile obſervateur diſtingue entre courans & marées. Il poſe pour principe, d'après beaucoup d'expériences qu'il rapporte, que *les courans ne ſe font guere ſentir qu'en pleine mer, & les marées ſur les côtes*. Ceci poſé : les effuſions polaires, qui ſont des marées du nord ou de l'eſt pour ceux qui ſont dans le voiſinage du pôle ou des baies qui y communiquent, prennent leurs cours général au milieu du canal de l'Océan Atlantique, attirées vers la ligne, par la diminution des eaux que le ſoleil y évapore continuellement. Elles produiſent, par leur courant général, deux courans contraires ou remoux collatéraux, comme les fleuves en produiſent de pareils ſur leurs bords.

Je ne ſuppoſe point gratuitement l'exiſtence de ces contre-courans ou remoux, à la maniere de ceux qui font des ſyſtêmes, qui créent de nouvelles cauſes, à meſure que la nature leur préſente de nouveaux effets. Ces remoux ſont des réactions

(1) Voyez Dampier, traité des vents & des marées.

hydrauliques dont la géométrie explique les loix, & dont on peut s'assurer par l'expérience. Si vous regardez couler un petit ruisseau, vous verrez souvent les pailles qui flottent le long de ses bords, remonter contre son cours; & lorsqu'elles arrivent aux points où les contre-courans croisent le courant général, vous les voyez agitées par ces deux puissances opposées, tournoyer & pirouetter long-tems jusqu'à ce qu'elles soient à la fin entraînées par le courant général. Ces contre-courans sont encore plus sensibles, lorsque ce ruisseau s'écoule dans un bassin qui n'a point lui-même d'écoulement; car la réaction est alors si considérable dans toute la circonférence du bassin, que les contre-courans emmenent tous les corps qui y flottent, jusqu'à l'endroit même où le ruisseau se dégorge.

Ces contre-courans latéraux sont si sensibles sur le bord des fleuves, que les bateaux en profitent souvent pour remonter contre leurs cours. Ils sont encore plus marqués sur les bords des lacs. Le pere Charlevoix, qui a donné de judicieuses observations sur le Canada, dit que lorsqu'il s'embarqua sur le lac Michigan, il fit huit bonnes lieues dans un jour, à l'aide de ces contre-courans latéraux, quoiqu'il eût le vent contraire. Il suppose avec raison que les rivieres qui se jettent dans ce lac produisent au milieu de ses

eaux de grands courans contraires; « mais » ces grands courans, dit-il (1), ne se » font sentir qu'au milieu du canal, & » produisent sur leurs bords des remoux » ou contre-courans dont on profite quand » on va terre à terre, comme sont obligés » de faire ceux qui voyagent en canots » d'écorces ».

Dampier est rempli d'observations sur ces contre-courans de la mer, qui sont très-communs sur-tout dans les détroits des îles situés entre les tropiques. Il parle souvent des effets extraordinaires que produisent leurs rencontres avec les courans particuliers qui les occasionnent; mais comme il n'a pas considéré les marées elles-mêmes comme des remoux du courant général de l'Océan Atlantique, & que je ne crois pas même qu'il ait soupçonné l'existence de son courant général, quoiqu'il ait parlé à fond des deux courans ou moussons de l'Océan Indien, nous allons rapporter quelques faits qui établissent les plus grandes consonnances avec ceux qu'il a lui-même observés dans les mers des Indes & du Sud. Ces faits prouveront, de plus d'une maniere évidente, l'existence de ces effusions polaires : car par-tout où ces effusions viennent à rencontrer en allant au midi leur remoux

(1) Voyez Charlevoix, histoire de la nouvelle France, tom. 6, p. 2.

qui remontent au nord, elles produisent par leur choc les marées les plus terribles & qui ont les mouvemens les plus opposés. Considérons-les seulement à leur point de départ au nord de l'Europe, où elles commencent à quitter nos côtes pour s'étendre en pleine mer. Pontoppidan dit dans son histoire de Norwege, qu'il y a au-dessus de Bergen un endroit appelé *Maleſtrom*, très-redouté des marins, où la mer forme un tournoiement prodigieux de plusieurs milles de diametre, & où quantité de vaisseaux ont été engloutis. James Beeverell dit positivement (1) qu'il y a dans les îles Orcades deux marées opposées entre elles, l'une venant du nord-ouest, & l'autre du sud-est; qu'elles jettent leurs flots fumans jusqu'aux nues, & qu'elles semblent vouloir convertir le détroit qui les sépare en écume. Les Orcades sont placées un peu au-dessous de la latitude de Bergen & dans le prolongement de la côte septentrionale de Norwege, c'est-à-dire, au confluent des effusions polaires & de leurs remoux.

Les autres îles de la mer sont dans de semblables positions, comme nous le pourrions prouver si le lieu nous le permettoit. Par exemple, le canal de Bahama qui court avec tant de rapidité au nord, entre

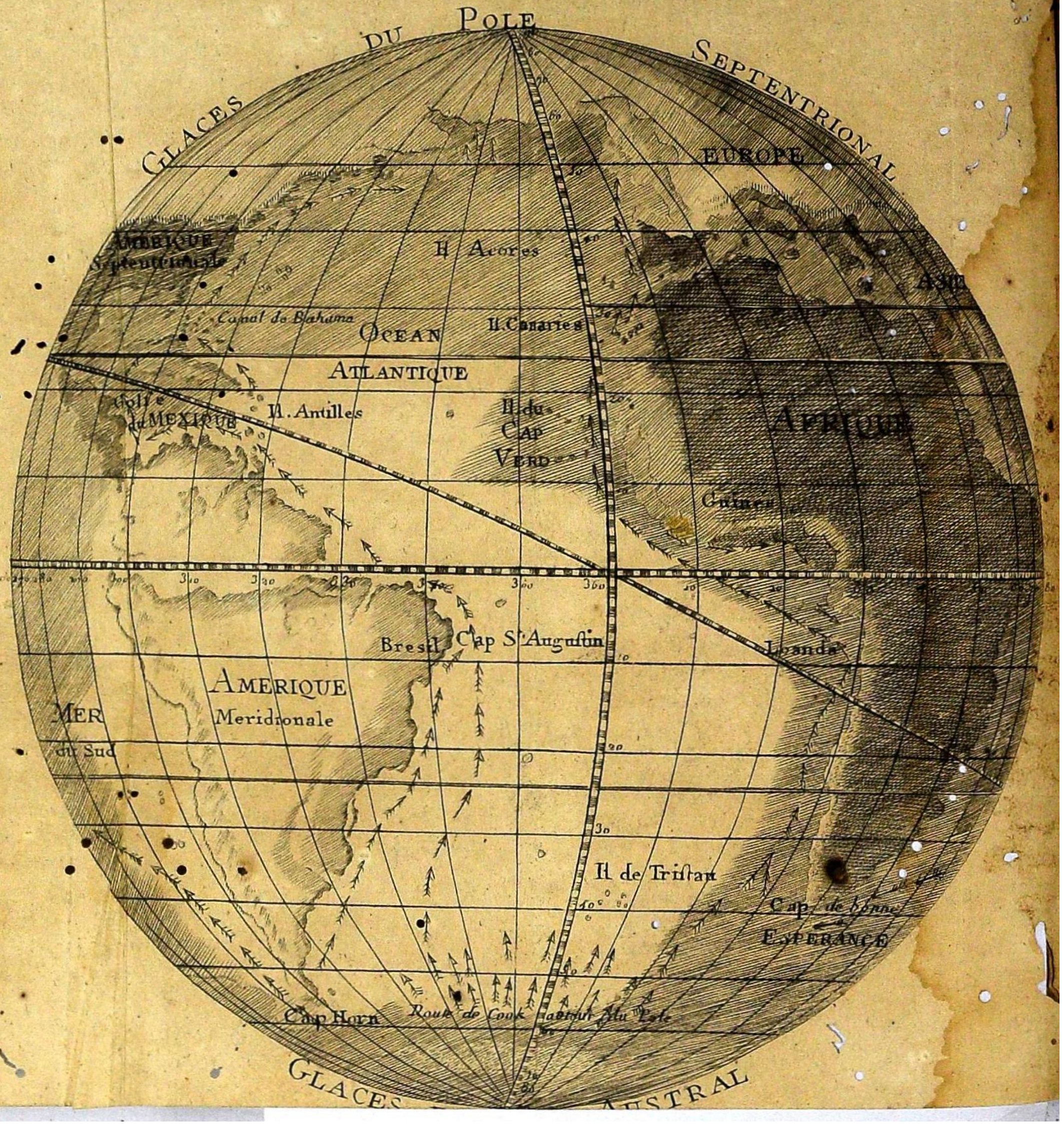
(1) Voyez James Beeverell, délices de l'Ecosse, tom. 7, p. 1405.

le continent de l'Amérique & les îles Lucayes, produit autour de ces îles, par ſa rencontre avec le courant général de cette mer, les marées les plus tumultueuſes, & ſemblables à celles des Orcades.

Ces remoux du cours de l'Océan Atlantique occaſionnent donc nos marées d'Europe & d'Amérique qui vont au nord ſur nos côtes, tandis que ſon courant général va au ſud, du moins pendant l'été. Je pourrois rapporter mille autres obſervations ſur l'exiſtence de ces courans contraires; mais une ſeule, plus générale que celle que j'ai citées, me ſuffira par ſon importance & ſon authenticité, puiſque c'eſt la premiere de toutes celles qui en ont été faites en Europe, & peut-être la ſeule: c'eſt celle de Chriſtophe Colomb partant pour la découverte du nouveau monde. Il mit à la voile aux Canaries vers le commencement de ſeptembre, & fit route à l'oueſt. Il trouva pendant les premiers jours de ſa navigation, que les courans portoient au nord-eſt. Quand il fut à deux ou trois cents lieues de terre, il éprouva qu'ils ſe dirigeoient verd le ſud, ce qui effraya beaucoup ſes compagnons qui croyoient que la mer ſe portoit là vers un précipice. Enfin aux approches des îles Lucayes, il retrouva les courans portans au nord. On peut voir le journal de ſon voyage dans Herrera. Je penſe que ce courant général qui flue de notre pôle

HEMISPHERE ATLANTIQUE.

Avec son Canal ses Glaces, ses courants et ses Marées, dans les Mois de Janvier et Février.



en été avec tant de rapidité ; & qui eſt ſi violent vers ſa ſource, comme l'ont éprouvé Ellis & Linſchoten, traverſe la ligne équinoxiale, d'autant qu'il n'y eſt point arrêté par les effuſions du pôle auſtral qui dans cette ſaiſon ſe couvre de glace. Je préſume, par cette même raiſon, qu'il va au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, d'où il ſe porte vers la zone torride où il eſt attiré par le déplacement des eaux que le ſoleil y pompe chaque jour, & qu'étant dirigé vers l'orient par la poſition de l'Afrique & de l'Aſie, il détermine l'Océan Indien à ſe porter du même côté, contre ſon mouvement ordinaire. Je le regarde donc comme le premier moteur de la mouſſon occidentale qui arrive dáns les mers des Indes au mois d'avril, & qui ne finit qu'en ſeptembre.

Je penſe auſſi que le courant général qui part, pendant l'hiver, du pôle auſtral que le ſoleil échauffe alors de ſes rayons, rétablit l'Océan Indien dans ſon mouvement naturel vers l'occident, qui eſt déterminé d'ailleurs de ce côté-là par les impulſions générales du vent d'eſt qui ſouffle ordinairement dans la zone torride, lorſque rien n'en dérange le cours. Je préſume auſſi que ce courant pénetre à ſon tour dans notre Océan Atlantique, en dirige le mouvement vers le nord par la poſition de l'Amérique, & apporte pluſieurs autres changemens à nos marées.

En effet, Froger dit qu'au Bréſil les courans ſuivent le ſoleil. Ils vont au ſud quand il eſt au ſud, & au nord quand il eſt au nord (1). Ceux qui ont éprouvé ces effuſions polaires auſtrales, au-delà du cap Horn, ont trouvé que dans l'été du pôle auſtral, les marées portent au nord, comme l'obſerva Guillaume Schouten, qui découvrit le détroit de le Maire en janvier 1661 : mais ceux au contraire qui y ont paſſé dans l'hiver de ce pays, ont trouvé que les marées portoient au ſud, & venoient du nord; comme l'obſerva Fraiſier au mois de mai de l'an 1712. Il me ſemble maintenant qu'on peut expliquer, par ces effuſions polaires, les principaux phénomènes de nos marées. On voit, par exemple, pourquoi celles du ſoir ſont plus fortes en été que celles du matin; parce que le ſoleil agit plus fortement le jour que la nuit ſur les glaces de notre pôle qui ſont ſous notre méridien. Cet effet reſſemble à l'intermittence de certaines fontaines, qui coulent des montagnes à glace, & fluent plus abondamment le ſoir que le matin. On voit encore pourquoi il arrive que nos marées du matin ſont en hiver plus conſidérables que celle du ſoir; & pourquoi l'ordre de nos marées change au bout de ſix mois, ſui-

(1) Voyage à la mer du Sud.

vant la remarque de Bouguer (1), qui trouve la chose étonnante, sans en donner aucune raison; puisque le soleil étant alors au pôle sud, les effets des marées doivent être opposés, comme les causes qui les produisent.

Mais voici des concordances, entre la mer & les pôles, encore plus étendues & plus frappantes. C'est aux solstices qu'arrivent les plus bassées marées de l'année; ce sont aussi les tems où il y a le plus de glace sur les deux pôles, & par conséquent, le moins d'eau dans la mer. En voici la raison. Le solstice d'hiver est, par rapport à nous, le tems du plus grand froid; il y a donc alors sur notre pôle & sur notre hémisphere le plus grand volume de glace possible. C'est, à la vérité, le solstice d'été pour le pôle sud; mais il y a peu de glaces fondues sur ce pôle, parce que l'action de la plus grande chaleur ne s'y fait sentir, comme chez nous, que lorsque la terre a une chaleur acquise, jointe à la chaleur actuelle du soleil, ce qui n'arrive que dans les six semaines qui suivent le solstice d'été, qui nous donnent à nous autres, dans notre été, les jours les plus chauds de l'année, que nous appelons jours caniculaires.

C'est aux équinoxes, au contraire

(1) Bouguer, traité de la Navigation, page 153.

qu'arrivent les plus grandes marées. Ce ſont auſſi les tems où il y a le moins de glaces ſur les deux pôles, & par conſéquent le plus grand volume d'eau dans la mer. A l'équinoxe de ſeptembre, la plus grande partie des glaces de notre pôle, qui a ſupporté toutes les chaleurs de l'été, eſt fondue; & celles du pôle ſud commencent à fondre. Vous remarquerez encore que les marées de l'équinoxe de mars ſont plus conſidérables que celles de ſeptembre; parce que c'eſt la fin de l'été du pôle ſud qui a beaucoup plus de glaces que le nôtre, & qui donne par conſéquent à l'Océan un plus grand volume d'eau. Il a plus de glace, parce que le ſoleil eſt ſix jours de moins dans ſon hémiſphere, que dans le nôtre. Si on me demande maintenant pourquoi le ſoleil ne partage pas également ſa chaleur & ſa lumiere aux deux pôles, j'en laiſſerai chercher la cauſe aux ſavans; mais j'en attribuerai la raiſon à la bonté divine, qui a voulu partager plus favorablement la partie du globe qui contient le plus grand eſpace de terre & le plus grand nombre d'habitans.

Je ne dirai rien de l'intermittence de ces effuſions polaires qui donnent ſur nos côtes deux flux & deux reflux, à-peu-près dans le même tems que le ſoleil, faiſant le tour du globe ſur notre hémiſphere, échauffe alternativement deux continens

& deux mers, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, pendant leſquelles ſon influence agit deux fois, & eſt deux fois ſuſpendue; je ne parlerai pas non plus de leur retard qui eſt de près de trois quarts d'heure d'une marée à l'autre, & qui ſemble réglé par les différens diametres de la coupole polaire des glaces dont les bords, fondus par le ſoleil, diminuent & s'éloignent de nous chaque jour, & dont les effuſions doivent par conſéquent mettre plus de tems à venir à la ligne, & à revenir de la ligne à nous; ni des autres rapports que ces périodes du pôle ont avec les phaſes de la lune, ſur-tout lorſqu'elle eſt pleine; car ſes rayons ont une chaleur évaporante, comme l'ont démontré les dernieres expériences faites à Rome & à Paris: il me faudroit rapporter une ſuite d'obſervations & de faits qui me meneroient trop loin.

Je m'engagerai encore bien moins à parler des marées du pôle auſtral, qui, dans l'été de ce pôle, en pleine mer, viennent immédiatement du ſud & du ſud-oueſt par groſſes houles, comme l'éprouva le Hollandois, Abel Taſman en janvier & février 1642, & de leur irrégularité ſur les côtes de cet hémiſphere, telles que ſur celles de la nouvelle Hollande, où Dampier, dans le mois de janvier 1688, éprouva à ſon grand étonnement, que la plus grande marée qui venoit de l'eſt.

quart-nord n'arriva que trois jours après la pleine lune, & où les gens de son équipage consternés, crurent pendant plusieurs jours que leur vaisseau, qu'ils avoient échoué sur le rivage pour le radouber, y resteroit, faute de pouvoir être remis à flot (1). Je ne dirai rien de celles de la nouvelle Guinée, où, vers la fin d'avril, le même voyageur en rencontra au contraire plusieurs dans une seule nuit, qui s'étendoient à l'opposite des nôtres, du nord au sud, & venoient de l'ouest par refreins très-rapides, tumultueux, & précédés de grandes houles qui ne brisoient pas : ni du peu d'élévation de ces marées sur la côte du Brésil ; & dans la plupart des îles de la mer du Sud & des Indes orientales, où elles ne montent qu'à 5, 6, 7 pieds ; tandis qu'Ellis les a trouvées de 25 pieds à l'entrée de la baie d'Hudson, & le chevalier Narbrough, de 20 pieds à l'entrée du détroit de Magellan. Leurs cours vers l'équateur dans la mer du sud, leurs retardemens & leurs accélérations sur ses rivages, leurs directions, tantôt orientales, tantôt occidentales, suivant les moussons; enfin, leurs ascensions qui augmentent à mesure qu'on s'approche du pôle, & qui diminuent à mesure qu'on s'en éloigne, entre les tropiques mêmes,

(1) Voyage de Dampier, traité des vents & des marées, pag. 378 & 379.

prouvent que leur foyer n'est point sous la ligne. La cause de leurs mouvemens ne dépend point de l'attraction ou de la pression du soleil & de la lune sur cette partie de l'Océan; car ces forces y agiroient sans doute avec la plus grande énergie, & dans des périodes aussi réguliers que le cours de ces astres; mais elle semble dépendre entiérement de la chaleur combinée de ces mêmes astres sur les pôles du monde, dont les effusions irrégulieres n'étant point resserrées dans l'hémisphere austral, comme dans le nôtre, par le canal des deux continens voisins, produisent sur les rivages des mers Indiennes & Orientales des expansions vagues & intermittentes.

Il suffit donc d'admettre ces effusions alternatives des glaces polaires, que l'on ne peut révoquer en doute, pour expliquer, avec la plus grande facilité, tous les phénomenes des marées & des courans de l'Océan. Ces phénomenes présentent, dans les journaux des voyageurs les plus éclairés, une obscurité perpétuelle & une multitude de contradictions, lorsque ces mêmes voyageurs veulent en rapporter les causes à la pression constante de la lune & du soleil sur l'équateur, sans avoir égard aux courans alternatifs des pôles qui se portent vers ce même équateur, à leurs contre courans qui, retournant vers les pôles, donnent les marées, & aux

révolutions que l'hiver & l'été apportent à ces deux mouvemens.

On a supposé, à la vérité, dans ces derniers tems, que la mer devoit être libre de glaces sous les pôles, d'après cette étrange assertion, que la mer ne geloit que le long des terres; mais cette supposition a été faite par des hommes de cabinet, contre l'expérience des plus fameux navigateurs. Les tentatives du capitaine Cook, vers le pôle austral, en ont démontré l'erreur. Ce hardi marin n'a jamais pu approcher, au mois de février, dans les jours caniculaires de cet hémisphere, de ce pôle où il n'y a aucune terre, plus près que le 70e. degré, c'est-à-dire, à cinq cents lieues, quoiqu'il eût tourné pendant l'été tout autour de sa coupole de glace; encore cette distance ne faisoit pas la moitié de l'amplitude de cette coupole, & il ne s'est avancé si loin qu'à la faveur d'une baie ouverte dans une partie de sa circonférence, qui avoit par-tout ailleurs beaucoup plus d'étendue. Ces baies, ou ouvertures, ne se forment dans les glaces que par l'influence même des terres les plus voisines, où la nature a distribué des zones sabloneuses, pour accélérer la fusion des glaces polaires dans le tems convenable. Telles sont, pour le dire en passant, car je n'ai pas le tems de développer ici tous les plans de cette admirable architecture: telles sont, dis-

le, ces longues bandes de sable, qui coupent l'Amérique septentrionale, dans la terre Magellanique, & celles de la Tartarie qui commencent en Afrique, au Zara ou Désert, & viennent se terminer au nord de l'Asie. Les vents portent en été les particules ignées, dont ces zones sont remplies, vers les pôles où elles accélerent l'action du soleil sur les glaces. Il est aisé de concevoir indépendamment de l'expérience, que les sables multiplient la chaleur du soleil par les réflexions de leurs parties spéculaires & brillantes, & la conservent long-tems dans leurs interstices. Il est certain du moins que les plus grandes ouvertures des glaces polaires se rencontrent toujours dans la direction des vents chauds, & sous l'influence de ces terres sablonneuses, comme je pourrois le démontrer si c'en étoit ici le lieu. Mais nous en pouvons voir des exemples, sans sortir de notre continent, & même de nos jardins. En Russie, les rivieres & les lacs dégelent toujours par leurs rivages; & la fusion de leurs glaces s'accélere d'autant plus vîte que leurs greves sont plus sabloneuses, & qu'elles se rencontrent par rapport à elles, dans la direction du vent du midi. Nous voyons les mêmes effets dans nos jardins, à la fin de l'hiver. La glace qui est sur le sable des allées, fond d'abord la premiere; ensuite, celle qui est sur la terre; & en dernier

lieu, celle qui eſt dans les baſſins. La fuſion de celle-ci commence par les bords, & elle eſt d'autant plus de tems à s'achever, que les baſſins ont plus d'étendue; en ſorte que la partie du milieu de la glace qui eſt la plus éloignée de la terre eſt auſſi la derniere qui dégele.

On ne peut donc pas douter que les pôles ne ſoient couverts d'une coupole de glace, d'après l'expérience des marins, & d'après la raiſon naturelle. Nous avons jeté un coup-d'œil ſur celle de notre pôle qui le couvre en hiver dans une étendue de plus de deux mille lieues ſur les continens. Il n'eſt pas auſſi aiſé de déterminer ſon élévation au centre, & ſous le pôle même; mais elle doit y être d'une hauteur prodigieuſe.

L'aſtronomie nous en préſente quelquefois dans les cieux une image ſi conſidérable, que la rotondité de la terre en paroît être notablement altérée.

Voici ce que je trouve, à ce ſujet, dans l'Anglois Childrey, Hiſtoire Naturelle d'Angleterre, page 246 & 247. Ce Naturaliſte ſuppoſe, comme moi, que la terre eſt couverte de glaces aux pôles, à une telle hauteur que ſa figure en eſt rendue ſenſiblement ovale. C'eſt ce qu'il prouve par deux obſervations aſtronomiques fort curieuſes. « Ce qui m'oblige » encore, dit-il, à embraſſer ce paradoxe, » c'eſt qu'il ſert admirablement bien à

» résoudre une difficulté d'importance, » qui a fort embarrassé Tycho-Brahé & » Kepler, touchant les éclipses centrales » de la lune, qui se font proche de l'équateur; comme étoit celle que Tycho observa en l'année 1588, & celle que Kepler observa en l'année 1624, de laquelle voici comme il parle: *Notandum* » *est hanc lunæ eclipsim (instar illius quam* » *Tycho, anno 1588, observavit totalem* » *& proximam centrali), egregiè calculum* » *fefellisse; nam non solum mora totius lunæ in tenebris brevis fuit, sed & duratio* » *reliqua multò magis; perindè quasi tellus* » *elliptica esset, dimetientem breviorem habens sub æquatore, longiorem à polo uno* » *ad alterum*. C'est-à-dire, il faut remarquer que cette éclipse de lune (il entend parler de celle du 26 septembre » 1624) pareille à celle que Tycho observa en l'année 1588, c'est-à-dire, » totale & quasi centrale me trompa fort » dans ma supputation; car non seulement la durée de son obscurité totale » fut fort courte; mais le reste de la durée » de devant & d'après l'obscurité totale » le fut encore davantage; comme si » la terre étoit elliptique & qu'elle eût un » diametre plus court sous l'équateur que » d'un pôle à l'autre ».

Les débris, à demi fondus, qui se détachent tous les ans de la circonférence de cette coupole, & que l'on rencontre

bien loin du pôle, flottans sur la mer vers le 55e. degré, sont si élevés, qu'Ellis, Cook, Martens & les autres voyageurs du nord & du sud, les plus exacts dans leurs récits, les représentent pour le moins aussi hauts que des vaisseaux à la voile. Ellis même, comme nous l'avons dit, n'hésite pas à leur donner 15 à 1800 pieds d'élévation. Ils disent unanimement que ces glaces jettent des lueurs qui les font appercevoir avant d'être sur l'horizon. Je remarquerai en passant, que nos aurores boréales pourroient bien devoir leur origine à de pareilles réflexions des glaces polaires, dont peut-être un jour on déterminera l'élévation par l'étendue de ces mêmes lumieres. Quoi qu'il en soit, Denis, gouverneur du Canada, en parlant des glaces qui descendent du nord, tous les étés, sur le grand banc de Terre-Neuve, dit qu'elles sont plus hautes que les tours de Notre-Dame, & qu'on les voit de 15 à 18 lieues; les navires en sentent le froid à pareilles distances: « Elles » sont, dit-il (1), quelquefois en si grand » nombre, étant toutes conduites du » même vent, qu'il s'est trouvé des na- » vires allans à terre pour le poisson sec, » qui en ont rencontré de cent cinquante » lieues de longueur, & encore plus, qui

(1) Denis, Hist. N. de l'Amérique septentr. tom. 2, chap. 1, p. 44 & 45.

» les ont cottoyés un jour ou deux avec la » nuit, bon frais, portant toutes voiles, » sans en trouver le bout. Ils vont comme » cela tout le long, pour trouver quelque » ouverture à passer leur navire ; s'ils en » rencontrent, ils y passent, comme par » un détroit, autrement il faut aller jus-» qu'au bout pour y passer ; car les glaces » barrent le chemin. Ces glaces-là ne fon-» dent point, que lorsqu'elles attrapent » les eaux chaudes vers le midi, ou bien » qu'elles sont poussées par le vent du » côté de la terre. Il en échoue jusqu'à » 25 & 30 brasses d'eau ; jugez de leur » hauteur, sans ce qui est sur l'eau. Des » pêcheurs m'ont assuré en avoir vu une » échouée sur le grand banc à 45 brasses » d'eau, qui avoit bien dix lieues de tour. » Il falloit qu'elle eût une grande hau-» teur. Les navires n'approchent point de » ces glaces-là ; on appréhende qu'elles » ne tournent d'un côté sur l'autre, à me-» sure qu'elles se déchargent du côté où » elles ont plus de chaleur ».

Nous observerons que ces glaces sont déjà plus d'à-moitié fondues, lorsqu'elles arrivent sur le banc de Terre-Neuve, car en effet elles ne vont guere plus loin. C'est la chaleur de l'été qui les détache du nord, & elles ne font même tant de chemin au midi, qu'à la faveur de leurs écoulemens qui les entraînent vers la ligne, où ils vont remplacer les eaux que

le ſoleil y évapore. Ces glaces polaires dont nos marins ne voient que les liſieres & les débris, doivent avoir à leur centre une élévation proportionnée à leur étendue. Pour moi je conſidere les deux hémiſpheres de la terre comme deux montagnes qui ſont jointes enſemble ſous la ligne, les pôles comme les ſommets glacés de ces montagnes, & les mers comme des fleuves qui découlent de ces ſommets. Si donc nous venons à nous repréſenter les proportions que les glaciers de la Suiſſe ont avec leurs montagnes & avec les fleuves qui en découlent, nous pourrons nous former une idée de celles que les glaciers des pôles ont avec le globe entier & avec l'Océan. Les Cordilieres du Pérou, qui ne ſont que des taupinieres auprès des deux hémiſpheres, & dont les fleuves qui en ſortent ne ſont que des filets d'eau auprès de la mer, ont des liſieres de glaces de vingt à trente lieues de largeur, hériſſées à leur centre de pyramides de neige de douze à quinze cents toiſes d'élévation. Quelle doit donc être la hauteur des deux coupoles de glaces polaires qui ont en hiver des baſes de deux mille lieues de diametre? Je ne doute pas que leur épaiſſeur au pôle n'y faſſe paroître la terre ovale dans les éclipſes centrales de lune, comme l'ont obſervé Tycho-Brahé & Kepler.

Voici une autre conſéquence que je

tire de cette configuration. Si la hauteur des glaces polaires eſt capable d'altérer dans les cieux la forme du globe, leur poids doit être aſſez conſidérable pour influer ſur ſon mouvement dans l'écliptique. Il y a en effet une concordance très-ſinguliere entre le mouvement par lequel la terre préſente alternativement ſes deux pôles au ſoleil dans un an, & les effuſions alternatives des glaces polaires, qui arrivent dans le cours de la même année. Voici comme je conçois que ce mouvement de la terre eſt l'effet de ces effuſions. En admettant, avec les aſtronomes, les loix de l'attraction parmi les aſtres, la terre doit certainement préſenter au ſoleil qui l'attire, la partie la plus peſante de ſon globe. Or cette partie la plus peſante doit être un de ſes pôles, lorſqu'il eſt ſurchargé d'une coupole de glace d'une étendue de deux mille lieues & d'une élévation ſupérieure à celle des continens. Mais comme la glace de ce pôle, que ſa peſanteur incline vers le ſoleil, ſe fond à meſure qu'elle s'en approche verticalement, & qu'au contraire la glace du pôle oppoſé augmente à meſure qu'elle s'en éloigne, il doit arriver que le premier pôle devenant plus léger, & le ſecond plus peſant, le centre de gravité paſſe alternativement de l'un à l'autre, & que de ce balancement réciproque doit naître ce mouvement du globe dans l'écliptique, qui nous donne l'été & l'hiver.

Il s'ensuit de cette pesanteur versatile, que notre hémisphere ayant plus de terre que l'hémisphere austral, & étant, par conséquent plus pesant, il doit s'incliner plus long-tems vers le soleil; & c'est ce qui arrive en effet, puisque nous avons cinq ou six jours d'été plus que d'hiver. Il s'ensuit encore que notre pôle ne peut perdre son centre de gravité, que lorsque le pôle opposé se charge d'un poids de glace supérieur au poids de notre continent & des glaces de notre hémisphere; & c'est ce qui arrive aussi, car les glaces du pôle austral sont plus élevées & plus étendues que celles de notre pôle, puisque les marins n'ont pu pénétrer que jusqu'au 70e. degré de latitude sud, tandis qu'ils ont navigué jusqu'au 82e. degré de latitude du nord. On peut entrevoir ici une des raisons pour lesquelles la nature a divisé ce globe en deux hémispheres, dont l'un renferme la plus grande partie des terres, & l'autre la plus grande partie des mers, afin que ce mouvement du globe eût à la fois de la constance & de la versatilité. On voit encore pourquoi le pôle austral est placé immédiatement au milieu des mers; sans qu'aucune terre l'avoisine, afin qu'il pût se charger d'un plus grand volume d'évaporations maritimes, & que ces évaporations accumulées en glace autour de lui, pussent balancer le poids des continens dont notre hémisphere est surchargé.

On peut me faire ici une très-forte objection. C'est que si les effusions polaires occasionnoient le mouvement de la terre dans l'écliptique, il arriveroit un moment où ses deux pôles étant en équilibre, elle ne présenteroit plus que son équateur au soleil.

J'avoue que je n'ai rien à répondre à cette difficulté, si non qu'il faut recourir à une volonté immédiate de l'Auteur de la nature, qui détruit l'instant de cet équilibre, & qui rétablit le balancement de la terre sur ses pôles, par des loix qui nous sont inconnues. Au reste, cet aveu n'affoiblit pas plus la vraisemblance de la cause hydraulique que j'y applique, que celle du principe d'attraction des corps célestes qui sert à l'expliquer, j'ose dire avec bien moins de clarté. Cette attraction même interdiroit bientôt à la terre toute espece de mouvement, si elle agissoit seule dans les astres. Si nous voulons être de bonne foi, c'est à l'aveu d'une intelligence supérieure à la nôtre, qu'aboutissent toutes les causes méchaniques de nos systêmes les plus ingénieux. La volonté de Dieu est l'*ultimatum* de toutes les connoissances humaines.

Je tirerai cependant de cette objection des conséquences qui vont répandre un nouveau jour sur d'anciens effets des effusions polaires, & sur la maniere dont

elles ont pu occaſionner le déluge (1).

(1) Les prêtres de l'Egypte aſſuroient, ſuivant Hérodote, que le ſoleil avoit pluſieurs fois changé de cours ; ainſi notre hypotheſe n'a rien de nouveau. Ils en avoient peut-être tiré les mêmes conſéquences. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils croyoient que la terre périroit un jour par un incendie général, comme elle avoit péri par un déluge univerſel. Je crois même que ce fut un de leurs Rois, qui dans l'alternative de l'un ou l'autre événement, fit bâtir deux pyramides ; l'une de brique pour échapper au feu, l'autre de pierre pour ſe préſerver de l'eau. L'opinion d'un incendie futur de la nature, eſt répandue chez beaucoup de nations. Mais de ſi terribles effets, qni réſulteroient bientôt des cauſes méchaniques par leſquelles l'homme tâche d'expliquer les loix de la nature, ne peuvent arriver que par l'ordre immédiat de la Divinité. Elle conſerve ſes ouvrages avec la même ſageſſe qu'elle les a créés. Les Aſtronomes obſervent depuis un grand nombre de ſiecles le mouvement annuel de la terre dans l'écliptique, & jamais ils n'ont vu le ſoleil en deçà ou au delà des tropiques, ſeulement d'une ſimple ſeconde. Dieu gouverne le monde par des puiſſances mobiles, & il en tire des harmonies invariables. Le ſoleil ne parcourt ni l'équateur où il rempliroit la terre de feu, ni le méridien où il l'inonderoit d'eau ; mais ſa route eſt tracée dans l'écliptique, où il décrit une ligne ſpirale entre les deux pôles du monde. Il répand dans ſa courſe harmonique, le froid & le chaud, la ſéchereſſe & l'humidité, & il fait réſulter de ces

Si on suppose donc l'équilibre rétabli entre les pôles, & que la terre présentât constamment son équateur au soleil, il est très-vraisemblable qu'elle s'embraseroit alors. En effet, daus cette hypothese, les eaux qui sont sous l'équateur étant évaporées par l'action constante du soleil, se fixeroient irrévocablement en glaces sur les pôles, où elles recevroient sans effets les influences de cet astre, qui seroit pour elles perpétuellement à l'horizon. Les continens étant alors desséchés sous la zone torride, & échauffés par une chaleur qui croîtroit de jour en jour, ne tarderoient pas à s'enflammer. Or, s'il est probable que la terre périroit par le feu, si le soleil n'en parcouroit que l'équateur; il ne l'est pas moins qu'elle a dû périr par les eaux, lorsque le soleil en parcouroit un méridien. Des moyens opposés produisent des effets contraires.

Nous venons de voir que les simples effusions alternatives d'une partie des glaces polaires étoient suffisantes pour renouveler toutes les eaux de l'Océan, opérer tous les phénomenes des marées, & produire le balancement de la terre dans l'écliptiche. Nous les croyons capables d'i-

puissances destructives, chacune en particulier; des latitudes si variées & si douces par toute la terre, qu'une infinité de créatures d'une délicatesse extrême y trouvent tous les degrés de températures convenables à leur fragile existence.

nonder le globe en entier ſi elles venoient à s'écouler toutes à la fois. Remarquez bien que la ſeule effuſion d'une partie des glaces des Cordilieres du Pérou, ſuffit chaque année pour faire déborder l'Amazone l'Orenoque & pluſieurs autres grands fleuves du nouveau monde, & pour inonder une grande partie du Bréſil, de la Guiane & de la Terre-ferme d'Amérique; que la fonte d'une partie des neiges des monts de la lune en Afrique, occaſionne chaque année les débordemens du Sénégal, contribue à ceux du Nil, & inonde de grandes contrées dans la Guinée & toute l'Egypte inférieure; & que de ſemblables effets ſe produiſent tous les ans par de pareilles cauſes dans une partie conſidérable de l'Aſie méridionale, dans les royaumes du Bengale, de Siam, du Pégu & de la Cochinchine, & ſur les territoires qu'arroſent le Tigre, l'Euphrate, & beaucoup d'autres fleuves de l'Aſie, qui ont leurs ſources dans les chaînes des montagnes toujours glacées du Taurus & de l'Imaüs. Qui doutera donc que l'effuſion totale des glaces des deux pôles ne ſuffiſe pour ſurmonter les baſſins de l'Océan & ſubmerger les deux continens en entier? L'élévation de ces deux coupoles de glaces polaires auſſi vaſtes que des Océans, ne doit-elle pas ſurpaſſer de beaucoup la hauteur des terres les plus élevées, puiſque les ſimples fragmens de leurs extrê-

mités, à demi diſſous, ſont hauts comme les tours de Notre-Dame, & ont même juſqu'à quinze à dix-huit cents pieds de hauteur au-deſſus de la mer ? Le territoire de Paris qui eſt à quarante lieues du rivage de la mer, n'a pas plus de vingt-deux toiſes d'élévation au deſſus du niveau des baſſes marées, & n'y en a pas dix-huit au-deſſus des plus hautes. Une grande partie de l'ancien & du nouveau Monde, en a beaucoup moins.

Pour moi, ſi j'oſe le dire, j'attribue le déluge univerſel à l'effuſion totale des glaces polaires, à laquelle on peut joindre celle des montagnes à glace, comme celles des Cordilieres & du Taurus, qui en ont des chaînes de douze à quinze cents lieues de longueur, ſur vingt ou trente de largeur, & ſur douze à quinze cents toiſes d'élévation. On peut y ajouter encore les eaux diſperſées dans l'atmoſphere en nuages & en vapeurs inſenſibles, qui ne laiſſeroient pas de former un volume d'eau très-conſidérable, ſi elles étoient raſſemblées ſur la terre.

Je ſuppoſe donc, qu'à l'époque de ce terrible événement, le ſoleil ſorti de l'écliptiqle, s'avança du midi au nord (1),

(1) Je trouve un témoignage hiſtorique en faveur de cette hypotheſe, dans l'hiſtoire de la Chine par le P. Martini, liv. 1. « Sous le » regne d'Yaus, ſeptieme empereur, les anna- » les du pays rapportent que le ſoleil fut dix

& parcourut un des méridiens qui passe par le milieu de l'Océan Atlantique, & de la mer du Sud. Il n'échauffa dans cette route qu'une zone d'eau tant fluide que gelée, qui dans la plus grande partie de la circonférence a quatre mille cinq cents lieues de largeur. Il fit sortir de longues bandes de brouillards & de brumes, qui accompagnent la fonte de toutes les glaces, de la chaîne des Cordilieres, des diverses branches des montagnes à glace du Mexique, du Taurus & de l'Imaüs, qui courent, comme elles, nord & sud; des flancs de l'Atlas, des sommets de Téneriffe, du mont Jura, de l'Ida, du Liban, & de toutes les montagnes couvertes de neiges, qui se trouverent exposées à son influence directe. Bientôt il embrasa de ses feux verticaux la constellation de l'ourse, & celle de la croix du sud; & aussi-tôt les vastes coupoles des glaces des pôles, fumeront de toutes parts. Toutes ces vapeurs réunies à celles qui s'élevoient de l'Océan, couvrirent la terre d'une pluie

» jours sans se coucher, & qu'on craignit un » embrasement universel ». Il en résulta au contraire un déluge qui inonda toute la Chine. L'époque de ce déluge chinois & celle du déluge universel sont du même siecle. Yaus naquit 2357 ans avant Jesus-Christ, & le déluge universel arriva 2348 ans avant la même époque, suivant les Hébreux. Les Egyptiens avoient aussi des traditions sur ces anciennes altérations du cours du soleil.

universelle.

universelle. L'action de la chaleur du soleil fut encore redoublée par celle des vents brûlans des zones sabloneuses de l'Afrique & de l'Asie, qui soufflant, comme tous les vents, vers les parties de la terre où l'air étoit le plus raréfié, se précipiterent comme des béliers de feu vers les pôles du monde, où le soleil agissoit alors avec toute son énergie.

Bientôt des torrens innombrables jaillirent du pôle du nord, qui étoit alors le plus chargé de glaces, puisque le déluge commença le 17 février, qui est le tems de l'année où l'hiver a exercé tout son empire sur notre hémisphere. Ces torrens sortirent à la fois de toutes les portes du nord; des détroits de la mer d'Anadir, du golfe profond du Kamschatka, de la mer Baltique, du détroit de Waigats, des écluses inconnues du Spitzberg & du Groenland, de la baie d'Hudson, & de celle de Baffin qui est encore plus reculée. Leurs eaux mugissantes se précipiterent en partie par le canal de l'océan Atlantique, bouleverserent le fond de son bassin. pénétrerent au-delà de la ligne, & leurs remoux collatéraux revenant sur leurs pas, repoussés & augmentés par les courans du pôle austral, qui s'écoulerent dans le même tems, étalerent sur nos rivages la plus effroyable des marées. Ils roulerent dans leurs flots une partie des dépouilles de l'océan situé entre l'ancien & le nouveau

monde. Ils étendirent les larges coquillages qui pavent le fond des mers des îles Antilles & du Cap-Verd, sur les plaines de la Normandie, & ils porterent même ceux qui s'attachent aux rochers du détroit de Magellan, jusques dans les campagnes qu'arrose la Saône. Rencontrés par le courant général du pôle, ils formerent à leurs confluens d'horribles contre-marées qui conglomérerent, dans leurs vastes entonnoirs, les sables, les cailloux, & les corps marins, en masses de grès tourbillonnées, en collines irrégulieres, en rochers pyramidaux, qui hérissent en plusieurs endroits le sol de la France & de l'Allemagne. Ces deux courans généraux des pôles, venant à se rencontrer entre les tropiques, souleverent, du fond des mers, de grands bancs de madrépores, & les jeterent tout entiers sur les rivages des îles voisines, où ils subsistent encore (1).

(1) J'ai vu à l'île de France, de ces grands bancs de madrépores, de sept à huit pieds de hauteur, semblables à des remparts, restés à sec à plus de trois cents pas du rivage. L'Océan a laissé dans toutes les terres des traces de ses anciennes excursions. On trouve dans les falaises du pays de Caux une très-grande coquille des îles Antilles, appelée la Thuilée; dans les vignobles de Lyon, celle qu'on appelle le coq & la poule, qu'on n'a pêchée vivante dans aucune mer qu'au détroit de Magellan; des dents & des mâchoires de requins dans les

Ailleurs, leurs eaux, ralenties à l'extrêmité de leurs cours, s'épandirent au

ſables d'Etampes... Nos carrieres ſont pleines des dépouilles de l'Océan méridional. D'un autre côté, ſuivant les mémoires du pere le Comte, jéſuite, il y a à la Chine des couches de terre végétale de trois à quatre cents pieds de profondeur. Ce miſſionnaire leur attribue, avec raiſon, l'extrême fécondité de ce pays. Nos meilleurs terrains en Europe n'en ont pas plus de trois ou quatre pieds. Si nous avions des cartes géographiques qui repréſentaſſent les différentes couches de nos coquillages foſſiles, on pourroit y reconnoître les directions & les foyers des anciens courans qui les ont apportés. Je n'étendrai pas cette vue plus loin; mais en voici une autre qui peut préſenter de nouveaux objets de curioſité aux ſavans qui font plus de cas des monumens des hommes, que de ceux de la nature. C'eſt que, comme on trouve dans les foſſiles de nos contrées occidentales, une multitude de monumens de la mer, on pourroit peut-être rencontrer ceux de notre ancienne terre dans ces couches de terre végétale, de trois à quatre cents pieds d'épaiſſeur des contrées orientales. D'abord, il eſt certain, d'après le témoignage du même miſſionnaire que je viens de citer, que le charbon de terre eſt ſi commun à la Chine, que la plupart des Chinois n'emploient pas d'autre matiere pour ſe chauffer. Or, on ſait que le charbon de terre doit ſon origine à nos forêts qui ont été enſevelies dans le ſein de la terre. On pourroit donc trouver au milieu de ces débris de végétaux

ſein des terres en vaſtes nappes, & dépoſerent, à pluſieurs repriſes, en couches horizontales, les débris & les glutens d'une infinité de poiſſons, d'ourſins, de fucus, de coquillages, de coralloïdes, & ils en formerent les lits de ſable, les pâtes de marbre, de marne, de plâtre & de pierre calcaire, qui font aujourd'hui le ſol d'une grande partie de l'Europe. Chaque couche de nos foſſiles fut le réſultat d'une marée univerſelle. Pendant que les effuſions des glaces polaires couvroient les extrêmités occidentales de notre continent des dépouilles de la mer, elles étaloient ſur ſes extrêmités orientales celles de la terre même, & dépoſoient ſur le ſol de la Chine des lits de terre végétale, de trois à quatre cents pieds de profondeur. Ce fut alors que tous les plans de la nature furent renverſés. Des îles entiéres de glaces flottantes, chargées d'ours blancs, vinrent s'échouer parmi les palmiers de la zone torride, & les éléphans de l'Afrique furent roulés juſques dans les ſapins de la Sibérie, où l'on retrouve encore leurs grands oſſemens. Les vaſtes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrieres aux agiles courſiers, & celles de la mer en fureur ceſſerent d'être navigables aux vaiſſeaux.

ceux des animaux terreſtres, des hommes & des premiers arts du monde qui avoient quelque ſolidité.

En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes. Mille torrens s'écouloient de leurs flancs, & mêloient le bruit confus de leurs eaux aux gémissemens des vents & aux roulemens des tonnerres. Les noirs orages se rassembloient autour de leurs sommets, & répandoient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux le lieu où devoit reparoître l'aurore, il n'apperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés; de pâles éclairs sillonnoient leurs sombres & innombrables bataillons; & l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetoit à peine assez de lumiere pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre: ne pouvant trouver en lui-même la derniere consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers momens dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Mais dans ce siecle criminel, où tous les sentimens naturels étoient éteins, l'ami repoussa son ami, la mere son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eanx: cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des rois, & vous aussi qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tran-

quilles bocages, humbles cabanes, asyles de l'innocence! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la nature détruisoit ses propres monumens.

De pareils bouleversemens dont il reste encore une infinité de traces sur la surface & dans le sein de la terre, n'ont pu, en aucune maniere, être produits par la simple action d'une pluie universelle.

Je sais que le texte de l'Ecriture est formel à cet égard; mais les circonstances qu'elle y joint semblent admettre les moyens qui, suivant mon hypothese, opérerent cette terrible révolution.

Il est dit dans la Genese, qu'il plut sur toute la terre pendant quarante jours & quarante nuits. Cette pluie, comme nous l'avons dit, fut le résultat des vapeurs qui s'élevoient de la fonte des glaces, tant terrestres que maritimes, & de la zone d'eau que le soleil parcouroit alors au méridien. Quant au terme de quarante jours, ce temps nous paroît suffisant à l'action verticale du soleil sur les glaces polaires, pour les mettre au niveau des mers, puisqu'il ne faut guere que trois semaines du voisinage du soleil au tropique du cancer, pour fondre une bonne partie de celles de notre pôle. Il ne faut même alors que quelques bouffées de vent de sud ou de sud-ouest pendant quelques jours, pour

dégager de glaces la côte méridionale de la nouvelle Zemble, & déboucher le détroit de Waigats, ainſi que l'ont obſervé Martens, Barents, & d'autres navigateurs du nord.

La Geneſe dit de plus que les *ſources du grand abyme des eaux* furent rompues, & que les *cataractes du ciel* furent ouvertes. L'expreſſion de *ſources du grand abyme* ne peut s'appliquer, à mon avis, qu'à une effuſion des glaces polaires, qui ſont les véritables *ſources de la mer*, comme les effuſions des glaces des montagnes, ſont les ſources de tous les grands fleuves. L'expreſſion de *cataractes du ciel* déſigne auſſi, ce me ſemble, la réſolution univerſelle des eaux répandues dans l'atmoſphere, qui y ſont ſoutenues par le froid, dont les foyers ſe détruiſoient alors aux pôles.

La Geneſe dit enſuite, qu'après qu'il eut plu pendant quarante jours, Dieu fit ſouffler un vent qui fit diſparoître les eaux qui couvroient la terre. Ce vent, ſans doute, rapporta vers les pôles, les évaporations de l'océan, qui s'y fixerent de nouveau en glace. La Geneſe ajoute enſuite des circonſtances qui ſemblent rapporter tous les effets de ce vent aux pôles du monde; car elle dit: « Les ſources de l'abyme furent fermées, auſſi bien que les » cataractes du ciel, & les pluies du ciel » furent arrêtées. Les eaux étant agitées » *de côté & d'autre* ſe retirerent & com-

» mencerent à diminuer *après cent cin-
» quante jours* ». Gen. chap. 8, v. 2 & 3.

L'agitation de ces eaux de côté & d'autre, convient parfaitement au mouvement des mers, de la ligne aux pôles, qui devoit se faire alors sans aucun obstacle, puisque le globe n'étoit plus qu'un globe aquatique, & que l'on peut supposer que son balancement annuel dans l'écliptique, dont les glaces pôlaires sont en même tems les ressorts & les contre-poids, étoit dégénéré alors en une titubation journaliere, suite de son premier mouvement. Ces eaux se retirerent donc de l'océan, lorsqu'elles vinrent à se convertir de nouveau en glaces sur les pôles; & il est remarquable que l'espace de cent cinquante jours qu'elles mirent à s'y fixer, est précisément le tems que chacun des pôles emploie chaque année à se charger de ses congélations ordinaires.

On trouve encore à la suite du même récit, des expressions analogues aux mêmes causes: « Dieu dit ensuite à Noé,
» tant que la terre durera, la semence &
» la moisson, le froid & le chaud, l'été
» & l'hiver, la nuit & le jour ne cesseront
» point de s'entre-suivre ». Gen. chap. 8, v. 22. Il ne doit y avoir rien de superflu dans les paroles de l'auteur de la Nature, ainsi que dans ses ouvrages. Le déluge, comme nous l'avons dit, commença le dix-septieme jour du second mois de l'an-

née, qui étoit chez les Hébreux, comme chèz nous, le mois de février. Les hommes avoient donc alors ensemencé les terres & ils ne les moissonnerent point. Le froid ne succéda point cette année-là au chaud, ni l'été à l'hiver, parce qu'il n'y eut ni hiver, ni froid, par la fusion générale des glaces polaires, qui en sont les foyers naturels; & la nuit, proprement dite, ne suivit point le jour, parce qu'il n'y eut point alors de nuit aux pôles, où il y en a alternativement une de six mois, parce que le soleil parcourant un méridien éclairoit toute la terre, comme il arrive lorsqu'il est à l'équateur.

J'ajouterai à l'autorité de la Genese un passage très-curieux du livre de Job, qui décrit le déluge & les pôles du monde, avec les principaux caracteres que je viens d'en présenter.

Cap. 38.

℣. 4. Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ? Indica mihi, si habes intelligentiam.

5. Quis posuit mensuras ejus, si nosti? vel quis tetendit super eam, lineam?

6. Super quo bases illius solidatæ sunt? aut qui demisit lapidem angularem ejus.

7. Cùm manè laudarent simul astra matutina, & jubilarent omnes filii Dei?

8. Quis conclusit ostiis (1) mare, quando erumpebat quasi de vulvâ procedens:

(1) Quoique le sens que je donne à ce passage ne differe pas beaucoup de celui que

9. Cùm ponerem nubem veſtimentum ejus, & caligine illud ; quaſi pannis infantiæ, obvolverem ?
10. Circumdedi illud terminis meis, & poſui vectem & oſtia.
11. Et dixi : uſque huc veniens, & non procedes ampliùs ; & hîc confringes tumentes fluctus tuos.
12. Numquid poſt ortum tuum præcepiſti dilu-

lui donne M. de Saci dans ſa belle traduction de la Bible, il y a cependant pluſieurs expreſſions auxquelles je donne un ſens oppoſé à celui de ce ſavant homme.

1°. *Oſtium* veut proprement dire des ouvertures, des dégorgeoirs, des écluſes, des portes, des embouchures, & non pas des barrieres, comme l'a traduit Saci. Obſervez que le ſens de ce verſet & celui du ſuivant, conviennent admirablement à l'état de contrainte & d'inertie où la mer eſt retenue ſur les pôles, environnés de nuées & d'obſcurité, comme un enfant de bandelettes dans ſon berceau. Ils expriment encore les brouillards qui environnent la baſe des glaces polaires, comme le ſavent tous les marins du nord. 2°. Les épithetes précédentes, de *fondemens de la terre*, de *baſes conſolidées*, de *points d'où l'on a dirigé les niveaux d'écluſes* d'où la mer ſort comme d'une matrice, déterminent particuliérement les pôles du monde, d'où les mers s'écoulent ſur le reſte du globe. L'épithete de *pierre angulaire* ſemble auſſi déſigner d'une maniere plus particuliere notre pôle qui ſe diſtingue, par ſon attraction magnétique, de tous les points de la terre.

culo, & oftendifti (2) auroræ locum fuum?
13. Et tenuifti concutiens extrema terræ, & excurfifti impios ex ea?
14. Reftituetur ut lutum (3) fignaculum, & ftabit ficut veftimentum.
15. Auferetur ab impiis lux fua, & brachium excelfum confringetur.
16. Numquid ingreffus ex profunda maris, & in noviffimis (4) abyffi deambulafti?

(2) *Auroræ locum fuum*, le lieu de l'aurore. Peut-être eft-il queftion ici de l'aurore boréale. Le froid des pôles produit l'aurore, car il n'y en a prefque point entre les tropiques. Ainfi le pôle eft proprement le lieu naturel de l'aurore. Le verfet fuivant, *tenuifti concutiens extrema terræ*, caractérife évidemment les effufions totales des glaces polaires, fituées aux extrêmités de la terre qui occafionnerent le déluge univerfel.

(3) *Reftituetur ut lutum fignaculum.* Ce verfet eft fort obfcur dans la traduction de Saci. Il me paroît défigner ici les coquillages foffiles qui font par toute la terre les monumens du déluge.

(4) *In noviffimis abyffi*, aux fources de l'abyme. Saci a traduit, *dans les extrêmités de l'abyme.* Il fait difparoître la confonnance de cette expreffion avec celle des autres caracteres polaires, fi clairement expofés auparavant, & l'antithefe *noviffima*, avec celle de *profunda maris* qui la précede en lui donnant le même fens. L'antithefe eft une figure fréquemment employée par les orientaux, & fur-tout dans le livre de Job. *Noviffima abyffi* fignifie littéralement, les lieux qui renouvellent l'abyme, les fources de la mer, & par conféquent les glaces polaires.

17. Numquid apertæ ſunt tibi portæ mortis (5) & oſtia tenebroſa vidiſti ?

18. Numquid conſideraſti latitudinem terræ (6) ? Indica mihi, ſi noſti omnia.

19. In quâ viâ lux habitet, & tenebrarum quis locus ſit.

20. Ut ducas unumquodque ad terminos ſuos, & intelligas ſemitas domûs ejus.

21. Sciebas tunc quod naſciturus eſſes ? & numerum dierum tuorum noveras ?

22. Numquid ingreſſus es theſauros nivis, aut theſauros grandinis aſpexiſti ?

33. Quæ præparavit in tempus hoſtis, in diem pugnæ & belli ?

« Où étiez-vous quand je poſois les » fondemens de la terre ? Dites-le moi,

(5) *Portæ mortis*, & *oſtia tenebroſa* ; les portes de la mort, ces dégorgeoirs ténébreux. Les pôles qui ſont inhabitables, ſont vraiment les portes de la mort. L'épithete de ténébreux déſigne ici les nuits de ſix mois qui y regnent. Ce ſens eſt encore confirmé dans les verſets ſuivans par *locus tenebrarum*, le lieu des ténebres, & par *theſauros nivis*, les réſervoirs de la neige. Les pôles ſont à la fois le lieu des ténebres & celui de l'aurore.

(6) *Latitudinem terræ.* Mot à mot : avez vous conſidéré la latitude de la terre ? En effet, tous les caracteres du pôle ne pouvoient être connus que de ceux qui avoient parcouru la terre en latitude. Il y avoit du tems de Job, beaucoup de voyageurs Arabes qui alloient à l'orient, à l'occident & au midi, mais fort peu qui euſſent voyagé au nord, c'eſt-à-dire, en latitude.

» ſi vous avez de l'intelligence. Savez-vous
» qui eſt-ce qui en a déterminé les meſu-
» res, ou qui en a réglé les niveaux ? Sur
» quoi ſes baſes ſont-elles affermies, ou
» qui en a poſé la pierre angulaire, lorſ-
» que les aſtres du matin me louent tous
» enſemble, & que tous les enfans de Dieu
» étoient tranſportés de joie ? Qui a donné
» des portes à la mer pour la renfermer,
» lorſqu'elle ſe débordoit ſur la terre, en
» ſortant comme du ſein de ſa mere, lorſ-
» que je lui donnai de nuages pour vête-
» ment, & que je l'enveloppai d'obſcurité,
» comme on enveloppe un enfant de ban-
» delettes ? Je l'ai reſſerrée dans des bor-
» nes qui me ſont connues ; je lui ai donné
» une digue & des écluſes, & je lui ai dit,
» vous viendrez juſques-là, vous ne paſ-
» ſerez pas plus loin, & vous y briſerez
» l'orgueil de vos flots. Eſt-ce vous qui,
» en ouvrant vos yeux à la lumiere, avez
» ordonné au point du jour de luire, &
» qui avez montré à l'aurore le lieu où
» elle devoit naître ? Eſt-ce vous qui,
» tenant dans vos mains les extrêmités
» de la terre, l'avez ébranlée & qui en
» avez ſecoué les impies ? Une multitude
» de petits monumens de cet événement,
» en resteront empreints dans l'argile &
» ſubſiſteront comme des dépouilles de
» cette ruine. La lumiere des impies leur
» ſera ôtée & leur bras élevé ſera briſé.
» Avez-vous pénétré au fond de la mer,

» & vous êtes-vous promené ſur les ſour-
» ces qui renouvellent l'abyme ? Vous
» a-t-on ouvert ces portes de la mort, &
» en avez-vous vu les dégorgeoirs téné-
» breux ? Avez-vous obſervé où ſe termine
» la latitude de la terre ? Si toutes ces
» choſes vous ſont connues, déclarez-le
» moi. Dites-moi où habite la lumiere,
» & quel eſt le lieu des ténebres, afin
» que vous les conduiſiez chacune à leur
» deſtination, quand vous ſaurez les rou-
» tes de leurs demeures. Saviez-vous,
» lorſque ces choſes exiſtoient déja, que
» vous deviez naître vous-même, & aviez-
» vous connu alors le nombre rapide de
» vos jours. Etes-vous entré enfin dans
» les tréſors de la neige, & avez-vous vu
» ces affreux réſervoirs de grêle que j'ai
» préparés pour le tems de l'ennemi,
» & pour le jour de la guerre & du
» combat ? »

J'ai cru que le lecteur ne trouveroit pas mauvais que je m'écartaſſe un peu de mon ſujet, pour lui préſenter la concordance de mon hypotheſe avec les traditions de l'Ecriture-Sainte, & ſur-tout avec celles, quoique un peu obſcures, du livre peut-être le plus ancien qu'il y ait au monde. De ſavans Théologiens croient que Job a écrit avant Moïſe. Perſonne n'a peint la nature avec plus de ſublimité.

On pourra de plus s'aſſurer de l'effet général des effuſions polaires ſur l'océan,

par les effets particuliers des effuſions des glaces de montagnes ſur les lacs & les rivieres du continent. Je rapporterai ici quelques exemples de ces derniers ; car l'eſprit humain, par ſa foibleſſe naturelle, aime à particulariſer tous les objets de ſes études. Voilà pourquoi il ſaiſit beaucoup plus vîte les loix de la nature dans les petits objets que dans les grands.

Adiſſon, dans ſes remarques ſur le Voyage d'Italie de Miſſon, pag. 322, dit qu'il y a dans le lac de Geneve, en été, vers le ſoir, une eſpece de flux & reflux, cauſé par la fonte des neiges, qui y tombe en plus grande quantité l'après-midi, qu'à d'autres heures du jour. Il explique encore avec beaucoup de clarté, ſuivant ſa coutume, par les effuſions alternatives des neiges des montagnes de la Suiſſe, l'intermittence de quelques fontaines de ce pays qui coulent ſeulement à certaines heures du jour.

Si cette digreſſion n'étoit pas déja trop longue, je ferois voir qu'il n'y a ni fontaine, ni lac, ni fleuve ſujets à des flux & reflux particuliers, qui ne les doivent à des montagnes à glaces, placées à leurs ſources. Je dirai ſeulement encore deux mots de ceux de l'Euripe, dont les mouvemens fréquens & irréguliers ont tant embarraſſé les philoſophes de l'antiquité, & qu'il eſt ſi aiſé d'expliquer par les effuſions glaciales des montagnes voiſines.

On ſait que l'Euripe eſt un détroit de l'Archipel qui ſépare l'ancienne Béotie de l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Environ au milieu de ce détroit, dans ſa partie la plus reſſerrée, on voit les eaux affluer tantôt du nord, tantôt du midi, dix, douze, quatorze fois par jour, avec la rapidité d'un torrent. On ne ſauroit rapporter ces mouvemens multipliés & très-ſouvent inégaux aux marées de l'océan, qui ſont à peine ſenſibles dans la méditerranée. Un jéſuite, cité par Spon (1), tâche de les accorder avec les phaſes de la lune; mais en ſuppoſant que la table qu'il en donne, ſoit juſte, il reſteroit toujours à expliquer leur régularité & leur irrégularité. Il réfute Séneque le tragique, qui n'attribue à l'Euripe que ſept flux, pendant le jour ſeulement:

Dùm laſſa Titan mergat oceano juga.

Il ajoute de plus, je ne ſais d'après qui, que dans la mer Perſique le flux n'arrive jamais que la nuit, & que ſous le pôle arctique, au contraire, il ſe fait ſentir deux fois le jour, ſans qu'on en voie jamais la nuit. Il n'en eſt pas de même, dit-il, de l'Euripe. J'obſerverai en paſſant, que ſa remarque à l'occaſion du pôle, en la ſuppoſant vraie, confirme que ſes deux flux diurnes ſont des effets du ſoleil qui

(1) Voyage en Grece & au Levant, par Spon, tome 2, pag. 340.

n'agit que pendant le jour ſur les deux extrêmités glacées des continens du nouveau monde & de l'ancien. Quant à l'Euripe, la variété, le nombre & la précipitation de ſes flux, prouvent qu'ils ont pareillement leurs origines dans des montagnes à glaces, ſituées à différentes diſtances & ſous divers aſpects du ſoleil. Car, ſuivant ce même jéſuite, l'île d'Eubée, qui eſt d'un côté du détroit, a des montagnes couvertes de neiges ſix mois de l'année; & nous ſavons pareillement que la Béotie, qui eſt de l'autre côté, a pluſieurs montagnes auſſi élevées, & quelques-unes même où la glace ſe conſerve en tout tems, telle que celle du mont Oëta. Si ce flux & reflux de l'Euripe arrivent auſſi fréquemment en hiver, ce que l'on ne dit pas, il faut en attribuer la cauſe aux pluies qui tombent dans cette ſaiſon ſur les croupes de ces hautes montagnes collatérales.

Je mettrai le lecteur en état de ſe former une idée de ces cauſes peu apparentes des mouvemens de l'Euripe, en tranſcrivant ici ce que Spon rapporte ailleurs (1) du lac de Livadie ou Copaïde, qui eſt dans ſon voiſinage. Ce lac reçoit les premiers flux des effuſions glaciales des montagnes de la Béotie, & les communique ſans doute à l'Euripe, à travers la montagne

(1) *Ibid.* page 88 & 89.

qui l'en ſépare. « Il reçoit, dit-il, pluſieurs
» petites rivieres, le Cephiſſus & les au-
» tres qui arroſent cette belle plaine qui
» a environ quinze lieues de tour, & eſt
» abondante en bleds & en pâturages.
» Auſſi étoit-ce autrefois un des quartiers
» le plus peuplé de la Béoce. Mais l'eau
» de cet étang s'enfle quelquefois ſi fort
» par les pluies & les neiges fondues,
» qu'elle inonda une fois deux cents vil-
» lages de la plaine. Elle ſeroit même
» capable de ſe déborder réglément toutes
» les années, ſi la nature, aidée (1) peut-
» être de l'art, ne lui avoit procuré une

(1) Spon ſans doute n'y penſe pas, en ſoupçonnant que l'art ait pu aider la nature dans la conſtruction de cinq canaux ſouterrains, chacun de dix milles de long, à travers un rocher. Ces canaux ſouterrains ſe rencontrent fréquemment dans les pays de montagnes, comme j'en pourrois citer mille exemples. Ils ſervent à la circulation des eaux qui ne pourroient autrement en traverſer les chaînes. La nature perce les rochers, & y fait paſſer les fleuves, comme elle a percé pluſieurs os du corps humain pour la communition des veines. Je laiſſe le lecteur ſur cette nouvelle vue. J'en ai dit aſſez pour le convaincre que ce globe n'eſt pas l'ouvrage du déſordre & du haſard.

Je finirai ces obſervations par une réflexion ſur les deux voyageurs que je viens de citer; elle pourra être utile à nos mœurs. Spon étoit François, & Georges Wheler An-

» ſortie par cinq grands canaux, ſous la
» montagne voiſine de l'Euripe, entre

glois. Ils voyagerent en ſociété dans l'Archipel. Le premier nous en a rapporté beaucoup d'inſcriptions & d'épitaphes grecques, & nos ſavans du dernier ſiecle l'ont fort vanté. L'autre nous a donné les noms & les caracteres de beaucoup de plantes fort curieuſes, qui croiſſent ſur les ruines de la Grece, & qui jettent, à mon gré, un intérêt fort touchant dans ſes relations. Il eſt peu connu parmi nous. Suivant les titres que l'un & l'autre ſe donnent, Jacob Spon étoit médecin agrégé de Lyon, & fort curieux des monumens des hommes. Georges Wheler étoit gentilhomme, & enthouſiaſte de ceux de la nature. Il ſemble que leurs goûts devoient être tout-à-fait différens; que le gentilhomme devoit aimer les monumens, & le médecin les plantes; mais, comme nous le verrons dans la ſuite de ces études, nos paſſions naiſſent des contraires, & ſont preſque toujours oppoſées à nos états. C'eſt par une ſuite de cette loi harmonique de la nature, que, quoique ces voyageurs fuſſent, l'un Anglois & l'autre François, ils vécurent dans la plus parfaite union. Je remarque à leur louange qu'ils ſe ſont cités mutuellement avec éloge. Miniſtres d'état, voulez-vous former des ſociétés qui ſoient bien unies entre elles? ne mettez pas des académiciens avec des académiciens, des militaires avec des militaires, des marchands avec des marchands, des moines avec des moines; mais rapprochez les hommes d'états oppoſés, & vous verrez régner entre eux l'harmonie;

» Négrepont & Talanda, par où l'eau du » lac s'engouffre, & se va jeter dans la » mer de l'autre côté de la montagne. Les » Grecs appellent ce lieu-là, Catabathra. » Strabon parlant de cet étang, dit néanmoins qu'il n'y paroissoit point de sortie » de son tems, si ce n'est que le Cepissus » s'en faisoit quelquefois une sous terre. » Mais il ne faut que lire les changemens » qu'il rapporte de ce marais, pour ne » pas s'étonner de celui-ci. M. Wheler, » qui alla voir ce lieu-là après mon départ » de Grece, dit que c'est une des choses » des plus curieuses du pays, la montagne » ayant près de dix milles de large, & » presque toute de rocher ».

Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs objections à faire contre l'explication rapide que je viens de donner du cours des marées, du mouvement de la terre dans l'écliptique, & du déluge universel par les effusions des glaces polaires; mais, j'ose le répéter, ces causes physiques se présentent avec plus de vraisemblance, de simplicité, & de conformité à la marche générale de la nature, que les causes astronomiques si éloignées de nous, par lesquelles on les explique. C'est au lecteur impartial à me juger. S'il est en garde

pourvu toutefois que vous en écartiez les ambitieux; ce qui n'est pas aisé, puisque l'ambition est un des premiers vices que nous inspire notre éducation.

contre la nouveauté des systêmes qui n'ont pas encore de prôneurs, il ne doit pas l'être moins contre l'ancienneté de ceux qui en ont beaucoup.

Revenons maintenant à la forme du bassin de l'océan. Deux courans principaux le traversent d'orient en occident & du nord au midi. Le premier, venant du pôle sud, donne le mouvement à la mer des Indes, &, dirigé par l'étendue orientale de l'ancien continent, va d'orient en occident & d'occident en orient dans le cours de la même année, formant aux Indes ce qu'on y appelle les moussons. C'est ce que nous avons déja dit; mais ce que nous n'avons pas encore observé & qui mérite bien de l'être, c'est que toutes les baies, anses & méditerranées de l'Asie méridionale, telles que les golfes de Siam & de Bengale, le golfe Persique, la mer Rouge & une multitude d'autres, sont dirigées par rapport à lui nord & sud, en sorte qu'elles n'en sont point rencontrées. De même le second courant, venant du pôle nord, donne un mouvement opposé à notre mer, &, renfermé entre le continent de l'Amérique & le nôtre, il va du nord au midi & il revient du midi au nord dans la même année, formant comme celui des Indes des moussons véritables, quoique peu observées par nos marins. Toutes les baies & méditerranées de l'Europe, comme la

mer Baltique, celle de la Manche, du golfe de Gascogne, la Méditerranée proprement dite, & toutes celles de l'Amérique orientale, comme la baie de Baffin, la baie d'Hudson, le golfe du Mexique, ainsi qu'une multitude d'autres, sont dirigées par rapport à lui Est & Ouest; ou, pour parler avec plus de précision, les axes de toutes les ouvertures de la terre dans l'ancien & nouveau monde sont perpendiculaires aux axes de ces courans généraux, en sorte que leur embouchure seulement en est traversée, & que leur profondeur n'est point exposée aux impulsions des mouvemens généraux de la mer. C'est à cause de la tranquillité des baies que tant de vaisseaux y vont chercher des mouillages, & c'est pour cette raison que la nature a placé, dans leurs fonds, les embouchures de la plupart des fleuves, comme nous l'avons dit, afin que leurs eaux pussent se dégorger dans l'Océan sans être répercutées par la direction de ses courans. Elle a employé même ces précautions en faveur des moindres rivieres qui s'y jettent. Il n'y a point de marin expérimenté qui ne sache qu'il n'y a guere d'anse qui n'ait son petit ruisseau. Sans la sagesse de ces dispositions, les eaux destinées à arroser la terre, l'auroient souvent inondée.

La nature emploie encore d'autres moyens pour assurer le cours des fleuves,

& ſur-tout pour protéger leurs embouchures. Les principaux ſont les îles. Les îles préſentent aux fleuves, des canaux qui ont des directions différentes, afin que ſi les vents ou les courans de la mer barroient un de leurs débouchés, leurs eaux puſſent s'écouler par un autre. On peut remarquer qu'elle a multiplié les îles aux embouchures des fleuves les plus expoſés à ces deux inconvéniens, comme à celle de l'Amazone, toujours battue du vent d'Eſt, & ſituée à une des parties les plus ſaillantes de l'Amérique. Elles y ſont en ſi grand nombre & forment entre elles des canaux qui ont des cours ſi différens, qu'il y a telle de leurs ouvertures qui regarde le Nord-eſt, & telle autre le Sud-eſt, & que de la premiere à la derniere il y a plus de cent lieues de diſtance. Les îles fluviatiles ne ſont pas formées, comme on le croit communément, par les alluvions des fleuves; elles ſont au contraire, pour la plupart, fort exhauſſées au-deſſus du niveau de ces fleuves, & pluſieurs d'entre elles ont des montagnes & des rivieres qui leur ſont propres. Ces îles élevées ſe trouvent encore fréquemment au confluent d'une riviere & d'un fleuve. Elles ſervent à faciliter leur communication & à ouvrir un double paſſage au courant de la riviere. Toutes les fois donc que vous voyez des îles le long d'un fleuve, vous pouvez être certain qu'il y a quelque ri-

viere ou ruiſſeau latéral dans le voiſinage. Il y a, à la vérité, beaucoup de ces ruiſſeaux confluens qui ont été taris par les travaux imprudens des hommes, mais vous trouverez toujours vis-à-vis des îles qui diviſoient leur embouchure, une vallée correſpondante où l'on retrouve leur ancien canal. Il y a auſſi de ces îles au milieu du cours des fleuves dans les lieux expoſés aux vents. J'obſerverai, en paſſant, que nous nous écartons beaucoup des intentions de la nature, lorſque nous réuniſſons les îles d'une riviere au continent voiſin, car ſes eaux ne s'écoulent plus alors que par un ſeul canal, & lorſque les vents viennent à ſouffler dans ſa direction, elles ne peuvent s'échapper ni à droite ni à gauche; elles ſe gonflent, ſe débordent, inondent les campagnes, renverſent les ponts, & occaſionent la plupart des rivages qui ſont aujourd'hui ſi fréquens dans nos villes.

Ce ne ſont donc point des baies ou des golfes qui ſe trouvent aux extrêmités des courans de l'Océan; ce ſont, au contraire, des îles. A l'extrêmité du grand courant oriental de la mer des Indes, ſe trouve l'île de Madagaſcar, qui protege l'Afrique contre ſa violence. Les îles de la Terre-de-Feu défendent de même l'extrêmité auſtrale de l'Amérique, au confluent des mers orientales & occidentales du Sud. Les archipels nombreux de la mer des

Indes & de celles du Sud, ſe trouvent vers la ligne où aboutiſſent les deux courans généraux des mers auſtrales & ſeptentrionales. C'eſt encore avec les îles que la nature protege l'ouverture des baies & des méditerranées. L'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande couvrent celles de la Baltique; les îles de Welcom & de Bonne-fortune, la baie d'Hudſon; l'île de ſaint Laurent, l'entrée de ſon golfe; la chaîne des îles Antilles, le golfe du Mexique; les îles du Japon, le double golfe formé par la preſqu'île de Gorée avec les terres voiſines. Tous les courans portent dans les îles. La plupart d'entre elles ſont, par cette raiſon, fameuſes par leurs groſſes mers & par leurs coups de vent: telles ſont les Açores, les Bermudes, l'île de Triſtan d'Acunha, &c. Ce n'eſt pas qu'elles en renferment les cauſes en elles-mêmes, mais c'eſt parce qu'elles ſont placées aux foyers des révolutions de l'Océan & même de l'atmoſphere, afin d'en affoiblir les effets. Elles ſont dans des poſitions à peu près ſemblables à celles des caps, qui ſont auſſi tous célebres par leurs tempêtes; comme le cap Finiſtere à l'extrêmité de l'Europe, le cap de Bonne-Eſpérance à celle de l'Afrique, le cap Horn à celle de l'Amérique. C'eſt delà qu'eſt venu le proverbe marin *doubler le cap*; pour dire ſurmonter une grande difficulté. Ainſi l'Océan, au lieu de ſe porter dans les enfon-

cemens du continent, ſe dirige au contraire ſur les parties qui en ſont les plus ſaillantes, & il les auroit bientôt détruites, ſi la nature ne les avoit fortifiées d'une maniere admirable.

L'Afrique occidentale eſt bordée d'un long banc de ſable où ſe briſent perpétuellement les flots de l'Océan Atlantique. Le Bréſil dans toute l'étendue de ſes côtes oppoſe aux vents perpétuels de l'eſt & aux courans de la mer, une longue bande de rochers de plus de mille lieues de longueur, d'une vingtaine de pas de largeur à ſon ſommet, & d'une épaiſſeur inconnue à ſa baſe. Elle eſt diſtante du rivage d'une portée de mouſquet. La mer la couvre entiérement quand elle eſt haute, & quand elle baiſſe, elle la découvre de la hauteur d'une pique. Cette digue eſt d'une ſeule piece dans ſa longueur, comme on l'a reconnu par différentes ſondes; & il ſeroit impoſſible d'aborder au Bréſil avec nos vaiſſeaux, ſi elle n'étoit ouverte en pluſieurs endroits, par où ils entrent & ils ſortent (1).

Allez du midi au nord, vous trouvez des précautions équivalentes. La côte de Norwege a une défenſe à peu près ſemblable à celle du Bréſil. Pontoppidan dit que cette côte, qui a près de trois cents

(1) V. Hiſt. des troubles du Bréſil, par Pierre Moreau.

lieues de longueur, eſt le plus communément eſcarpée; angulaire & pendante; de ſorte que la mer y a quelquefois juſqu'à trois cents braſſes de profondeur près de terre. Cela n'empêche pas que la nature n'ait protégé ces rivages par une multitude d'îles grandes & petites: « Par un » tel rempart, dit-il, qui conſiſte peut-» être en un million ou plus de colonnes » de pierres fondées au plus profond de » la mer, dont les chapitaux ne montent » gueres qu'à quelques braſſes au-deſſus » des vagues, toute la Norwege eſt défen-» due à l'oueſt tant contre les ennemis » que contre la mer. » On trouve les ports de la côte, derriere ces eſpeces de briſe-mer d'une conſtruction ſi merveilleuſe. Mais comme il eſt quelquefois à craindre, ajoute-t-il, que les vents & les courans qui ſont très-violens dans les détroits de ces rochers & de ces îles, & la difficulté d'ancrer à une ſi grande profondeur, ne briſent les vaiſſeaux avant qu'ils aient atteint un port, le gouvernement a fait ſceller pluſieurs centaines de grands anneaux de fer dans les rochers, à plus de deux toiſes au-deſſus de l'eau, afin que les vaiſſeaux puiſſent s'y amarrer.

La nature a varié à l'infini ces moyens de protection, ſur-tout dans les îles qui protegent elles-mêmes le continent. Par exemple, elle a environné l'île de France d'un banc de madrépores, qui n'eſt ouvert

qu'aux endroits où ſe dégorgent les rivieres de cette île dans la mer. D'autres îles, comme pluſieurs des Antilles, étoient défendues par des forêts de mangliers qui croiſſent dans l'eau de la mer, & briſent la violence des flots en cédant à leurs mouvemens. C'eſt peut-être à la deſtruction de ces fortifications végétales, qu'il faut attribuer les irruptions de la mer fréquentes aujourd'hui dans pluſieurs îles, comme dans celle de Formoſe. Il y en a d'autres qui ſont de roc tout pur & qui s'élevent du ſein des flots, comme de gros moles, tel eſt le maritimo, dans la Méditerranée: d'autres volcaniennes, comme l'île de Feu près du Cap Verd, & pluſieurs autres ſemblables dans la mer du Sud, s'élevent comme des pyramides avec des feux à leurs ſommets, & ſervent de phare aux matelots pendant la nuit par leurs feux, & le jour par leurs fumées. Les îles Maldives ſont protégées contre l'Océan avec des précautions admirables. A la vérité elles ſont plus expoſées que beaucoup d'autres, car elles ſont au milieu de ce grand courant de la mer des Indes, dont nous avons parlé, qui y paſſe & repaſſe deux fois par an. Elles ſont d'ailleurs ſi baſſes, qu'elles ſont preſque à fleur d'eau; & elles ſont ſi petites & en ſi grand nombre, qu'on en compte douze mille, & qu'il y en a beaucoup où on peut aller en ſautant d'un bord à l'autre. La nature les a

d'abord réunies en atollons ou archipels ſéparés entre eux par des canaux profonds qui vont de l'eſt à l'oueſt, & qui préſentent pluſieurs paſſages au courant général de la mer des Indes. Ces atollons ſont au nombre de treize & s'étendent à la file les uns des autres, depuis le 8me degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au 4me de latitude méridionale, ce qui leur donne une longueur de trois cents de nos lieues de 25 au degré. Mais laiſſons-en décrire l'architecture à l'intéreſſant & infortuné François Pyrard, qui y paſſa ſes plus beaux jours dans l'eſclavage ; & qui nous en a laiſſé la meilleure deſcription que nous en ayons, comme s'il falloit en tout genre, que les choſes les plus dignes de l'eſtime des hommes fuſſent les fruits de quelque malheur. « C'eſt une merveille, dit-il,
» de voir chacun de ces atollons envi-
» ronné d'un grand banc de pierre tout
» autour, n'y ayant point d'artifice hu-
» main qui puiſſe ſi bien fermer de mu-
» railles un eſpace de terre comme eſt
» cela (1). Ces atollons ſont quaſi tous
» ronds ou en ovale, ayant chacun trente
» lieues de tour, les uns quelque peu plus,
» les autres quelque peu moins, & ſont
» tous de ſuite & bout-à-bout ſans aucu-
» nement s'entre-toucher. Il y a entre
» deux des canaux de mer, les uns larges,

(1) Voyage aux Maldives, chap. 10.

» les autres fort étroits. Etant au milieu
» d'un atollon, vous voyez autour de vous
» ce grand banc de pierre que j'ai dit qui
» environne & qui défend les îles contre
» l'impétuosité de la mer. Mais c'est chose
» effroyable, même aux plus hardis, d'approcher de ce banc, & de voir venir de
» bien loin les vagues se rompre avec fureur tout autour; car alors je vous assure, comme chose que j'ai vue une
» infinité de fois, que le fallin ou le bouillon est alors plus gros qu'une maison
» & aussi blanc que du coton : tellement
» que vous voyez autour de vous comme
» une muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute. » Pyrard observe de plus, que la plupart des îles qui y sont renfermées, sont environnées chacune en particulier d'un banc qui les défend encore de la mer. Mais le courant de la mer des Indes qui passe dans les canaux paralleles de ces atollons, est si violent qu'il seroit impossible aux hommes de communiquer de l'un à l'autre, si la Providence n'y avoit pourvu d'une maniere admirable. Elle a divisé chacun de ces atollons par deux canaux particuliers qui les coupent en diagonales, & dont les extrêmités viennent aboutir aux extrêmités des grands canaux paralleles qui les séparent. En sorte que si vous voulez passer d'un de ces archipels dans l'autre, lorsque le courant est à l'est, vous sortez

de celui où vous êtes, par le canal diagonal de l'eſt où l'eau eſt tranquille, & vous abandonnant enſuite au courant qui paſſe par le canal parallele, vous allez aborder, en dérivant, à l'atollon oppoſé, où vous entrez par l'ouverture de ſon canal diagonal qui eſt à l'oueſt. Vous faites le contraire quand le courant change ſix mois après. C'eſt par ces communications intérieures que les inſulaires parcourent en toutes ſaiſons leurs îles du nord au midi, malgré la violence des courans qui les traverſent.

Chaque île a ſa fortification, qui eſt proportionnée, ſi j'oſe dire, au danger où elle eſt expoſée de la part des flots de l'Océan. Il n'eſt pas beſoin de ſe figurer des tempêtes pour ſe former une idée de leur fureur. La ſimple action du vent aliſé, toute uniforme qu'elle eſt, ſuffit pour leur donner à la longue l'impulſion la plus violente. Chacun de ces flots, joignant à la viteſſe conſtante qu'il reçoit à chaque inſtant du vent, une vîteſſe acquiſe par ſon mouvement particulier, formeroit au bout d'un long eſpace, un volume d'eau prodigieux, ſi ſa courſe n'étoit retardée par des courans qui la croiſent, par des calmes qui la ralentiſſent, mais ſur-tout par les bancs, les écueils & les îles qui la briſent. On voit un effet terrible de cette vîteſſe accélérée des flots, ſur les côtes du Chily & du Pérou, qui n'é-

prouvent cependant que le ſimple reſſac des eaux de la mer du Sud. Leurs rivages ſont inabordables dans toute leur étendue, ſi ce n'eſt au fond de quelque baie, ou derriere quelque île ſituée près de la côte. Toutes les îles de cette vaſte mer, ſi paiſible qu'elle en porte le nom de Pacifique, ſont inacceſſibles du côté, qui eſt expoſé aux courans occaſionnés par les ſeuls vents aliſés, à moins que quelques reſcifs ou rochers n'y rompent l'impétuoſité des flots. C'eſt alors un ſpectacle à la fois ſuperbe & terrible de voir les gerbes épaiſſes d'écume qui s'élevent ſans ceſſe du ſein de leur noires anfractuoſités, & d'entendre leurs bruits rauques que les vents portent à pluſieurs lieues de-là, ſurtout pendant la nuit.

Les îles ne ſont donc point des débris des continens. Leur poſition dans la mer, la maniere dont elles y ſont protégées, & leur longue durée, en ſont des preuves ſuffiſantes. Depuis le tems que l'Océan les bat en ruine, elle devroient être totalement détruites ; cependant, Carybde & Scylla font toujours entendre aux extrêmités de la Sicile leurs anciens mugiſſemens. Ce n'eſt pas ici le lieu de dire quels moyens la nature emploie pour entretenir les îles & les réparer, ni les autres preuves végétales, animales & humaines qui atteſtent qu'elles ont exiſté dès l'origine du globe, telles que nous les

voyons aujourd'hui ; il me ſuffit de donner une idée de leur conſtruction, pour achever de convaincre qu'elles ne ſont en rien l'ouvrage du haſard. Elles ont, comme les continens eux-mêmes, des montagnes, des pics & des lacs & des rivieres qui ſont proportionnés à leur petiteſſe. Pour démontrer cette nouvelle vérité, je ſerai encore obligé de dire quelque choſe ſur la diſtribution de la terre ; mais je ne ſerai pas long, & je tâcherai de ne dire que ce qu'il faut pour me faire entendre.

On doit remarquer d'abord que les chaînes des montagnes, dans les deux continens, ſont paralleles aux mers qui les avoiſinent : en ſorte que, ſi vous voyez le plan d'une de ces chaînes avec ſes diverſes branches, vous pouvez déterminer les rivages de la mer qui leur correſpondent ; car, comme je viens de le dire, ces montagnes leur ſont toujours paralleles. Vous pouvez de même, en voyant les ſinuoſités d'un rivage, déterminer celles des chaînes des montagnes qui ſont dans l'intérieur d'un pays ; car les golfes d'une mer répondent toujours aux vallées des montagnes du continent latéral. Ces correſpondances ſont ſenſibles dans les deux grandes chaînes de l'ancien & du nouveau monde. La longue chaîne du Taurus court Eſt & Oueſt, comme l'Océan Indien, dont elle renferme les différens golfes par des branches qu'elle prolonge

jusqu'aux extrêmités de la plupart de leurs caps. Au contraire*, la chaîne des Andes en Amérique court Nord & Sud, comme l'Océan Atlantique. Il y a encore ceci digne de remarque, & j'ose dire d'admiration, c'est que ces chaînes de montagnes sont opposées aux vents réguliers qui traversent ces mers, & qui leur en apportent les émanations, & que leur élévation est proportionnée à la distance où elles sont de ces rivages; en sorte que, plus ces montagnes sont loin de la mer, plus elles sont élevées dans l'atmosphere. C'est par cette raison que la chaîne des Andes est placée le long de la mer du Sud où elle reçoit les émanations de l'Océan Atlantique, que lui apporte le vent d'est, par-dessus le vaste continent d'Amérique. Plus l'Amérique est large, plus cette chaîne est élevée. Vers l'isthme de Panama où il y a peu de continent, & partant peu de distance de la mer, elle n'a pas une grande élévation; mais elle s'éleve tout-à-coup, précisément dans la même proportion que le continent de l'Amérique s'élargit. Ses plus hautes montagnes regardent la partie la plus large de l'Amérique, & sont situées à la hauteur du cap Saint-Augustin. La situation & l'élévation de cette chaîne étoient également nécessaires à la fécondité de cette grande partie du nouveau monde. Car, si cette chaîne, au lieu d'être le long de

la mer du Sud, étoit le long des côtes du Brésil, elle intercepteroit toutes les vapeurs apportées sur le continent par le vent d'est; & si elle n'étoit pas élevée jusqu'à la région de l'atmosphere où il ne peut monter aucune vapeur à cause de la subtilité de l'air & de la rigueur du froid, tous les nuages apportés par les vents d'est passeroient au-delà, dans la mer du Sud. Dans l'une & l'autre supposition, la plupart des fleuves de l'Amérique méridionale resteroient à sec.

On peut appliquer le même raisonnement à la chaîne du Taurus: elle présente à la mer du Nord & à la mer de l'Inde un double ados d'où coulent la plupart des fleuves de l'ancien continent, les uns au nord, les autres au midi. Ses branches ont la même disposition; elles ne côtoient point les presqu'îles de l'Inde sur leurs bords; mais elles les traversent au milieu, dans toute leur longueur; car les vents de ces mers ne soufflent pas toujours d'un seul côté, comme le vent d'est dans l'Océan Atlantique; mais ils soufflent six mois d'un côté & six mois de l'autre. Ainsi, il étoit convenable de leur partager le terrain qu'ils devoient arroser.

Il me reste à ajouter encore quelques observations sur la configuration de ces montagnes, pour confirmer l'usage auquel la nature les destine. Elles sont surmontées de distance en distance par de

longs pics, ſemblables à de hautes pyramides. Ces pics, comme on l'a fort bien obſervé, ſont de granite, du moins pour la plupart. Je ne ſais pas de quoi le granite eſt compoſé; mais je ſais bien que ces pics attirent les vapeurs de l'atmoſphère, & les fixent autour d'eux en ſi grande quantité, que ſouvent ils diſparoiſſent à la vue. C'eſt ce que j'ai remarqué une infinité de fois au pic de Piterboth, à l'île de France, où j'ai vu les nuages chaſſés par le vent de ſud-eſt, ſe détourner ſenſiblement de leur direction & ſe raſſembler autour de lui; de ſorte qu'ils lui formoient quelquefois un chapeau fort épais qui en faiſoit diſparoître le ſommet. J'ai eu la curioſité d'examiner la nature du rocher dont il eſt compoſé. Au lieu d'être formé de grains, il eſt rempli de petits trous, comme les autres rochers de l'île; il ſe fond au feu, & quand il eſt fondu, on apperçoit à ſa ſurface de petits grains de cuivre. On ne peut douter qu'il ne ſoit rempli de ce métal, & c'eſt peut-être au cuivre qu'il faut attribuer la vertu qu'il a d'attirer les nuages. Car nous ſavons par expérience, que ce métal, ainſi que le fer, a celle d'attirer le tonnerre. J'ignore de quelle matiere les autres pics ſont compoſés; mais il eſt remarquable que c'eſt au ſommet des Andes & ſur leurs croupes que ſe trouvent les fameuſes mines d'or & d'argent du Pérou & du Chili, &

qu'en general, toutes les mines de fer & de cuivre se trouvent à la source des rivieres & sur les lieux élevés, où elles se manifestent souvent par les brouillards qui les environnent. Quoi qu'il en soit, soit que cette qualité attractive soit commune au granite & à d'autre nature de rochers, soit qu'elle dépende de quelque métal qui leur est amalgamé, je regarde tous les pics du monde comme de véritables aiguilles électriques.

Mais ce n'étoit pas assez que les nuages fussent fixés au sommet des montagnes, les fleuves qui y ont leurs sources n'auroient eu qu'un cours intermittent. Quand la saison des pluies auroit été passée, les fleuves auroient cessé de couler. La nature, pour remédier à cet inconvénient, a ménagé dans le voisinage de leurs pics des lacs qui sont de vrais réservoirs, ou châteaux d'eau, pour fournir constamment & réguliérement à leur dépenses. La plupart de ces lacs ont des profondeurs incroyables; ils servent encore à plusieurs usages, tels que de recevoir les fontes des neiges des montagnes voisines, qui s'écouleroient trop rapidement. Quand ils sont une fois pleins, il leur faut un tems considérable avant de s'épuiser. Ils existent, ou intérieurement, ou extérieurement, à la source de tous les courans d'eau réguliers; mais quand ils sont extérieurs, ils sont proportionnés, ou par

leur étendue, ou par leur profondeur & par leurs dégorgeoirs, au volume du fleuve qui doit en sortir, ainsi que les pics qui sont dans le voisinage. Il faut que ces correspondances aient été connues de l'antiquité, car il me semble avoir vu des médailles fort anciennes, où des fleuves étoient représentés appuyés sur une urne, & couchés aux pieds d'une pyramide; ce qui désignoit, peut-être, à la fois leur source & leur embouchure.

Si, donc, nous venons à appliquer ces dispositions générales de la nature à la configuration particuliere des îles, nous verrons, qu'elles ont, comme les continens, des montagnes qui ont des branches paralleles à leurs baies, que ces montagnes sont d'une élévation correspondante à leur distance de la mer; & qu'elles ont des pics, des lacs & des rivieres, qui sont proportionnés à l'éten due de leur terrain. Elles ont aussi leurs montagnes disposées, comme celles des continens, par rapport aux vents qui soufflent sur les mers qui les environnent. Celles qui sont dans la mer de l'Inde, comme les Moluques, ont leurs montagnes vers leur centre, en sorte qu'elles reçoivent l'influence alternative des deux moussons atmosphériques. Celles, au contraire, qui sont sous l'influence réguliere des vents d'est dans l'Océan Atlantique, comme les Antilles, ont leurs montagnes jetées à l'extrêmité

de l'île qui est sous le vent, précisément comme les Andes pat rapport à l'Amérique méridionale. La partie de l'île qui est au vent, est appelée aux Antilles *casbterre*, comme qui diroit *caput terræ*, & celle qui est au-dessous du vent, *basse-terre*; quoique pour l'ordinaire, dit le P. du Tertre (1), celle-ci soit plus haute & plus montagneuse que l'autre.

L'île de Juan Fernandez qui est dans la mer du Sud, mais fort au-delà des tropiques, par le 33e. degré 40 minutes de latitude sud, a sa partie septentrionale formée de rochers très-hauts & très-escarpés, & sa partie méridionale plate & basse pour recevoir les influences du vent du sud, qui y souffle presque toute l'année. Voyez sa description dans le voyage de l'Amiral Anson.

Les îles qui s'écartent de ces dispositions, & qui sont en bien petit nombre, ont des relations éloignées, encore plus merveilleuses, & certainement bien dignes d'être étudiées. Elles fournissent encore, par leurs végétaux & leurs animaux, d'autres preuves qu'elles sont de petits continens en abrégé. Mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter. Si elles étoient, comme on le prétend, les restes d'un grand continent submergé, elles auroient conservé une partie de leur an-

(1) Histoire naturelle des Antilles, pag. 12.

cienne & vaſte fabrique. On verroit s'élever, immédiatement du milieu de la mer, de grands pics, comme ceux des Andes, de douze à quinze cents toiſes de haut, ſans montagnes qui les ſupportent. Ailleurs, on verroit ces pics ſupportés par d'énormes montagnes qui leur ſeroient proportionnées, & qui renfermeroient dans leurs enceintes de grands lacs, comme celui de Geneve, d'où ſortiroient des fleuves comme le Rhône; qui ſe précipiteroient tout d'un coup dans la mer, ſans arroſer aucune terre, il n'y auroit, au pied de leurs croupes majeſtueuſes, ni plaines, ni provinces, ni royaumes. Ces grandes ruines du continent, au milieu de la mer, reſſembleroient à ces énormes pyramides, élevées dans les ſables de l'Egypte, qui ne préſentent au voyageur que de frivoles ſtructures, ou bien à ces vaſtes palais des rois, renverſés par le tems, où l'on apperçoit des tours, des colonnes, des arcs de triomphe: mais dont les parties habitables ſont abſolument détruites. Les ſages travaux de la nature ne ſont point inutiles & paſſagers comme les ouvrages des hommes. Chaque île a ſes campagnes, ſes vallées, ſes collines, ſes pyramides hydrauliques & ſes naïades, qui ſont proportionnées à ſon étendue.

Quelques îles, à la vérité, mais en bien petit nombre, ont des montagnes

plus élevées que ne comporte leur territoire. Telle eſt celle de Téneriffe : ſon pic eſt ſi haut, qu'il eſt couvert de glace une grande partie de l'année. Mais cette île a des montagnes peu élevées qui ſont proportionnées à ſes baies : celle de ſes montagnes qui ſupporte le pic, s'éleve au milieu des autres en forme de dôme, à peu près comme celui des Invalides au-deſſus des bâtimens qui l'environnent. Je l'ai obſervé & deſſiné moi-même en allant à l'île de France. Les montagnes inférieures appartiennent à l'île, & le pic à l'Afrique. Ce pic, couvert de glace, eſt ſitué préciſément vis-à-vis l'entrée du grand déſert de ſable appelé Zara, & il ſert, ſans doute, à en rafraîchir les rivages & l'atmoſphere par l'effuſion de ſes neiges qui arrivent au milieu de l'été. La nature a placé encore d'autres glaciers à l'entrée de ce déſert brûlant, tel que le mont Atlas. Le mont Ida, en Crete, avec ſes montagnes collatérales couvertes de neiges en tout tems, ſuivant l'obſervation de Tournefort, eſt ſitué préciſément vis-à-vis le déſert brûlant de Barca, qui cotoie l'Europe du nord au ſud. Ces obſervations nous donneront encore lieu de faire quelques réflexions & ſur les chaînes de montagnes à glace, ſur les zones de ſable répandues ſur la terre.

Je demande pardon au lecteur de ces digreſſions où je ſuis ſi inſenſiblement en-

traîné ; mais je les rendrai les plus courtes qu'il me ſera poſſible, quoique je leur ôte une grande partie de leur clarté en les abrégeant.

Les montagnes à glaces paroiſſent principalement deſtinées à porter la fraîcheur ſur les bords des mers ſituées entre les tropiques, & les zones de ſable, au contraire, à accéler par leur chaleur la fuſion des glaces des pôles. Nous ne pouvons indiquer qu'en paſſant ces harmonies admirables ; mais il ſuffit de conſidérer les journaux des navigateurs & les cartes géographiques, pour voir que la principale partie du continent de l'Afrique eſt ſituée de ſorte que c'eſt le vent du pôle Nord qui ſouffle le plus conſtamment ſur ſes côtes ; & que le rivage de l'Amérique méridionale s'avance au-delà de la ligne, de maniere qu'il eſt rafraîchi par le vent du pôle Sud. Les vents alizés, qui regnent dans l'Océan atlantique, participent toujours de ces deux pôles ; celui qui eſt de notre côté tire beaucoup vers le Nord, & celui qui eſt au-delà de la ligne dépend beaucoup du pôle Sud. Ces deux vents ne ſont pas orientaux, comme on le croit communément, mais ils ſoufflent à-peu-près dans les directions du canal qui ſépare l'Amérique de l'Afrique.

Ce ſont les vents chauds de la zone torride qui ſoufflent à leur tour le plus conſtamment vers les pôles : & il eſt bien

remarquable, que comme la nature a mis des montagnes de glace dans son voisinage pour rafraîchir ses mers conjointement avec celles des pôles, comme le Taurus, l'Atlas, le pic de Ténériffe, le mont Ida, &c. Elle y a mis aussi une longue zone de sable pour augmenter la chaleur du vent du Sud qui vient échauffer les mers du Nord. Cette zone commence au-delà du mont Atlas & ceint la terre en baudrier, s'étendant depuis la pointe la plus occidentale de l'Afrique jusqu'à l'extrêmité la plus orientale de l'Asie, dans une distance réduite de plus de trois mille lieues. Quelques branches s'en détachent & s'avancent directement vers le Nord. Nous avons déja remarqué qu'une plage de sable est si chaude, même dans nos climats, par la réflexion multipliée, de ses grains brilians, qu'on n'y voit jamais la neige s'y arrêter long-tems, au milieu même de nos hivers les plus rudes. Ceux qui ont traversé les sables d'Etampes en été & en plein midi, savent à quel point la chaleur y est réverbérée. Elle est si ardente dans certains jours de l'été, qu'il y a une vingtaine d'années que quatre ou cinq paveurs qui travailloient au grand chemin de cette ville, entre deux bancs de sable blanc, y furent suffoqués. Ainsi on peut conclure de ces apperçus, que sans les glaces du pôle & des montagnes du voisinage de la zone

torride, une grande portion de l'Afrique & de l'Asie seroit inhabitable, & que sans les sables de l'Afrique & de l'Asie, les glaces de notre pôle ne fondroient jamais.

Chaque montagne à glaces a aussi, comme les pôles, sa zone sablonneuse, qui accélere la fusion de ses neiges. C'est ce qu'on peut remarquer dans la description de toutes les montagnes de cette espece, comme du pic de Ténériffe, du mont Ararat, des Cordilieres, &c. Non-seulement ces zones de sable entourent leurs bases, mais il y en a encore au haut de ces montagnes, au pied de leurs pics; il faut y marcher pendant plusieurs heures pour les traverser. Ces zones sablonneuses ont encore un autre usage, c'est de fournir à la réparation du territoire des montagnes: il en sort des tourbillons perpétuels de poussiere qui s'élevent, en premier lieu sur les rivages de la mer où l'Océan forme les premiers dépôts de ces sables, qui s'y réduisent en poudre impalpable par le battement perpétuel des flots qui s'y brisent; ensuite, on retrouve ces tourbillons de poussiere dans le voisinage des hautes montagnes. Les transports de ces sables se font des rivages de la mer dans l'intérieur du continent, en différentes saisons & de différentes manieres. Les principaux arrivent aux équinoxes, car alors les vents soufflent des

mers sur les terres. Voyez ce que Corneille le Bruyn dit d'un orage de sable qu'il essuya sur le rivage de la mer Caspienne. Ces transports de sable appartiennent à la révolution générale des saisons. Mais il y en a de journaliers pour l'intérieur des terres, qui sont très-sensibles vers les parties hautes des continens. Tous les voyageurs qui ont été à Pékin, conviennent qu'il n'est pas possible de sortir une partie de l'année dans les rues de cette ville, sans avoir le visage couvert d'un voile, à cause du sable dont l'air est rempli. Lorsque Isbrand-Ides arriva vers les frontieres de la Chine, à la sortie des montagnes voisines de Xaixigar, c'est-à-dire, à cette partie de la crête la plus élevée du continent de l'Asie, d'où les fleuves prennent leurs cours, les uns au nord, les autres au midi, il observa une période réguliere de ces émanations. « Tous les » jours, dit-il, (1) réguliérement à midi, » il y souffle un grand vent qui dure deux » heures, lequel, joint à la chaleur jour- » naliere du soleil, seche tellement la » terre, qu'il s'en éleve une poussiere » presque insupportable. Je m'étois déja » apperçu de ce changement d'air. A en- » viron cinq milles au-dessus de Xaixigar, » j'avois trouvé le ciel nébuleux sur toute » l'étendue des montagnes; & lorsque je

(1) Voyage de Moscou à la Chine, chap. 11.

» ſus ſur le point d'en ſortir, je le vis fort
» ſerein. Je remarquai même à l'endroit
» où elles finiſſoient, un arc de nuées
» qui régnoit de l'oueſt à l'eſt, juſqu'aux
» montagnes d'Albaſe, & qui ſembloit
» faire une ſéparation de climat ». Ainſi les montagnes ont à la fois des attractions nébuleuſes, & des attractions foſſiles. Les premieres fourniſſent de l'eau aux ſources des fleuves qui en ſortent, & les ſecondes du ſable à l'entretien de leur territoire & de leurs minéraux.

Les zones glacées & ſablonneuſes ſe retrouvent dans une autre harmonie ſur le continent du nouveau monde. Elles courent, comme ces mers, du nord au ſud, tandis que celles de l'ancien ſont dirigées, ſuivant la longueur de l'Océan Indien, d'occident en orient.

Il eſt très-remarquable que l'influence des montagnes à glaces, s'étend plus ſur les mers que ſur les terres. Nous avons vu celles des deux pôles ſe diriger dans le canal de l'Océan Atlantique. Les neiges qui couvrent la longue chaîne des Andes en Amérique, ſervent pareillement à rafraîchir toute la mer du Sud, par l'action du vent d'eſt, qui paſſe par-deſſus ; mais comme la partie de cette mer & de ſes rivages, qui eſt à l'abri de ce vent, par la hauteur même des Andes, auroit été expoſée à une chaleur exceſſive, la nature a fait faire un coude vers l'oueſt, à la

pointe la plus méridionale de l'Amérique, qui est couverte de montagnes à glaces, en sorte que le vent frais qui en sort perpétuellement, vient prendre en écharpe les rivages du Chili & du Pérou. Ce vent, qu'on appelle vent du Sud, y regne toute l'année, suivant le témoignage de tous les voyageurs. Il ne vient pas, en effet, du pôle sud, car s'il en venoit, jamais les vaisseaux ne pourroient doubler le cap Horn: mais il vient de l'extrêmité de la terre Magellanique, évidemment recourbée par rapport aux rivages de la mer du Sud. Les glaces des pôles renouvellent donc les eaux de la mer, comme les glaces des montagnes, celles des grands fleuves. Ces effusions des glaces polaires se portent vers la ligne, par l'action du soleil qui pompe sans cesse les eaux de la mer dans la zone torride, & détermine, par cette diminution de volume, les eaux des pôles à s'y porter. C'est la cause premiere du mouvement des mers méridionales, comme nous l'avons dit. Il paroît vraisemblable que les effusions polaires sont en proportion avec les évaporations de l'Océan. Mais sans sortir de l'objet qui nous occupe, nous examinerons pourquoi la nature a pris encore plus de soin de rafraîchir les mers que les terres de la zone torride; car il est digne d'attention, que non-seulement les vents polaires qui y soufflent,

mais la plupart des fleuves qui s'y jettent, ont leurs ſources dans les montagnes à glaces, telles que le Zaire, l'Amazone, l'Orénoque, &c.

La mer étoit deſtinée à recevoir, par les fleuves, toutes les dépouilles des végétaux & des animaux de la terre; & comme ſon cours eſt déterminé vers la ligne, par la diminution journaliere de ſes eaux, que le ſoleil y évapore continuellement, ſes rivages ſous la zone torride auroient été bientôt exposés à la putréfaction, ſi la nature n'avoit employé ces divers moyens pour les rafraîchir. C'eſt, diſent quelques philoſophes, pour cette raiſon qu'elle y eſt ſalée. Mais elle l'eſt auſſi dans le Nord, & même, ſuivant les expériences modernes de l'intéreſſant M. de Pagès, elle l'eſt davantage. Elle eſt la plus ſalée & la plus peſante qui ſoit au monde, écrivoit le capitaine Wood, Anglois, en 1676. D'ailleurs, la ſalure de la mer ne préſerve point ſes eaux de corruption, comme on le croit communément. Tous ceux qui ont navigué ſavent que ſi on en remplit une bouteille, ou un tonneau, dans les pays chauds, elles ne tardent pas à ſe corrompre. L'eau de la mer n'eſt point une ſaumure; c'eſt au contraire une véritable eau lixivielle qui diſſout très-vîte les corps morts. Quoiqu'elle ſoit ſalée, elle deſſale plus vîte que l'eau douce, comme l'éprouvent

vent tous les jours les matelots, qui n'en emploient pas d'autre pour deſſaler leurs viandes. Elle blanchit ſur ſes rivages tous les oſſemens des animaux, ainſi que les madrépores qui, étant dans un état de vie, ſont bruns, roux & de toutes les couleurs; mais qui, étant déracinés & mis dans l'eau de la mer ſur le bord du rivage, deviennent en peu de tems blancs comme la neige. De plus, ſi vous pêchez dans la mer un crabe, ou un ourſin, & que vous les faſſiez ſécher, pour les conſerver, ſans les laver auparavant dans l'eau douce, toutes les pattes du crabe & toutes les pointes de l'ourſin tomberont. Les charnieres qui attachent leurs membres ſe diſſolvent à meſure que l'eau marine, dont ils étoient mouillés, s'évapore. J'en ai fait moi-même l'expérience à mes dépens. L'eau de la mer n'eſt pas ſeulement imprégnée de ſel, mais de bitume, & encore de quelqu'autre choſe que nous ne connoiſſons pas; mais le ſel y eſt dans une telle proportion qu'il aide à la diſſolution des cadavres qui y flottent, comme celui que nous mêlons à nos alimens aide à notre digeſtion. Si la nature en avoit fait une ſaumure, l'Océan ſeroit couvert de toutes les immondices de la terre, qui s'y conſerveroient perpétuellement.

Ces obſervations nous indiqueront l'uſage des volcans. Ils ne viennent point des feux intérieurs de la terre, mais ils

doivent leur naiſſance & les matieres qui les entretiennent aux eaux. On peut s'en convaincre, en remarquant qu'il n'y a pas un ſeul volcan dans l'intérieur des continens, ſi ce n'eſt dans le voiſinage de quelque grand lac, comme celui du Mexique. Ils ſont ſitués, pour la plupart, dans des îles à l'extrêmité ou au confluent des courans de la mer, & dans le remoux de leurs eaux. Voilà pourquoi ils ſont en grand nombre vers la ligne & le long de la mer du Sud, où le vent de ſud, qui y ſouffle perpétuellement, ramene toutes les matieres qui y nagent en diſſolution. Une autre preuve qu'ils doivent leur entretien à la mer, c'eſt que dans leurs irruptions ils vomiſſent ſouvent des torrens d'eau ſalée. Newton attribuoit leur origine & leur durée, à des cavernes de ſoufre qui étoient dans l'intérieur de la terre. Mais ce grand homme n'avoit pas réfléchi à la poſition des volcans dans le voiſinage des eaux, ni calculé la quantité prodigieuſe de ſoufre qu'exigeroit le volume & la durée de leurs feux. Le ſeul Véſuve qui brûle jour & nuit, depuis un tems immémorial, en auroit conſommé une maſſe plus grande que le royaume de Naples. D'ailleurs, la nature ne fait rien en vain. A quoi ſerviroient de pareils magaſins de ſoufre dans l'intérieur de la terre ? On les retrouveroit tout entiers dans les lieux où ils ne ſont point

embrâſés. On ne trouve nulle part de mines de ſoufre, que dans le voiſinage des volcans. Qu'eſt-ce qui les renouvelleroit d'ailleurs, quand elles ſont épuiſées? Les proviſions ſi conſtantes des volcans ne ſont point dans la terre, elles ſont dans la mer. Elles ſont formées par les huiles, les bitumes & les nitres des végétaux & des animaux, que les pluies & les fleuves charient de toutes parts dans l'Ocean, où la diſſolution de tous les corps eſt achevée par ſon eau lixivielle. Il s'y joint des diſſolutions métalliques, & ſur-tout celles du fer qui, comme on ſait, abonde par toute la terre. Les volcans s'allument & s'entretiennent de toutes ces matieres. Le chymiſte Lémery a imité leurs effets par un mêlange de limaille de fer, de ſoufre & de nitre humecté d'eau, qui s'enflamma de lui-même. Si la nature n'avoit allumé ces vaſtes fourneaux ſur les rivages de l'Océan, ſes eaux ſeroient couvertes d'huiles végétales & animales, qui ne s'évaporeroient jamais, car elles réſiſtent à l'action de l'air. On les y remarque ſouvent à leur couleur gorge de pigeon, lorſqu'elles ſont dans quelque baſſin tranquille. La nature purge les eaux par les feux des volcans, comme elle purifie l'air par ceux du tonnerre; & comme les orages ſont plus communs dans les pays chauds, elle y a multiplié, par la même raiſon, les volcans. Elle brûle, ſur les ri-

vages, les immondices de la mer, comme un jardinier brûle, à la fin de l'automne, les mauvaises herbes de son jardin. On trouve, à la vérité, des laves qui sont dans l'intérieur des terres, mais une preuve qu'elles doivent leur origine aux eaux, c'est que les volcans qui les ont produites, se sont éteints quand les eaux leur ont manqué. Ces volcans s'y sont allumés, comme ceux d'aujourd'hui, par des fermentations végétales & animales, dont la terre fut couverte après le déluge, lorsque les dépouilles de tant de forêts & de tant d'animaux, dont les troncs & les ossemens se trouvent encore dans nos carrieres, nageoient à la surface de l'Océan, & formoient des dépôts monstrueux que les courans accumuloient dans les bassins des montagnes. Il n'est pas douteux qu'ils s'y enflammerent par le simple effet de la fermentation, comme nous voyons des mulons de foins mouillés s'enflammer dans nos prairies. On ne peut douter de ces anciens incendies, dont les traditions se sont conservées dans l'antiquité, & qui suivent immédiatement celle du déluge. Dans la Mythologie des anciens, l'histoire du serpent Python né de la corruption des eaux, & celle de Phaéton qui embrâsa la terre, suivent immédiatement l'histoire de Philémon & Baucis échappés aux eaux du déluge, & sont des allégories de la peste & des volcans qui

furent les premiers résultats de la dissolution générale des animaux & des végétaux.

Il ne me reste plus qu'à détruire l'opinion de ceux qui font sortir la terre du soleil. Les principales preuves dont ils l'appuient sont, ses volcans, ses granites, les pierres vitrifiées répandues à sa surface, & son refroidissement progressif d'années en années. Je respecte le célebre écrivain qui l'a mise en avant, mais j'ose dire que la grandeur des images que cette idée lui a présentée, a séduit son imagination.

Nous en avons dit assez sur les volcans, pour prouver qu'ils ne viennent point de l'intérieur de la terre. Quant aux granites, ils ne présentent dans l'agrégation de leurs grains aucun vestige de l'action du feu. J'ignore leur origine; mais certainement on n'est pas fondé à la rapporter à cet élément, parce qu'on ne peut l'attribuer à l'action de l'eau, & parce qu'on n'y trouve pas de coquilles. Comme cette assertion est dénuée de preuves, elle n'a pas besoin de réfutation. J'observerai cependant que les granites ne paroissent point être l'ouvrage du feu, en les comparant aux laves des volcans; la différence de leur matiere suppose des causes différentes dans leur formation.

Les agathes, les cailloux, & toutes les especes de silexs, semblent avoir des analogies avec des vitrifications, par leur

demi-transparence, & parce qu'on les trouve, pour l'ordinaire, dans des lits de marne qui ressemblent à des bancs de chaux éteinte ; mais ces matieres ne sont point des productions du feu, car les laves n'en présentent jamais de semblables. J'ai ramassé, sur des collines caillouteuses de la basse Normandie, des coquilles d'huîtres très-entieres, amalgamées avec des cailloux noirs qu'on appelle *bisets.* Si ces bisets eussent été vitrifiés par le feu, ils eussent calciné, ou au moins altéré les écailles d'huître qui leur étoient adhérentes ; mais elles étoient aussi saines que si elles sortoient de l'eau. Les falaises des bords de la mer, le long du pays de Caux, sont formées de couches alternatives de marne & de bisets, en sorte que, comme elles sont coupées à pic, vous diriez d'une grande muraille dont un architecte auroit réglé les assises ; & avec d'autant plus d'apparence, que les gens du pays bâtissent leurs maisons des mêmes matieres, disposées dans le même ordre. Ces bancs de marne ont de largeur depuis un pied jusqu'à deux, & les rangées de cailloux qui les séparent ont trois ou quatre pouces d'épaisseur. J'ai compté soixante-dix ou quatre-vingts de ces couches horizontales, depuis le niveau de la mer jusqu'à celui de la campagne. Les plus épaisses sont en bas, & les plus minces sont en haut, ce qui fait paroître du rivage, ces falaises

plus hautes qu'elles ne ſont : comme ſi la nature eût voulu employer quelque perſpective pour en augmenter l'élévation ; mais ſans doute elle a été déterminée à cet arrangement par les raiſons de ſolidité qu'on apperçoit dans tous ſes ouvrages. Or, ces bancs de marne & de cailloux ſont remplis de coquilles qui n'ont éprouvé aucune altération du feu, & qui ſeroient parfaitement conſervées ſi le poids de cette énorme maſſe n'eût briſé les plus grandes. J'y ai vu tirer des fragmens de celle qu'on appelle *la tuilée*, qu'on ne trouve vivante que dans les mers de l'Inde, & dont les débris étant réunis, formoient une coquille beaucoup plus conſidérable que celles de la même eſpece qui ſervent de bénitiers à Saint-Sulpice. J'y ai remarqué auſſi un lit de cailloux qui ſe ſont tous amalgamés, & qui forme une ſeule table dont on apperçoit la coupe d'environ un pouce d'épaiſſeur ſur plus de trente pieds de longueur. Sa profondeur dans la falaiſe m'eſt inconnue ; mais avec un peu d'art on pourroit l'en détacher, & en tirer la plus ſuperbe table d'agathe qu'il y ait au monde. Par-tout où l'on trouve de ces marnes & de ces cailloux, on y trouve des coquilles en grand nombre, de ſorte que, comme la marne a été évidemment formée par leurs débris, il me paroît très-vraiſemblable que les cailloux l'ont été par la ſubſtance

même des poissons qui y étoient renfermés. Cette opinion paroîtra moins extraordinaire, si on observe que beaucoup de cornes d'ammon & d'univalves fossiles, qui par leurs formes ont résisté à la pression des terres, & qui n'en ayant point été comprimées, n'ont pas mis dehors, comme les bivalves, la matiere animale qu'elles renfermoient, la font voir au-dedans sous la forme de cristaux, dont on les trouve communément remplies, tandis que les bivalves en sont totalement privées. Je présume que les substances animales de ces dernieres, confondues avec leurs débris; ont formé les différentes pâtes colorées des marbres, & leur ont donné la dureté & le poli dont ces marbres sont susceptibles. Cette matiere se présente, même dans les coquillages vivans, avec les caracteres de l'agathe, comme on peut le voir dans plusieurs nacres, & entr'autres, dans le bouton demi-transparent & très-dur qui termine celle qu'on appelle *la harpe*. Enfin, cette substance lapidifique se trouve encore dans les animaux terrestres; car j'ai vu en Silésie des œufs d'une espece de bécasse qu'on y estime beaucoup, non-seulement parce qu'ils sont très-délicats à manger, mais parce que, lorsqu'ils sont secs, leur glaire devient dure comme un caillou, & susceptible d'un si beau poli, qu'on les taille & qu'on les monte en bagues.

Je pourrois m'étendre sur l'impossibilité géométrique que notre globe ait pu être détaché de celui du soleil par le passage d'une comete, parce qu'il auroit dû, suivant l'hypothese même de cette impulsion, être entraîné dans la sphere d'attraction de la comete, ou être ramené dans celle du soleil. A la vérité, il est resté dans celle de cet astre; mais il n'est pas aisé de concevoir comment il ne s'en est pas rapproché davantage, & comment il s'en tient à-peu-près à trente-deux millions de lieues; sans qu'aucune comete l'empêche de retourner à l'endroit d'où il est parti. Le soleil, dit-on, a une force centrifuge. Le globe de la terre doit donc s'en écarter. Non, ajoute-t-on, parce que la terre tend toujours vers lui. Elle a donc perdu la force centrifuge qui devoit adhérer à sa nature, comme étant une portion du soleil. Je pourrois m'étendre encore sur l'impossibilité physique que la terre puisse renfermer dans son sein tant de matieres hétérogenes, sortant d'un corps aussi homogene que le soleil; & faire voir qu'elles ne peuvent en aucune façon être considérées comme des débris de matieres solaires & vitrifiables, (si tant est que nous puissions avoir une idée des matieres d'où sort la lumiere,) puisque quelques-uns de nos élémens terrestres, tels que l'eau & le feu, sont absolument incompatibles. Mais je m'en tien-

drai au refroidissement qu'on attribue à la terre, parce que les témoignages dont on appuie cette opinion, sont à la portée de tous les hommes, & importent à leur sécurité. Si la terre se refroidit, le soleil d'où on la fait sortir, doit se refroidir à proportion; & l'affoiblissement mutuel de la chaleur dans ces deux globes, doit se manifester de siecles en siecles, au moins à la surface de la terre, dans les évaporations des mers, dans la diminution des pluies, & sur-tout dans la destruction successive d'un grand nombre de plantes, qu'un simple affoiblissement de quelques degrés de chaleur fait périr aujourd'hui, lorsqu'on les change de climat. Cependant, il n'y a pas une seule plante de perdue de celles qui étoient connues de Circé, la plus ancienne des botanistes, dont Homere nous a en quelque sorte conservé l'herbier. Les plantes chantées par Orphée, existent encore avec leurs vertus. Il n'y en a pas même une seule qui ait perdu quelque chose de son attitude. La jalouse Clytie se tourne toujours vers le soleil; & le beau fils de Liriope, Narcisse, s'admire encore sur les bord des fontaines.

Tels sont les témoignages du regne végétal sur la constance de la température du globe; examinons ceux du genre humain. Il y a des habitans de la Suisse qui se sont apperçus, disent-ils, d'un accrois-

sement progressif de glaces dans leurs montagnes. Je pourrois leur opposer d'autres observateurs modernes qui, pour faire leur cour à des princes du nord, prétendent, avec aussi peu de fondement, que le froid y a diminué, parce que ces princes y ont fait abattre des forêts; mais je m'en tiendrai au témoignage des anciens, qui sur ce point ne vouloient flatter personne. Si le refroidissement de la terre est sensible dans la vie d'un homme, il doit l'être bien davantage dans la vie du genre humain: or, toutes les températures décrites par les historiens les plus anciens, comme celle de l'Allemagne par Tacite, des Gaules par César, de la Grece par Plutarque, de la Thrace par Xénophon, sont précisément les mêmes aujourd'hui que de leur tems. Le livre de l'Arabe Job, que l'on croit être plus ancien que Moyse, lequel contient des connoissances de la nature beaucoup plus profondes qu'on ne le pense, & dont les plus communes nous étoient inconnues il y a deux siecles, parle fréquemment de la chûte des neiges dans son pays, qui étoit vers le trentieme degré de latitude nord. Le mont Liban porte dans la plus haute antiquité le nom arabe de *Liban*, qui signifie blanc, à cause des neiges dont son sommet est couvert en tout tems. Homere rapporte qu'il neigeoit à Ithaque quand Ulysse y arriva, ce qui l'obligea d'emprun-

ter un manteau du bon Eumée. Si, depuis trois mille ans & davantage, le froid eût été chaque année en croissant dans tous ces climats, il devroit y être aujourd'hui aussi long & aussi rude que dans le Groenland. Mais le Liban & les hautes provinces de l'Asie, ont conservé la même température. La petite île d'Ithaque se couvre encore en hiver de frimats; & elle porte, comme du tems de Télémaque, des lauriers & des oliviers.

ETUDE CINQUIEME.

Réponse aux objections contre la Providence, tirées des désordres du regne végétal.

LA terre est, dit-on, un jardin fort mal ordonné. Des hommes d'esprit qui n'ont point voyagé, se sont plu à nous la peindre sortant des mains de la nature, comme si les géans y eussent combattu. Ils nous ont représenté ses fleuves vaguant çà & là, ses marais fangeux, les arbres de ses forêts renversés, ses campagnes couvertes de roches, de ronces & d'épines, tous ses chemins rendus impraticables, toutes ses cultures devenues l'effort du génie. J'avoue que ces tableaux, quoique pittoresques, m'ont quelquefois attristé, parce qu'ils me donnoient de la méfiance de l'Auteur de la nature. On avoit beau supposer d'ailleurs qu'il avoit comblé l'homme de bienfaits; il avoit oublié un de nos premiers besoins, s'il avoit négligé de prendre soin de notre habitation.

Les inondations des fleuves, telles que celles de l'Amazone, de l'Orenoque & de quantité d'autres, sont périodiques. Elles fument les terres qu'elles submergent. On sait d'ailleurs que les bords de

ces fleuves étoient peuplés de nations avant les établissemens des Européens : elles tiroient beaucoup d'utilité de leurs débordemens, soit par l'abondance des pêches, soit par les engrais de leurs champs. Loin de les considérer comme des convulsions de la nature, elle les regardoient comme des bénédictions du ciel, ainsi que les Egyptiens considéroient les inondations du Nil. Etoit-ce donc un spectacle si déplaisant pour elles, de voir leurs profondes forêts coupées de longues allées d'eau qu'elles pouvoient parcourir sans peine, en tout sens, dans leurs pirogues, & dont elles recueilloient les fruits avec la plus grande facilité ? Quelques peuplades même, comme celles de l'Orenoque, déterminées par ces avantages, avoient pris l'usage étrange d'habiter les sommets des arbres, & de chercher sous leur feuillage, comme les oiseaux, des logemens, des vivres & des forteresses. Quoi qu'il en soit, la plupart d'entre elles n'habitoient que les bords des fleuves, & les préféroient aux vastes déserts qui les environnoient & qui n'étoient point exposés aux inondations.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre bled. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivieres, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau,

d'équarrir nos parterres & même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre, comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main, que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes ; nous plantons des peupliers & des tilleuls sur des rochers ; nous mettons des vignobles dans des vallées, & des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellemens sont bientôt confondus sous le niveau général des continens, & toutes ces cultures humaines disparoissent sous celles de la nature. Les pieces d'eau se changent en marais, les murs de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés & les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglois ; des foules épaisses de graminées & de trefles se réunissent autour des arbres de Judée ; les ronces de chien y grimpent avec leurs crochets comme si elles y montoient à l'assaut ; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des Naïades, & des forêts de roseaux, des forges de Vulcain ; des plaques verdâtres de minium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres mê-

mes assiegent le château ; les cérisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, & dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est foible, quand il lutte contre celui de la nature.

Je n'ai pas eu le bonheur, comme les premiers marins qui découvrirent des îles inhabitées, de voir des terres sortir pour ainsi dire de ses mains ; mais j'en ai vu des portions assez peu altérées pour être persuadé que rien alors ne devoit égaler leurs beautés virginales. Elles ont influé sur les premieres relations qui en ont été faites, & elles y ont répandu une fraîcheur, un coloris, & je ne sais quelle grace naïve qui les distinguera toujours avantageusement, malgré leur simplicité, des descriptions savantes qu'on en a faites dans les derniers tems. C'est à l'influence de ces premiers aspects que j'attribue les grands talens des premiers écrivains qui ont parlé de la nature, & l'enthousiasme sublime dont Homere & Orphée ont rempli leurs poésies. Parmi les modernes, l'historien de l'Amiral Anson, Cook, Banks, Solander & quelques autres, nous ont décrit plusieurs de ces sites naturels dans les îles de Tinian, de Mas-

so, de Juan Fernandès & de Taïti, qui ont ravi tous les gens de goût, quoique ces îles eussent été dégradées en partie par les Indiens & par les Espagnols.

Je n'ai vu que des pays fréquentés par les Européens & désolés par la guerre ou par l'esclavage, mais je me rappellerai toujours avec plaisir deux de ces sites, l'un en deçà du tropique du capricorne, l'autre au-delà du 60e. degré nord. Malgré mon insuffisance, je vais essayer d'en tracer une esquisse, afin de donner au moins une idée de la maniere dont la nature dispose ses plans dans des climats ainsi opposés.

Le premier étoit une partie alors inhabitée de l'île de France, de quatorze lieues d'étendue, qui m'en parut la plus belle portion, quoique les noirs Marons, qui s'y refugient, y eussent coupé, sur les rivages de la mer, des lataniers avec lesquels ils fabriquent des ajoupa, & dans les montagnes des palmistes dont ils mangent les sommités, & des liannes dont ils font des filets pour la pêche. Il dégradent aussi les bords des ruisseaux en y fouillant les oignons de nymphæa dont ils vivent, & ceux mêmes de la mer dont ils mangent sans exception toutes les especes de coquillages, qu'ils laissent çà & là sur les rivages par grands amas brûlés. Malgré ces désordres, cette portion de l'île avoit conservé des traits de son an-

tique beauté. Elle eſt expoſée au vent perpétuel du ſud-eſt, qui empêche les forêts qui la couvrent de s'étendre juſqu'au bord de la mer; mais une large liſiere de gazon d'un beau vert gris qui l'environne, en facilite la communication tout autour, & s'harmonie d'un côté avec la verdure des bois, & de l'autre avec l'azur des flots. La vue ſe trouve ainſi partagée en deux aſpects, l'un terreſtre & l'autre maritime. Celui de la terre préſente des collines qui fuient les unes derriere les autres en amphithéatre, & dont les contours, couverts d'arbres en pyramides, ſe profilent avec majeſté ſur la voûte de cieux. Au-deſſus de ces forêts s'éleve comme une ſeconde forêt de palmiſtes, qui balancent au-deſſus des vallées ſolitaires leurs longues colonnes couronnées d'un panache de palmes & ſurmontée d'une lance. Les montagnes de l'intérieur préſentent au loin des plateaux de rochers garnis de grands arbres & de liannes pendantes qui flottent, comme des draperies, au gré des vents. Elles ſont ſurmontées de hauts pitons autour deſquels ſe raſſemblent ſans ceſſe des nuées pluvieuſes: & lorſque les rayons du ſoleil les éclairent, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel ſe peindre ſur leurs eſcarpemens, & les eaux des pluies couler ſur leurs flancs bruns, en nappes brillantes de criſtal ou en long filets d'argent. Aucun obſ-

tacle n'empêche de parcourir les bords qui tapiſſent leurs flancs & leurs baſes ; car les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, préſentent le long de leurs rives des liſieres de ſable ou de larges plateaux de roches qu'ils ont dépouillés de leurs terres. De plus, ils fraient un libre paſſage depuis leurs ſources juſqu'à leurs embouchures, en détruiſant les arbres qui croîtroient dans leurs lits & en fertiliſant ceux qui naiſſent ſur leurs bords ; & ils ménagent au-deſſus d'eux, dans tout leurs cours, de grandes voûtes de verdure qui fuient en perſpective & qu'on apperçoit des bords de la mer. Des liannes s'entrelacent dans les ceintres de ces voûtes, aſſurent leurs arcades contre les vents, & les décorent de la maniere la plus agréable, en oppoſant à leurs feuillages d'autres feuillages, & à leur verdure des guirlandes de fleurs brillantes ou de gouſſes colorées. Si quelque arbre tombe de vétuſté, la nature, qui hâte par-tout la deſtruction de tous les êtres inutiles, couvre ſon tronc de capillaires du plus beau vert, & d'agarics ondés de jaune, d'aurore & de pourpre, qui ſe nourriſſent de ſes débris. Du côté de la mer, le gazon qui termine l'île eſt parſemé çà & là de boſquets de lataniers, dont les palmes, faites en éventail & attachées à des queues ſouples, rayonnent en l'air comme des ſoleils de verdure. Ces lataniers s'avancent juſ-

ques dans la mer ſur les caps de l'île, avec les oiſeaux de terre qui les habitent, tandis que de petites baies, où nagent une multitude d'oiſeaux de marine, & qui ſont pour ainſi dire pavées de madrépores couleur de fleur de pêcher, de roches noires couvertes de nérittes couleur de roſes, & de toutes ſortes de coquillages, pénétrent dans l'île, & réfléchiſſent, comme des miroirs, tous les objets de la terre & des cieux. Vous croiriez y voir les oiſeaux voler dans l'eau & les poiſſons nager dans les arbres, & vous diriez du mariage de la Terre & de l'Océan qui entrelacent & confondent leurs domaines. Dans la plupart même des îles inhabitées, ſituées entre les tropiques, on a trouvé, lorſqu'on en a fait la découverte, les bancs de ſable qui les environnent remplis de tortues qui y venoient faire leur ponte, & des flamans couleur de roſe qui reſſemblent ſur leurs nids à des brandons de feu. Elles étoient encore bordées de mangliers couverts d'huîtres, qui oppoſoient leurs feuillages flottans à la violence des flots, & des cocotiers chargés de fruits, qui, s'avançant juſques dans la mer le long des reſcifs, préſentoient aux navigateurs l'aſpect d'une ville avec ſes remparts & ſes avenues, & leur annonçoient de loin les aſyles qui leur étoient préparés par le dieu des mers. Ces divers genres de beauté ont dû être com-

muns à l'île de France comme à beaucoup d'autres îles, & ils auront sans doute été détruits per les besoins des premiers marins qui y ont abordé. Tel est le tableau bien imparfait d'un pays dont les anciens philosophes jugeoient le climat inhabitable, & dont les philosophes modernes regardent le sol comme une écume de l'Océan ou des volcans.

Le second lieu agreste que j'ai vu, étoit dans la Finlande Russe, lorsque j'étois employé, en 1764, à la visite de ses places avec les généraux du corps du Génie, dans lequel je servois. Nous voyagions entre la Suede & la Russie, dans des pays si peu fréquentés, que les sapins avoient poussé dans le grand chemin de démarcation qui sépare leur territoire. Il étoit impossible d'y passer en voiture, & il fallut y envoyer des paysans pour les couper, afin que nos équipages pussent nous suivre. Cependant nous pouvions pénétrer par-tout à pied & souvent à cheval, quoiqu'il nous fallût visiter les détours, les sommets & les plus petits recoins d'un grand nombre de rochers, pour en examiner les défenses naturelles, & que la Finlande en soit si couverte, & que les anciens géographes lui en ont donné le surnom de *Lapidosa*. Non-seulement ces rochers y sont répandus en grands blocs à la surface de la terre, mais les vallées & les collines toutes entieres y sont, en beaucoup d'en-

droits, formées d'une ſeule piece de roc vif. Ce roc eſt un granite tendre qui s'exfolie, & dont les débris fertiliſent les plantes en même tems que ſes grandes maſſes les abritent contre les vents du nord, & réfléchiſſent ſur elles les rayons du ſoleil par leurs courbures & par les particules de mica dont il eſt rempli. Les fonds de ces vallées étoient tapiſſés de longues liſieres de prairies qui facilitent partout la communication. Aux endroits où elles étoient de roc tout pur, comme à leur naiſſance, elles étoient couvertes d'une plante appelée *Kloukva*, qui ſe plaît ſur les rochers. Elle ſort de leurs fentes, & ne s'éleve gueres à plus d'un pied & demi de hauteur; mais elle trace de tous côtés, & s'étend fort loin. Ses feuilles & ſa verdure reſſemblent à celles du buis, & ſes rameaux ſont parſemés de fruits rouges bons à manger, ſemblables à des fraiſes. Des ſapins, des bouleaux & des ſorbiers végétoient à merveille ſur les flancs de ces collines, quoique ſouvent ils y trouvaſſent à peine aſſez de terre pour y enfoncer leurs racines. Les ſommets de la plupart de ces collines de roc, étoient arrondis en forme de calotte, & rendus tout luiſans par des eaux qui ſuintoient à travers de longues fêlures qui les ſillonnoient. Pluſieurs de ces calottes étoient toutes nues, & ſi gliſſantes, qu'à peine pouvoient-on y marcher. Elles étoient couronnées tout autour d'une

large ceinture de mousses d'un verd d'émeraude, d'où sortoient çà & là une multitude infinie de champignons de toutes les formes & de toutes les couleurs. Il y en avoit de faits comme de gros étuis couleur d'écarlate, piquetés de points blancs; d'autres de couleur d'orange, formés en parasols, d'autres jaunes comme du safran, & alongés comme des œufs. Il y en avoit du plus beau blanc & si bien tournés en rond, qu'on les eût pris pour des dames d'ivoire. Ces mousses & ses champignons se répandoient le long des filets d'eau qui couloient des sommets de ces collines de roc, s'étendoient en longs rayons jusqu'à travers les bois dont leurs flancs étoient couverts, & venoient border leurs lisieres en se confondant avec une multitude de fraisiers & de framboisiers. La nature, pour dédommager ce pays de la rareté des fleurs apparentes qu'il produit en petit nombre, en a donné les parfums à plusieurs plantes, telles qu'au calamus aromaticus, au bouleau qui exhale, au printems une forte odeur de rose, & au sapin dont les pommes sont odorantes. Elle a répandu de même les couleurs les plus agréables & les plus brillantes des fleurs sur les végétations les plus communes, telles que sur les cônes de mélese qui sont d'un beau violet, sur les graines écarlates du sorbier, sur les mousses, les champignons, & même sur les choux-raves. Voici ce que dit, à

l'occaſion de ces derniers végétaux, l'exact Corneille le Bruyn dans ſon voyage à Archangel : (1) « Pendant le ſéjour que » nous fîmes *chez les Samoïedes*, on nous » apporta pluſieurs ſortes de navets de dif- » férentes couleurs, d'une beauté ſurpre- » nante. Il y en avoit de violets, comme » les prunes parmi nous, de gris, de blancs » & de jaunâtres, tous tracés d'un rouge » ſemblable au vermillon ou à la plus belle » laque, & auſſi agréable à la vue qu'un » œillet. J'en peignis quelques-uns à l'eau » ſur du papier, & en envoyai en Hol- » lande, dans une boîte remplie de ſable » ſec, à un de mes amis, amateur de ces » ſortes de curioſités. Je portai ceux que » j'avois peints à Archangel, où on ne » pouvoit croire qu'ils fuſſent d'après na- » ture, juſqu'à ce que j'eus produit les » navets mêmes : marque qu'on n'y fait » gueres d'attention à ce que la nature » y peut former de rare & de cu- » rieux ».

Je penſe que ces navets ſont des choux-raves, dont les raves croiſſent au-deſſus de la terre. Du moins je le préſume, par le deſſin même qu'en donne Corneille le Bruyn, & parce que j'en ai vu de pareils en Finlande ; ils ont un goût ſupérieur à celui de nos choux, & ſemblable à celui des culs d'artichaux. J'ai

(1) Tom. 3, p. 21.

rapporté

rapporté ces témoignages d'un peintre, & d'un peintre Hollandois, sur la beauté de ces couleurs, pour détruire le préjugé où l'on est, que ce n'est qu'aux Indes où le soleil colore magnifiquement les végétaux. Mais rien n'égale, à mon avis, le beau vert des plantes du Nord, au printems. J'y ai souvent admiré celui des bouleaux, des gazons & des mousses dont quelques-unes sont glacées de violet & de pourpre. Les sombres sapins même se festonnent alors du vert le plus tendre; & lorsqu'ils viennent à jeter, de l'extrêmité de leurs rameaux, des touffes jaunes d'étamines, ils paroissent comme de vastes pyramides toutes chargées de lampions. Nous ne trouvions nul obstacle à marcher dans leurs forêts. Quelquefois nous y rencontrions des bouleaux renversés & tout vermoulus; mais en mettant les pieds sur leur écorce, elle nous supportoit comme un cuir épais. Le bois de ces bouleaux pourrit fort vîte, & leur écorce, qu'aucune humidité ne peut corrompre, est entraînée, à la fonte des neiges, dans les lacs sur lesquels elle surnage tout d'une piece. Quant aux sapins, lorsqu'ils tombent, l'humidité & les mousses les détruisent en fort peu de tems. Ce pays est entre-coupé de grands lacs qui présentent par-tout de nouveaux moyens de communication, en pénétrant par leurs longs golfes dans les terres, & offrent

un nouveau genre de beauté, en réfléchiſſant dans leurs eaux tranquilles, les orifices des vallées, les collines mouſſeuſes, & les ſapins inclinés ſur les promontoires de leurs rivages.

Il ſeroit difficile de rendre le bon accueil que nous recevions dans les habitations ſolitaires de ces lieux. Leurs maîtres s'efforçoient, par toutes ſortes de moyens de nous y retenir pluſieurs jours. Ils envoyoient, à dix & quinze lieues de là, inviter leurs amis & leurs parens pour nous tenir compagnie. Les jours & les nuits ſe paſſoient en danſes & en feſtins. Dans les villes, les principaux habitans nous traitoient tour à tour. C'eſt au milieu de ces fêtes hoſpitalieres que nous avons parcouru les villes de la pauvre Finlande, Wibourg, Villemanſtrand, Frédérikſham, Niſlot, &c. Le château de cette derniere eſt ſitué ſur un rocher au dégorgement du lac Kiemen qui l'environne de deux cataractes. De ſes plates-formes, on apperçoit la vaſte étendue de ce lac. Nous dînâmes dans l'une de ſes quatre tours, dans une petite chambre éclairée par des fenêtres qui reſſembloient à des meurtrieres. C'étoit la même chambre où vécut long-tems l'infortuné Ivan, qui deſcendit du trône de Ruſſie à l'âge de deux ans & demi. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre ſur l'influence que les idées morales peuvent répandre ſur les payſages.

Les plantes ne sont donc pas jetées au hasard sur la terre ; & quoiqu'on n'ait encore rien dit sur leur ordonnance en général dans les divers climats, cette simple esquisse suffit pour faire voir qu'il y a de l'ordre dans leur ensemble. Si nous examinons de même, superficiellement, leur développement, leur attitude & leur grandeur, nous verrons qu'il y a autant d'harmonie dans l'agrégation de leurs parties, que dans celle de leurs espèces. Elles ne peuvent, en aucune maniere, être considérées comme des productions méchaniques du chaud & du froid, de la séchefesse & de l'humidité. Les systêmes de nos sciences nous ont ramenés précisément aux opinions qui jetterent les peuples barbares dans l'idolâtrie, comme si la fin de nos lumieres devoit être le commencement & le retour de nos ténebres. Voici ce que leur reproche l'auteur du livre de la Sagesse : *Aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam rectores orbis terrarum deos putaverunt* (1). « Ils se sont imaginés que le » feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, » ou l'influence des étoiles, ou la mer, » ou le soleil & la lune, régissoient la terre, » & en étoient les dieux. »

Toutes ces causes physiques réunies

(1) *Sapientiæ* cap. XIII, ℣. 12.

n'ont pas ordonné le port d'une feule mouffe. Pour nous en convaincre, commençons par examiner la circulation des plantes. On a pofé, comme un principe certain, que leurs feves montoient par leur bois & redefcendoient par leurs écorces. Je n'oppoferai aux expériences qu'on en a rapportées, qu'un grand maronnier des Tuileries, voifin de la terraffe des Feuillans, qui, depuis plus de vingt ans, n'a point d'écorce autour de fon pied, & qui cependant eft plein de vigueur. Plufieurs ormes des boulevards font dans le même cas. D'un autre côté, on voit de vieux faules caverneux qui n'ont point du tout de bois. D'ailleurs, comment peut-on appliquer ce principe à la végétation d'une multitude de plantes, dont les unes n'ont que des tubes, & d'autres n'ont point du tout d'écorce & ne font revêtues que de pellicules feches ?

Il n'y a pas plus de vérité à fuppofer qu'elles s'élevent en ligne perpendiculaire, & qu'elles font déterminées à cette direction, par l'action des colonnes de l'air. Quelques-unes, à la vérité, la fuivent, comme le fapin, l'épi de bled, le rofeau. Mais un bien plus grand nombre s'en écarte, tels que les volubiles, les vignes, les liannes, les haricots, &c... D'autres montent verticalement, & étant parvenues à une certaine hauteur, en plein air, fans éprouver aucun obftacle, fe four-

chent en plusieurs tiges, & étendent horizontalement leurs branches, comme les pommiers; ou les inclinent vers la terre, comme les sapins; ou les creusent en forme de coupe, comme les sassafras; ou les arrondissent en tête de champignon, comme les pins; ou les dressent en obélisque, comme les peupliers; ou les tournent en laine de quenouille, comme les cyprès; ou les laissent flotter au gré des vents, comme les bouleaux. Toutes ces attitudes se voient sous le même rumb de vent. Il y en a même qui adoptent des formes auxquelles l'art des jardiniers auroit bien de la peine à les assujettir. Tel est le badamier des Indes, qui croît en pyramide comme le sapin, & la porte, divisée par étages, comme un roi d'échecs. Il y a des plantes très-vigoureuses qui, loin de suivre la ligne verticale, s'en écartent au moment même où elles sortent de la terre. Telle est la fausse patate des Indes, qui aime à se traîner sur le sable des rivages des pays chauds, dont elle couvre des arpens entiers. Tel est encore le rotin de la Chine, qui croît souvent aux mêmes endroits. Ces plantes ne rampent point par foiblesse. Les scions du rotin sont si forts, qu'on en fait à la Chine des cables pour les vaisseaux; & lorsqu'ils sont sur la terre, les cerfs s'y prennent tout vivans sans pouvoir s'en dépêtrer. Ce sont des filets dressés par la

nature. Je ne finirois pas ſi je voulois parcourir ici les différens ports des végétaux; ce que j'en ai dit ſuffit pour montrer qu'il n'y en a aucun qui ſoit dirigé par la colonne verticale de l'air. On a été induit à cette erreur, parce qu'on a ſuppoſé qu'ils cherchoient le plus grand volume d'air, & cette erreur de phyſique en a produit une autre en géométrie; car, dans cette ſuppoſition, ils devroient ſe jeter tous à l'horiſon, parce que la colonne d'air y eſt beaucoup plus conſidérable qu'au zénith. Il faut de même ſupprimer les conſéquences qu'on en a tirées & qu'on a poſées comme des principes de juriſprudence pour le partage des terres, dans des livres vantés de mathématique, tel que celui-ci, *qu'il ne croît pas plus de bois ni plus d'herbes ſur la pente d'une montagne, qu'il n'en croîtroit ſur ſa baſe.* Il n'y a pas de bûcheron ni de faneur qui ne vous démontre le contraire par l'expérience.

Les plantes, dit-on, ſont des corps méchaniques. Eſſayez de faire un corps auſſi mince, auſſi tendre, auſſi fragile que celui d'une feuille qui réſiſte des années entieres aux vents, aux pluies, à la gelée & au ſoleil le plus ardent. Un eſprit de vie, indépendant de toutes les latitudes, régit les plantes, les conſerve & les reproduit. Elles réparent leurs bleſſures, & elles recouvrent leurs plaies de nouvelles écorces. Les pyramides de

l'Égypte s'en vont en poudre, & les graminées du tems des Pharaons subsistent encore. Que de tombeaux Grecs & Romains, dont les pierres étoient ancrées de fer, ont disparu! Il n'est resté, autour de leurs ruines, que les cyprès qui les ombrageoient. C'est le soleil, dit-on, qui donne l'existence aux végétaux, & qui l'entretient. Mais ce grand agent de la nature, tout puissant qu'il est, n'est pas même la cause unique & déterminante de leur développement. Si sa chaleur invite la plupart de ceux de nos climats à ouvrir leurs fleurs, elle en oblige d'autres à les fermer. Tels sont, dans ceux-ci, la belle-de-nuit du Pérou, & l'arbre triste des Moluques qui ne fleurissent que la nuit. Son éloignement même de notre hémisphere n'y détruit point la puissance de la nature. C'est alors que végetent la plupart des mousses qui tapissent les rochers d'un vert d'émeraude, & que les troncs des arbres se couvrent, dans les lieux humides, de plantes imperceptibles à la vue, appelées minium & lichen, qui les font paroître au milieu des glaces, comme des colonnes de bronze vert. Ces végétations, au plus fort de l'hiver, détruisent tous nos raisonnemens sur les effets universels de la chaleur, puisque des plantes d'une organisation si délicate, semblent avoir besoin, pour se développer, de la plus

douce température. La chûte même des feuilles, que nous regardons comme un effet de l'abſence du ſoleil, n'eſt point occaſionnée par le froid. Si les palmiers les conſervent toute l'année dans le midi, les ſapins les gardent au nord en tout tems. A la vérité, les bouleaux, les mélezes & pluſieurs autres eſpeces d'arbres les perdent dans le nord à l'entrée de l'hiver; mais ce dépouillement arrive auſſi à d'autres arbres dans le midi. Ce ſont, dit-on, les réſines qui conſervent dans le nord celles des ſapins; mais le méleze qui eſt réſineux, y laiſſe tomber les ſiennes; & le filaria, le lierre, l'alaterne & pluſieurs autres eſpeces qui ne le ſont point, les gardent chez nous toute l'année. Sans recourir à des cauſes méchaniques, dont les effets ſe contrediſent toujours dès qu'on veut les généraliſer, pourquoi ne pas reconnoître dans ces variétés de la végétation, la conſtance d'une Providence? Elle a mis au midi des arbres toujours verts, & leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y eſt encore venue au ſecours des animaux en les couvrant de robes à poil ras, afin de les vêtir à la légere; & elle a tapiſſé la terre qu'ils habitent, de fougeres & de lianes vertes, afin de les tenir fraîchement. Elle n'a pas oublié les beſoins des animaux du nord: elle

a donné à ceux-ci pour toits, les sapins toujours verts, dont les pyramides hautes & touffues écartent les neiges de leurs pieds, & dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en apperçoit le tronc; pour litieres, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, & les feuilles molles & seches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison; enfin pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres qui sont alors en pleine maturité. Elle y a ajouté çà & là les grappes rouges de sorbiers, qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asyles; en sorte que les perdrix, les coqs de bruyere, les oiseaux de neige, les lievres, les écureuils trouvent souvent à l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir & se tenir fort chaudement.

Mais un des plus grands bienfaits de la Providence envers les animaux du nord, est de les avoir revêtus de robes fourrées de poils longs & épais, qui croissent précisément en hiver, & qui tombent en été. Les naturalistes, qui regardent les poils des animaux comme des especes de végétations, ne manquent pas d'expliquer leurs accroissemens, par la chaleur. Ils confirment leur systême

par l'exemple de la barbe & des cheveux de l'homme, qui croissent rapidement en été. Mais je leur demande pourquoi, dans les pays froids, les chevaux qui y sont ras en été, se couvrent en hiver d'un poil long & frisé comme la laine des moutons ? A cela ils répondent que c'est la chaleur intérieure de leurs corps augmentée par l'action extérieure du froid qui produit cette merveille. Fort bien. Je pourrois leur objecter que le froid ne produit pas cet effet sur la barbe & sur les cheveux de l'homme, puisqu'il retarde leur accroissement ; que de plus, dans les animaux revétus en hiver par la Providence, les poils sont beaucoup plus longs & plus épais aux endroits de leurs corps qui ont le moins de chaleur naturelle, tels qu'à la queue qui est très-touffue dans les chevaux, les martes, les renards & les loups, & que ces poils sont courts & rares aux endroits où elle est la plus grande, comme au ventre. Leurs dos, leurs oreilles, & souvent même leurs pattes, sont les parties de leurs corps les plus couvertes de poil. Mais je me contente de leur proposer cette derniere objection : la chaleur extérieure & intérieure d'un lion d'Afrique doit être au moins aussi ardente que celle d'un loup de Sibérie ; pourquoi le premier est-il à poil ras, tandis que le second est velu jusqu'aux yeux ?

Le froid, que nous regardons comme un des plus grands obstacles de la végétation, est aussi nécessaire à certaines plantes que la chaleur l'est à d'autres. Si celles du midi ne sauroient croître au nord, celles du nord ne réussissent pas mieux au midi. Les Hollandois ont fait de vaines tentatives pour élever des sapins au cap de Bonne-Espérance, afin d'avoir des mâtures de vaisseaux qui se vendent très-cher aux Indes. Plusieurs habitans ont fait à l'île de France des essais inutiles pour y faire croître la lavande, la marguerite des prés, la violette, & d'autres herbes de nos climats tempérés. Alexandre, qui transplantoit les nations à son gré, ne put jamais venir à bout de faire venir le lierre de la Grece dans le territoire de Babylone (1), quoiqu'il eût grande envie de jouer aux Indes le personnage de Bacchus avec tout son costume. Je crois cependant qu'on pourroit venir à bout de ces transmigrations végétales, en employant au midi des glacieres pour les plantes du nord, comme on emploie dans le nord des poëles pour les plantes du midi. Je ne pense pas qu'il y ait un seul endroit sur le globe, où, avec un peu d'industrie, on ne puisse se procurer de la glace comme on s'y procure du sel. Je n'ai trouvé nulle part de température aussi chaude que celle de l'île

(1) Voyez Plutarque & Pline.

de Malte, quoique j'aie paſſé deux fois la ligne, & que j'aie vécu à l'île de France, où le ſoleil monte deux fois par an au zénith. Le ſol de Malte eſt formé de collines de pierres blanches, qui réfléchiſſent les rayons du ſoleil avec tant de force, que la vue en eſt ſenſiblement affectée ; & quand le vent d'Afrique, appelé Syroco, qui part des ſables du Zara pour aller fondre les glaces du nord, vient à paſſer ſur cette île, l'air y eſt auſſi chaud que l'haleine d'un four. Je me rappelle que dans ces jours-là il y avoit un Neptune de bronze ſur le bord de la mer, dont le métal devenoit ſi brûlant, qu'à peine on y pouvoit tenir la main. Cependant, on apportoit dans l'île, de la neige du mont Etna, qui eſt à ſoixante lieues de là ; on la conſervoit pendant des mois entiers dans des ſouterrains ſur de la paille, & elle ne valoit que deux liards la livre ; encore y étoit-elle affermée. Puiſqu'on peut avoir de la neige à Malte dans la canicule, je crois qu'on peut s'en procurer dans tous les pays du monde. D'ailleurs la nature, comme nous l'avons vu, a multiplié les montagnes à glaces dans le voiſinage des pays chauds. On pourra peut-être me reprocher d'indiquer ici des moyens d'accroître le luxe : mais, puiſque le peuple ne vit plus que du luxe des riches, celui-ci peut tourner au moins au profit des ſciences naturelles.

Il s'en faut beaucoup que le froid soit l'ennemi de toutes les plantes, puisque ce n'est que dans le nord que l'on trouve les forêts les plus élevées & les plus étendues qu'il y ait sur la terre. Ce n'est qu'au pied des neiges éternelles du mont Liban, que le cedre, le roi des végétaux, s'éleve dans toute sa majesté. Le sapin, qui est, après lui, l'arbre le plus grand de nos forêts, ne vient à une hauteur prodigieuse, que dans les montagnes à glaces, & dans les climats froids de la Norwege & de la Russie. Pline dit que la plus grande piece de bois qu'on eût vue à Rome jusqu'à son tems, étoit une poutre de sapin de cent vingt pieds de long, & de deux pieds d'équarrissage aux deux bouts, que Tibere avoit fait venir des froides montagnes de la Voltoline en Piémont, & que Néron employa à son amphithéatre. Jugez, dit-il, quelle devoit être la longueur de l'arbre entier, par ce qu'on en avoit coupé. Cependant, comme je crois que Pline parle des pieds romains, qui sont de la même grandeur que ceux du Rhin, il faut diminuer cette dimension d'un douzieme à-peu-près. Il cite encore le mât de sapin du vaisseau qui apporta d'Egypte l'obélisque que Caligula fit mettre au Vatican; ce mât avoit quatre brasses de tour. Je ne sais d'où on l'avoit tiré. Pour moi, j'ai vu en Russie des sapins, auprès desquels ceux de nos

climats tempérés ne ſont que des avortons. J'en ai vu, entre autres, deux tronçons entre Pétersbourg & Moſcou, qui ſurpaſſoient en groſſeur les plus gros mâts de nos vaiſſeaux de guerre, quoique ceux-ci ſoient faits de pluſieurs pieces. Ils étoient coupés du même arbre, & ſervoient de montant à la porte de la baſſe-cour d'un payſan. Les bateaux qui apportent du lac de Ladoga des proviſions à Pétersbourg, ne ſont guere moins grands que ceux qui remontent de Rouen à Paris. Ils ſont conſtruits de planches de ſapin de deux à trois pouces d'épaiſſeur, quelquefois de deux pieds de large, & qui ont de longueur toute celle du bateau. Les charpentiers Ruſſes des cantons où on les bâtit, ne font d'un arbre qu'une ſeule planche, le bois y étant ſi commun, qu'ils ne ſe donnent pas la peine de le ſcier. Avant que j'euſſe voyagé dans les pays du Nord, je me figurois, d'après les loix de notre phyſique, que la terre devoit y être dépouillée de végétaux par la rigueur du froid. Je fus fort étonné d'y voir les plus grands arbres que j'euſſe vu de ma vie, & placés ſi près les uns des autres, qu'un écureuil pourroit parcourir une bonne partie de la Ruſſie, ſans mettre pied à terre, en ſautant de branches en branches. Cette forêt de ſapins couvre la Finlande, l'Ingrie, l'Eſtonie, tout l'eſpace compris entre Pétersbourg

& Moſcou, & de là s'étend ſur une grande partie de la Pologne, où les chênes commencent à paroître, comme je l'ai obſervé moi-même en traverſant ces pays. Mais ce que j'en ai vu, n'en eſt que la moindre partie, puiſqu'on ſait qu'elle s'étend depuis la Norwege juſqu'au Kamchatka, quelques déſerts ſablonneux exceptés, & depuis Breſlau juſqu'aux bords de la mer glaciale.

Je terminerai cet article par réfuter une erreur dont j'ai parlé dans l'Etude précédente, qui eſt que le froid a diminué dans le Nord, parce qu'on y a abattu des forêts. Comme elle a été miſe en avant par quelques-uns de nos écrivains les plus célebres, & répetée enſuite, comme c'eſt l'uſage, par la foule des autres; il eſt important de la détruire, parce qu'elle eſt très-nuiſible à l'économie rurale. Je l'ai adoptée long-tems, ſur la foi hiſtorique, & ce ne ſont point des livres qui m'en ont fait revenir : ce ſont des payſans.

Un jour d'été, ſur les deux heures après midi, étant ſur le point de traverſer la forêt d'Ivry, je vis des bergers avec leurs troupeaux, qui s'en tenoient à quelque diſtance, en ſe repoſant à l'ombre de quelques arbres épars dans la campagne. Je leur demandai pourquoi ils n'entroient pas dans la forêt pour ſe mettre, eux & leurs troupeaux, à couvert

de la chaleur. Ils me répondirent qu'il y faisoit trop chaud; & qu'ils n'y menoient leurs moutons que le matin & le soir. Cependant comme je desirois parcourir en plein jour les bois où Henri IV avoit chassé, & arriver de bonne heure à Anet pour y voir la maison de plaisance de Henri II, & le tombeau de Diane de Poitiers sa maîtresse, j'engageai l'enfant d'un de ces bergers à me servir de guide, ce qui lui fut fort aisé, car le chemin qui mene à Anet, traverse la forêt en ligne droite; & il est si peu fréquenté de ce côté-là, que je le trouvai couvert, en beaucoup d'endroits, de gazons & de fraisiers. J'éprouvai, pendant tout le tems que j'y marchai, une chaleur étouffante & beaucoup plus forte que celle qui régnoit dans la campagne. Je ne commençai même à respirer, que quand j'en fus tout-à-fait sorti, & que je fus éloigné des bords de la forêt de plus de trois portées du fusil. Au reste, ces bergers, cette solitude, ce silence des bois me parurent plus augustes, mêlés au souvenir de Henri IV, que les attributs de chasse en bronze, & les chiffres de Henri II entrelacés avec les croissans de Diane, qui surmontent, de toutes parts, les dômes du château d'Anet. Ce château royal chargé de trophées antiques d'amour, me donna d'abord un sentiment profond de plaisir & de mélancolie; ensuite il m'en inspira

de tristesse, quand je me rappelai que cet amour ne fut pas légitime; mais il me remplit à la fin de vénération & de respect, quand j'appris que, par une de ces révolutions si ordinaires aux monumens des hommes, il étoit habité par le vertueux duc de Penthievre.

J'ai depuis réfléchi sur ce que m'avoient dit ces bergers, sur la chaleur des bois, & sur celle que j'y avois éprouvée moi-même; & j'ai remarqué en effet, qu'au printems toutes les plantes sont plus précoces dans leur voisinage, & qu'on trouve des violettes en fleur sur leurs lisieres bien avant qu'on en cueille dans les plaines & sur les collines découvertes. Les forêts mettent donc les terres à l'abri du froid, dans le nord; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elles les mettent à l'abri de la chaleur dans les pays chauds. Ces deux effets opposés viennent uniquement des formes & des dispositions différentes de leurs feuilles. Dans le nord, celles des sapins, des mélezes, des pins, des cedres, des génevriers, sont petites, lustrées & vernissées; leur finesse, leurs vernis & la multitude de leurs plans réfléchissent la chaleur autour d'elles en mille manieres: elles produisent à-peu-près les mêmes effets que les poils des animaux du Nord, dont la fourrure est d'autant plus chaude, que leurs poils sont fins & lustrés. D'ailleurs, les feuilles de plusieurs especes,

comme celles des ſapins & des bouleaux, ſont ſuſpendues perpendiculairement à leurs rameaux par de longues queues mobiles, en ſorte qu'au moindre vent, elles réfléchiſſent autour d'elles les rayons du ſoleil, comme des miroirs. Au midi, au contraire, les palmiers, les talipots, les cocotiers, les bananiers, portant de grandes feuilles qui, du côté de la terre, ſont plutôt mattes que luſtrées, & qui, en s'étendant horizontalement, forment au-deſſous d'elles de grandes ombres, où il n'y a aucune réflexion de chaleur. Je conviens cependant que le défrichement des forêts diſſipe les fraîcheurs occaſionnées par l'humidité; mais il augmente les froids ſecs & âpres du nord, comme on l'a éprouvé dans les hautes montagnes de la Norwege, qui étoient autrefois cultivées, & qui ſont aujourd'hui inhabitables, parce qu'on les a totalement dépouillées de leurs bois. Ces mêmes défrichemens augmentent auſſi la chaleur dans les pays chauds, comme je l'ai obſervé à l'île de France, ſur pluſieurs côtes qui ſont devenues ſi arides depuis qu'on n'y a laiſſé aucun arbre, qu'elles ſont aujourd'hui ſans culture. L'herbe même qui y pouſſe pendant la ſaiſon des pluies, eſt en peu de tems rôtie par le ſoleil. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il eſt réſulté de la ſéchereſſe de ces côtes, le deſſechement de quantité de ruiſſeaux; car les arbres plantés ſur les hauteurs y attirent l'humi-

dité de l'air, & l'y fixent, comme nous le verrons dans l'Etude des plantes. De plus, en détruiſant les arbres qui ſont ſur les hauteurs, on ôte aux vallons leurs engrais naturels, & aux campagnes les paliſſades qui les abritent des grands vents. Ces vents déſolent tellement les cultures en quelques endroits, qu'on n'y peut rien faire croître. J'attribue à ce dernier inconvénient la ſtérilité des landes de Bretagne. En vain on a eſſayé de leur rendre leur ancienne fécondité : on n'en viendra point à bout, ſi on ne commence par leur rendre leurs abris & leur température, en y reſſemant des forêts. Mais avant tout, il faut que les payſans qui les cultivent ſoient heureux. La proſpérité d'une terre dépend, avant toutes choſes, de celle de ſes habitans.

ETUDE SIXIEME.

Réponſes aux objections contre la Providence, tirées des déſordres du regne animal.

NOus continuerons de parler de la fécondité des terres du Nord, pour détruire le préjugé qui n'attribue le principe de la vie dans les plantes & dans les animaux, qu'à la chaleur du midi. Je pourrois m'étendre ſur les chaſſes nombreuſes d'élans, de rennes, d'oiſeaux aquatiques, de francolins, de lievres, d'ours blancs, de loups, de renards, de martes, d'hermines, de caſtor, &c. que les habitans des terres ſeptentrionales font tous les ans, & dont les ſeules pelleteries qu'ils n'emploient pas à leur uſage, leur produiſent une branche conſidérable de commerce par toute l'Europe. Mais je m'arrêterai ſeulement à leur pêche, parce que ces préſens des eaux ſont offerts à toutes les nations, & ne ſont nulle part auſſi abondans que dans le Nord.

On tire des rivieres & des lacs du nord une multitude prodigieuſe de poiſſons. Jean Schæffer, hiſtorien exact de Laponie, dit (1) qu'on prend chaque année à

(1) Hiſtoire de Laponie, par Jean Schæffer.

Tornéo, juſqu'à treize cents barques de Saumon ; que les brochets y ſont ſi grands, qu'il y en a de la longueur d'un homme, & qu'on en ſale chaque année de quoi nourrir quatre royaumes du Nord. Mais des pêches abondantes n'approchent pas encore de celles de ſes mers (1). C'eſt dans leur ſein qu'on prend ces monſtrueuſes baleines, qui ont pour l'ordinaire ſoixante pieds de longueur, vingt pieds de largeur au corps & à la queue, dix-huit pieds de hauteur, & qui donnent juſqu'à cent trente barriques d'huile. Leur lard a deux pieds d'épaiſſeur, & on eſt obligé de ſe ſervir de couteaux de ſix pieds de long pour le découper. Il ſort tous les ans des mers du Nord une multitude innombrable de poiſſons qui enrichiſſent tous les pêcheurs de l'Europe ; tels ſont les morues, les anchois, les eſturgeons, les dorches, les maquereaux, les ſardines, les harengs, les chiens de mer, les belugas, les phoques, les marſouins, les chevaux-marins, les ſouffleurs, les licornes de mer, les poiſſons à ſcie, &c... Ils y ſont tous d'une taille plus conſidérable que dans les latitudes tempérées, & diviſés en un plus grand nombre d'eſpeces. On en compte juſqu'à douze dans celles des baleines ; & les plies ou flétans y peſent juſqu'à quatre

(1) Voyez Fréderic Martens de Hambourg.

cents livres. Je ne m'arrêterai qu'à ceux des poiſſons qui nous ſont les plus connus, tels que les harengs. C'eſt un fait certain qu'il en ſort tous les ans une quantité plus que ſuffiſante pour nourrir tous les habitans de l'Europe.

Nous avons des mémoires qui prouvent que la pêche s'en faiſoit dès l'an 1163, dans le détroit du Sund, entre les îles de Schonen & de Séeland. Philippe de Méſieres, gouverneur de Charles VI, rapporte dans le *Songe du vieux Pélerin*, qu'en 1389, aux mois de ſeptembre & d'octobre, il y avoit une quantité ſi prodigieuſe de harengs dans ce détroit, que, « dans » l'eſpace de pluſieurs lieues, on pou- » voit, dit-il, les tailler à l'épée; & c'eſt » commune renommée, qu'ils ſont qua- » rante mille bateaux qui ne font autre » choſe, en deux mois, que pêcher le » hareng, & en chacun bateau il y a au » moins ſix perſonnes & juſqu'à dix, & » de plus, il y a cinq cents groſſes & » moyennes nefs qui ne font que recueillir » & ſaler les harengs en caque. » Il fait monter le nombre des pêcheurs à trois cents mille hommes de la Pruſſe & de l'Allemagne. En 1610, les Hollandois, qui pêchent ce poiſſon encore plus au nord où il eſt meilleur, y employoient trois mille bateaux, cinquante mille pêcheurs, ſans compter neuf mille autres vaiſſeaux qui l'encaquent & l'apportent

en Hollande, & cent cinquante mille hommes, soit sur terre, soit sur mer, occupés à le transporter, à l'apprêter & à le vendre. Ils en tiroient alors, de revenu, deux millions six cents cinquante-neuf mille livres sterlings. J'ai vu moi-même, à Amsterdam, en 1762, la joie du peuple qui met des banderolles & des pavillons aux boutiques où l'on vend ce poisson, à son arrivée : il y en a dans toutes les rues. J'y ai oui dire que la compagnie formée pour la pêche du hareng, étoit plus riche, & faisoit vivre plus de monde que la compagnie des Indes. Les Danois, les Norwégiens, les Suédois, les Hambourgeois, les Anglois, les Irlandois, & quelques négocians de nos ports, comme celui de Dieppe, envoient des vaisseaux à cette pêche, mais en trop petit nombre pour une manne aussi aisée à recueillir.

En 1782, à l'embouchure de la Gothela, petite riviere qui baigne les murs de Gothembourg, on en a salé cent trente-neuf mille tonneaux, enfumé trois mille sept cents, & extrait deux mille huit cents quarante-cinq tonneaux d'huile de ceux qui ne pouvoient être conservés. La gazette de France (1), qui rapporte cette pêche, remarque que jusques en 1752 ces poissons avoient été 72 ans sans y paroître.

(1) Vendredi 11 Octobre 1782.

J'attribue leur éloignement de cette côte, à quelque combat naval qui les en aura éloignés par le bruit de l'artillerie, comme il arrive aux tortues de l'île de l'Ascension d'abandonner la rade pendant plusieurs semaines, lorsque les vaisseaux qui y passent tirent du canon. C'est peut-être aussi quelque incendie de forêts qui aura détruit le végétal qui les attiroit sur la côte. Le bon évêque de Berghen, Pont-Oppidan, le Fénelon de la Norwege, qui mettoit dans ses sermons populaires des traits d'histoire naturelle tout entiers comme d'excellens morceaux de théologie, rapporte (1) que lorsque les harengs côtoient les rivages de la Norwege, « les baleines » qui les poursuivent en grand nombre, » & qui lancent en l'air leurs jets d'eau, » font paroître la mer au loin comme si » elle étoit couverte de cheminées fumantes. Les harengs poursuivis se jettent le » long du rivage dans les enfoncemens & » dans les criques, où l'eau auparavant tranquille forme des lames & des vagues considérables par-tout où ils se sauvent. Ils » s'y retirent en si grand nombre, qu'on » peut les prendre à pleine corbeille, & que » même les paysans les attrapent à la main ». Cependant ce que tous ces pêcheurs réunis en pêchent, n'est qu'une très-petite partie de

(1) Pont-Oppidan, histoire naturelle de la Norwege.

de leur colonne qui côtoie l'Allemagne, la France, l'Espagne, & s'avance jusqu'au détroit de Gibraltar ; dévorée, chemin faisant, par une multitude innombrable d'autres poissons & d'oiseaux de mer qui la suivent nuit & jour jusqu'à ce qu'elle se perde sur les rivages de l'Afrique, ou qu'elle retourne, selon d'autres, dans les climats du nord.

Pour moi, je ne crois pas plus que les harengs retournent dans les mers du nord ; que les fruits ne remontent aux arbres d'où ils sont tombés. La nature est si magnifique dans les festins qu'elle prépare aux hommes, qu'elle ne leur présente jamais deux fois le même mets. Je présume, d'après une observation du pere Lamberti, missionnaire en Mingrelie, que ces poissons achevent de circuire l'Europe en entrant dans la Méditerranée, & que le terme de leur émigration est à l'extrémité de la mer Noire, avec d'autant plus de fondement, que les sardines qui partent des mêmes lieux, suivent la même route, comme le prouvent les pêches abondantes qu'en font les provençaux sur leurs côtes & sur celles d'Italie. « L'on » voit, dit le pere Lamberti (1), quelquefois dans la mer Noire, beaucoup » de harengs ; & ces années-là les habi-

(1) Relation de Mingrelie, collection de Thevenot.

» tans en tirent un présage que la pêche
» de l'esturgeon doit être fort abondante ;
» & ils en font un jugement contraire,
» quand il n'en paroît point. L'on en vit
» en 1642, une si grande quantité, que
» la mer les ayant jetés sur la plage qui
» est entre Trébisonde & le pays des Ab-
» casses, elle s'en trouva toute couverte
» & bordée d'une digue de harengs, qui
» avoit bien trois palmes de haut. Ceux
» du pays appréhendoient que l'air ne
» s'empestât de la corruption de ces poiss-
» sons, mais l'on vit en même tems la
» côte pleine de corneilles & de corbeaux
» qui les délivrerent de cette crainte en
» mangeant ces poissons. Ceux du pays
» disent que la même chose est arrivée
» autrefois, mais non pas en aussi grande
» quantité. »

Ce nombre prodigieux de harengs a certainement de quoi étonner ; mais l'admiration redoublera si l'on considere que cette colonne n'est pas la moitié de celle qui sort du nord tous les ans. Elle se partage à la hauteur de l'Islande, & tandis qu'une partie vient répandre l'abondance sur les côtes de l'Europe, l'autre va la porter sur celles de l'Amérique. Anderson dit que les harengs sont si abondans sur les côtes de l'Islande, qu'une chaloupe peut à peine les traverser à la rame. Ils y sont accompagnés d'une multitude prodigieuse de sardines & de morues, ce qui

rend le poiſſon ſi commun dans cette île, que les habitans le font ſécher & le réduiſent en farine avec les arêtes, pour en nourrir leurs bœufs & leurs chevaux. Le pere Rale, jéſuite miſſionnaire, en Amérique, en parlant des ſauvages qui ſont entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre, dit, (1) « qu'ils ſe rendent en un » certain tems à une riviere peu éloi-» gnée, où, pendant un mois, les poiſ-» ſons montent en ſi grande quantité, » qu'on en rempliroit cinquante mille » bariques en un jour, ſi l'on pouvoit ſuf-» fire à ce travail. Ce ſont des eſpeces de » gros harengs fort agréables au goût » quand ils ſont frais. Ils ſont preſſés les » uns ſur les autres à un pied d'épaiſſeur, » & on les puiſe comme l'eau. Les Sau-» vages les font ſécher pendant huit ou » dix jours, & ils en vivent pendant tout » le tems qu'ils enſemencent leurs ter-» res. » Ce témoignage eſt confirmé par un grand nombre d'autres, & en particulier par un Anglois, né en Amérique, & qui a écrit l'hiſtoire de la Virginie. » Au printems, dit-il, (2) les harengs » montent en ſi grande foule dans les ruiſ-» ſeaux & les gués des rivieres, qu'il eſt » preſque impoſſible d'y paſſer à cheval » ſans marcher ſur ces poiſſons.... Delà

(1) Lettres édifiantes, tom. 23, p. 199.
(2) Hiſtoire de la Virginie, p. 202.

» vient que dans cette saison de l'an-
» née les endroits des rivieres où l'eau est
» douce, sont empuantis par le poisson
» qu'il y a. Outre les harengs, on voit
» une infinité d'aloses, de rougets, d'es-
» turgeons, & quelque peu de lam-
» proies qui passent de la mer dans les
» rivieres. »

Il paroît qu'une autre colonne de ces poissons sort du pôle nord à l'est de notre continent, & passe par le canal qui sépare l'Amérique de l'Asie. Car un missionnaire dit que les habitans de la terre d'Yesso vont vendre au Japon, entre autres poissons secs (1), des harengs. Les Espagnols, qui ont tenté des découvertes au nord de la Californie, en ont trouvé tous les peuples icthyophages & ne s'appliquant à aucune culture. Quoiqu'ils n'y aient abordé qu'au milieu de l'été, où la pêche de ces poissons ne se faisoit peut-être pas encore, ils y trouverent une abondance prodigieuse de sardines, dont la patrie & les émigrations sont les mêmes, car on en prend une grande quantité de petites à Archangel. J'en ai mangé en Russie chez M. le Maréchal Munich, qui les appeloit des anchois du Nord. Mais comme les mers septentrionales, qui séparent l'Amérique de l'Asie, nous sont inconnues, je ne suivrai pas ce pois-

(1) Histoire ecclésiastique du Japon, par le P. F. Solier, l. 19, chap. 11.

son plus loin. J'observerai toutefois, que plus de la moitié de ces harengs sont remplis d'œufs, & que s'ils venoient tous à éclore pendant trois ou quatre génération seulement, l'Océan entier ne seroit pas capable de les contenir. Ils ont, à vue d'œil, au moins autant d'œufs que les carpes. M. Petit, célebre démonstrateur en chirurgie & fameux médecin, a trouvé que les deux paquets d'œufs d'une carpe de dix-huit pouces de longueur, pesoient huit onces deux gros, qui font quatre mille sept cents cinquante-deux grains, & qu'il falloit le poids de soixante & douze de ces œufs pour faire le poids d'un grain, ce qui fait trois cents quarante-deux mille cent quarante-quatre œufs compris dans les huit onces deux gros. Je me suis un peu étendu au sujet de ces poissons, non pas pour l'avantage de notre commerce, qui, avec ses offices, ses privileges, ses exclusions, rend rare tout ce qu'il entreprend, mais à cause de la subsistance du peuple réduit, en beaucoup d'endroits, à ne manger que du pain, tandis que la providence donne à l'Europe, d'une main si libérale, les poissons, peut-être, les plus frians de la mer (1).

(1) Plus d'un gourmand a déja fait cette observation; mais en voici une à laquelle peu d'hommes s'arrêtent : c'est qu'en tout genre, & par tout pays *les choses les plus communes sont les meilleures.*

Il n'en faut pas juger par ceux qu'on apporte à Paris dans l'arriere-saison, & qu'on a pêchés à peu de distance de nos côtes; mais par ceux qu'on pêche dans le Nord, connus en Hollande sous le nom de *harengs pecs*, qui sont épais, longs, gras, ayant un goût de noisette, si délicats & si fondans, qu'on ne peut les faire cuire, & qu'on les mange crus & salés comme des anchois.

Le pôle austral n'est pas moins poissonneux que le pôle septentrional. Les peuples qui l'avoisinent, tels que les habitans des îles de la Géorgie, de la nouvelle Zélande, du détroit de le Maire, de la terre de Feu & du détroit de Magellan, sont icthyophages, & n'exercent aucune sorte d'agriculture. Le véridique chevalier Narbrught dit, dans son journal à la mer du Sud, que le port Désiré, qui est par le 47e. degré 48' de latitude sud, est si rempli de pingouins, de veaux marins, & de lions marins, que tout vaisseau qui y touchera, y trouvera des provisions en abondance. Tous ces animaux qui y sont fort gras, ne vivent que de poisson. Quand il fut dans le détroit de Magellan, il prit d'un seul coup de filet plus de cinq cents gros poissons, semblables à des mulets, aussi longs que la jambe d'un homme, des éperlans de vingt pouces de longueur, une grande quantité de poissons semblables aux anchois; enfin, ils en trouverent

tant de toutes les ſortes, qu'ils ne mangerent autre choſe pendant tout le tems qu'ils y reſterent. Les moules à belle nacre, connues dans nos cabinets ſous le nom de moules de Magellan, y ſont d'une grandeur prodigieuſe & excellentes à manger. Les lépas, de même, y ſont très-grands. Il faut, dit-il, qu'il y ait ſur ces rivages une infinité de poiſſons, pour nourrir les veaux marins, les pingouins & les autres oiſeaux qui ne vivent que de poiſſons, & qui ſont tous également gras, quoiqu'ils ſoient innombrables. Ils tuerent un jour quatre cents lions marins en une demie-heure. Il y en avoit de dix-huit pieds de long. Ceux qui en ont quatorze, ſont par milliers. Leur chair eſt auſſi belle & auſſi blanche que celle d'agneau, & très-bonne à manger fraîche; mais elle eſt bien meilleure quand on l'a tenue dans le ſel. Sur quoi j'obſerverai qu'il n'y a que les poiſſons des pays froids, qui prennent bien le ſel, & qui conſervent, dans cet état, une partie de leur ſaveur. Il ſemble que la nature ait voulu faire participer, par ce moyen, tous les peuples de la terre à l'abondance des pêches qui ſortent des zones glaciales.

La côte occidentale de l'Amérique, dans cette même latitude, n'eſt pas moins poiſſonneuſe. « Dans toute la côte de la » mer, dit le Péruvien Garcillaſo de la

» Véga (1), depuis Aréquipa, jufqu'à Ta-
» rapaca, où il y a plus de deux cents
» lieues de longueur, ils n'emploient
» d'autres fientes pour fumer les terres
» que la fiente de certains oifeaux appe-
» lés pafsereaux marins, dont il y a des
» troupes fi nombreufes, qu'on ne fau-
» roit les voir fans en être étonné. Ils
» fe tiennent dans les îles défertes de la
» côte; & à force d'y fienter, ils les blan-
» chiffent d'une telle maniere, qu'on les
» prendroit de loin pour quelques monta-
» gnes couvertes de neiges. Les Incas
» réfervoient ces îles pour en difpofer en
» faveur de telle province qu'ils juge-
» roient à propos. » Or cette fiente pro-
venoit des poiffons dont vivent ces oi-
feaux. « En d'autres pays de la même
» côte, dit-il (2), dans les contrées d'A-
» tica, d'Atitipa, de Villacori, de Malla
» & de Chilca, on engraiffe les terres
» avec les têtes de fardines qu'on y feme
» en abondance. On les enterre à une
» petite diftance les unes des autres,
» après y avoir mis dedans deux ou trois
» grains de maïs. En certaine faifon de
» l'année, la mer jette fur le rivage une
» fi grande quantité de fardines vives,
» qu'ils en ont de refte pour leur provifion
» & pour engraiffer leurs champs; jufques-

(1) Hiftoire des Incas, liv. 5, ch. 3.
(2) *Ibidem.*

» là même que s'ils les vouloient ramasser
» toutes, ils en pourroient charger plu-
» sieurs navires. »

On voit que la côte du Pérou est à peu-près le terme de l'émigration des sardines qui sortent du pôle Sud, comme les côtes de la mer Noire sont le terme de celle des harengs qui sortent du pôle Nord. Le développement de ces deux routes, des sardines australiennes & des harengs septentrionaux, est à-peu-près de la même longueur, & leurs destinées sont à la fin semblables. On croiroit que quelques Néréides sont chargées, tous les ans, de conduire, depuis les pôles, ces flottes innombrables de poissons, pour fournir à la subsistance des habitans des zones tempérées, & que, quand elles sont arrivées au terme de leurs courses, dans les pays chauds où les fruits abondent, elles vident sur les rivages, ce qui reste dans leurs filets.

Il ne me sera pas aussi facile, je l'avoue, de rapporter à la bienfaisance de la nature, les guerres que se font, entre eux, les animaux. Pourquoi y a-t-il des bêtes carnacieres? Quand je ne résoudrois pas cette difficulté, il ne faudroit pas accuser la nature de cruauté, parce que je manquerois de lumieres. Elle a ordonné ce que nous connoissons, avec tant de sagesse, que nous en devons conclure que la même sagesse regne dans ce que nous

ne connoiſſons pas. Je me haſarderai cependant à dire mon ſentiment & à répondre à cette queſtion, d'autant que cela me donnera lieu de mettre en avant quelques obſervations que je crois neuves & dignes d'attention.

D'abord, les bêtes de proie ſont néceſſaires. Que deviendroient les cadavres de tant d'animaux qui périſſent dans les eaux & ſur la terre qu'ils ſouilleroient de leur infection? A la vérité, pluſieurs eſpeces de bêtes carnacieres dévorent les animaux tout vivans. Mais que ſavons-nous ſi elles ne tranſgreſſent pas leurs loix naturelles? L'homme à peine ſait ſon hiſtoire. Comment pourroit-il ſavoir celle des bêtes? Le capitaine Cook a obſervé dans une île déſerte de l'Océan auſtral, que les lions marins, les veaux marins, les ours blancs, les nigaux, les aigles & les vautours vivoient pêle-mêle, ſans qu'aucune troupe cherchât en rien à nuire aux autres. J'ai obſervé la même paix parmi les foux & les frégates de l'île de l'Aſcenſion. Mais, dans le fonds, on ne doit pas leur ſavoir beaucoup de gré de leur modération. C'étoient corſaires contre corſaires. Ils s'accordoient entre eux pour vivre aux dépens des poiſſons qu'ils avaloient tout vivans.

Remontons au grand principe de la nature. Elle n'a rien fait en vain. Elle deſtine peu d'animaux à mourir de vieilleſſe,

& je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carriere entiere de la vie, parce qu'il n'y a que lui dont la vieilleſſe ſoit utile à ſes ſemblables. A quoi ſerviroient, parmi les bêtes, des vieillards ſans réflexion, à des poſtérités qui naiſſent avec toute leur expérience? D'un autre côté, comment des peres décrépits trouveroient-ils des ſecours parmi des enfans qui les quittent dès qu'ils ſavent nager, voler ou marcher? La vieilleſſe ſeroit pour eux un poids, dont les bêtes féroces les délivrent. D'ailleurs, de leurs générations ſans obſtacles, naîtroient des poſtérités ſans fin, auxquelles le globe ne ſuffiroit pas. La conſervation des individus entraîneroit la deſtruction des eſpeces. Les animaux pouvoient toujours vivre, dira-t-on, dans une proportion convenable aux lieux qu'ils habitent. Mais il falloit dès-lors qu'ils ceſſaſſent de multiplier; & adieu les amours, les nids, les alliances, les prévoyances, & toutes les harmonies qui regnent parmi eux. Tout ce qui naît doit mourir. Mais la nature, en les dévouant à la mort, en ôte ce qui peut en rendre l'inſtant cruel. C'eſt d'ordinaire pendant la nuit & au milieu du ſommeil, qu'ils ſuccombent aux griffes & aux dents de leurs ennemis. Vingt bleſſures portées à la fois aux ſources de la vie, ne leur laiſſent pas le tems de ſonger qu'ils la perdent.

N 6

Ils ne joignent à ce moment fatal aucun des ſentimens qui le rendent ſi amer à la plupart des hommes, les regrets du paſſé & les inquiétudes de l'avenir. Leurs ames inſouciantes s'envolent dans les ombres de la nuit, au milieu d'une vie innocente & ſouvent dans les illuſions de leurs amours.

Des compenſations inconnues adouciſſent peut-être encore ce dernier paſſage. Au moins, j'obſerverai, comme une choſe digne de la plus grande conſidération, que les eſpeces d'animaux dont la vie eſt prodiguée au ſoutien de celle des autres, comme celle des inſectes, ne paroiſſent ſuſceptibles d'aucune ſenſibilité. Si on arrache la jambe d'une mouche, elle va & vient comme ſi elle n'avoit rien perdu. Après le retranchement d'un membre auſſi conſidérable, il n'y a ni évanouiſſement, ni convulſion, ni cri, ni aucun ſymptôme de douleur. Des enfans cruels s'amuſent à leur enfoncer de longues pailles dans l'anus; elles s'élevent en l'air, ainſi empalées; elles marchent & font leurs mouvemens ordinaires ſans paroître s'en ſoucier. D'autres prennent des hannetons, leur rompent une groſſe jambe, leur paſſent dans les nerfs & les cartilages de la cuiſſe une forte épingle, & les attachent avec une bande de papier à un bâton. Ces inſectes étourdis volent, en bourdonnant, tout autour du bâton,

ſans ſe laſſer & ſans paroître éprouver la moindre ſouffrance. Réaumur coupa, un jour, la corne charnue & muſculeuſe d'une groſſe chenille, qui continua de manger comme ſi rien ne lui fût arrivé. Peut-on penſer que des êtres ſi tranquilles, entre les mains des enfans & des philoſophes, éprouvent quelque ſentiment de douleur quand ils ſont gobés en l'air par des oiſeaux?

Je peux étendre ces obſervations plus loin. C'eſt que les poiſſons de la claſſe de ceux qui n'ont ni os ni ſang, & qui forment le plus grand nombre des habitans de la mer, paroiſſent également inſenſibles. J'ai vu, entre les tropiques, un thon à qui un de nos matelots avoit enlevé un lopin de chair de la nuque, d'un coup de harpon qui ſe rebrouſſa contre ſa tête, ſuivre notre vaiſſeau pendant pluſieurs ſemaines, ſans qu'aucun de ſes compagnons le ſurpaſſât à nager, ou à faire des culbutes. J'ai vu des requins, percés de balles de fuſils, revenir mordre à l'hameçon dont ils s'étoient déja échappés une fois, la gueule toute déchirée. On trouvera encore une plus grande analogie entre les poiſſons & les inſectes, ſi on conſidere que les uns & les autres n'ont ni os ni ſang, qu'ils ont une chair imprégnée d'une eau gluante, & qui paroît encore être la même dans les uns & les autres, en ce qu'elle jette la même odeur,

lorſqu'on la brûle ; qu'ils ne reſpirent point par la bouche, mais par les côtés, les inſectes par les trachées, les poiſſons par les ouies ; qu'ils n'ont point d'organe auditif, mais qu'ils entendent par le frémiſſement que leurs corps éprouvent par la commotion de l'élément fluide où ils vivent ; qu'ils voient de tous côtés l'horizon par la ſituation de leurs yeux ; qu'ils accourent également à la lumiere ; qu'ils ont la même avidité, & ſont, pour la plupart, carnivores ; que, dans ces deux genres, les femelles ſont plus groſſes que les mâles, qu'elles jettent leurs œufs en nombre infini, ſans les couver ; que la plupart des poiſſons paſſent, en naiſſant, par l'état d'inſectes, ſortant de leurs œufs en forme de vers, & quelques-uns même en celle de grenouille, comme une eſpece de poiſſon de Surinam ; que les uns & les autres ſont revêtus d'écailles ; que pluſieurs poiſſons ont des barbillons & des antennes, comme les inſectes ; que les uns & les autres renferment dans leurs catégories, une variété incroyable de forme, qui n'appartient qu'à eux ; enfin, que leurs conſtitutions, leurs métamorphoſes, leurs mœurs, leurs fécondités, étant les mêmes, on eſt tenté d'admettre, entre ces deux grandes claſſes, la même inſenſibilité.

Pour les animaux qui ont du ſang, quoiqu'en ait dit Malebranche, ils ſont ſenſibles, ils manifeſtent la douleur par les

mêmes ſignes que nous. Mais la nature les a remparés de cuirs épais, de longs poils, de plumages, qui les abritent contre les atteintes du dehors. D'ailleurs, ils ne ſont guere expoſés aux mauvais traitemens, qu'entre les mains des hommes méchans.

Paſſons maintenant à la génération des animaux. Nous avons vu que les plus grandes & les plus nombreuſes eſpeces du globe dans le regne animal & végétal naiſſoient dans le nord indépendamment de la chaleur du ſoleil. Voyons ſi celle de la fermentation a plus de puiſſance au midi. Des Egyptiens ont dit à Hérodote, que quelques eſpeces d'animaux étoient formées de vaſes fermentées de l'Océan & du Nil. Quelque reſpect que je porte aux anciens, je récuſe leur autorité en phyſique. La plupart de leurs philoſophes reſſembloient aſſez aux nôtres. Ils obſervoient fort peu, & ils raiſonnoient beaucoup. Si quelques-uns, pour tranquilliſer des princes voluptueux, ont avancé que tout ſortoit de la corruption & y rentroit, d'autres de meilleure foi les ont refutés, même dès ce tems-là. Non-ſeulement la corruption ne produit aucun corps vivant, mais elle leur eſt funeſte, ſur-tout à ceux qui ont du ſang, & principalement à l'homme. Il n'y a d'air mal ſain, que là où il y a corruption. Comment auroit-elle pu engendrer dans les animaux, des

pieds assortis de molettes, d'ongles, de doigts, de peaux velues de tant de sortes de poils & de plumages; des mâchoires palissadées de dents taillées, les unes pour couper, d'autres pour mordre; des têtes ornées d'yeux, & des yeux défendus de paupieres pour les garantir du soleil? Comment auroit-elle pu rassembler ces membres épars, les lier de nerfs & de muscles, les soutenir d'ossemens avec des pivots & des charnieres; les nourrir de veines pleines d'un sang qui circule, soit que l'animal marche, soit qu'il se repose; les couvrir de peau si convenablement, fourées de poils pour les climats qu'ils habitent; ensuite les faire mouvoir par l'action combinée d'un cœur & d'un cerveau, & donner à toutes ces machines, nées dans le même lieu, formées du même limon, des appétits, & des instincts si différens? Comment leur eût-elle inspiré le sentiment d'eux-mêmes, & allumé en eux le desir de se reproduire par d'autres voies que celle qui leur avoit donné l'existence? La corruption, loin de leur donner la vie, eut dû la leur ôter, puisqu'elle fait naître des tubercules, enflamme les yeux, dissout le sang, & produit une infinité de maladies dans la plupart des animaux qui en respirent les émanations (1). La fer-

(1) De toutes les corruptions, celle de la chair humaine, est la plus dangereuse. En voici un effet bien étrange, que rapporte

mentation de quelque matiere que ce soit, n'a pu former aucun animal, pas même

Garcillaso de la Véga, dans son histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes, Partie 2, tom. 1, chap. 42. Il observe d'abord que les Indiens des îles de Barlovento envenimoient leurs flêches, en en mettant les pointes dans des corps morts, & il ajoute ensuite : « Je rapporterai ce que » j'ai vu arriver de l'un des quartiers du » corps de Carvajal, qu'on avoit mis sur » le chemin de Collasuya, qui est au midi » de Cusco. Nous sortîmes un dimanche » pour aller à la promenade, dix ou douze » écoliers que nous étions, tous mestifs, » c'est-à-dire, fils d'Espagnols & d'Indien- » nes, dont le plus âgé n'avoit pas douze » ans. Ayant apperçu à la campagne un » des quartiers du corps de Carvajal, il » nous prit envie de l'aller voir, & nous » en étant approchés, nous trouvâmes que » c'étoit une de ses cuisses dont la graisse » étoit coulée à terre. La chair en étoit » verdâtre & toute corrompue. Comme nous » regardions cet objet funeste, l'un des plus » hardis d'entre nous se mit à dire : Je gage » que personne ne l'oseroit toucher ; un autre » dit que si. Enfin, le plus hardi de tous » qu'on appeloit Barthelemy Monedero, » croyant faire une action de courage, » enfonça le poûce de sa main droite dans » cette cuisse corrompue où il entra tous » entier. Cette action nous étonna tous si » bien que nous nous éloignâmes de lui, » de peur d'en être infectés, en lui criant, » ô le vilain ! Carvajal te paiera de ton

l'œuf d'où il est sorti. On trouve dans les voiries de nos grandes villes, où tant de

» effronterie. Cependant, il s'en alla droit » à un ruisseau qui étoit là tout auprès, » où il se lava la main plusieurs fois, & se » la frotta de boue, puis s'en retourna en » son logis. Le lendemain il revint à l'école, » où il nous montra son pouce qui s'étoit » extrêmement enflé; mais sur le soir, » toute la main lui vint grosse jusqu'au » poignet: & le jour d'après, qui étoit » le mardi, elle s'enfla jusqu'au coude, » tellement que la nécessité le contraignit » d'en dire la cause à son pere. L'on ap- » pela d'abord les médecins qui lui ban- » derent étroitement le bras, & le lierent » au-dessus de l'enflure, y apportant tous » les remedes qu'ils jugerent pouvoir servir » de contrepoison. Avec tout cela, néan- » moins, peu s'en fallut que le malade n'en » mourût, & il ne réchappa qu'avec beaucoup » de peine, après avoir été quatre mois entiers » sans tenir la plume à la main, tant il l'avoit » foible ».

On peut conclure de cet événement, combien les émanations putrides de nos cimetieres sont dangereuses pour les habitans des villes. Nos églises de paroisses où l'on enterre tant de cadavres, se remplissent d'un air si corrompu, sur-tout au printems, lorsque la terre vient à s'échauffer, que je le regarde comme une des principales sources des petites véroles & des fievres putrides qui regnent dans cette saison. Il en sort alors une odeur fade qui souleve le cœur. Je l'ai éprouvée, notamment dans quelques-unes

matieres fermentent, des molécules organiques de toutes especes, des corps entiers d'animaux, du sang, des plantes, des sels, des huiles, des flegmes, des esprits, des minéraux, des matieres plus hétérogenes & plus combinées par les caprices des hommes en société, que les flots de l'Océan n'en ont accumulé & confondu sur ses rivages : cependant on n'y a jamais trouvé aucun corps organisé. Qu'on ne dise pas que la chaleur nécessaire à leur développement y manque. Il y en a de tous les degrés, depuis la glace jusques au feu. Les sels s'y cristallisent, & les

des principales églises de Paris. Cette odeur est bien différente de celle que produit la foule des hommes vivans, car on ne sent rien de semblable dans les églises des couvens où l'on n'enterre que peu de monde.

Il seroit digne de la curiosité des anatomistes, d'examiner pourquoi la putréfaction des corps détruit l'économie animale de la plupart des êtres, & pourquoi elle ne dérange point celle des bêtes carnacieres. Beaucoup d'especes d'insectes & de poissons se nourrissent de cadavres. Je remarque que la plupart de ces animaux n'ont point de sang, qui est le premier fluide qui soit affecté par la corruption, & que les ouvertures par où ils respirent, ne sont point les mêmes que celles par où ils mangent. Mais ces raisons ne peuvent s'appliquer aux vautours, aux corbeaux, &c.

ſoufres s'y forment. On a recueilli dans Paris même, il y a quelques années, du ſoufre formé par la nature, dans d'anciennes voiries du tems de Charles IX. Nous voyons tous les jours que la fermentation peut croître dans du fumier au point que le feu y prenne. Sa chaleur modérée eſt même ſi favorable au développement des germes, qu'on s'en eſt ſervi pour faire éclore des poulets. Mais les combinaiſons de toutes ces matieres n'y ont jamais rien produit de vivant ni d'organiſé. Que dis-je? les premiers travaux de la nature que nous voulons expliquer, ſont couverts de tant de myſteres, qu'un œuf tant ſoit peu ouvert, ceſſe d'être fécond. Le moindre contact de l'air extérieur ſuffit pour y détruire les premiers linéamens de la vie. Ce ne ſont donc ni les matieres, ni les degrés de chaleur qui manquent à l'homme pour imiter la nature dans la prétendue création des êtres; & cette puiſſance toujours jeune & active, ne s'eſt point affoiblie, puiſqu'elle a toujours le pouvoir de les reproduire, qui n'eſt pas moins grand que celui de leur donner l'exiſtence.

La ſageſſe avec laquelle elle a ordonné leurs proportions, n'eſt pas moins digne d'admiration. Si on vient à examiner les animaux, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ſes membres, ſi on a égard à ſes mœurs & aux lieux où il eſt deſtiné à vivre. Le long & gros bec du toucan,

& sa langue faite en plume, étoient nécessaires à un oiseau qui cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique. Il lui falloit à la fois une longue pioche pour y fouiller, une large cuiller pour les ramasser, & une langue frangée de nerfs délicats pour y sentir sa nourriture. Il falloit de longues jambes & de longs cous aux hérons, aux grues, aux flamans & aux autres oiseaux qui marchent dans les marais, & qui cherchent la proie au fond de leurs eaux. Chaque animal a les pieds & la gueule, ou le bec, formés d'une maniere admirable pour le sol qu'il doit parcourir, & pour les alimens dont il doit vivre. C'est de leurs configurations que les naturalistes tirent les caracteres qui distinguent les bêtes de proie de celles qui sont frugivores. Ces organes n'ont jamais manqué aux besoins des animaux, & ils sont eux-mêmes indélébiles comme leurs instincts. J'ai vu, dans des campagnes, des canards élevés loin des eaux depuis plusieurs générations, qui avoient conservé à leurs pieds les larges membranes de leur espece, & qui, aux approches des pluies, battoient des ailes, jettoient des cris, appelloient les nuées, & sembloient se plaindre au ciel de l'injustice de l'homme qui les privoit de leur élément. Aucun animal n'a manqué d'un membre nécessaire, ou n'en a reçu d'inutiles. Des phi-

losophes ont regardé les ergots appendices des pieds du porc, comme superflus, parce qu'il ne portent point à terre; mais cet animal, destiné à vivre dans les lieux marécageux où il aime à se vautrer, & à faire, avec son boutoir des fouilles profondes, s'y fût souvent enfoncé par sa gloutonnerie, si la nature n'eût disposé au-dessus de ses pieds deux ergots en saillie, qui lui donnent les moyens de s'en retirer. Le bœuf, qui fréquente les bords marécageux des fleuves, en a d'à-peu-près semblables. L'hippopotame, qui vit dans les eaux & sur les rivages du Nil, a le pied fourchu, & au-dessus du paturon deux petites cornes qui plient contre terre quand il marche, de sorte qu'il laisse sur le sable une empreinte qu'on diroit être celle de quatre griffes. On peut voir la description de cet amphibie, à la fin des voyages de Dampier.

Comment des hommes éclairés ont-ils pu méconnoître l'usage de ces membres accessoires, dont les paysans de quelques-unes de nos provinces, imitent la forme dans les échasses, qu'ils appellent, par cette ressemblance même, *pieds de porc*, & dont ils se servent pour traverser les endroits marécageux? Ces mêmes paysans ont imité pareillement celles des ergots pointus & écartés du pied de la chevre, qui lui servent à gravir les rochers dans ces pieux ferrés à deux pointes, qui

retiennent dans la pente des montagnes, les derrieres de leurs lourdes charrettes. La nature, qui varie ses moyens comme les obstacles, a donné les ergots appendices aux pieds du porc, par les mêmes raisons qu'elle a revêtu le rhinocéros d'une peau plissée de plusieurs plis, au milieu de la zone torride. On croiroit ce lourd animal couvert d'un triple manteau : mais destiné à vivre dans les marais fangeux de l'Inde, où il fouille avec la corne de son museau les longues racines des bambous, il y eût enfoncé par son poids énorme, s'il n'avoit l'étrange faculté d'étendre, en se gonflant, les plis multipliés de sa peau, & de se rendre plus léger en occupant un plus grand volume. Ce qui nous paroît, au premier coup d'œil, une défectuosité dans les animaux, est, à coup sûr, une compensation merveilleuse de la providence; & ce seroit souvent une exception à ses loix générales, si elle en avoit d'autres que l'utilité & le bonheur des êtres. C'est ainsi qu'elle a donné à l'éléphant une trompe qui lui sert, comme une main, à grimper sur les plus rudes montagnes, où il se plaît à vivre, & à y cueillir l'herbe des champs & les feuillages des arbres auxquels la grosseur de son cou ne lui permettroit pas d'atteindre.

Elle a varié à l'infini, parmi les animaux, le moyen de se défendre comme ceux de subsister. On ne peut pas suppo-

ser que ceux qui marchent lentement, ou qui jettent des cris, souffrent habituellement; car comment des races de malades auroient-elles pu se perpétuer & devenir même une des plus répandues du globe? Le slugard, ou paresseux, se trouve en Afrique, en Asie & en Amérique. Sa lenteur n'est pas plus une paralysie, que celle de la tortue & du limaçon. Les cris qu'il jette quand on l'approche, ne sont point des cris de douleur. Mais parmi les animaux, les uns étant destinés à parcourir la terre, d'autres à vivre à poste fixe, leurs défenses sont variées comme leurs mœurs. Les uns échappent à leurs ennemis par la fuite, d'autres les repoussent par des sifflemens, des figures hideuses, des odeurs infectes, ou des voix lamentables. Il y en a qui disparoissent à leur vue, comme le limaçon qui est de la couleur des murailles ou de l'écorce des arbres où il se réfugie; d'autres, par une magie admirable, prennent à leur volonté la couleur des objets qui les environnent, comme le caméléon. O que l'imagination des hommes est stérile auprès de l'intelligence de la nature! Ils n'ont rien produit, dans quelque genre que ce soit, qu'ils n'en aient trouvé le modele dans ses ouvrages. Le génie même dont ils font tant de bruit, ce génie créateur que nos beaux esprits croient apporter en venant au monde, & perfectionner dans les

les cercles ou dans les livres, n'eſt autre choſe que l'art de l'obſerver. On ne peut pas même ſortir des routes de la nature pour s'égarer. On n'eſt ſage que de ſa ſageſſe : on n'eſt fou qu'en en dérangeant les plans. Le burin de Callot, ſi fertile en monſtres, n'a compoſé tant de démons affreux, que des membres mal aſſortis de différens animaux, de becs de chathuans, de gueules de crocodiles, de carcaſſes de chevaux, d'aîles de chauve-ſouris, de griffes & d'ergots qu'il a joints à la figure humaine, pour rendre ſes contraſtes plus odieux. Les femmes mêmes, qui, par de plus doux caprices, s'exercent à broder ſur leurs étoffes des fleurs de fantaiſie, ſont obligées d'en prendre les modeles dans nos jardins. Examinez ſur leurs robes, les folâtres jeux de leur imagination : vous y verrez des œillets ſur les feuillages d'un myrte, des roſes ſur des roſeaux, des grenades ſur la tige d'une herbe. La nature ſeule ne produit que des accords raiſonnables, & n'aſſortit, dans les animaux & dans les fleurs, que des parties convenables aux lieux, à l'air, aux élémens & aux uſages auxquels elle les deſtine. Jamais on n'a vu ſortir aucune race de monſtre de ſes ſublimes penſées.

J'ai entendu pluſieurs fois annoncer, dans nos foires, des monſtres vivans; mais jamais je n'ai pu parvenir à en voir un ſeul, quelque peine que je me ſois don-

née. Un jour on afficha à la foire de Saint Ovide, une vache à trois yeux, & une brebis à six pattes. Je fus curieux de voir ces animaux, & d'examiner l'usage qu'ils faisoient d'organes & de membres qui me paroissoient leur être très-superflus. Comment, me disois-je, la nature a-t-elle pu poser le corps d'une brebis sur six pattes, lorsque quatre étoient suffisantes pour la porter ? Cependant, je vins à me rappeler que la mouche, qui est bien plus légere qu'une brebis, en avoit six ; & j'avoue que cette réflexion m'embarassa. Mais, ayant observé, un jour, une mouche qui s'étoit reposée sur mon papier, je remarquai qu'elle étoit fort occupée à se brosser alternativement la tête & les aîles avec les deux pattes de devant, & avec celles de derriere. Je vis alors évidemment, qu'elle avoit besoin de six pattes, afin d'être soutenue par quatre, lorsqu'elle en emploie deux à se brosser, sur-tout sur un plan perpendiculaire. L'ayant prise & considérée au microscope, je vis avec admiration, que ses deux pattes du milieu n'avoient point de brosse, & que les quatre autres en avoient. Je remarquai encore que son corps étoit couvert de grains de poussiere qui s'y attachent, dans l'atmosphere où elle vole, & que ses brosses étoient doubles, garnies de poils fins, entre lesquelles elle faisoit sortir & rentrer, à volonté, deux griffes semblables à cel-

les d'un chat, mais incomparablement plus aiguës. Ces griffes servent aux mouches à s'accrocher sur les corps les plus polis, comme sur le verre des vitres où on les voit monter & descendre sans glisser. J'étois très-curieux de voir comment la nature avoit attaché deux nouvelles pattes au corps d'une brebis, & comment elle avoit formé, pour les faire mouvoir, de nouveaux nerfs, de nouvelles veines & de nouveaux muscles avec leurs insertions. Le troisieme œil de la vache m'embarrassoit encore davantage. Je fus donc, comme les autres badauds, porter mon argent pour satisfaire ma curiosité. J'en vis sortir en foule, de la loge de ces animaux, très-émerveillés de les avoir vus. Enfin, je parvins comme eux au bonheur de les contempler. Les deux pattes superflues de la brebis n'étoient que des peaux desséchées, découpées comme des courroies, & pendantes à sa poitrine sans toucher à terre, & sans pouvoir lui être d'aucun usage. Le troisieme œil prétendu de la vache, étoit une espece de plaie ovale au milieu du front, sans orbite, sans prunelle, sans paupiere; & sans aucune membrane qui présentât quelque partie organisée d'un œil. Je me retirai sans examiner si ces accidens étoient naturels ou artificiels; car en vérité, la chose n'en valoit pas la peine. Les monstres que l'on conserve dans des bocaux d'esprit-de-vin,

tels que les petits cochons qui ont des trompes d'éléphant, & les enfans accouplés, & à deux têtes, que l'on montre dans nos cabinets avec une mystérieuse philosophie, prouvent bien moins le travail de la nature que son interruption. Aucun de ces êtres n'a pu parvenir à un développement parfait; & loin de témoigner que l'intelligence qui les a produits s'égaroit, ils attestent, au contraire, l'immuabilité de sa sagesse, puisqu'elle les a rejetés de son plan en leur refusant la vie.

Il y a dans la conduite de la Nature envers l'homme, une bonté bien digne d'admiration; c'est qu'en lui défendant, d'une part, d'altérer la régularité de ses loix, pour satisfaire ses caprices; de l'autre elle lui permet souvent d'en déranger le cours pour subvenir à ses besoins. Par exemple, elle fait naître, de l'accouplement de l'âne & de la jument, le mulet qui est si utile dans les montagnes, & elle prive cet animal du pouvoir de se reproduire, afin de conserver les especes primitives qui sont d'une utilité plus générale. On peut reconnoître, dans la plupart de ses ouvrages, ces condescendances maternelles & ces prévoyances, si j'ose le dire, royales. Elles se manifestent sur-tout dans les productions de nos jardins. On les trouve dans celles de nos fleurs qui ont des surabondances de corolles; comme dans la rose double qui ne se reproduit

point de graines, & que, pour cette raison, quelques botaniſtes ont oſé qualifier de monſtre, quoiqu'elle ſoit la plus belle des fleurs, au ſentiment de tous les peuples. Des naturaliſtes ont cru qu'elle ſortoit des loix de la nature, parce qu'elle s'écartoit de leurs ſyſtêmes : comme ſi la premiere des loix, qui gouverne le monde, n'avoit pas pour objet le bonheur de l'homme ! Mais ſi les roſes & les fleurs qui ont une ſurabondance de corolles, ſont des monſtres, les fruits qui ont une ſurabondance de chairs fondantes & de pâtes ſucrées, inutiles au développement de leurs graines, comme les pommes, les poires, les melons, & les fruits qui n'ont pas même de ſemences, comme les ananas, les bananes, le fruit à pain, ſont donc des monſtres auſſi. Les racines qui deviennent ſi charnues dans nos jardins & qui ſe tournent en gros pivots, en glandes ſucculentes, en bulbes farineuſes & inutiles au développement de leurs tiges, ſont encore des monſtres. La nature ne nourrit l'homme, en partie, que de cette ſurabondance végétale ; elle ne l'accorde qu'à ſes travaux. Quelque fertile que ſoit un terrain, les végétaux des mêmes eſpeces que ceux de nos jardins y croiſſent ſauvages, & s'y jettent en feuilles & en branches. S'ils portent du fruit, la chair en eſt toujours maigre, & la ſemence ou le noyau fort gros. N'eſt-ce donc pas une

véritable complaisance de la part de la nature de transformer, sous la main de l'homme, en aliment, les mêmes sucs qui se convertiroient, dans les forêts, en hautes tiges & en fortes racines ? Sans sa condescendance, en vain l'homme diroit la la seve des arbres, vous vous rendrez dans les fruits, & vous n'irez point au-delà. Il auroit beau, dans la terre la plus féconde, mutiler, étêter, ébourgeonner; l'amandier n'y couvrira point son amande d'une pulpe charnue & fondante, comme celle de la pêche. C'est la nature qui fait, de tems en tems, présent à l'homme des variétés utiles & agréables qu'elle tire du même genre. Tous nos arbres fruitiers sortent originairement des forêts, & aucun ne s'y reperpétue dans son espece. La poire appelée Saint-Germain, a été trouvée dans la forêt Saint-Germain, avec la saveur que nous lui connoissons. La nature l'a choisie, comme les autres fruits de nos vergers, sur la table des animaux pour la placer sur celle de l'homme; & afin que nous ne puissions douter de son bienfait & de son origine, elle a voulu que ses semences ne reproduisissent que des sauvageons. Ah ! si elle suspendoit ses loix particulieres de bienfaisance dans les jardins de nos mécréans, pour y rétablir ses prétendues loix générales, quel seroit leur étonnement de ne retrouver dans leurs potagers & dans leurs ver-

gers, que quelques miſérables daucus, de petites roſes de chien, des poires rêches & des fruits agreſtes, tels qu'elles les produit dans les montagnes pour l'âpre palais des ſangliers ! A la vérité, ils y trouveroient des tiges d'arbres bien hautes & bien vigoureuſes. Leurs vergers croîtroient au double, & leurs fruits diminueroient de moitié.

La même métamorphoſe arriveroit dans les animaux de leurs métairies. La poule, qui pond des œufs beaucoup trop gros par rapport à ſa taille, & pendant neuf mois de ſuite, contre toutes les loix de l'incubation des oiſeaux, rentreroit dans l'ordre, & n'en donneroit tout au plus qu'une vingtaine dans le cours d'une année. Le porc perdroit de même ſon lard ſuperflu. La vache, qui fournit, dans les riches prairies de la Normandie, juſqu'à vingt-quatre bouteilles de lait par jour, n'en laiſſeroit couler que ce qui ſuffit à ſon veau.

Ils répondent à cela, que ces ſurabondances d'œufs, de lard & de crême, dans nos animaux domeſtiques, ſont des effets de la nourriture qu'on leur prodigue. Mais ni la jument ne donne autant de lait que la vache, ni la cane ne pond autant d'œufs que la poule, ni l'âne ne ſe couvre de lard comme le porc, quoique ces animaux ſoient nourris auſſi plantureuſement les uns que les autres. D'ailleurs, la jument,

la chevre, la brebis, l'âneſſe, n'ont que deux mamelles, tandis que la vache en a quatre. La vache s'écarte, à cet égard, d'une maniere bien remarquable des loix générales de la nature, qui a proportionné dans toutes les eſpeces le nombre des mamelles des meres à celui de leurs petits; elle a quatre mamelles, quoiqu'elle ne porte qu'un veau & bien rarement deux, parce que ces deux mamelles ſuperflues étoient deſtinées à être les nourrices du genre humain. La truie, à la vérité, n'en a que douze, & elle nourrit juſqu'à quinze petits. Ici la proportion paroît défectueuſe. Mais ſi la premiere a plus de mamelles qu'il n'en faut à ſa famille, & ſi la ſeconde n'en a pas aſſez pour la ſienne, c'eſt que l'une devoit donner à l'homme la ſurabondance de ſon lait, & l'autre celle de ſes petits. Par tout pays, le porc eſt la viande du pauvre, à moins que la religion, comme en Turquie, ou la politique, comme dans les îles de la mer du Sud, ne le prive de ce bienfait de la nature. Nous obſerverons, avec Pline, que de toutes les chairs c'eſt la plus ſavoureuſe. On y diſtingue, dit-il, juſqu'à cinquante goûts différens. Elle ſert dans les cuiſines de nos riches à donner du goût à tous les alimens. Par tout pays, comme nous l'avons dit, ce qu'il y a de meilleur, eſt ce qu'il y a de plus commun.

N'eſt-il pas étrange que, lorſque tant

de plantes & tant d'animaux nous présentent de si belles proportions, des convenances si admirables avec nos besoins, & des preuves si évidentes d'une bienveillance divine, on recueille des fœtus informes, des porcs avec de longs grouins, comme si c'étoient de petits éléphans nés dans nos basse-cours, pour les mettre en parade dans nos cabinets destinés à étudier la nature ! Ceux qui les gardent comme des choses précieuses, & qui en tirent des conséquences & des doutes sur l'intelligence de son auteur, ne sont-ils pas d'aussi mauvais goût & d'aussi mauvaise foi, que ceux qui, dans l'atelier d'un fondeur, ramasseroient les figures estropiées par quelque accident, les bouffissures & les moles de métal, & les montreroient comme une preuve de l'ignorance de l'artiste ? Les anciens brûloient les monstres ; les modernes les conservent. Ils ressemblent à ces mauvais enfans qui épient leur mere pour la surprendre en défaut, afin d'en conclure pour eux-mêmes le droit de s'égarer. Oh ! si la terre étoit en effet livrée au désordre, & qu'après une infinité de combinaisons, il parût enfin, au milieu des monstres qui la couvriroient, un seul corps bien proportionné & convenable aux besoins des hommes, quelle joie ne seroit-ce pas pour des êtres sensibles & malheureux, de soupçonner quelque part une intelligence qui s'intéresseroit à leurs destinées !

ETUDE SEPTIEME.

Réponse aux Objections contre la Providence, tirées des maux du genre humain.

LES argumens qu'on tire des variétés du genre humain & des fléaux réunis sur lui par la nature, par les gouvernemens & par les religions, tendent à prouver que les hommes n'ont ni la même origine, ni de supériorité naturelle au-dessus des bêtes, & qu'il n'y a point d'espoir pour leurs vertus, ni de providence pour leurs besoins. Nous examinerons successivement ces maux, en commençant par ceux de la nature, dont nous ferons voir la nécessité & l'utilité ; & nous démontrerons que les maux politiques ne naissent que des écarts de la loi naturelle, & qu'ils sont eux-mêmes des preuves de l'existence d'une providence.

Nous commencerons ce sujet intéressant par répondre aux objections tirées des variétés de l'espece humaine. A la vérité, il y a des hommes noirs & blancs, de cuivrés & de cendrés. Il y en a qui ont de la barbe, & d'autres qui n'en ont presque point ; mais ces prétendus caracteres ne sont que des accidens, comme nous

l'avons dit ailleurs. Des chevaux blancs, bais ou noirs, à poil friſé comme ceux de Tartarie, ou à poil ras comme ceux de Naples, ſont certainement des animaux de la même eſpece. Les *Albinos* ou Negres blancs, ſont des eſpeces de lépreux; & ils ne forment pas plus une race particuliere de Negres, que ceux qui ſortent, parmi nous, d'avoir la petite vérole, ne forment une race d'Européens mouchetés. Quoiqu'il n'entre pas dans mon plan, de ſubſtituer ici toutes les convenances naturelles à toutes les inculpations de notre mauvaiſe phyſique, & que j'ai réſervé, dans cet ouvrage, quelques études pour m'occuper principalement de cet objet ſuivant mes foibles lumieres, j'obſerverai cependant ici que la couleur noire eſt un bienfait de la providence envers les peuples du midi. La couleur blanche réfléchit les rayons du ſoleil, & la noire les abſorbe. Ainſi, la premiere redouble ſa chaleur, & la ſeconde l'affoiblit; c'eſt ce que l'expérience démontre de mille manieres. La nature s'eſt ſervie, entre autres moyens, de l'effet oppoſé de ces couleurs, pour multiplier ou pour affoiblir ſur la terre la chaleur de l'aſtre du jour. Plus on avance vers le midi, plus les hommes & les animaux ſont noirs; & plus on va vers le Nord, plus les uns & les autres ſont blancs. Lorſque le ſoleil même s'éloigne des parties ſeptentrionales, beau-

coup d'animaux, qui y étoient, en été, de différentes couleurs, commencent à blanchir; tels sont les écureuils, les loups, les lievres........ & ceux des parties méridionales dont il s'approche, se revêtissent alors de teintes absorbantes & plus foncées. Tels sont dans les oiseaux, la veuve, le cardinal, &c. qui sont beaucoup plus fortement colorés lorsque le soleil s'approche de la ligne, que quand il s'en éloigne. C'est donc par des convenances de climat, que la nature a rendu noirs les peuples de la zone torride; comme elle a blanchi ceux des zones glaciales. Elle a donné encore un autre préservatif contre la chaleur aux Negres qui habitent l'Afrique, qui est la partie la plus chaude du globe, principalement à cause de cette large zone de sable qui la traverse, & dont nous avons indiqué l'utilité. Elle a coiffé ses peuples insoucians & sans industrie, d'une chevelure plus crépue qu'un tissu de laine, qui abrite très-bien leur tête des ardeurs du soleil. Ils en reconnoissent si bien la commodité, qu'ils ne lui en substituent pas d'autres; & il n'y a pas de nation parmi lesquelles les coiffures artificielles, comme les bonnets, turbans, chapeaux, &c. soient plus rares, que parmi les Negres. Ils ne se servent même de celles-ci qui leur sont étrangeres, que comme d'objets de vanité & de luxe, & je ne leur en con-

nois point qui appartiennent proprement à leur nation. Les peuples de la presqu'île de l'Inde sont aussi noirs qu'eux ; mais leurs turbans donnent à leurs cheveux, qui, sans leur coiffure, seroient peut-être crépus, la facilité de croître & de se développer. Les peuples de l'Amérique, qui habitent sous la ligne, ne sont pas noirs, à la vérité ; ils sont simplement cuivrés. J'attribue cet affoiblissement de la teinte noire à plusieurs causes qui sont particulieres à leur pays. La premiere, en ce qu'ils se frottent de rocou, qui garantit la surface de leur peau des impressions trop vives du soleil. La seconde, en ce qu'ils habitent un pays couvert de forêts, & traversé par le plus grand fleuve du monde, qui le couvre de vapeurs. La troisieme, parce que leur territoire s'éleve insensiblement depuis les rivages du Brésil, jusqu'aux montagnes du Pérou ; ce qui, lui donnant plus d'élévation dans l'atmosphere, lui procure aussi plus de fraîcheur. La quatrieme, enfin, parce que les vents d'est, qui y soufflent jour & nuit, le rafraîchissent perpétuellement. Enfin, les couleurs de tous ces peuples sont tellement des effets de leurs climats, que les descendans des Européens qui y sont établis, en prennent les teintes au bout de quelques générations. C'est ce qu'on peut voir évidemment aux Indes, chez les descendans des Mogols, peuples

venus du nord de l'Asie, dont le nom signifie *blancs*, & qui sont aujourd'hui aussi noirs que les peuples qu'ils ont conquis.

La grandeur de la taille ne caractérise pas plus les especes, dans quelque genre que ce soit, que la différence des couleurs. Un pommier nain & un grand pommier sortent des mêmes greffes. Cependant, la nature l'a rendue invariable dans la seule espece humaine, parce que des variétés de grandeur eussent détruit, dans l'ordre physique, les proportions de l'homme avec l'universalité de ses ouvrages, & qu'elles eussent entraîné; dans l'ordre moral, des conséquences encore plus dangereuses, en asservissant, sans retour, les plus petites especes d'hommes aux plus grandes.

Il n'y a point de races de nains, ni de géans. Ceux que l'on montre aux foires, sont de petits hommes racourcis, ou de grands hommes eflanqués sans proportions & sans vigueur. Ils ne se reproduisent ni dans leur petitesse, ni dans leur grandeur, quelques tentatives que plusieurs princes aient faites pour y réussir, entre autres, le feu roi de Prusse, Frédéric I. D'ailleurs, sortent-ils assez des proportions de l'espece humaine, pour être appelés des nains & des géans? Y a-t-il seulement entre eux la même différence qu'entre un petit cheval de Sardaigne & un grand cheval Brabançon,

qu'entre un épagneul & un de ces grands chiens Danois qui courent devant nos carroſſes? Toutes les nations ont été & ſont encore de la même taille, à peu de différence près. J'ai vu des momies d'Egypte, & des corps de guanges des îles Canaries, enveloppés dans leurs peaux. J'ai vu tirer à Malte, d'un tombeau creuſé dans le roc vif, le ſquelette d'un Carthaginois, dont tous les os étoient violets, & qui repoſoit là, peut-être, depuis le regne de Didon. Tous ces corps étoient de la grandeur commune. Des voyageurs éclairés & ſans enthouſiaſme, ont réduit à une taille peu différente de la nôtre, la taille prétendue giganteſque des Patagons. Je ſais bien que j'ai déja allégué ailleurs ces mêmes raiſons; mais on ne ſauroit trop les répéter, parce qu'elles détruiſent ſans retour, les prétendues influences du climat, qui ſont devenues les principes de notre phyſique, & qui pis eſt, de notre morale.

Il y a eu, dit-on, autrefois de véritables géans. Cela eſt poſſible; mais cette vérité nous eſt devenue inconcevable, comme toutes celles dont la nature ne nous offre plus de témoignages. S'il exiſtoit des Polyphêmes de la hauteur d'une tour, ils enfonceroient, en marchant, la plupart des terrains. Comment leurs gros & longs doigts pourroient-ils traire les petites chevres, moiſſonner les bleds, fau-

cher les prairies, cueillir les fruits des vergers. La plupart de nos alimens échapperoient à leur vue comme à leurs mains. D'un autre côté, s'il y avoit des races de nains, comment pourroient-elles abattre les forêts pour cultiver la terre ? Elles se perdroient dans les herbes. Chaque ruisseau seroit pour elles un fleuve, & chaque caillou un rocher. Les oiseaux de proie les enleveroient dans leurs serres, à moins qu'elles ne fissent la guerre à leurs œufs, comme Homere dit que les Pygmées la faisoient aux œufs des grues. Dans ces deux hypotheses, tous les rapports de l'ordre naturel sont rompus, & ces discordances entraînent nécessairement la ruine de l'ordre social. Supposons qu'une nation de géans existât avec notre industrie & nos passions féroces. Mettons à sa tête un Tamerlan, que deviendroient nos polygones & nos armées devant leur artillerie & leurs baïonnettes.

Autant la nature a affecté de variété dans les especes d'animaux du même genre, quoiqu'ils habitassent le même sol, & qu'ils vécussent des mêmes alimens, autant elle a observé d'uniformité dans l'espece humaine, malgré la différence des climats & des nourritures. On a pris dans quelques individus humains, un prolongement accidentel du coccyx pour un caractere naturel, & on n'a pas manqué d'en conclure une nouvelle espece d'hom-

mes à queues. Les passions des bêtes peuvent dégrader l'homme ; mais jamais leurs queues, leurs pieds fourchus & leurs cornes n'ont déshonoré sa noble figure. On essaie en vain de le rapprocher de la classe des animaux par des passages insensibles. S'il y avoit quelque race d'hommes avec des formes d'animal, ou quelque animal doué de la raison humaine, on les montreroit en public. On en verroit en Europe, sur-tout aujourd'hui, que la terre est parcourue par tant de voyageurs éclairés, & que, je ne dis pas des princes, mais des joueurs de marionnettes, font apporter vivans dans nos foires les zébres si sauvages, les éléphans si lourds, les tigres, les lions, les ours blancs, & jusqu'à des crocodiles qu'on a montré publiquement à Londres. En vain on suppose des analogies entre la femme de l'homme & la femelle de l'orang-outang, dans la situation & la configuration du sein, dans les purgations périodiques du sexe, dans l'attitude, & même dans une sorte de pudeur. Quoique la femelle de l'orang-outang passe sa vie dans les forêts, certainement Allegrain, comme je l'ai dit, n'a point été prendre sur elle le modele de sa Diane qu'on voit à Lucienne. Il y a une bien plus grande différence encore de la raison de l'homme à celle des bêtes ; qu'il n'y en a entre leurs formes ; & il faut avoir égaré la sienne pour

avancer, comme l'a fait un célebre écrivain, qu'il y a plus de diſtance de l'intelligence de Newton à celle de tel homme, que de celle de cet homme à l'inſtinct d'un animal. Nous l'avons déja dit, le plus ſtupide des hommes fera uſage du feu & de l'agriculture, dont le plus intelligent des animaux ne pourra jamais ſe ſervir; mais ce que nous n'avons pas dit, c'eſt que l'uſage ſi ſimple du feu & de l'agriculture l'emporte de beaucoup, ſur toutes les découvertes de Newton.

L'agriculture eſt l'art de la nature, & le feu eſt ſon premier agent. Il réſulte de l'expérience que les hommes ont acquis, par cet art & par cet élément, une plénitude d'intelligence dont toutes leurs autres combinaiſons ne ſont, pour ainſi dire, que des conſéquences. Nos ſciences & nos arts découlent, pour la plupart de ces deux ſources, & elles ne mettent pas plus de différence réelle entre les eſprits des hommes, qu'il n'y en a entre les habits & les meubles des Européens & ceux des Sauvages. Comme ils conviennent parfaitement aux beſoins des uns & des autres, ils n'établiſſent point de différence réelle entre les intelligences qui les ont imaginés. L'importance que nous mettons à nos talens, ne vient pas de leur utilité, mais de notre orgueil. Il y auroit bien de quoi le rabattre, ſi nous conſidérions que les animaux, qui ne ſont

usage ni de l'agriculture, ni du feu, atteignent à la plupart des objets de nos arts & de nos sciences, & même les surpassent. Je ne parle pas de ceux qui maçonnent, qui filent, qui fabriquent du papier, de la toile, des ruches, & qui exercent une multitude d'autres métiers qui ne nous sont pas même connus. Mais la torpille se défendoit de ses ennemis avec le coup électrique, avant que les académiciens fissent des expériences sur l'électricité; & le lépas connoissoit le pouvoir de la pression de l'air, & s'attachoit aux roches en formant le vide avec sa coquille pyramidale, avant qu'elles eussent des machines pneumatiques. Les cailles qui partent d'Europe chaque année pour passer en Afrique, connoissent si parfaitement l'équinoxe d'automne, que le jour de leur arrivée à Malte, où elles se reposent pendant vingt-quatre heures, est marqué sur les almanachs du pays vers le 22 septembre, & varie chaque année comme l'équinoxe. Les cygnes & les canards sauvages ont des notions très-sûres de la latitude où ils doivent s'arrêter, quand tous les ans ils remontent, au printems, aux extrêmités du nord, & qu'ils reconnoissent, sans boussole & sans octant, les lieux où l'année précédente ils ont fait leurs nids. Les frégates qui volent d'orient en occident entre les tropiques, au-dessus des vastes mers où

on n'apperçoit aucune terre, & qui retrouvent le soir, à plusieurs centaines de lieues de distance, le rocher à fleur d'eau d'où elles sont parties le matin, ont des moyens de déterminer leur position en longitude, qui sont encore inconnus de nos astronomes.

L'homme doit, dit-on, son intelligence à ses mains; mais le singe, l'ennemi né de toute industrie, a des mains. Le slugard ou paresseux, en a pareillement, & elles auroient dû lui inspirer l'idée de se fortifier, de se creuser au moins des retraites dans la terre pour lui & pour sa postérité, exposée à mille accidens par la lenteur de sa démarche. Il y a quantité d'animaux qui ont des outils bien plus ingénieux que des mains, & qui n'en sont pas plus intelligens. Le cousin a une trompe qui est à la fois un pieu propre à enfoncer dans la chair des animaux, & une pompe par où ils aspire leur sang. Cette trompe renferme encore une longue scie dont il découpe les petits vaisseaux sanguins au fond de la plaie qu'il a ouverte. Il a de plus des aîles pour se transporter où il veut, un corselet d'yeux autour de sa petite tête pour appercevoir tous les objets qui sont autour de lui, des griffes si aigues qu'il se promene sur le verre poli & à plomb, des pieds garnis de brosses pour se nettoyer, un panache sur son front, & l'équivalent d'une trompette dont il sonne ses victoires. Il

habite l'air, la terre & l'eau, où il naît en forme de ver, & où il dépose ses œufs avant de mourir. Avec tous ces avantages, il est souvent la proie d'insectes plus petits & plus mal organisés que lui. La fourmi qui rampe & qui n'a pour tout outil que des pinces, lui est non-seulement redoutable, mais elle l'est à de bien plus gros animaux, & même à des quadrupedes. Elle connoît ce que peuvent les forces réunies de la multitude ; elle forme des républiques ; elle amasse des provisions ; elle construit des villes souterraines ; elle forme ses attaques en corps d'armées ; elle s'avance par colonnes, & elle force quelquefois, dans les pays chauds, l'homme même de lui abandonner ses habitations. Bien loin que l'intelligence d'aucun animal dépende de ses membres, leur perfection est souvent, au contraire, en raison inverse de sa sagacité, & paroît être une compensation de la nature envers lui. Attribuer l'intelligence de l'homme à ses mains, c'est faire dériver la cause des moyens, & les talens de l'outil. C'est comme si on disoit que le Sueur a dû l'heureuse naïveté de ses tableaux à un pinceau de poil de marte zibeline ; & Virgile, l'harmonie de ses vers à une plume de cygne de Mantoue.

Il est encore plus étrange de dire que la raison des hommes dépend du climat, parce qu'il y a entre eux quelques variétés

d'uſage & de coutumes. Les Turcs ſe coiffent de turbans, & nous de chapeaux: ils portent des robes & nous des habits écourtés. En Portugal, dit Montagne, ils boivent la fondrée des vins, & nous la jetons. Les autres exemples que je pourrois citer, ſont de la même importance. Je réponds à cela, que nous agirions comme ces peuples ſi nous étions dans leur pays, & qu'ils feroient comme nous s'ils étoient dans le nôtre. Les turbans & les robes conviennent aux pays chauds, où il faut rafraîchir la tête & le corps, en renfermant dans la coiffure & dans les habits un grand volume d'air. De ce beſoin, eſt venu l'uſage des turbans chez les Turcs, les Perſans & les Indiens, des mitres des Arabes, des bonnets en pain de ſucre des Chinois & des Siamois, & celui des robes larges & flottantes que portent la plupart des peuples du Midi. C'eſt par un beſoin contraire que les peuples du Nord, comme les Polonois, les Ruſſes & les Tartares portent des bonnets fourrés & des robes étroites. Il nous faut à nous, dans nos climats pluvieux, trois gouttieres ſur la tête, & des habits écourtés pour les boues. Les Portugais boivent la fondrée des vins. Auſſi ferions-nous des vins de Portugal; car dans les vins de liqueur, comme ceux des pays chauds, le plus ſucré eſt au fond du tonneau; & dans les nôtres qui ſont ſpiritueux, il n'y

a que de la lie, le meilleur est au-dessus. J'ai vu en Pologne, où l'on boit beaucoup de vin de Hongrie, servir de préférence le fond de la bouteille. Ainsi, les variétés mêmes des usages des nations prouvent la constance de la raison humaine.

Le climat n'altere pas plus la morale des hommes, qui est la raison par excellence. Je conviens cependant que le grand chaud & le grand froid influent sur les passions. J'ai remarqué même que les jours les plus chauds de l'été, & les plus froids de l'hiver, étoient les jours de l'année où se commettoient le plus de crimes. La canicule, dit le peuple, est un tems de malheurs. Il en pourroit dire autant du mois de janvier. Je crois que c'est d'après ces observations, que les anciens législateurs avoient établi, dans ces tems de crise, des fêtes propres à dissiper la mélancolie des hommes; telles que les Saturnales chez les Romains, & les fêtes des rois chez les Gaulois. Chez chaque peuple, des fêtes suivant son goût; chez ceux-là, des images de république; chez nous, de monarchie. Mais j'ai remarqué aussi, que ces tems féconds en crimes sont ceux des plus grandes actions. Cette effervescence des saisons agit sur nos sens, comme celle du vin. Elle nous donne une grande impulsion, mais indifférente au bien & au mal. D'ailleurs, la nature a mis dans notre ame deux puissances qui

ſe balancent toujours dans la même proportion. Lorſque le ſens phyſique de l'amour nous abaiſſe, le ſentiment moral de l'ambition nous éleve. L'équilibre n'éceſſaire à l'empire de la vertu ſubſiſte, & il n'eſt rompu que dans ceux chez leſquels il a été détruit par les habitudes de la ſociété, & plus ſouvent encore par celles de l'éducation. Alors, la paſſion dominante n'ayant plus de contre-poids, ſe rend la maîtreſſe de toutes nos facultés; mais c'eſt la faute de la ſociété qui en porte la punition, & non pas celle de la nature.

Je remarquerai cependant que ces mêmes ſaiſons n'influent ſur les paſſions de l'homme qu'en agiſſant ſur ſon moral, & non pas ſur ſon phyſique. Quoique cette réflexion ait l'air d'un paradoxe, je l'appuierai d'une obſervation fort remarquable. Si la chaleur d'un climat peut agir ſur le corps humain, c'eſt certainement lorſqu'il eſt dans le ſein de ſa mere; car elle agit alors ſur celui de tous les animaux, dont elle hâte le développement. Le P. du Tertre, dans ſon excellente hiſtoire des Antilles, dit que dans ces îles, tous les animaux de l'Europe portent moins long-tems que dans les climats tempérés, & que les œufs de poule n'y ſont pas plus de temps à éclore que des graines d'oranger, vingt-trois jours. Pline avoit obſervé en Italie qu'ils écloſent en dix-

dix-neuf jours en été, & en ving-cinq en hiver. Par tout pays la température du climat accélere ou retarde le développement de toutes les plantes & la portée de tous les animaux, excepté la naiſſance de l'homme : remarquez bien ceci. « Aux îles » Antilles, dit le P. du Tertre, les femmes » blanches ou négreſſes portent leur enfant » neuf mois, comme en France ». J'ai fait la même remarque dans tous les pays où j'ai voyagé, à l'île de France ſous le tropique du capricorne, & au fond de la Finlande Ruſſe. Cette obſervation eſt très-importante. Elle prouve que le corps de l'homme n'eſt pas ſoumis à cet égard aux mêmes loix que le reſte des animaux. Elle manifeſte dans la nature une intention morale, qui conſerve l'équilibre dans la population des nations, lequel auroit été dérangé, ſi la femme eût accouché plus ſouvent dans les pays chauds que dans les pays froids. Cette intention ſe manifeſte encore dans l'admirable proportion avec laquelle les deux ſexes viennent au monde en nombre à peu près égal, & dans la différence même qui ſe trouve d'un pays à l'autre entre le nombre des mâles & des femelles : car elle eſt compenſée du nord au midi ; enſorte que s'il y a un peu plus de femmes au midi, il y a un peu plus d'hommes au nord ; comme ſi la nature vouloit inviter les peuples les plus éloignés à ſe rapprocher par des mariages.

Le climat influe sur le moral, mais il ne le détermine pas, & quoique cette détermination supposée, soit regardée dans beaucoup de livres modernes, comme la base fondamentale de la législation des peuples, il n'y a pas d'opinion philosophique mieux réfutée par tous les témoignages de l'histoire. « C'est, dit-on, dans les » hautes montagnes que la liberté a choisi » son asyle; c'est du nord que sont sortis » les fiers conquérans du monde. C'est au » contraire dans les plaines méridionales » de l'Asie que regnent le despotisme, » l'esclavage, & tous les vices politiques » & moraux qui dérivent de la perte de » la liberté. » Faut-il donc que nous réglions à notre barometre & à notre thermometre les vertus & le bonheur des nations? Nous n'avons pas besoin de sortir de l'Europe, pour y trouver une multitude de montagnes monarchiques, telles que celles de la Savoie, une partie des Alpes, des Apennins & les Pyrénées tout entiers. Nous verrons, au contraire, dans ses plaines, plusieurs républiques, telles que celles de Hollande, de Venise, de Pologne & de l'Angleterre même. D'ailleurs, chacun de ces territoires a éprouvé tour-à-tour diverses sortes de gouvernemens. Ni le froid, ni l'aprêté du sol, ne donnent aux hommes l'énergie de la liberté, & encore moins l'injuste ambition d'entreprendre sur celle d'autrui. Les pay-

ſans de la Ruſſie, de la Pologne & des froides montagnes de la Bohême, ſont eſclaves depuis bien des ſiecles, tandis que les Angrias & les Marattes ſont libres & tyrans dans le midi de l'Inde. Il y a pluſieurs républiques ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique où il fait très-chaud. Les Turcs qui ont envahi la plus belle portion de l'Europe, ſont venus du doux climat de l'Aſie. On cite la timidité des Siamois & de la plupart des Aſiatiques; mais elle vient, chez ces peuples, de la multitude de leurs tyrans, plutôt que de la chaleur de leurs pays. Les Macaſſars, qui habitent l'île Célebes, ſituée preſque ſous la ligne, ont un courage intrépide, que le brave comte de Forbin rapporte qu'un bien petit nombre d'entre eux mit en fuite, avec de ſimples poignards, tout ce qu'il y avoit de Siamois & de François ſous ſes ordres à Bancock, bien que les premiers fuſſent en fort grand nombre, & que les autres fuſſent armés de fuſils & de baïonnettes.

Si du courage nous paſſons à l'amour, nous verrons que le climat n'y détermine pas davantage les hommes. Je m'en rapporte, ſur les excès de cette paſſion, aux témoignages des voyageurs, pour ſavoir qui l'emporte à cet égard des peuples du Midi ou de ceux du Nord. Par tout pays l'amour eſt une zone torride pour le cœur de l'homme. Nous obſerverons que ces

répartitions de l'amour aux peuples du midi, & du courage aux peuples du nord, ont été imaginées par nos philoſophes comme des effets du climat, ſeulement pour les peuples étrangers : car ils reuniſſent ces deux qualités, comme des effets du même tempérament, dans ceux de nos héros à qui ils veulent faire leur cour. A leur avis, un François grand homme en amour, eſt auſſi un grand homme à la guerre ; mais il n'en eſt pas de même des autres nations. Un aſiatique avec ſon ſérail eſt un efféminé ; & un Ruſſe, ou tel autre habitant du Nord, dont les cours font des penſions, eſt un Dieu Mars. Mais toutes ces diſtinctions de tempérament, fondées ſur les climats & injurieuſes au genre humain, ſe détruiſent par cette ſimple queſtion. Les tourterelles de Ruſſie ſont-elles moins amoureuſes que celles de l'Aſie, & les tigres de l'Aſie ſont-ils moins féroces que les ours blancs de la nouvelle Zemble ?

Sans aller chercher parmi les hommes des objets de comparaiſon hors des mêmes lieux, nous trouverons plus de diverſité en mœurs, en opinions, en vêtemens, en phyſionomie même, entre un acteur de l'opéra & un capucin, qu'il n'y en a entre un Suédois & un Chinois. Quelle différence des Grecs babillards, flatteurs, trompeurs, ſi attachés à la vie, aux Turcs ſilentieux, fiers, ſinceres, &-

toujours dévoués à la mort ! Cependant ces hommes ſi oppoſés naiſſent dans les mêmes villes, reſpirent le même air, vivent des mêmes alimens. Leur race, dit-on, n'eſt pas la même; car l'orgueil attribue parmi nous un grand pouvoir aux effets du ſang. Mais la plupart de ces Janiſſaires ſi redoutables aux timides Grecs, ſont ſouvent leurs propres enfans qu'ils ſont forcés de donner en tribut, & qui paſſent dans la ſuite dans ce premier corps de la milice ottomane. Les bayaderes de l'Inde ſi voluptueuſes, & ſes pénitens ſi auſteres, ne ſont-ils pas de la même nation; & ſouvent de la même famille ? Je demande, moi, où l'on a jamais vu l'inclination au vice ou à la vertu ſe communiquer avec le ſang ? Pompée ſi généreux étoit fils de Strabon, noté d'infamie par le peuple Romain à cauſe de ſon avarice. Le cruel Domitien étoit frere du bon Titus. Caligula, & Agrippine mere de Néron, étoient à la vérité frere & ſœur ; mais ils étoient enfans de Germanicus, l'eſpérance des Romains. Le barbare Commode étoit fils du divin Marc-Aurele. Quelle diſtance il y a ſouvent d'un homme à lui-même, de ſa jeuneſſe à ſon âge mûr ; de Néron appelé le pere de la patrie lorſqu'il monta ſur le trône ; à Néron qui en fut déclaré l'ennemi avant ſa mort ; de Titus, ſurnommé dans ſa jeuneſſe un ſecond Néron, à Titus mourant honoré des

larmes du ſénat, du peuple & des étrangers, & appelé d'une commune voix les délices du genre humain ! Ce n'eſt donc pas le climat qui forme la morale des hommes, c'eſt l'opinion, c'eſt l'éducation ; & tel eſt leur pouvoir, qu'elles triomphent, non-ſeulement des latitudes, mais même des tempéramens. Céſar ſi ambitieux, ſi débauché, & Caton ſi vertueux, étoient tous deux d'une foible ſanté. Le lieu, le climat, la nation, la famille, le tempérament ne détermine donc nulle part les hommes au vice ou à la vertu. Par-tout ils ſont libres d'en faire le choix.

Avant de parler des maux qu'ils ſe ſont faits à eux-mêmes, voyons ceux que leur a fait la nature. Il y a, dit-on, des bêtes de proie. Elles ſont fort néceſſaires. Sans elles, la terre ſeroit infectée de cadavres. Il périt chaque année de mort naturelle, au moins la vingtieme partie des quadrupedes, la dixieme des oiſeaux, & un nombre infini d'inſectes, dont la plupart des eſpeces ne vit qu'un an. Il y a des inſectes mêmes qui ne vivent que quelques heures, tels que l'éphémere. Comme les eaux des pluies entraînent toutes ces dépouilles aux fleuves, & delà aux mers, c'eſt auſſi ſur leurs rivages que la nature a raſſemblé les animaux qui devoient les conſommer. La plupart des bêtes féroces deſcendent la nuit des montagnes pour y diriger leur chaſſe ; il y en a même

plusieurs classes qui ne sont créées que pour ces lieux-là, tels sont les amphibies, comme les ours blancs, les loutres, les crocodiles ; c'est sur-tout dans les pays chauds, où les effets de la corruption sont les plus rapides & les plus dangereux, que la nature a multiplié les bêtes carnacieres. Les tribus des lions, des tigres, des léopards, des pantheres, des civettes, des onces, des jacquals, des hyennes, des condords, &c. viennent y renforcer celles des loups, des renards, des martes, des loutres, des vautours, des corbeaux, &c. Des légions de crabes dévorantes sont nichées dans leurs sables ; les caymans & les crocodiles sont en embuscade dans leurs roseaux ; des coquillages d'especes innombrables, armés d'outils propres à sucer, à percer, à limer & à broyer, hérissent les rochers & pavent les lisieres de leurs mers ; des nuées d'oiseaux de marine volent à grands cris au-dessus de leurs écueils, ou voguent tout autour au gré des lames, pour y chercher de la proie ; les murenes, les becunes, les carangues, & toutes les especes de poissons cartilagineux, qui ne vivent que de chair ; tels que les hygiennes, les longs requins, les larges raies, les pantoufliers, les polypes armés de ventouses, & toutes les variétés des chiens de mer y nagent en foule, sans cesse occupés à dévorer les débris des corps qui y abordent. La nature

-lle encore les insectes pour en hâter la destruction. Les guêpes armées de ciseaux en découpent les chairs. Les mouches en pompent les liqueurs, les vers marins en dépecent les os. Ceux-ci sur les rivages méridionaux, & sur-tout à l'embouchure des rivieres, sont en si grand nombre, & armés de tarieres si redoutables, qu'ils peuvent dévorer un vaisseau de guerre en moins de tems qu'on n'en a mis à le construire, & qu'ils ont forcé, dans ces derniers tems, les puissances maritimes de couvrir de cuivre les carênes des escadres, pour les préserver de leurs attaques. Les débris de tous ces corps, après avoir servi de pâture aux tribus innombrables des autres poissons, dont les uns ont les becs faits en cuiller, & d'autres en chalumeau pour ramasser jusqu'aux miettes de cette vaste table, enfin, réduits par tant de digestions en flegmes, en huiles, en bitumes, & joints aux pulpes des végétaux qui descendent de toutes parts dans l'Océan, reproduiroient dans ses eaux un nouveau cahos de putréfaction, si les courans n'en portoient la dissolution aux volcans que leurs feux achevent de décomposer, & de rendre aux élémens. C'est pour cette raison, comme nous l'avons déja indiqué, que les volcans ne sont nombreux que dans les pays chauds; qu'ils sont tous dans le voisinage de la mer ou des grands lacs,

qu'ils ſont ſitués à l'extrêmité de leurs courans, & qu'ils ne doivent qu'à l'épuration des eaux des ſoufres & les bitumes qui donnent un entretien perpétuel à leurs foyers.

Les animaux de proie ne ſont point à craindre pour l'homme. D'abord, la plupart ne ſortent que la nuit. Ils ont des caracteres ſaillans qui les annoncent avant même qu'on puiſſe les appercevoir. Les uns ont de fortes odeurs de muſc, comme la marte, la civette, le crocodile; d'autres, des voix perçantes qui ſe font entendre la nuit de fort loin, comme les loups & les jacquals; d'autres ont des couleurs tranchées qui s'apperçoivent à de grandes diſtances ſur la couleur fauve de leur peau, telles ſont les raies obſcures du tigre, & les taches foncées du léopard. Tous ont des yeux qui étincellent dans les ténebres. La nature a rendu même une partie de ces ſignes communs aux inſectes carnivores & ſanguiſorbes; telles ſont les guêpes à fond jaune, annelées de noir comme les tigres, & les couſins mouchetés de blanc ſur un fond ſombre, qui annoncent leurs approches par un bourdonnement aigu. Ceux même qui attaquent le corps humain, ont des indices remarquables. Ils ont, ou des odeurs fortes, comme la punaiſe; ou des oppoſitions de couleur ſur les lieux où ils s'attachent, comme les inſectes blancs ſur les cheveux;

ou la noirceur des puces ſur la blancheur de la peau.

Bien des écrivains ſe ſont récriés ſur la cruauté des bêtes féroces, comme ſi nos villes étoient ſujettes à être envahies par les loups, ou que les lions de l'Afrique fiſſent de tems en tems des incurſions ſur ſes colonies européennes. Elles fuient toutes le voiſinage de l'homme, & comme je l'ai dit, la plupart ne ſortent que la nuit. Ces habitudes ſont atteſtées unanimement, par les naturaliſtes, les chaſſeurs & les voyageurs. Lorſque j'étois au cap de Bonne-Eſpérance, M. de Tolback qui en étoit gouverneur, me dit que les lions étoient communs autrefois dans ce pays; mais que depuis que les Hollandois s'y étoient établis, il falloit aller à cinquante ou ſoixante lieues dans les terres pour en trouver. Après tout, que nous importe leur férocité? Quand nous n'aurions pas des armes auxquelles elles ne peuvent réſiſter, & une induſtrie ſupérieure à toutes leurs ruſes, la nature nous a donné des chiens qui ſuffiſent pour les combattre; & elle a proportionné d'une maniere admirable leurs eſpeces à celles des animaux les plus redoutables. Dans les pays où il y a des lions, il y a des races de chiens capables de les combattre corps à corps. Je citerai, d'après la traduction gauloiſe, mais ſavante de Du-

pinet, ce que rapporte Pline d'un chien de cette espece, qui fut donné à Alexandre, par un roi d'Albanie (1). « Soudain le roi Alexandre lui fit bailler un » lion, lequel fut incontinent mis en » pieces par ce chien. Après cela, il fit » lâcher un éléphant, où il prit le plus » grand plaisir qu'il eût oncques. Car le » chien, du commencement se hérissonnant, commença à tourner & japper » contre l'éléphant : puis le vint assaillir, » sautant deçà & delà, avec les plus » grandes ruses qu'on pourroit imaginer : » maintenant l'assaillant, maintenant se » couchant deçà & delà, & de sorte qu'il fit » tant tourner & virer l'éléphant, qu'il le » contraignit tomber, faisant trembler la » terre du saut qu'il print, & le tua. » Je doute que ce chien descendît de la même race que les bichons.

Les animaux redoutables aux hommes sont plus à craindre par leur petitesse, que par leur grandeur ; cependant, il n'en est aucun qui ne tourne à son utilité. Les serpens, les cent pieds, les scorpions, les crapauds n'habitent gueres que les lieux humides & mal sains, dont ils nous éloignent plus par leurs figures hideuses, que par leurs poisons. Les serpens véritablement dangereux, ont des signes qui les annoncent de loin ; tels sont les grelots

(1) Histoire naturelle de Pline, liv. 8, ch. 40.

du ſerpent à ſonnettes. Peu de gens périſſent par leurs bleſſures, ſi ce ne ſont quelques imprudens. D'ailleurs, nos porcs & nos volailles les mangent ſans en éprouver aucune incommodité. Les canards, ſur-tout en ſont très-avides, ainſi que de la plûpart des plantes vénéneuſes. Ceux du royaume de Pont acquéroient par ces alimens qui y ſont communs, tant de vertu, que Mithridate employoit leur ſang dans ſes fameux contre-poiſons.

Il y a, à la vérité, des inſectes nuiſibles qui rongent nos fruits, nos grains, & même nos perſonnes. Mais ſi les chenilles, les hannetons & les ſauterelles ravagent nos campagnes, c'eſt que nous détruiſons les oiſeaux de nos bocages qui les mangent, ou parce qu'en tranſportant des arbres des pays étrangers dans le nôtre, tels que les marroniers-d'inde, les ébéniers, &c. nous avons tranſporté avec eux les œufs des inſectes qu'ils nourriſſent, ſans apporter les oiſeaux du même climat qui les mangent. Chaque pays a les ſiens qui en preſerve ſes plantes. J'en ai vu un au cap de Bonne-Eſpérance, appelé l'oiſeau du jardinier, continuellement occupé à prendre des vers & des chenilles qu'il accrochoit aux épines des buiſſons. J'ai vu auſſi à l'île de France une eſpece de ſanſonet appelé martin, qui vient des Indes, & qui ne vit que de ſauterelles & des inſectes qui incommodent les beſtiaux. Si

on naturaliſoit ces oiſeaux en Europe, il n'y a point de découverte dans les ſciences qui fût auſſi utile aux hommes. Mais nos oiſeaux de bocage ſuffiſent encore pour nettoyer nos campagnes, pourvu qu'on défende aux oiſeleurs d'en prendre, comme ils font, des volées entieres dans leurs filets, non pas pour les mettre en cage, mais ſouvent pour les manger. Il y a quelques années qu'on s'aviſa en Pruſſe d'en proſcrire les moineaux, comme nuiſibles à l'agriculture. Chaque payſan y fut taxé à une capitation annuelle de douze têtes de ces oiſeaux, dont on faiſoit du ſalpêtre; car, dans ce pays, rien n'eſt perdu. A la ſeconde ou à la troiſieme année, on s'apperçut que les moiſſons étoient dévorées par les inſectes, & on fut obligé de faire revenir bien vîte des moineaux des pays voiſins, pour en repeupler le royaume. A la vérité, ces oiſeaux mangent quelques grains de bled, quand les inſectes leur manquent; mais ceux-ci, entr'autres les charançons, en conſomment des boiſſeaux & des greniers entiers. Cependant, quand on pourroit éteindre la race des inſectes, il faudroit bien s'en garder; car on détruiroit avec elle celles de la plupart des oiſeaux de nos campagnes, qui n'ont pas d'autres pâtures à donner à leurs petits, lorſqu'ils ſont dans le nid.

Quant aux animaux qui viennent man-

ger les bleds dans les greniers & les laines dans les magasins, tels que sont les rats, les souris, les charançons & les teignes, je trouve que les premiers sont utiles en ce qu'ils nettoient la terre d'excrémens humains dont ils vivent en grande partie. D'ailleurs, la nature a donné à l'homme le chat qui en préserve l'intérieur de sa maison. Elle a doué cet animal non-seulement d'une légéreté, d'une patience & d'une sagacité merveilleuse, mais encore d'un esprit de domesticité convenable à cet office. Il ne s'attache qu'à la maison: si son maître en déménage, il y revient seul pendant la nuit. Il differe à cet égard essentiellement du chien, qui ne s'attache qu'à l'homme même. Le chat a l'affection d'un courtisan, & le chien celle d'un ami, le premier tient à la possession, & le second à la personne. Les charançons & les teignes font, à la vérité, quelquefois de grands dommages dans les bleds & dans les laines. Quelques écrivains ont dit que les poules suffisoient pour en nettoyer les greniers cela est possible. Nous avons d'ailleurs l'araignée & l'hirondelle qui les détruisent dans les saisons où ils volent. Je ne considérerai ici que leur utilité politique. A la vue de ces gros magasins, où des monopoleurs ramassent la nourriture & les habillemens d'une province entiere, ne doit-on pas bénir la main qui a créé l'insecte qui les force de les vendre? Si

les grains étoient auſſi inaltérables que l'or & l'argent, ils ſeroient bientôt auſſi rares. Voyez ſous combien de portes & de ſerrures ſont renfermés ces métaux. Les peuples ſeroient privés à la fin de leur ſubſiſtance, ſi elle étoit incorruptible comme ce qui en eſt le ſigne. Les charançons & les teignes forcent d'abord l'avare d'employer beaucoup de bras pour remuer & pour vanner ſes grains, en attendant qu'ils l'obligent à s'en défaire tout-à-fait. Que de pauvres iroient nus, ſi les teignes ne dévoroient les laines des riches! Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que les matieres qui ſervent au luxe ne ſont point ſujettes à dépérir par les inſectes, comme celles qui ſervent aux premiers beſoins de la vie. On peut garder ſans riſque le café, la ſoie & le coton même pendant des ſiecles; mais aux Indes, où ces choſes ſont de premiere néceſſité, il y a des inſectes qui les détruiſent très-promptement, entr'autre le coton. Les inſectes qui attaquent le corps humain, obligent également les riches à employer ceux qui n'ont rien à entretenir, comme domeſtiques, la propreté autour d'eux. Les Incas du Pérou exigeoient même ce tribut des pauvres; car par tous pays ces inſectes s'attachent à l'homme, quoiqu'on ait dit qu'ils ne paſſoient pas la ligne. D'ailleurs, ces animaux ſont plus fâcheux que nuiſibles: ils tirent le mauvais ſang.

Comme ils ne foiſonnent que dans les grandes chaleurs, ils nous invitent à recourir aux bains qui ſont ſi ſalutaires & ſi négligés parmi nous, parce qu'étant chers, ils ſont des objets de luxe. Après tout, la nature a mis près de nous d'autres inſectes qui les détruiſent; ce ſont les araignées (1). J'ai oui dire à un vieil

(1) Je préſume que c'eſt une eſpece particuliere d'araignée. Je crois qu'il y en a d'autant d'eſpeces, qu'il y en a de celles des inſectes. Elles ne tendent pas toutes des filets, il y en a qui attrapent leur proie à la courſe; d'autres leur dreſſent des embuſcades. J'en ai vu une à Malte fort ſinguliere, & qui y eſt fort commune dans toutes les maiſons. La nature a donné à cette araignée, de reſſembler par la tête & la partie antérieure du corps à une mouche. Lorſqu'elle apperçoit une mouche ſur un mur, elle s'en approche d'abord fort vîte, en obſervant toujours de ſe mettre au-deſſus d'elle. Quand elle en eſt à cinq ou ſix pouces, elle s'avance fort lentement, en lui préſentant une reſſemblance trompeuſe, & lorſqu'elle n'en eſt plus éloignée que de deux ou trois pouces, elle s'élance tout-à-coup ſur elle. Ce ſaut fait ſur un plan perpendiculaire, devroit la précipiter à terre; point du tout. On la revoit toujours ſur le mur, ſoit qu'elle ait manqué ou ſaiſi ſa proie, parce qu'avant de s'élancer, elle y attache un fil qui l'y ramene. Philoſophes Cartéſiens, regardez donc les bêtes comme des machines!

officier, qu'étant fort incommodé des punaiſes, à l'hôtel des Invalides, il laiſſa les araignées ſe multiplier autour de ſon lit, & qu'elles le delivrerent de cette vermine. Il eſt vrai que ce remede paroîtra à bien des perſonnes pire que le mal. Mais je crois qu'on en peut trouver de plus agréables dans les parfums & dans les eſſences huileuſes; du moins j'ai remarqué que l'odeur de pluſieurs plantes aromatiques chaſſe ces vilains animaux.

Pour les autres fléaux de la nature, l'homme ne les éprouve que parce qu'il s'écarte de ſes loix. Si les orages détruiſent quelquefois ſes vergers & ſes moiſſons, c'eſt qu'il les place ſouvent dans des lieux où la nature ne les a pas deſtinés à croître. Les orages ne ravagent guere que les cultures de l'homme: ils ne font aucun tort aux forêts & aux prairies naturelles. D'ailleurs ils ont leur utilité. Les tonnerres rafraîchiſſent l'air. Les grêles qui les accompagnent quelquefois, détruiſent beaucoup d'inſectes, & elles ne ſont fréquentes que dans les ſaiſons où ils écloſent & ſe multiplient; au printems & en été. Sans les ouragans de la zone torride, les fourmis & les ſauterelles rendroient inhabitables les îles ſituées entre les tropiques. Nous avons déja parlé de la néceſſité & de l'utilité des volcans dont les feux purifient les eaux de la mer, comme ceux du tonnerre purifient l'air. Les tremblemens de terre

viennent de la même caufe. D'ailleurs, la nature nous prévient de leurs effets & des lieux où font placés leurs foyers. Les habitans de Lisbonne favent bien que leur ville a été détruite plnfieurs fois par leurs fecouffes, & qu'il n'y faut pas bâtir en pierre. On n'en a rien à craindre dans des maifons de bois. Naples & Portici n'ignorent pas le fort d'Herculanum. Après tout, les tremblemens de terre ne font point univerfels; ils font locaux & périodiques. Pline a obfervé que les Gaules n'y étoient pas fujettes, mais il y a bien d'autres pays qui n'y font pas expofés. Ils ne fe font guere fentir que dans le voifinage des volcans, fur le bord des mers ou des grands lacs, & feulement dans quelques portions de leurs rivages.

Les maladies épidémiques de l'homme & les épizooties des animaux viennent des eaux corrompues. Les médecins qui en ont recherché les caufes, les attribuent tantôt à la corruption de l'air, tantôt à la rouille des herbes, tantôt aux brouillards; mais toutes ces caufes ne font que des effets de la corruption des eaux, d'où s'élevent des exhalaifons putrides qui infectent l'air, les herbes & les animaux. On doit l'attribuer prefque toujours aux travaux imprudens des hommes. Les lieux les plus mal-fains de la terre, autant que je puis me les rappeler, font en Afie, les bords du Gange d'où fortent chaque année des

fièvres mortelles qui, en 1771, coûterent au Bengale la vie à plus d'un million d'hommes. Elles ont pour foyer les rivieres, qui sont des marais artificiels formés le long du Gange pour y faire croître le riz. Après la récolte de ce grain, les racines & les pailles de ce végétal qu'on y laisse, y pourrissent & les changent en des bourbiers infects, d'où s'exhalent des vapeurs pestilentielles. C'est à cause de ces inconvéniens que l'on en a défendu la culture en plusieurs endroits de l'Europe, sur-tout en Russie aux environs d'Otschakof, où on le cultivoit autrefois. En Afrique, l'air de l'île de Madagascar est corrompu, par la même cause, pendant six mois de l'année, & y sera toujours un obstacle invincible aux établissemens des Européens. Toutes les colonies Françoises qu'on y a établies, y ont péri successivement par la corruption de l'air; & j'y aurois moi-même perdu la vie, si la Providence divine, par des moyens que je ne pouvois prévoir, n'avoit mis empêchement au voyage & au séjour que j'y devois faire. C'est des anciens canaux envasés de l'Egypte, que sortent perpétuellement la lepre & la peste. En Europe, les anciens marais salans de Brouage, où l'eau de la mer ne vient plus, & dans lesquels les eaux des pluies séjournent, parce qu'elles y sont arrêtées par les digues & par les fossés des vieilles salines,

ſont devenus des ſources conſtantes d'épizooties. Ces mêmes maladies, les fievres putrides & bilieuſes, & le ſcorbut de terre, ſortent tous les ans des canaux de la Hollande, qui ſe putréfient en été à tel point, que j'ai vu à Amſterdam les canaux couverts de poiſſons morts, & qu'il n'étoit pas poſſible de traverſer certaines rues ſans ſe boucher le nez avec ſon mouchoir. A la vérité on en fait écouler les eaux par des moulins à vent qui les pompent & les jettent par-deſſus les digues, dans les endroits où les canaux ſont audeſſous du niveau de la mer; mais ces machines n'y ſont pas aſſez multipliées. Le mauvais air de Rome, en été, vient de ſes anciens aqueducs, dont les eaux ſe ſont répandues parmi les ruines, où qui ont inondé des plaines dont les niveaux ont été interrompus par les travaux des Romains. Les fievres pourprées, les dyſſenteries, les petites véroles, ſi communes dans nos campagnes après les chaleurs de l'été, où dans les printems chauds & humides, viennent, pour la plupart, des mares des payſans, dans leſquelles les feuilles & les herbes ſe putréfient. Beaucoup de maladies de nos villes ſortent des voieries qui ſont placées dans leur voiſinage, & des cimetieres ſitués autour de nos égliſes & juſques dans le ſanctuaire. Je ne crois pas qu'il y eût un ſeul lieu de mal-ſain ſur la terre, ſi les

hommes n'y avoient mis la main. On cite la malignité de l'air de Saint-Domingue, de la Martinique, de Porto-Bello, & de plusieurs autres endroits de l'Amérique, comme un effet naturel du climat. Mais ces lieux ont été habités par des sauvages qui de tous tems ont entrepris de détourner des rivieres & de barrer des ruisseaux. Ces travaux sont même une partie essentielle de leur défense. Ils imitent les castors dans les fortifications de leur villages, en s'entourant de terrains inondés. Cependant la nature prévoyante n'a placé ces animaux que dans les latitudes froides, où, à son imitation, ils forment des lacs qui en adoucissent l'air, & elle a mis des eaux courantes dans les latitudes chaudes, parce que les lacs s'y changeroient bientôt, par les évaporations, en marais putrides. Les lacs qu'elle y a creusés, sont tous situés dans des montagnes aux sources des fleuves & dans une atmosphere fraîche. Je suis d'autant plus porté à attribuer aux sauvages la corruption de l'air, si meurtriere dans quelques-unes des Antilles, que toutes les îles que l'on a trouvées sans habitans étoient très-saines; telles que les îles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélene, &c.

Comme la corruption de l'air nous intéresse particuliérement, je hasarderai ici, en passant, quelques moyens simples d'y remédier. Le premier, est d'en dé-

truire les caufes, en fubftituant à l'ufage des mares dans nos campagnes, celui des citernes, dont les eaux font fi falubres, quand elles font bien faites. On s'en fert univerfellement dans toute l'Afie. Il faut auffi s'abftenir de jeter des cadavres & des dépouilles d'animaux dans les voieries de nos villes, mais les porter aux rivieres qui en deviendront plus poiffonneufes. Si les villes manquent de rivieres qui puiffent les emporter, ou fi ce moyen préfente de trop grands inconvéniens, il faut au moins avoir l'attention de ne placer les voieries qu'au nord & au nord-eft de nos villes, afin de leur éviter, fur-tout pendant l'été, les fétides bouffées que les vents du fud & de fud-oueft y apportent. Le fecond, eft de s'abftenir de creufer des canaux. On voit les maladies qui en font réfultées en Egypte, aux environs de Rome, &c. dès qu'on a négligé de les entretenir. D'ailleurs, leurs avantages font très-problématiques. A voir les médailles qu'on a frappées chez nous pour celui de Briare, ne fembloit-il pas que le détroit de Gibraltar alloit devenir fuperflu à la navigation de la France ? Je fuppofe qu'il foit de quelque utilité au commerce intérieur du pays, a-t-on balancé le mal qu'il a fait à fes campagnes ? Tant de ruiffeaux & de fontaines détournés & recueillis de tous côtés pour former un canal de navigation, n'ont-ils

pas cessé d'arroser une grande étendue de terres, & peut-on regarder comme utile au commerce ce qui est nuisible à l'agriculture ? Les canaux ne conviennent que dans les marais. C'est le troisieme moyen qui peut contribuer à y rétablir la salubrité de l'air. Les travaux qu'on a entrepris en France pour dessecher les marais, nous ont toujours coûté beaucoup de monde, & souvent, par cette raison, sont restés imparfaits. Je n'en trouve point d'autre cause que la précipitation de ces sortes d'ouvrages, & l'ensemble qu'on a voulu y mettre. L'ingénieur donne son plan, l'entrepreneur son devis, le ministre son approbation, le prince de l'argent, l'intendant de la province des paysans ; tout concourt à la fois, excepté la nature. Du sein des terres pourries, s'élevent des émanations, putrides qui ont bientôt répandu la mortalité parmi les ouvriers. Pour remédier à ces inconvéniens, je proposerai quelques observations que je crois vraies. Tout terrain entiérement couvert d'eau, n'est jamais mal-sain. Il ne le devient que lorsque l'eau qui le couvre s'évapore, & qu'il expose à l'air les vases de son fond & de ses rivages. On détruiroit d'une maniere aussi sûre la putridité d'un marais en le changeant en lac qu'en terre ferme. C'est sa situation qui doit déterminer l'un ou l'autre procédé. S'il est dans un fond,

ſans pente & ſans écoulement, il faut ſuivre l'indication de la nature, & le couvrir d'eaux. Si elles ne ſuffiſent pas pour l'inonder entiérement, il faut le couper de foſſes profondes, & en jeter les déblais ſur les terres voiſines. On aura à la fois des canaux toujours pleins d'eau, & des îles aſſéchées qui ſeront très-fertiles & très-ſaines. Quant à la ſaiſon de ces travaux, il faut choiſir le printems & l'automne; avoir grande attention à ne placer les travailleurs qu'au deſſus du vent, & ſuppléer, par des machines, à la néceſſité où ils ſont ſouvent de plonger dans les boues & dans les vaſes pour les emporter.

Il m'a toujours paru inconcevable qu'en France, où il y a un ſi grand nombre de ſages établiſſemens, il y eût des miniſtres pour les affaires étrangeres, la guerre, la marine, la finance, le commerce, les manufactures, le clergé, les bâtimens, l'équitation, &c.... & qu'il n'y en eût pas pour l'agriculture. Cela vient, je crois, du mépris qu'on y fait des payſans. Tous les hommes cependant ſont ſolidaires les uns pour les autres; &, indépendamment de la taille & de la configuration uniforme du genre humain, je ne voudrois pas d'autres preuves qu'ils viennent d'une ſeule origine. C'eſt de la mare d'un pauvre homme dont on a détourné le ruiſſeau, que ſortira l'épidémie qui

qui emportera la famille du château voisin. L'Égypte se venge, par la peste qui sort de ses canaux, de l'oppression des Turcs qui empêchent ses habitans de les entretenir. L'Amérique, tombée sous les coups des Européens, exhale de son sein mille maladies funestes à l'Europe. Elle entraîne avec elle l'Espagnol mourant sur ses ruines. Ainsi le Centaure laissa à Déjanire sa robe empoisonnée du sang de l'hydre, comme un présent qui devoit être funeste à son vainqueur. Ainsi les maux dont on accable les hommes, passent des étables aux palais, de la ligne aux pôles, des siecles passés aux futurs; & leurs longs effets sont des voix formidables qui crient aux puissances: « Apprenez à être justes, & à ne pas opprimer les malheureux. »

Non-seulement les élémens, mais la raison elle-même se corrompt dans le sein des misérables. Que d'erreurs, de craintes, de superstitions, de querelles sont sorties des plus bas étages de la société, & ont troublé le bonheur des trônes! Plus les hommes sont opprimés, plus leurs oppresseurs sont malheureux, & plus la nation qu'ils composent est foible; car la force que les tyrans emploient pour se conserver au dedans, n'est jamais exercée qu'aux dépens de celle qu'ils pourroient employer à se maintenir au dehors.

D'abord, du sein de la misere sortent

les prostitutions, les vols, les assassinats, les incendies, les brigandages, les révoltes, & une multitude d'autres maux physiques qui, par tout pays, sont les fléaux de la tyrannie. Mais ceux de l'opinion sont bien plus terribles. Un homme en veut subjuguer un autre, moins pour s'emparer de son bien, que pour en être admiré & même adoré. Tel est le dernier terme que se propose l'ambition. Dans quelque état qu'il l'ait réduit; eût-il à sa discrétion sa fortune, ses travaux, sa femme, sa personne, il n'a rien s'il n'a son hommage. Ce n'étoit pas assez à Aman d'avoir la vie & les biens des Juifs, il vouloit voir Mardochée à ses pieds. Les oppresseurs font ainsi les opprimés arbitres de leur bonheur; & ceux-ci, pour l'ordinaire, leur rendant injustice pour injustice, les environnent de faux rapports, de terreurs religieuses, de médisances, de calomnies, qui font naître parmi eux les soupçons, les craintes, les jalousies, les haines, les procès, les duels, & enfin les guerres civiles qui finissent par les détruire.

Examinons, dans quelques gouvernemens anciens & modernes, cette réaction de maux, nous la verrons s'étendre à proportion du mal qu'on y a fait au genre humain. A cette balance redoutable nous reconnoîtrons l'existence d'une justice suprême.

Sans avoir égard à leurs divisions com-

munes (1) en démocratie, en ariſtocratie & en monarchie qui ne ſoit, au fond,

(1) Les politiques, en claſſant les gouvernemens par ces reſſemblances extérieures de formes, ont fait comme les botaniſtes qui comprennent dans la même cathégorie les plantes qui ont des fleurs ou des feuilles ſemblables, ſans avoir égard à leurs vertus. Ceux-ci ont mis dans la même claſſe le chêne & la pimprenelle ; ceux-là, la république Romaine & celle de Saint-Marin. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit obſerver la nature ; elle n'eſt par-tout que convenance & harmonie. Ce ne ſont pas ſes formes, c'eſt ſon eſprit qu'il faut étudier.

Si dans l'hiſtoire d'un peuple vous ne faites pas attention à ſa conſtitution morale & intérieure, dont preſque aucun hiſtorien ne s'occupe, il vous ſera impoſſible de concevoir comment des républiques bien ordonnées en apparence, ſe ſont ruinées tout-à-coup ; comment d'autres, au contraire, où tout paroît dans l'agitation, deviennent formidables, d'où vient la durée & le pouvoir des états deſpotiques ſi décriés par nos écrivains modernes ; & d'où vient enfin, qu'après ces beaux regnes de Marc-Aurele & d'Antonin, qu'ils ont ſi vantés, l'empire Romain acheva de s'écrouler. C'eſt, je l'oſe dire, parce que ces bons princes ne ſongerent qu'à conſerver la forme extérieure du gouvernement. Tout étoit tranquille autour d'eux, il y avoit une forme de ſénat ; le bled ne manquoit point à Rome, les garniſons dans les provinces étoient bien payées. Point de ſédition, point

que des formes politiques qui ne décident ni de leur bonheur, ni de leur puiſſance,

de troubles, tout alloit bien en apparence; mais pendant cette léthargie, les riches augmentoient leurs grandes propriétés, le peuple perdoit les ſciences; les emplois s'accumuloient dans les mêmes familles. Pour avoir de quoi vivre, il falloit s'attacher aux grands: Rome ne renfermoit plus qu'un peuple de valets. L'amour de la patrie s'éteignoit. Les malheureux ne ſavoient de quoi ſe plaindre. On ne leur faiſoit point de tort. Tout étoit dans l'ordre; mais par cet ordre, ils ne pouvoient plus parvenir à rien. On n'égorgeoit pas les citoyens comme ſous Marius & Sylla, mais on les étouffoit.

Dans toute ſociété humaine, il y a deux puiſſances, l'une temporelle & l'autre ſpirituelle. Vous les retrouverez dans tous les gouvernemens du monde, en Europe, en Aſie, en Afrique & en Amérique. Le genre humain eſt gouverné comme le corps humain. Ainſi l'a voulu l'Auteur de la Nature, pour la conſervation & le bonheur des hommes. Lorſque les peuples ſont opprimés par la puiſſance ſpirituelle, ils ſe réfugient auprès de la temporelle; quand celle-ci les opprime à ſon tour, ils ont recours à l'autre. Quand toutes deux s'accordent pour les rendre miſérables, alors naiſſent en foule les héréſies, les ſchiſmes, les guerres civiles, & une multitude de puiſſances ſecondaires qui balancent les abus des deux premieres, juſqu'à ce qu'il en réſulte enfin une apathie générale, & que l'état ſe détruiſe. Nous approfondirons ce grand ſujet

nous ne nous arrêterons qu'à leur conſtitution morale. Tout gouvernement, quel qu'il ſoit, eſt heureux au dedans & puiſſant au dehors, lorſqu'il donne à tous ſes ſujets le droit naturel de parvenir à la fortune & aux honneurs; & le contraire arrive, lorſqu'il réſerve à une claſſe particuliere de citoyens, les biens qui doivent être communs à tous. Il ne ſuffit pas de preſcrire au peuple des limites, & de l'y contenir par des fantômes effrayans. Il force bientôt ceux qui les font mouvoir de trembler plus que lui. Quand la politique humaine attache ſa chaîne au pied d'un eſclave, la juſtice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.

Il y a eu peu de république plus également ordonnée que celle de Lacédémone. On y vit fleurir la vertu & le bonheur pendant cinq cents ans. Malgré ſon peu d'étendue, elle donna la loi à la Grece & aux côtes ſeptentrionales de l'Aſie; mais comme Lycurgue n'avoit compris dans ſon plan, ni les peuples qu'elle devoit s'aſſujettir, ni même les Ilotes qui labouroient la terre pour elle, ce fut par eux qu'entrerent les troubles qui l'agiterent, & qui finirent par la renverſer.

Dans la république Romaine, il y eut

tout-à-l'heure, en parlant de la France. Nous verrons que, quoiqu'il n'y ait de droit qu'une puiſſance, il y en a, en effet, cinq qui la gouvernent.

encore plus d'égalité & par ant plus ce, bonheur & de puissance. A la vérité étoit divisée en patriciens & en plébé mais comme ceux-ci parvenoient à toutes les dignités militaires, que d'ailleurs ils obtinrent le tribunat, dont le pouvoir égala & surpassa même celui des consuls, la plus grande harmonie régna entre les deux ordres. On ne peut voir, sans attendrissement, la déférence & le respect que les plébéïens portoient aux patriciens, dans les beaux jours de la république. Ils choisissoient parmi eux leurs patrons, ils les accompagnoient en foule lorsqu'ils alloient au sénat : quand ils étoient pauvres, ils se quotisoient entr'eux pour doter leurs filles. Les patriciens, d'un autre côté, s'intéressoient à toutes les affaires des plébéïens ; ils plaidoient leurs causes dans le sénat ; ils leur faisoient porter leurs noms, les adoptoient dans leurs familles, & leur donnoient leurs filles en mariage, quand ils se distinguoient par leurs vertus. Ces alliances avec des familles du peuple ne furent pas dédaignées même des empereurs. Auguste donna en mariage Julie sa fille unique au plébéïen Agrippa. La vertu régna dans Rome, & jamais on ne lui éleva de plus dignes autels sur la terre. On en peut juger par les récompenses qu'on y accordoit aux bonnes actions. Un homme criminel étoit condamné à mourir de faim en prison ; sa fille vint l'y trouver & l'y

nourrit de son lait. Le sénat, instruit de ce trait de l'Amour filial, ordonna que le père fût rendu à sa fille, & qu'à la place de la prison on élevât un temple à la piété.

Lorsqu'on menoit un coupable au supplice, il étoit absous, si une vestale venoit à passer. La peine due au crime disparoissoit en présence d'une personne vertueuse. Si, dans une bataille, un Romain en sauvoit un autre des mains de l'ennemi, on lui donnoit la couronne civique. Cette couronne n'étoit que de feuilles de chêne, & elle étoit même la seule des couronnes militaires qui n'eût pas d'or : mais elle donnoit le droit de s'asseoir aux spectacles dans le banc le plus voisin de celui des sénateurs qui se levoient tous par honneur, à l'arrivée de celui qui la portoit. C'étoit, dit Pline, la plus illustre des couronnes, & elle donnoit plus de privileges que les couronnes murales, obsidionales & navales, parce qu'il y a plus de gloire à sauver un seul citoyen, qu'à prendre des villes & qu'à gagner des batailles. Elle étoit la même, par cette raison, soit qu'on eût sauvé le général de l'armée ou un simple soldat ; mais on ne l'eût pas obtenue pour avoir délivré un roi allié des Romains, qui seroit venu à leur secours. Rome, dans la distribution de ses récompenses, ne distinguoit que le citoyen. Avec ces sentimens patriotiques, elle conquit la terre ; mais elle ne fut juste

que pour son peuple, & ce fut par ses in-justices envers les autres hommes qu'elle devint foible & malheureuse. Ses con-quêtes la remplirent d'esclaves qui, sous Spartacus, la mirent à deux doigts de sa perte, & qui la déciderent enfin par les armes de la corruption, plus dangereuses que celles de la guerre. Ce furent les vices & les flatteries des Grecs & des Asiatiques esclaves à Rome, qui y formerent les Catilinas, les Césars, les Nérons; & tandis que leur voix corrompoit les maîtres du monde, celle des Goths, des Cimbres, des Teutons, des Gaulois, des Allobroges, des Vandales compagnons de leur sort, appelloit du nord & de l'orient ceux de leurs compatriotes qui la renverserent.

Les gouvernemens modernes nous présentent les mêmes réactions d'équité & de bonheur, d'injustice & d'infortune. En Hollande, où le peuple peut parvenir à tout, l'abondance est dans l'état, l'ordre dans les villes, la fidélité dans les mariages, la tranquillité dans tous les esprits; les querelles & les procès y sont rares, parce que tout le monde y est content. Il y a peu de nations en Europe dont le territoire soit aussi petit, & il n'y en a point qui ait étendu sa puissance aussi loin; ses richesses sont immenses; elle a soutenu seule la guerre contre l'Espagne dans sa splendeur, & ensuite contre la France

l'Angleterre réunies ; son commerce s'étend par toute la terre ; elle possede de puissantes colonies en Amérique, de riches comptoirs en Afrique ; des royaumes formidables en Asie. Mais si on remonte à la source des maux & des guerres qu'elle a soufferts depuis deux siecles, on verra qu'ils ne viennent que des injustices de quelques-uns de ses établissemens dans ces pays-là. Son bonheur & sa puissance ne sont point dus à sa forme républicaine, mais à cette communauté de biens qu'elle présente indistinctement à tous ses sujets, & qui produit les mêmes effets dans les gouvernemens despotiques dont on nous fait de si terribles tableaux.

Parmi les Turcs, comme parmi les Hollandois, il n'y a ni querelles, ni médisances, ni vols, ni prostitutions dans les villes. On ne trouveroit peut-être pas même dans tout leur empire, une seule femme turque faisant le métier de courtisanne. Il n'y a dans les esprits ni inquiétude ni jalousie. Chacun d'eux voit sans envie dans ses chefs, un bonheur où il peut atteindre, & est prêt à périr pour sa religion & pour son gouvernement. Leur force n'est pas moindre au dehors, que leur union est grande au dedans. Avec quelque mépris que nos historiens parlent de leur ignorance & de leur stupidité, ils ont envahi les plus belles portions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, & même

l'empire des Grecs si savans & si spirituels, parce que le sentiment de patriotisme qui les unit, est supérieur à tout l'esprit & à toutes les tactiques du monde. Ils éprouvent cependant des convulsions par les révoltes des peuples conquis; mais les plus dangereuses viennent de leurs plus foibles ennemis, de ces Grecs mêmes dont ils pillent impunément les biens, & dont ils enlevent chaque année des tributs d'enfans pour le sérail. Ce sont de ces enfans d'où sortent, par une providence réagissante, la plupart des janissaires, des agas, des bachas, des visirs, qui oppriment les Turcs à leur tour, & qui se rendent redoutables même à leurs sultans.

C'est cette même communauté d'espérances & de fortunes présentée à toutes les conditions, qui a donné tant d'énergie à la Prusse dont nos écrivains ont si fort vanté la police au dedans & les victoires au dehors; quoique le gouvernement en soit encore plus despotique que celui de la Turquie, puisque le prince y est à la fois maître absolu du temporel & du spirituel.

Au contraire la république de Venise, si connue par ses courtisannes, par les inquiétudes & par les espionnages de son gouvernement, est d'une foiblesse extrême au dehors, quoiqu'elle soit plus ancienne, dans une situation plus heureuse, & sous un plus beau ciel que celle de Hollande.

niſe eſt une puiſſance maritime à peine que aujourd'hui dans la Méditerranée, que la Hollande vivifie toute la terre par ſon commerce, parce que la premiere a reſtreint les droits de l'humanité à une claſſe de nobles, & que la ſeconde les a étendus à tout ſon peuple.

C'eſt encore par une ſuite de ce partage injuſte que Malte, avec le plus beau port de la Méditerranée, ſituée entre l'Afrique & l'Europe, dans le voiſinage de l'Aſie, & remplie d'une jeune nobleſſe pleine de courage, ne ſera jamais que la derniere puiſſance de l'Europe parce que ſon peuple y eſt nul.

Nous obſerverons ici que l'hérédité de la nobleſſe dans un état, ôte à la fois l'émulation aux nobles & aux roturiers. Elle l'ôte aux premiers, parce que, pouvant par leur naiſſance prétendre à tout, ils n'ont pas beſoin de mérite; & aux ſeconds, parce que ne pouvant prétendre à rien, il leur devient inutile. C'eſt là le vice politique qui a ruiné la puiſſance du Portugal & celle de l'Eſpagne; & non pas l'eſprit monaſtique, comme tant d'écrivains l'ont avancé. Les moines étoient tout puiſſans du tems de Ferdinand & d'Iſabelle. Ce fut un moine qui décida à la cour le départ de Chriſtophe Colomb pour la découverte d'un nouveau monde, dont la conquête quadrupla en Eſpagne le nombre des gentilshommes. Il ne paſ-

ſoit pas en Amérique un ſoldat Eſpagnol qui ne s'y donnât pour noble, & qui, retournant en Eſpagne avec un peu d'argent, ne s'y établît ſur ce pied-là. La même choſe arriva parmi les Portugais qui firent des conquêtes en Aſie. L'ordre militaire, chez ces deux nations, fit alors des prodiges, parce que la carriere de l'ambition étoit ouverte au peuple dans les armes. Mais depuis qu'elle lui eſt fermée, par le nombre prodigieux de gentilshommes dont ces deux états ſont remplis, il s'eſt jeté du côté de l'ordre monaſtique, & lui a donné la puiſſance tribunitive.

Quelque admirable que paroiſſe aux ſpéculations de nos politiques, le triple nœud qui forme le gouvernement de l'Angleterre, c'eſt aux agitations de ſes trois puiſſances qu'on doit attribuer les querelles perpétuelles qui en troublent le bonheur, & la vénalité qui l'a enfin corrompu. Le peuple, à la vérité, forme une chambre dans ſon Parlement; mais le droit d'y entrer comme député, n'étant réſervé qu'aux ſeuls poſſeſſeurs de terres, doit en bannir bien des têtes ſages, & y en admettre beaucoup qui ne le ſont gueres. Alcibiade & Catilina y auroient joué de grands rôles; mais Socrate, le juſte Ariſtide, Epaminondas qui donna l'empire de la Grece à Thebes, Attilius-Régulus qui fut choiſi dictateur à la charrue, Menenius-Agrippa qui pacifia les différends

fénat & du peuple, n'auroient pu y point de féance, attendu qu'ils n'avoient pas en fonds de terres cent livres ſterling de revenu. L'Angleterre fe détruiroit par fa propre conſtitution, fi elle n'ouvroit à tous fes citoyens une carriere commune dans fa marine. Tous les ordres de l'état concourent à ce point de réunion, & lui donnent une telle pondération qu'il fixe leur équilibre politique. Qui détruiroit la marine en Angleterre, en détruiroit le gouvernement. Ce concours unanime de toute la nation vers un feul art, lui a acquis le plus grand degré de perfection où il foit jamais parvenu chez aucun peuple, & en a fait l'unique inſtrument de fa puiſſance.

Si nous parcourons les autres états qui portent le nom de républiques, nous y verrons les maux au dedans, & la foibleſſe au dehors, croître à proportion de l'inégalité de leurs citoyens. La Pologne a réſervé aux feuls nobles toute l'autorité, & a laiſſé fon peuple dans le plus odieux efclavage, enforte que la guerre, qui établit entre les citoyens d'une même nation une communauté de dangers, n'établit entre ceux-ci aucune communauté de récompenfe. Son hiſtoire ne préfente qu'une longue fuite de querelles de Palatinat à Palatinat, de ville à ville, de famille à famille, qui l'ont rendue fort malheureufe dans tous les tems. Le plus

grand nombre des nobles mê[illegible] misérable, qu'il est obligé p[illegible] servir les grands dans les plus [illegible] plois, comme autrefois les nôtres parmi nous dans le gouvernement féodal, & comme encore aujourd'hui ceux du Japon; car par-tout où les paysans sont esclaves, les gentilshommes sont domestiques. Enfin il est arrivé, de nos jours, à la Pologne le malheur qu'elle auroit éprouvé il y a long-tems, si les royaumes qui l'environnent n'avoient pas eu alors les mêmes défauts dans leur constitution. Elle a été envahie par ses voisins, malgré ses longues discussions politiques, comme l'empire des Grecs le fut par les Turcs, lorsque quelques prêtres s'y étant emparés de tout, ne les occupoient plus que de subtilités théologiques.

Au Japon, les maux des nobles y sont proportionnés à leur tyrannie. Ils formerent d'abord un gouvernement féodal, si aisé à renverser, comme tous ceux de cette nature, que le premier d'entre eux qui s'en voulut faire le souverain, en vint à bout par une seule bataille. Il leur ôta le pouvoir de décider leurs querelles par des guerres civiles, mais il leur laissa tous leurs autres privileges; celui de maltraiter les paysans qui y sont serfs, le droit de vie & de mort sur tous ceux qui sont à leurs gages, & même sur leurs femmes. Le peuple qui, dans l'extrême misere, n'a

re pour subsister d'autre moyen que payer ou de corrompre ses tyrans, produit au Japon une multitude incroyable de bonzes de toutes les sectes, qui y ont élevé des temples sur toutes les montagnes, de comédiens & de farceurs qui ont des théatres à tous les carrefours des villes, & de courtisannes qui y sont en si grand nombre, qu'on en trouve sur toutes les routes & à toutes les auberges où l'on arrive. Mais ce même peuple met à si haut prix la considération que les nobles exigent de lui, que pour peu qu'ils se regardent entre eux de travers, il faut qu'ils se battent; & si l'insulte est un peu grave, il faut que l'offensé & l'agresseur s'ouvrent le ventre, sous peine d'infamie. C'est à cette haine pour ses tyrans qu'il faut attribuer le singulier attachement qu'il témoigna pour la religion chrétienne, qu'il croyoit devoir effacer par sa morale, des différences si odieuses entre les hommes; & c'est aux préjugés populaires qu'il faut rapporter dans les nobles Japonois, le mépris qu'ils marquent, en mille occasions, pour une vie rendue si versatile par l'opinion d'autrui.

Une sage égalité proportionnée aux lumieres & aux talens de tous ses sujets, a rendu long-tems la Chine la portion la plus heureuse de la terre; mais le goût des voluptés y ayant à la fin corrompu les mœurs, l'argent qui les procure est deve-

nu le premier m bile du gouvernement. La vénalité y a divisé la nation en deux grandes classes, de riches & de pauvres. Les anciens degrés qui y élevoient les hommes à tous les emplois, subsistent encore; mais il n'y a que les riches qui y montent. Ce vaste & populeux empire n'ayant plus de patriotisme que dans quelques vaines cérémonies, a été plusieurs fois envahi par les Tartares qui y ont été appelés par les malheurs des peuples.

On regarde, en général, les Negres comme l'espece d'hommes la plus infortunée qu'il y ait au monde. En effet, il semble que quelque destinée les condamne à l'esclavage. On croit reconnoître en eux l'effet de cette ancienne malédiction (1) : « Que Chanaan soit maudit ! » qu'il soit à l'égard de ses freres l'esclave » des esclaves » ! Ils la confirment eux-mêmes par leurs traditions. Selon le Hollandois Bosman, « les Negres de la Guinée disent que Dieu ayant créé des noirs » & des blancs, leur proposa deux dons, » savoir, ou de posséder l'or, ou de savoir lire & écrire ; & comme Dieu donna le choix aux noirs, ils choisirent l'or » & laisserent aux blancs la connoissance » des lettres : ce que Dieu leur accorda. » Mais qu'étant irrité de cette convoitise » qu'ils avoient pour l'or, il résolut e[n]

(1) Genese, chap. 11, ℣. 25.

» même tems que les blancs domineroient éternellement sur eux, & qu'ils seroient obligés de leur servir d'esclaves » (1). Ce n'est pas que je veuille

(1) *Bosman, voyage de Guinée, lettre* 10. Ce jugement des Negres modernes leur fait beaucoup d'honneur. Ils sentent le prix inestimable des lumieres ; mais s'ils avoient vu en Europe le sort de la plupart des gens de lettres, & celui des gens qui y ont de l'or, ils auroient renversé leur tradition.

Des opinions semblables se retrouvent chez les autres noirs de l'Afrique, & entr'autres, chez les noirs des îles du Cap-Verd, comme on peut le voir dans l'excellente relation que Georges Robert nous en a donnée. Cet infortuné navigateur se réfugia dans celle de Saint-Jean, où il reçut de la part de ses habitans les preuves les plus touchantes de générosité & d'hospitalité, après avoir éprouvé un traitement atroce de la part des pirates Anglois ses compatriotes, qui lui pillerent son vaisseau.

Cependant, il faut l'avouer, si quelques peuplades de l'Afrique nous surpassent en qualités morales, en général les Negres sont très-inférieurs aux autres nations par celles de l'esprit. Ils n'ont pas encore eu l'industrie de dompter l'éléphant, comme les Asiatiques. Ils n'ont perfectionné aucune espece de culture. Ils doivent celle de la plupart de leurs végétaux alimentaires aux Portugais & aux Arabes. Ils n'exercent aucuns des arts libéraux qui faisoient cependant des progrès chez les habitans du nouveau mon-

appuyer par des autorités sacrées, ni par
celles que ces infortunés fournissent

de, bien plus modernes qu'eux. Ils sont dans une partie du continent, d'où ils pouvoient aisément pénétrer jusques en Amérique, puisque les vents d'est les y portent, vent arriere; & ils n'avoient pas même découvert les îles qui sont dans leur voisinage, telles que les îles Canaries & celles du Cap-Verd. Les puissances noires de l'Afrique n'ont jamais eu l'esprit de construire un brigantin. Loin de s'étendre au dehors, elles ont laissé les peuples étrangers s'emparer de toutes leurs côtes. Car dans les anciens tems, les Egyptiens & les Phéniciens se sont établis sur leurs côtes orientales & septentrionales qui sont aujourd'hui au pouvoir des Turcs & des Arabes; & depuis quelques siecles, les Portugais, les Anglois, les Danois, les Hollandois & les François se sont saisis de ce qui en restoit à l'Orient, au midi & à l'occident, uniquement pour avoir des esclaves. Il faut, après tout, qu'une providence particuliere préserve le patrimoine de ces enfans de Chanaan, de l'avidité de leurs freres les enfans de Sem & de Japhet; car il est étonnant que nous autres sur-tout, fils de Japhet, qui, comme des cadets, cherchons fortune par tout le monde, & qui, suivant la bénédiction de Noé notre pere, nous logeons jusques dans les tentes de Sem notre aîné, nous n'ayons pas établi des colonies dans une partie de la terre aussi belle que l'Afrique, si voisine de nous, où la canne à sucre, le café & la plupart des pro-

mêmes, la tyrannie que nous exerçons à leur égard. Si la malédiction d'un pere a pu avoir tant d'influence sur sa postérité, la bénédiction de Dieu, qui, par notre religion, s'étend sur eux comme sur nous, les rétablit dans toute la liberté de la loi naturelle. Le texte de l'évangile qui nous ordonne de regarder tous les hommes comme nos freres, parle pour eux comme pour nos compatriotes. Si c'en étoit ici le lieu, je ferois voir comme la providence fait observer en leur faveur les loix de la justice universelle, en rendant leurs tyrans dans nos colonies, cent fois plus misérables qu'eux. D'ailleurs, combien de guerres les traites de l'Afrique n'ont elles pas fait naître parmi les puissances maritimes de l'Europe? Combien de maladies & d'abâtardissemens de races les Negres n'ont-ils pas occasionnés parmi nous? Mais je ne m'arrêterai qu'à leur condition dans leur pays, & à celle de leurs compatriotes qui abusent sur eux de leur pouvoir. Je ne sache

ductions de l'Amérique & de l'Asie peuvent croître, & enfin où les esclaves sont tout portés.

Les politiques attribueront les différens caracteres des Negres & des Européens, à telles causes qu'il leur plaira. Pour moi, je le dis du fond de mon cœur, je ne connois point de livre où il y ait des monumens plus certains de l'histoire des nations & de celle de la nature, que la Genese.

pas qu'il y ait jamais eu chez eux une seule république, si ce n'est quelque petite aristocratie le long de la côte occidentale d'Afrique, telle que celle de Fantim. Ils ont une multitude de petits rois qui les vendent quand bon leur semble. Mais d'un autre côté, le sort de ces rois est rendu si déplorable par les prêtres, les fétiches, les grigris, les révolutions subites, l'indigence même d'alimens, qu'il y a fort peu de nos matelots qui voulussent changer d'état avec eux. D'ailleurs, les Negres échappent à la plupart de leurs maux par leur insouciance & la mobilité de leur imagination. Ils dansent au milieu de la famine comme dans l'abondance, dans les fers comme en liberté. Si une patte de poulet leur fait peur, un petit morceau de papier blanc les rassure. Chaque jour ils font & défont leurs dieux à leur fantaisie.

Ce n'est point dans la stupide Afrique, mais aux Indes, dont l'antique sagesse est si renommée, que les maux du genre humain sont portés à leur comble. Les brames, jadis appelés brachmanes, qui en sont les prêtres, y ont divisé la nation en plusieurs castes, dont ils ont voué quelques-unes à l'opprobre, comme celle des Garias. On peut bien croire qu'ils ont rendu la leur sacrée. Personne n'est digne de les toucher, de manger avec eux, encore moins d'y contracter aucune alliance. Ils

ont étayé cette grandeur imaginaire de superstitions incroyables. C'est de leurs mains que sort ce nombre infini de dieux de formes monstrueuses qui ont effrayé toutes les imaginations de l'Asie. Le peuple, par une réaction naturelle d'opinions, les rend à leur tour les plus misérables de tous les hommes. Il les oblige, afin de conserver leur réputation, de se laver de la tête aux pieds au moindre attouchement, de jeûner souvent & rigoureusement, de faire devant leurs idoles si redoutables, des pénitences horribles; & comme il ne peut s'allier à leur sang, il force, par le pouvoir des préjugés sur les tyrans, leurs veuves de se brûler vives avec le corps de leurs maris. N'est-ce donc pas un sort bien affreux pour des hommes qui passent pour sages, & qui donnent la loi à leur nation, de voir périr par cet horrible genre de supplice, leurs amies, leurs parentes, leurs filles, leurs sœurs & leurs meres? Des voyageurs ont vanté leurs lumieres: mais n'est-ce pas une odieuse alternative pour des hommes éclairés, ou d'effrayer perpétuellement des ignorans par des opinions qui, à la longue, subjuguent même ceux qui les prêchent; ou, s'ils sont assez heureux pour conserver leur raison, d'en faire un usage honteux & coupable, en l'employant à débiter de mensonges? Comment peuvent-ils s'estimer les uns & les

autres? Comment peuvent-ils rentrer en eux-mêmes, & lever les yeux vers cette divinité dont ils ont, dit-on, de si sublimes idées, & dont ils présentent au peuple de si effroyables images? Quel que soit, pour leur ambition, le triste fruit de leur politique, elle a entraîné les malheurs de ce vaste empire, situé dans la plus belle région de la terre. Sa milice est formée de nobles, appelés Naïres, qui tiennent le second rang dans l'état. Les brames, pour se maintenir par la force, autant que par la ruse, les ont associés à une partie de leurs privileges. Voici ce que dit Gautier Schouten, de l'indifférence que porte le peuple aux Naïres dans les malheurs qui leur arrivent. Après un rude combat, où les Hollandois tuerent beaucoup de ceux qui avoient embrassé le parti des Portugais, « il ne fut fait, dit-» il (1), aucun outrage ni insulte aux gens » de métier, paysans, pêcheurs, ou au-» tres habitans Malabares, non pas même » dans la fureur du combat. Aussi ne s'en » étoient-ils point fui. Il y en avoit beau-» coup de postés en divers endroits pour » être spectateurs de l'action, & ils ne » parurent nullement s'intéresser à la perte » des Naïres ». J'ai vu la même apathie chez les peuples dont la noblesse forme

(1) Voyage aux Indes Orientales, tom. 1, pag. 367.

me nation à part, entr'autre, en Pologne. Le peuple des Indes fait partager à ses Naïres, comme à ses brames, les maux de l'opinion. Ceux-là ne peuvent contracter de mariages légitimes. Plusieurs d'entre eux, connus sous le nom d'Amoques, sont obligés de se dévouer dans les combats, ou à la mort de leurs rois. Ils sont les victimes de leur honneur injuste, comme les brames le sont de leur religion inhumaine. Leur courage, qui n'est qu'un esprit de corps, loin d'être utile à leur pays, lui est souvent funeste. Dans tous les tems, il a été désolé par leurs guerres intestines ; & il est si foible au dehors, que des poignées d'Européens s'y sont établis par-tout où ils ont voulu. A la fin de l'avant derniere guerre en 1762, un Anglois proposa au Parlement d'Angleterre d'en faire la conquête, & de payer les dettes de sa nation avec les richesses qu'il se proposoit d'y enlever, si on vouloit l'y transporter avec une armée de cinq mille Européens. Son projet n'étonna aucun de ceux de ses compatriotes qui connoissoient la foiblesse de ce pays-là, & il ne fut rejeté, dit-on, que parce qu'il étoit injuste.

En France, le peuple ne parvint à rien dans le gouvernement, depuis Jules César qui est le premier des écrivains qui ait fait cette observation, & qui n'est pas le dernier politique qui en ait profité pour s'en-

rendre aisément le maître, jusqu'au cardinal de Richelieu qui abattit le pouvoir féodal. Dans ce long intervalle, notre histoire n'offre qu'une suite de dissentions, de guerres civiles, de mauvaises mœurs, d'assassinats, de loix gothiques, de coutumes barbares, & est très-peu intéressante à lire, quoi qu'en dise le président Hénault, qui la compare à l'histoire romaine. Ce n'est pas seulement parce que les fables des Romains sont plus ingénieuses que les nôtres; mais c'est que dans notre histoire on ne voit point l'histoire d'un peuple, mais seulement celle de quelque grande maison. Il faut cependant en excepter les vies de quelques bons rois, telles que celles de S. Louis, de Charles V, de Henri IV, & de quelques gens de bien qui intéressent par cela même qu'ils se sont intéressés pour la nation. Par-tout ailleurs, vous ne voyez pas que le gouvernement s'en occupât: il ne songeoit qu'aux intérêts des nobles. Elle fut tour-à-tour subjuguée par les Romains, les Francs, les Goths, les Alains & les Normands. La facilité avec laquelle elle se fit chrétienne, prouve qu'elle chercha dans la religion une protection contre les maux de l'esclavage. C'est à ce sentiment de confiance que le clergé a dû le premier rang qu'il a obtenu dans l'état: mais bientôt le clergé dégénéra de son premier esprit; & loin de songer à détruire la tyrannie, il se rangea

du

du côté des tyrans ; il adopta toutes leurs coutumes ; il se revêtit de leurs titres, s'appliqua leurs droits & leurs revenus, & se servit même de leurs armes pour défendre des intérêts si étrangers à sa morale. Beaucoup d'églises avoient des chevaliers & des champions qui se battoient pour elles en duel.

Il ne faut pas attribuer à la religion les maux occasionnés par l'avarice & par l'ambition de ses ministres. Elle nous apprend elle-même à connoître leurs défauts, & elle nous ordonne de nous en méfier. Les plus grands saints, entr'autres (1) S. Jérôme, les leur ont reprochés avec plus de force qui ne l'ont fait les philosophes modernes. On a beaucoup écrit dans ces derniers tems contre la religion, pour affoiblir le pouvoir des prêtres. Mais partout où elle est tombée, leur puissance s'est augmentée. C'est la religion elle-même qui les contient. Voyez dans l'Archipel & ailleurs combien de superstitions frauduleuses & lucratives les papas & les caloyers grecs ont substituées à l'esprit de l'évangile ! Quelques reproches d'ailleurs qu'on puisse faire aux nôtres, ils peuvent répondre qu'ils ont été, dans tous les tems, les enfans de leur siecle comme leurs compatriotes. Les nobles, les magistrats, les militaires, les rois mêmes des tems passés,

(1) Voyez ses Lettres.

ne valoient pas mieux. On les accuſe de porter par-tout l'eſprit d'intolérance, & de vouloir être les maîtres en prêchant l'humilité. Mais la plupart d'entr'eux, repouſſés par le monde, portent dans leurs corps cet eſprit d'intolérance du monde, dont ils ont été la victime; & leur ambition n'eſt bien ſouvent qu'une ſuite de cette ambition univerſelle que l'éducation nationale & les préjugés de la ſociété inſpirent à tous les membres de l'état. Sans vouloir faire leur apologie, & encore moins leur ſatyre, ni celle d'aucun corps, dont je n'ai voulu découvrir les maux qu'afin de leur indiquer les remedes qui me ſemblent être à leur portée, je me bornerai ici à quelques réflexions ſur la religion qui eſt, de cette vie même, le fléau des méchans, & la conſolation des gens de bien.

Le monde regarde aujourd'hui la religion comme le partage du peuple, & comme un moyen politique imaginé pour le contenir. Il lui met en oppoſition la philoſophie de Socrate, d'Epictete, de Marc-Aurele; comme ſi la morale de ces ſages étoit moins auſtere que celle de Jeſus-Chriſt; & comme ſi les biens qu'il s'en promet, étoient plus aſſurés que ceux de l'Evangile! Quelle connoiſſance profonde du cœur de l'homme, quelle convenance admirable avec ſes beſoins, quels traits touchans de ſenſibilité ſont renfer-

[...]s dans ce livre divin ! Je laisse à part les mysteres. Nous en avons pris, dit-on, une partie dans Platon. Mais Platon lui-même les avoit tirés de l'Egypte, où il avoit voyagé, & les Egyptiens les devoient, comme nous, aux patriarches. Ces mysteres, après tout, ne sont pas plus incompréhensibles que ceux de la nature, & que celui de notre propre existence. D'ailleurs, nous contribuons dans leur examen à nous égarer. Nous voulons remonter à leurs sources, & nous ne pouvons que sentir leurs effets. Toute cause surnaturelle, est également impénétrable à l'homme. L'homme n'est lui-même qu'un effet, qu'un résultat passager, qu'une combinaison d'un moment. Il ne peut juger des choses divines suivant leur nature, mais suivant la sienne & par les seules convenances qu'elles ont avec ses besoins. Si nous nous servons de ces témoignages, de notre foiblesse, & de ces indications de notre cœur pour étudier la religion, nous verrons qu'il n'y en a point sur la terre qui convienne autant aux besoins du genre humain. Je ne parle pas de l'antiquité de ses traditions. Les poëtes de la plupart des nations, entre autres Ovide, ont chanté la création, le bonheur de l'âge d'or, l'indiscrete curiosité de la premiere femme, les malheurs sortis de la boîte de Pandore & le déluge universel, comme s'ils avoient pris ces histoires dans la Genese.

On objecte à la nouveauté du monde l'ancienneté & la multiplicité de quelques laves dans les volcans ; mais ces observations ont-elles été bien faites? Les volcans ont dû couler plus fréquemment dans les premiers tems, lorsque la terre étoit plus couverte de forêts, & que l'Océan chargé de ses dépouilles végétales, fournissoit plus abondamment à leurs foyers. D'ailleurs, comme je l'ai dit dans le cours de cet ouvrage, nous ne saurions distinguer ce qui est vieux & ce qui est moderne dans la fabrique du monde. La création a dû y manifester l'empreinte des siecles, dès sa naissance. Si on le suppose éternel & abandonné aux simples loix du mouvement, il y a long-tems qu'il ne devroit plus avoir la moindre colline à sa surface. L'action des pluies, des vents & de la pesanteur, auroit mis toutes les terres au niveau des mers. Ce n'est point dans les ouvrages de Dieu, mais dans ceux des hommes, que nous pouvons distinguer des époques. Tous nos mouvemens nous annoncent la nouveauté de la terre que nous habitons. Si elle étoit, je ne dis pas éternelle, mais seulement un peu ancienne, nous trouverions des ouvrages de l'industrie humaine bien plus vieux que de trois à quatre mille ans, comme tous ceux que nous connoissons. Nous avons des matieres que le tems n'altere point sensiblement. J'ai vu chez

savant comte de Caylus, des anneaux d'or constellés, ou talismans égyptiens, aussi entiers que s'ils sortoient des mains de l'ouvrier. Les sauvages qui ne connoissent pas le fer, connoissent l'or, & le recherchent autant pour sa durée que pour son éclat. Au lieu donc de ne trouver que des antiquités de trois ou quatre mille ans, comme sont celles des nations les plus anciennes, nous en devrions voir de soixante, de cent, de deux cents mille ans. Lucrece qui attribuoit la création du monde aux atômes, par une physique inintelligible, avoue qu'il est tout nouveau.

> Præterea, si nulla fuit genitalis origo
> Terraï & cœli, semperque æterna fuêre,
> Cur suprà bellum Thebanum & funera Trojæ
> Non alias alii quoque res cecinêre poetæ?
>
> *De rerum natura*, lib. 5, v. 325.

« Si le ciel & la terre n'ont eu aucune » origine, & s'ils sont éternels, pourquoi » n'y a-t-il pas des poëtes qui aient chanté » d'autres guerres avant la guerre de The- » bes & la ruine de Troie? »

La terre est remplie de nos traditions religieuses: elles servent de fondement à la religion des Turcs, des Persans & des Arabes: elles s'étendent dans la plus grande partie de l'Afrique: nous les retrouvons dans l'Inde, dont tous les peuples & tous les arts sont originairement sortis:

nous les y démêlons dans l'antique & ténébreuse religion des Bramines, (1) dans l'histoire de Brama ou d'Abraham; de sa femme Saraï ou Sara, dans les incarnations de Wistnou ou de Christnou; enfin elles sont éparses jusques chez les Sauvages errans de l'Amérique. Je ne parle pas des monumens de notre religion, aussi répandus que ses traditions, dont l'un inexplicable par les loix de notre physique, prouve un déluge universel par les débris des corps marins qui sont répandus sur la surface du globe: l'autre, incompréhensible aux loix de notre politique, atteste la réprobation des Juifs, dispersés dans toutes les régions; haïs, méprisés, persécutés, sans gouvernement, sans territoire, & cependant toujours nombreux, toujours subsistans, & toujours fideles à leur loi. En vain on a voulu trouver des ressemblances de leur sort avec celui de plusieurs autres peuples, comme les Arméniens, les Guebres & les Banians. Mais ces peuples-là ne sortent gueres de l'Asie: ils y sont en petit nombre: ils ne sont ni haïs, ni persécutés des autres nations: ils ont une patrie: enfin ils n'ont point conservé la religion de leurs ancêtres. Des écrivains illustres ont fait valoir ces preuves surnaturelles

(1) Voyez Abraham Rogers, mœurs des Bramines.

d'une juſtice divine. Je me bornerai à en rapporter d'autres plus touchantes par leur convenance avec la nature & avec nos beſoins.

On a attaqué la morale de l'Evangile, parce que Jeſus-Chriſt, dans la contrée des Géraſéniens, fit paſſer une légion de démons dans un troupeau de deux mille porcs, qui fuſſent ſe précipiter dans la mer. Pourquoi, dit-on, ruiner les maîtres de ces animaux ? Jeſus-Chriſt a fait en cela un acte de légiſlateur : ceux qui élevoient ces porcs, étoient Juifs ; ils péchoient donc contre leur loi qui déclare ces animaux immondes. Autre objection contre Moyſe. Pourquoi ces animaux ſont-ils immondes ? Parce qu'ils ſont ſujets à la lepre dans le climat de la Judée. Nos eſprits forts triomphent ici. La loi de Moyſe, diſent-ils, étoit donc relative au climat ; ce n'étoit donc qu'une loi politique. Je répondrai à cela, que ſi je trouvois dans l'ancien ou le nouveau Teſtament quelque uſage qui ne fût pas relatif aux loix de la nature, je m'en étonnerois bien davantage. C'eſt le caractere d'une religion divinement inſpirée, de convenir parfaitement au bonheur des hommes, & aux loix précédemment établies par l'Auteur de la nature. C'eſt par ce défaut de convenance, qu'on peut diſtinguer toutes les fauſſes religions. Au reſte, la loi de Moyſe, par

ses privations, ne devoit être que la loi d'un peuple particulier; & la nôtre, par son universalité, devoit s'étendre à tout le genre humain.

Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, ont tous défendu l'usage de quelque espece d'animal, en sorte que si une de ces religions étoit universelle, elle entraîneroit ou sa destruction totale, ou sa multiplication à l'infini; ce qui contrarie évidemment le plan de la création. Les Juifs & les Turcs proscrivent le porc; le Indiens du Gange reverent la vache & le paon. Il n'y a point d'animal qui ne serve de Fétiche à quelque Negre, ou de Manitou à quelque sauvage. La religion chrétienne permet, seule, l'usage nécessaire de tous les animaux, & elle ne prescrit particuliérement l'abstinence de ceux de la terre, que dans la saison où ils se multiplient & où ceux de la mer abondent sur les rivages, au commencement du printems. Toutes les religions ont rempli leurs temples de carnage, & immolé à Dieu la vie des bêtes. Les Brames mêmes, si pitoyables envers elles, offrent à leurs idoles le sang & la vie des hommes. Les Turcs immolent des chameaux & des moutons. Notre religion plus pure, quand on n'auroit égard qu'à la matiere de son sacrifice, présente en hommage à Dieu le pain & le vin, qui sont les plus doux présens qu'il ait faits

l'homme. Nous obſerverons même que la vigne, qui croît depuis la ligne juſqu'au delà du cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, & depuis l'Angleterre juſqu'au Japon, eſt le plus répandu de tous les arbres fruitiers ; que le bled eſt preſque la ſeule des plantes alimentaires qui vienne dans tous les climats ; & que la liqueur de l'une & la farine de l'autre peuvent ſe conſerver pendant des ſiecles, & ſe tranſporter par toute la terre. Toutes les religions ont accordé aux hommes la pluralité des femmes dans le mariage ; la nôtre n'en a permis qu'une, bien avant que nos politiques euſſent obſervé que les deux ſexes naiſſoient en nombre égal. Toutes ſe ſont glorifiées de leurs généalogies ; &, regardant avec mépris la plupart des nations, elles ſe ſont permis, quand elles l'ont pu, de les réduire en eſclavage : la nôtre ſeule a protégé la liberté de tous les hommes, & elle les a rappelés à une même fin, comme à une même origine. La religion des Indiens promet dans ce monde des plaiſirs ; celle des Juifs, des richeſſes ; celle des Turcs, des victoires : la nôtre nous ordonne des vertus, & elle n'en promet la récompenſe que dans le ciel. Elle ſeule a connu que nos paſſions infinies étoient d'inſtitution divine. Elle n'a pas borné, dans le cœur humain, l'amour à une femme & à des enfans, mais elle l'étend à tous

les hommes : elle n'y a pas circonscrit l'ambition à la gloire d'un parti ou d'une nation, mais elle l'a dirigée vers le ciel & à l'immortalité : elle a voulu que nos passions servissent d'ailes à nos vertus (1).

(1) Il n'y a que la religion qui donne à nos passions un grand caractere. Elle répand des charmes ineffables sur l'innocence, & donne une majesté divine à la douleur. J'en citerai deux exemples. L'un est tiré d'une relation assez peu estimée de l'île de Saint-Erini, (chap. 12.) par le pere François Richard, jésuite missionnaire; mais où il y a des choses qui me plaisent par leur naïveté. J'ai été témoin de l'autre.

« Après dîner, dit le pere Richard, je me » retirai à Saint-Georges, qui est l'église » principale de l'île de Stampalia. Ce fut là » qu'un papa m'apporta un livre d'Evangile » pour savoir si je lisois en leur langue aussi » bien que j'y parlois : un autre me vint demander si notre Saint-Pere le Pape étoit » marié. Mais ce qui me parut plus plaisant, » fut la demande d'une vieille femme, qui, » après m'avoir fort long-tems regardé, me » pria de lui dire si véritablement je croyois » en Dieu & en la Sainte-Trinité. Oui, lui » dis-je; & pour l'assurer davantage, je fis » le signe de la croix. O! que cela va bien » dit-elle, que tu sois chrétien! Nous en » doutions. Sur cela, je tirai de mon sein » la croix que je portois : cette femme toute » ravie d'aise, s'écria : Que cherchons-nous » davantage pour savoir s'il est bon catholi- » que, puisqu'il adore la croix! après celle-

bien loin qu'elle nous lie sur la terre pour nous rendre malheureux, c'est elle qui y

ci, vint une autre à qui je demandai si » elle vouloit se confesser. Hé! quoi, dit- » elle, n'y a-t-il point de péché de se con- » fesser à vous autres? Non, dis-je; car, » quoique je sois Franc, je confesse en grec. » Je m'en vais le demander à notre évêque, » reprit-elle. Un peu après elle retourna » toute joyeuse d'en avoir obtenu la permis- » sion. Après sa confession, je lui donnai un » *Agnus-Dei*, qu'elle ne manqua pas de mon- » trer à tous, comme une chose qu'ils n'a- » voient jamais vue. Incontinent je fus acca- » blé d'une multitude de femmes & d'enfans, » qui me pressoient de leur en donner. Je fis » réponse que ces *agnus* ne se donnoient qu'à » ceux qui s'étoient confessés: ils s'offrirent, » pour en avoir, de se confesser, & le vou- » loient faire deux à deux; à savoir, une » fille avec sa confidente, un jeune gar- » çon avec son intime qu'on appeloit Abel- » phopeithon, frere de confiance, apportant, » pour raison, qu'ils n'avoient qu'un cœur; » & partant, rien ne devoit être secret entre » eux. J'eus de la peine à les séparer; toute- » fois ils furent obligés d'obéir. »

Il y a quelques années que j'étois à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre: & un coup de vent s'étoit élevé, comme c'est l'ordinaire dans ce tems-là; j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvoit être midi; plusieurs grands bateaux étoient sortis le matin du port pour aller à la pêche. Pendant que je considérois leurs manœuvres, j'apperçus une troupe de jeunes paysannes, jolies comme le sont la plu-

rompt les chaînes qui nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis !

part des Cauchoises, qui sortoient de la ville avec leurs longues coëffures blanches que le vent faisoit voltiger autour de leurs visages. Elles s'avancerent en folâtrant jusqu'à l'extrêmité de la jetée, que des ondes d'écume marine couvroient de tems en tems. Une d'entre elles se tenoit à l'écart, triste & reveuse. Elle regardoit au loin les bateaux, dont quelques-uns s'appercevoient à peine au milieu d'un horison fort noir. Ses compagnes d'abord se mirent à la railler, pour tâcher de la distraire. Est-ce que tu as, là bas, ton bon ami, lui disoient-elles ? Mais comme elles la voyoient toujours sérieuse, elles lui crierent : allons, ne restons pas là ! Pourquoi t'affliges-tu ? Reviens, reviens avec nous ; & elles reprirent le chemin de la ville. Cette jeune fille les suivit lentement sans leur répondre ; & quand elles furent à-peu-près hors de sa vue, derriere des monceaux de galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha d'un grand calvaire qui est au milieu de la jetée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans le tronc qui étoit au pied ; puis elle s'agenouilla, & fit sa priere, les mains jointes & les yeux levés au ciel. Les vagues qui assourdissoient en brisant sur la côte, le vent qui agitoit les grosses lanternes du crucifix, le danger sur la mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans le ciel, donnoient à l'amour de cette pauvre paysanne, une étendue & une majesté que les palais des grands ne sauroient donner à leurs passions.

Elle ne tarda pas à se tranquilliser ; car

[illegible]e de larmes elle y a essuyées ! que d'espérances elle a fait naître quand il n'y avoit plus rien à espérer ! que de repentirs ouverts au crime ! que d'appuis donnés à l'innocence ! Ah ! lorsque ces autels s'éleverent au milieu de nos forêts ensanglantées par les couteaux des Druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des asyles, que des ennemis irréconciliables s'y embrasserent en pleurant, les tyrans émus sentirent, du haut des tours, les armes tomber de leurs mains. Ils n'avoient connu que l'empire de la terreur, & ils voyoient naître celui de la charité. Les amans y accoururent pour y jurer de s'aimer, & de s'aimer encore au-delà du tombeau. Elle ne donnoit pas un jour à la haine, & elle promettoit l'éternité aux amours. Ah ! si cette religion ne fut faite

tous les bateaux rentrerent dans l'après-midi sans avoir éprouvé aucun dommage.

On a souvent calomnié la religion, en lui attribuant nos malheurs politiques. Voici ce qu'en dit Montagne, qui a vécu au milieu de ses guerres civiles : « Confessons la vérité : qui tireroit de l'armée même légitime ceux qui y marchent par le zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leurs pays, ou service du prince, il n'en sauroit bâtir une compagnie de gendarmes complette ». *Essais*, liv. 2, ch. 12, p. 317.

que pour le bonheur des misérables, elle fut donc faite pour celui du genre humain !

Quoiqu'on ait dit de l'ambition de l'église romaine, elle est venue souvent au secours des peuples malheureux. En voici un exemple pris au hasard, & que je soumets au jugement du lecteur. C'est au sujet du commerce des esclaves d'Afrique, embrassé sans scrupule par toutes les puissances chrétiennes & maritimes de l'Europe, & blâmé par la cour de Rome. « Dans » la seconde année de sa mission, Merolla » se trouva seul à Sogno, par la mort du » supérieur général, dont le pere Joseph » Busseto alla remplir la place au couvent » d'Angola. Vers le même tems, les missionnaires capucins reçurent une lettre » du cardinal Cibo, au nom du sacré col- » lege. Elle contenoit des plaintes ameres » sur la continuation de la vente des es- » claves, & des instances pour faire cesser » enfin cet odieux usage. Mais ils virent » peu d'apparence de pouvoir exécuter les » ordres du saint siege, parce que le com- » merce du pays consiste uniquement en » ivoire & dans la traite des esclaves (1) ». Tous les efforts des missionnaires n'abou-

(1) Extrait de l'histoire générale des voyages, par l'abbé Prévost, liv. 12, p. 180; Merolla, ann. 1633.

» [no]nt qu'à exclure les Anglois de ce commerce.

» La terre feroit un paradis, si la religion [ch]rétienne y étoit obfervée. C'eft elle qui [a] aboli l'efclavage dans la plus grande [p]artie de l'Europe. Elle tira, en France, de grandes poffeffions des mains des Iarles & des Barons, & elle y détruifit une partie de leurs droits inhumains par les terreurs d'une autre vie. Mais le peuple oppofa encore un autre boulevard à fes tyrans, ce fut le pouvoir des femmes.

Nos hiftoriens remarquent bien l'influence que quelques femmes ont eue fous certains regnes, & jamais celle du fexe en général. Ils n'écrivent point l'hiftoire de la nation, mais celle des princes. Les femmes ne font rien pour eux, fi elles ne font qualifiées. Ce fut cependant de cette foible portion de la fociété que la Providence fit fortir, de tems en tems, fes principaux défenfeurs. Je ne parle pas de celles qui ont repouffé, même par les armes, les ennemis du dehors, telle qu'une Jeanne d'Arc, à qui Rome & la Grece euffent élevé des autels : je parle de celles qui ont défendu la nation, des ennemis du dedans, encore plus redoutables que ceux du dehors ; de celles qui font fortes de leur foibleffe, & qui n'ont rien à craindre parce qu'elles n'ont rien à efpérer. Depuis le trône jufqu'à la houlette, il n'y a peut-être point de pays en Europe où les femmes

ſoient auſſi maltraitées par les loix qu'en France, & il n'y en a point où elles aient plus de pouvoir. Je crois que c'eſt le ſeul royaume de l'Europe où elles ne peuvent jamais régner. Dans mon pays, un père peut marier ſes filles, ſans leur donner d'autre dot qu'un chapeau de roſes : à ſa mort, elles n'ont toutes enſemble qu'une portion de cadet. Ce droit injuſte eſt commun au payſan comme au gentilhomme. Dans le reſte du royaume, ſi elles ſont plus riches, elles ne ſont pas plus heureuſes. Elles ſont vendues plutôt que données en mariage. De cent filles qui s'y marient, il n'y en a pas une qui y épouſe ſon amant. Leur ſort y étoit encore plus malheureux autrefois. Céſar dit dans ſes Commentaires : « Que le mari » avoit puiſſance de vie & de mort ſur » elle, ainſi que ſur ſes enfans : que lorſ» qu'un noble mouroit, ſes parens s'aſ» ſembloient s'il y avoit quelque ſoupçon » contre ſa femme, on la mettoit à la » torture comme un eſclave ; & ſi on » la trouvoit criminelle, on la brûloit » après lui avoir fait ſouffrir de cruels ſup» plices (1) ». Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que dès ce tems-là, & même auparavant, elles jouiſſoient du plus grand pouvoir. Voici ce qu'en dit le bon Plutarque dans

(1) Guerre des Gaules, l. 6, p. 168, traduct. de d'Ablancourt.

le style du bon Amyot. « Avant que les
» Gaulois paſſaſſent les montagnes des
» Alpes, & qu'ils euſſent occupé cette
» partie de l'Italie où ils habitent mainte-
» nant, une grande & violente ſédition
» s'émeut entre eux, qui paſſa juſques à
» une guerre civile : mais leurs femmes,
» ainſi que les deux armées furent prêtes
» à s'entre-choquer, ſe jetterent au milieu
» des armes ; & prenant leurs différens en
» main, les accorderent & jugerent avec
» ſi grande équité, & ſi au contentement
» de toutes les deux parties, qu'il s'en
» engendra une amitié & bienveillance
» très-grande réciproquement entre eux
» tous, non-ſeulement de ville à ville,
» mais auſſi de maiſon à maiſon : telle-
» ment que depuis ce tems-là ils ont tou-
» jours continué de conſulter des affaires,
» tant de la guerre que de la paix, avec
» leurs femmes, & de pacifier les que-
» relles & différens qu'ils avoient avec leurs
» voiſins & alliés, par le moyen d'elles : &
» partant en la compoſition qu'ils firent
» Avec Annibal, quand il paſſa par les
» Gaules, entr'autres articles, ils y mi-
» rent que s'il advenoit que les Gaulois
» prétendiſſent que les Carthaginois leur
» tinſſent quelque tort, les capitaines &
» gouverneurs Carthaginois qui étoient
» en Eſpagne, en ſeroient les juges ; & ſi
» au contraire les Carthaginois vouloient
» dire que les Gaulois leur euſſent fait

» quelque tort, les femmes des Gaulois
» en jugeroient (1) ». Ces deux autorités paroîtront difficiles à concilier à qui ne fait pas attention à la réaction des choses humaines. Le pouvoir des femmes venoit de leur oppression. Le peuple, aussi opprimé qu'elles, leur donna sa confiance, comme elles l'avoient donnée au peuple. C'étoient deux malheureux qui s'étoient rapprochés, & qui avoient mis leur misere en commun. Elles jugeoient d'autant mieux, qu'elles n'avoient rien à gagner ni à perdre. C'est aux femmes qu'il faut attribuer l'esprit de galanterie, l'insouciance, la gaieté, & sur-tout le goût pour la raillerie, qui ont, de tout tems, caractérisé notre nation. Avec une simple chanson, elles ont fait trembler plus d'une fois nos tyrans. Leurs vaudevilles y ont mis bien des bannieres en campagne, & encore plus en déroute. C'est par elles que le ridicule a acquis tant de force en France, qu'il y est devenu l'arme la plus terrible qu'on y puisse employer, quoique ce ne soit que l'arme des foibles, parce que les femmes s'en saisissent d'abord, & que dans le préjugé national, leur estime étant le premier des biens, il s'ensuit que

(1) Plutarque, tome 2, in-folio; les vertueux faits des femmes, p. 255.

leur mépris est le plus grand malheur du monde (1).

Enfin, le cardinal de Richelieu ayant rendu aux rois la puissance législative, il ôta bien par-là aux nobles le pouvoir de se nuire par des guerres civiles ; mais il ne put abolir parmi eux la fureur des duels, parce que la racine de ce préjugé est dans le peuple, & que les édits ne peuvent rien sur ses opinions quand il est opprimé. L'édit du prince défend à un gentilhomme d'aller sur le pré, & l'opinion de son valet l'y contraint. Les nobles se sont arrogés tout l'honneur national ; mais le peuple leur en détermine l'objet, & leur en distribue la mesure. Louis XIV, cependant, rendit au peuple

(1) Une académie de province proposa, il y a quelques années, pour sujet du prix de la Saint-Louis, cette question : « Comment l'éducation » des femmes pourroit contribuer à rendre les » hommes meilleurs » ? Je la traitai, & je fis deux fautes, par ignorance ; sans compter les autres. La premiere, d'entreprendre d'écrire sur un pareil sujet, après que Fénélon avoit fait un fort bon livre sur l'éducation des filles ; la seconde, de débattre de la vérité dans une académie. Celle-ci ne donna point de prix, & retira son sujet. Tout ce qu'on peut dire sur cette question, c'est que par tout pays les femmes n'ont dû leur empire qu'à leurs vertus, & qu'à l'intérêt qu'elles ont pris pour les malheureux.

une partie de ſa liberté naturelle par ſon deſpotiſme même. Comme il ne vit gueres que lui dans le monde, tout le monde lui parut à peu-près égal. Il voulut qu'il fût permis à tous ſes ſujets de travailler pour ſa gloire, & il les récompenſa à proportion que leurs travaux y avoient du rapport. Le deſir de plaire au prince, rapprocha les conditions. On vit alors une foule d'hommes célebres ſe diſtinguer dans toutes les claſſes. Mais les malheurs de ce grand roi, & peut-être ſa politique, l'ayant forcé de recourir à la vénalité des charges dont le fatal exemple lui avoit été donné par ſes prédéceſſeurs, & qui s'eſt étendue après lui juſqu'aux plus vils emplois; il acheva bien d'ôter par là à la nobleſſe ſon ancienne prépondérance; mais il fit naître dans la nation une puiſſance bien plus dangereuſe: ce fut celle de l'or. Celle-là y a ſubjugué toutes les autres, même celle des femmes (1).

(1) Comme la plupart des hommes ne ſont choqués des abus que dans le détail, parce que tout ce qui eſt grand leur impoſe du reſpect, je ne citerai ici que quelques effets de la vénalité dans la bourgeoiſie. Tous les états ſubalternes, ſubordonnés aux autres de droit, en ſont devenus les ſupérieurs de fait, par cela ſeulement qu'ils ſont les plus riches. Ainſi ce ſont aujourd'hui les Apothicaires qui emploient les médecins; les procureurs, les avocats; les

D'abord, la noblesse ayant conservé une partie de ses privileges dans la campagne; les bourgeois qui ont quelque fortune, ne veulent point y habiter, pour n'être point exposés, d'une part, à ses incartades, & pour n'être pas confondus, de l'autre, avec les paysans, en payant la taille & en tirant à la milice. Ils aiment mieux demeurer dans les petites villes, où une multitude de charges & de rentes financieres les font subsister dans l'oisiveté & dans l'ennui, que de vivifier des terres qui avilissent leurs cultivateurs. Il arrive delà que les petites propriétés rurales ont peu de valeur, & que chaque année elles s'agrégent aux grandes. Les riches qui en font l'acquisition, parent aux inconvéniens qui les accompagnent, ou par leur noblesse personnelle, ou en acquérant les privileges pour de l'argent. Je sais bien qu'un parti fameux il y a quelques années, a beaucoup vanté les grands propriétaires, parce que, di-

marchands, les artistes; les maîtres maçons; les architectes; les libraires, les gens de lettres, même ceux de l'Académie; les loueuses de chaises dans les églises, les prédicateurs, &c. . . . . Je n'en dirai pas davantage. On sent où cela mene. De cette vénalité seule, doit s'ensuivre la décadence de tous les talens. Elle est, en effet, bien sensible, quand on compare ceux de ce siecle à ceux du siecle de Louis XIV.

ſoit-il, ils labourent à meilleur marché que les petits : mais ſans conſidérer s'ils en vendent le bled moins cher, & toutes les autres conſéquences du *produit net*, dont on a voulu faire l'unique objet de l'agriculture, & même de la morale ; il eſt certain que ſi un certain nombre de familles riches acquéroit chaque année les terres qui ſont à ſa bienſéance, cette marche économique deviendroit bientôt funeſte à l'état. Je me ſuis étonné, bien des fois, qu'il n'y eût point en France de loi qui mît des bornes aux grandes propriétés. Les Romains avoient des cenſeurs qui fixerent d'abord pour chaque particulier, l'étendue de ſa poſſeſſion à ſept arpens, comme ſuffiſante pour la ſubſiſtance d'une famille. Ils entendoient par arpent, ce qu'un joug de bœufs pouvoit labourer dans un jour. Dans le luxe de Rome, on la régla à cinq cents ; mais cette loi, malgré ſon indulgence, fut bientôt enfreinte, & ſon infraction entraîna la perte de la république. « Les grands parcs » & les grands domaines, dit Pline, (1) » ont ruiné notre Italie & les provinces » que les Romains ont conquiſes : car, ce » qui cauſa les victoires que Néron (le » conſul) obtint en Afrique, vint de ce » que ſix hommes tenoient en propriété » près de la moitié de la Numidie, quand

(1) Hiſtoire naturelle, liv. 18, ch. 3 & 6.

» Néron les défit ». Plutarque disoit, que de son tems, sous Trajan, on n'auroit pas levé trois mille soldats dans la Grece, qui avoit fourni autrefois des armées si nombreuses, & qu'on y voyageoit quelquefois tout un jour sans rencontrer d'autres personnes que quelques bergers le long des chemins. C'est que les terres de la Grece étoient presque toutes tombées en partage à de grands propriétaires. Les conquérans ont toujours trouvé une foible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés. Nous en avons des exemples dans tous les siecles, depuis l'invasion du bas empire, faite par les Turcs, jusqu'à celle de la Pologne, arrivée de nos jours. Les grandes propriétés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout, & à ceux qui n'ont rien. « Les gerbes, disoit Xénophon, donnent à ceux qui les font croître, le courage de les défendre. Elles sont dans les champs, comme un prix au milieu d'un jeu, pour le vainqueur ».

Tel est le danger auquel des possessions trop inégales, exposent un état au dehors; voyons le mal qu'elles font au-dedans. J'ai ouï raconter à une personne très-digne de foi, qu'un ancien contrôleur général s'étant retiré dans la province où il étoit né, y acheta une terre considérable. Il y avoit aux environs une cinquantaine de fiefs qui pouvoient rap-

porter depuis quinze cents livres jusqu'à deux mille livres de rente. Leurs possesseurs étoient de bons gentilshommes qui donnoient de pere en fils, à la patrie de braves officiers, & des meres de familles respectables. Le contrôleur général desirant d'agrandir sa terre, les invita dans son château, les traita splendidement, leur fit goûter le luxe de Paris, & finit par leur offrir le double de la valeur de leurs fonds, s'ils vouloient s'en défaire. Tous accepterent son offre, croyant doubler leurs revenus, & dans l'espérance non moins trompeuse pour un gentilhomme campagnard, de s'acquérir un protecteur puissant à la cour. Mais la difficulté de placer convenablement leur argent, le goût de la dépense inspiré par des sommes qu'ils n'avoient jamais vues rassemblées dans leurs coffres, enfin les voyages à Paris, réduisirent bientôt à rien le prix de leurs patrimoines. Toutes ces familles honorables disparurent d'abord du pays; & trente ans après, un de leurs descendans, qui comptoit dans ses ancêtres une longue suite de capitaines de cavalerie & de chevaliers de Saint-Louis, parcouroit à pied leurs anciens domaines, sollicitant pour vivre une place de garde de sel.

Voilà le mal que les grandes propriétés font aux citoyens. Celui qu'elles font à la terre n'est pas moindre. J'étois il y a

quelques

quelques années en Normandie, chez un gentilhomme aisé, qui fait valoir lui-même un grand pâturage situé à mi-côte sur un assez mauvais fonds. Il me promena tout autour de son vaste enclos, jusqu'à un espace considérable qui n'étoit couvert que de mousses, de prêles & de chardons. On n'y voyoit pas un brin de bonne herbe. A la vérité, ce terrain étoit à la fois ferrugineux & marécageux. On l'avoit coupé de plusieurs tranchées pour en faire écouler les eaux, mais c'étoit en vain: rien n'y pouvoit croître. Immédiatement au-dessous, il y avoit une suite de petites métairies, dont le fonds étoit couvert de gazon frais, planté de pommiers chargés de fruits, & entouré de grands aunes. Quelques vaches paissoient sous ces vergers, tandis que des paysannes filoient en chantant à la porte de leurs maisons. Ces voix champêtres qui se répétoient de distance en distance sous ces bocages, donnoient à ce petit hameau un air vivant, qui augmentoit encore la nudité & la triste solitude de la lande où nous étions. Je demandai à son possesseur pourquoi des terrains si voisins étoient de rapports si différens. « Ils sont » de même nature, me dit-il, & il y avoit » autrefois sur le lieu où nous sommes, » de petites maisons semblables à celles » que vous voyez là. J'en ai fait l'acqui- » sition, mais à ma perte. Leurs habitans

» ayant du loisir & peu de terre à soigner, » l'émoussoient, l'échardonnoient, le fumoient; l'herbe y venoit. Vouloient-ils » y planter? ils y creusoient des trous, » ils en ôtoient les pierres, & ils les remplissoient de bonne terre qu'ils alloient » chercher au fond des fossés & le long » des chemins. Leurs arbres prenoient racine & prospéroient. Mais tous ces soins » me coûteroient beaucoup de tems & » de dépenses. Je n'en tirerois jamais l'intérêt de mon argent. » Il faut remarquer que ce mauvais économe, mais bon gentilhomme dans toute la force du terme, faisoit l'aumône à la plupart de ces anciens métayers qui n'avoient plus de quoi vivre. Ainsi, voilà encore du terrain & des hommes rendus inutiles par les grandes propriétés. Ce n'est point dans les grands domaines, mais dans les bras des cultivateurs, que le pere des hommes verse les fruits de la terre.

Il me seroit possible de démontrer que les grandes propriétés sont les causes principales de la multitude de pauvres qu'il y a dans le royaume, par la raison même qui leur a mérité tant d'éloges de plusieurs de nos écrivains, qui est, qu'elles épargnent aux hommes les travaux de l'agriculture. Il y a beaucoup d'endroits où on n'a aucun ouvrage à donner aux paysans pendant une grande partie de l'année; mais je ne m'arrêterai qu'à leur

misere, qui semble croître avec la richesse de chaque canton.

Le pays de Caux est le pays le plus fertile que je connoisse au monde. Ce qu'on appelle la grande agriculture, y est portée à sa perfection. L'épaisseur de son humus qui a en quelques endroits cinq à six pieds de profondeur, les engrais que lui fournissent le fond de marne sur lequel il est élevé, & celui des plantes marines de ses rivages qu'on répand à sa surface, concourent à le couvrir de superbes végétaux. Les bleds, les arbres, les bestiaux, les femmes & les hommes y sont plus beaux & plus robustes que par-tout ailleurs; mais comme les loix y ont donné, dans toutes les familles, les deux tiers des biens de campagne aux ainés, on y voit d'un côté la plus grande abondance, & de l'autre une indigence extrême. Je traversois un jour ce pays; j'admirois ses campagnes si bien labourées & si vastes, que la vue n'en atteint pas le terme. Leurs longs sillons de bleds qui suivent les ondulations de la plaine, & qui ne se terminent qu'aux villages & aux châteaux entourés d'arbres de haute futaie, me les faisoient paroître semblables à une mer de verdure, d'où s'élevoient çà & là quelques îles à l'horison. C'étoit au mois de mars, au petit point du jour. Il souffloit un vent de nord-est très-froid. J'apperçus quelque chose de rouge qui cou-

roit au loin à travers les champs, & qui ſe dirigeoit vers la grande route, environ un quart de lieue devant moi. Je hâtai mon pas, & j'arrivai assez à tems pour voir que c'étoient deux petites filles en corſets rouges & en ſabots, qui traverſoient, avec bien de la peine, le foſſé du grand chemin. La plus grande, qui pouvoit avoir ſix à ſept ans, pleuroit amèrement. Mon enfant, lui dis-je, pourquoi pleurez-vous, & où allez-vous ſi matin? « Monſieur, me répondit-elle, » ma mere eſt malade. Il n'y a pas de » bouillon dans notre paroiſſe. Nous allons à ce clocher tout là-bas chez un » autre curé pour lui en demander. Je » pleure, parce que ma petite ſœur ne » peut plus marcher. » En diſant ces mots, elle s'eſſuyoit les yeux avec un morceau de ſerpiliere qui lui ſervoit de jupon. Pendant qu'elle levoit cette guenille juſqu'à ſon viſage, j'apperçus qu'elle n'avoit pas même de chemiſe. La miſere de ces enfans ſi pauvres, au milieu de ces campagnes ſi riches, me pénétra de douleur. Mais je ne pouvois leur donner qu'un bien foible ſecours. J'allois voir moi-même une autre eſpece de miſérables.

Le nombre en eſt ſi grand dans les meilleurs cantons de cette province, qu'il y égale le quart & même le tiers des habitans dans chaque paroiſſe. Il y augmente tous les ans. Je tiens ces obſerva-

tions de mon expérience, & du témoignage de plusieurs curés dignes de foi. Quelques seigneurs y font distribuer du pain toutes les semaines à la plupart de leurs paysans, pour les aider à vivre. Economistes, songez que la Normandie est la plus riche de nos provinces, & étendez vos calculs & vos proportions au reste du royaume! Substituez la morale financiere à celle de l'évangile; pour moi, je ne veux pas d'autres preuves de la supériorité de la religion sur les raisonnemens de la philosophie, & de la bonté du cœur national sur les grandes vues de notre politique, c'est que, malgré la défectuosité de nos loix & nos erreurs en tout genre, l'état se soutient encore, parce que la charité & l'humanité y viennent presque par-tout au secours du gouvernement.

La Picardie, la Bretagne & d'autres provinces sont incomparablement plus à plaindre que la Normandie. S'il y a vingt-un million d'hommes en France, comme on le prétend, il y a donc au moins sept millions de pauvres. Cette proportion ne diminue pas dans les villes, comme on peut le voir par le nombre des enfans-trouvés à Paris, qui monte, année commune, à six ou sept mille, tandis que celui des autres enfans qui n'ont pas été abandonnés par leurs parens, n'y va pas à plus de quatorze ou quinze mille. On

peut bien juger que dans ces derniers, il y en a encore beaucoup qui appartiennent à des familles indigentes. Les autres, à la vérité, sont en partie les fruits du libertinage ; mais le désordre des mœurs prouve également la misere du peuple, & même plus fortement, puisqu'elle le contraint de renoncer à la foi & à la vertu, & aux premiers sentimens de la nature.

L'esprit de finance a occasionné ces maux dans le peuple, en lui enlevant la plupart des moyens de subsister ; mais ce qu'il y a de pis ; c'est qu'il a corrompu sa morale. Il n'estime & il ne loue plus que ceux qui font fortune. S'il porte encore quelque respect aux talens & aux vertus, c'est qu'il les regarde comme des moyens de s'enrichir. Ce qu'on appelle même la bonne compagnie, ne pense guere autrement. Mais je voudrois bien savoir s'il y a quelque moyen honnête de faire fortune, pour un homme sans argent, dans un pays où tout est vénal. Il faut au moins intriguer, plaire à un parti, se faire des protecteurs & des prôneurs ; & pour cela, il faut être de mauvaise foi, corrompre, flatter, tromper, épouser les passions d'autrui, bonnes ou mauvaises, se dévoyer enfin par quelque endroit. J'ai vu des gens parvenir dans toutes sortes d'états ; mais j'ose le dire publiquement, quelques louanges qu'on ait données à

leur mérite, & quoique plusieurs d'entre eux en eussent en effet, je n'ai vu les plus honnêtes s'élever & se maintenir qu'aux dépens de quelque vertu.

Voyons maintenant les réactions de ces maux. Le peuple balance à l'ordinaire les vices de ses oppresseurs par les siens. Il oppose corruption à corruption. Il fait sortir de son sein une multitude prodigieuse de farceurs, de comédiens, d'ouvriers de luxe, des gens de lettres même, qui, pour flatter les riches & échapper à l'indigence, étendent le désordre des mœurs & des opinions jusqu'aux extrêmités de l'Europe. C'est surtout dans la classe de ses célibataires qu'il leur oppose sa plus forte digue. Comme ceux-ci sont très-nombreux, & qu'ils comprennent, non-seulement, la jeunesse des deux sexes qui chez nous se marie tard, mais encore une infinité d'hommes qui, par état ou par défaut de fortune, sont privés, comme elle, des honneurs de la société & des premiers plaisirs de la nature, ils forment un corps redoutable qui dispose de toutes les réputations, & qui trouble la paix de tous les mariages. Ce sont eux qui, pour prix d'un dîner, distribuent cette foule d'anecdotes en bien ou en mal; qui déterminent en tout genre l'opinion publique. Il ne dépend pas d'un homme riche d'avoir une jolie femme & d'en jouir en paix, ils l'obligent, sous

peine du ridicule, c'eſt-à-dire, ſous la plus grande des peines pour un François, d'en faire le centre de toutes les ſociétés, de la promener à tous les ſpectacles, & d'adopter les mœurs qui leur conviennent, quelques contraires qu'elles ſoient à la nature & au bonheur conjugal. Pendant qu'en corps d'armée ils diſpoſent de la réputation & des plaiſirs des riches, deux de leurs colonnes attaquent de front leur fortune par deux chemins différens. L'une s'occupe à les effrayer, & l'autre à les ſéduire.

Je n'arrêterai pas ici mes réflexions ſur le pouvoir & les richeſſes qu'ont acquis peu-à-peu pluſieurs ordres religieux, mais ſur leur nombre en général. Il y a des politiques qui prétendent que la France ſeroit trop peuplée s'il n'y avoit pas de couvens. La Hollande & l'Angleterre qui n'en ont point, ſont-elles trop peuplées ? C'eſt connoître d'ailleurs bien peu les reſſources de la nature. Plus la terre a d'habitans, plus elle rapporte. La France nourriroit, peut-être, quatre fois plus de peuple qu'elle n'en contient, ſi elle étoit, comme la Chine, diviſée en grand nombre de petites propriétés. Il ne faut pas juger de ſa fertilité par ſes grands domaines. Ces vaſtes terres déſertes, ne rapportent que de deux ans l'un, ou tout au plus deux ſur trois. Mais de combien de récoltes & d'hommes ſe couvrent de petites cul-

tures ! Voyez aux environs de Paris, le pré de ſaint-Gervais. Le fonds en général en eſt médiocre ; & cependant il n'y a aucun eſpece de végétal de nos climats, que l'induſtrie de ſes cultivateurs ne lui faſſe produire. On y voit à la fois des pieces de bleds, des prairies, des legumes, des quarrés de fleurs, des arbres à fruits & de haute futaie. J'y ai vu, dans le même champ, des cériſiers au milieu des pommes de terre, de vignes qui grimpoient ſur les cériſiers, & de grands noyers qui s'élevoient au-deſſus des vignes ; quatre récoltes l'une ſur l'autre, dans la terre, ſur la terre & dans l'air. On n'y voit point de haies qui y partagent les poſſeſſions, non plus que ſi c'étoit au tems de l'âge d'or. Souvent un jeune payſan avec un panier & une échelle, monté ſur un arbre fruitier, vous préſente l'image de Vertumne ; tandis qu'une jeune fille qui chante dans quelque détour de vallon, pour en être apperçue, vous rappelle celle de Pomone. Si des préjugés cruels ont frappé de ſtérilité & de ſolitude une grande partie de la France, & ne la réſervent déſormais qu'à un petit nombre de propriétaires, pourquoi, au lieu de fondateurs d'ordres, ne s'éleve-t-il parmi nous des fondateurs de colonies, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ? La France n'aura-t-elle jamais ſes Inachus & ſes Danaüs ? Pourquoi for-

çons-nous les peuples de l'Afrique de cultiver nos terres en Amérique, tandis que nos payſans manquent chez nous de travail ? Que n'y transportons-nous nos familles les plus miſérables toutes entieres, enfans, vieillards, amans, couſines, bien les cloches mêmes & les ſaints de chaque village, afin qu'elles retrouvent dans ces terres lointaines les amours & les illuſions de la patrie ? Ah ! ſi dans ces pays, où les cultures ſont ſi faciles, on avoit appelé la liberté & l'égalité, les cabannes du nouveau Monde ſeroient aujourd'hui préférables aux palais de l'ancien. Ne reparoîtra-t-il jamais, dans quelque coin de la terre, une nouvelle Arcadie ? Lorſque je me ſuis cru quelque crédit auprès des hommes puiſſans, j'ai tenté de l'employer à des projets de cette nature ; mais je n'en ai pas rencontré un ſeul qui s'occupât fortement du bonheur des hommes. J'ai eſſayé d'en tracer au moins le plan pour le laiſſer à d'autres, mais les nuages du malheur ont obſcurci ma propre vie ; & je n'ai pu être heureux même en ſonge.

Des politiques ont regardé la guerre même comme néceſſaire à un état, parce qu'elle y détruit, diſent-ils, la ſurabondance des hommes. En général ils connoiſſent fort peu la nature. Indépendamment des reſſources des petites propriétés, qui multiplient par-tout les fruits de la terre, on peut aſſurer qu'il n'y a aucun

pays qui n'ait à ſa portée des moyens d'émigration, ſur-tout depuis la découverte du nouveau Monde. De plus, il n'y a pas un ſeul état, même parmi les plus peuplés, qui n'ait quantité de terres incultes dans ſon territoire. La Chine & le Bengale ſont, je penſe, les pays du monde où il y a le plus d'habitans : cependant la Chine a quantité de déſerts au milieu de ſes provinces, parce que l'avarice porte leurs cultivateurs dans le voiſinage des grands fleuves & dans les villes pour s'y livrer au commerce. Pluſieurs voyageurs éclairés en ont fait l'obſervation. Voici ce que dit des déſerts du Bengale, le bon Hollandois Gautier Schouten. « Du côté du Sud, le long des » côtes de la mer, à l'embouchure du » Gange, il y a une aſſez grande partie » qui eſt inculte & déſerte par la pareſſe » & l'oiſiveté des habitans, & auſſi par » la crainte qu'ils ont des courſes de ceux » d'Arracan, & des crocodiles & autres » monſtres qui dévorent les hommes, & » qui ſe tiennent dans les déſerts, le long » des ruiſſeaux, des rivieres, des marais, » & dans les cavernes. » (1) Bien foibles obſtacles, ſans doute, pour une nation dont les peres vendent quelquefois leurs enfans, faute de moyen pour les nourrir !

(1) Gautier Schouten, voyage des Indes Orientales, page 154, tome 2.

Le médecin Bernier remarque aussi dans son voyage du Mogol, qu'il trouva quantité d'îles très-fertiles & désertes à l'embouchure du Gange.

C'est, en général, au grand nombre d'hommes célibataires qu'il faut attribuer celui des filles du monde, qui par tout pays leur est proportionné. Ce mal est encore l'effet d'une réaction naturelle. Les deux sexes naissant & mourant en nombre égal, chaque homme vient au monde & en part avec sa femme. Tout homme donc qui se voue au célibat, y voue nécessairement une fille. L'ordre ecclésiastique enleve aux femmes la plupart de leurs maris, & l'ordre social, les moyens de subsister. Nos manufactures & nos machines si industrieuses, leur ont ôté presque tous les arts qui les faisoient vivre. Je ne parle pas de celles qui fabriquent les bas, les tapisseries, les étoffes, &c. qui occupoient autrefois tant de meres de familles, & qui n'emploient plus aujourd'hui que des gens de métier; mais il y a des tailleurs, des cordonniers & des coëffeurs pour femmes. Mais il y a des hommes qui sont marchands de mode, de linge, de gaze, de mousseline, de fleurs artificielles. Les hommes ne rougissent pas de prendre pour eux les métiers commodes, & de laisser les plus rudes aux femmes. Parmi celles-ci on trouve des marchandes de bœufs & de porcs qui

courent les foires à cheval : il y en a qui vendent de la brique & qui naviguent dans des bateaux, toûtes brûlées du ſoleil ; d'autres, qui travaillent dans les carrieres. On en voit des multitudes dans Paris porter d'énormes paquets de linge ſur le dos, des porteuſes d'eau, des décroteuſes ſur les quais ; d'autres qui ſont attelées, comme des chevaux, à de petites charrettes. Ainſi les ſexes ſe dénaturent, les hommes s'éféminent, & les femmes s'homaſſent. A la vérité, le plus grand nombre d'entre elles trouve plus aiſé de tirer parti de ſes charmes que de ſes forces. Mais que de déſordres les filles du monde occaſionnent chaque jour ! Combien d'infidélités dans les mariages, de vols dans les familles, de querelles, de batteries, de duels dont elles ſont la cauſe ! A peine la nuit paroît, qu'elles inondent toutes les rues ; elles parcourent toutes les promenades, & elles ſe portent à tous les carrefours. D'autres, connues ſous le nom, déja conſidéré dans le peuple, de *filles entretenues*, roulent aux ſpectacles en ſuperbes équipages. Elles préſident aux bals & aux fêtes de la moyenne bourgeoiſie. C'eſt en partie pour elles qu'on éleve dans les fauxbourgs au milieu des jardins anglois, une multitude de palais voûtés à l'égyptienne. Il n'en eſt point qui ne s'occupe à détruire quelque fortune. Ainſi Dieu punit les oppreſſeurs d'un peuple

par la main des opprimés. Pendant que les riches croient partager en paix la ſubſtance, des hommes ſortis de ſon ſein les dépouillent à leur tour par les inquiétudes de l'opinion : s'ils leur échappent, les filles du monde s'en emparent, & au défaut des peres, elles ſont bien ſûres au moins de ſe dédommager ſur les enfans.

On a eſſayé depuis quelques années d'encourager à la vertu par des fêtes appelées *Roſieres*, les pauvres filles de nos campagnes ; car pour celles qui ſont riches, & pour les bourgeoiſes, le reſpect qu'elles doivent à leur fortune, ne leur permet pas de ſe mettre ſur la ligne des payſannes, au pied même des autels. Mais vous qui donnez des couronnes à la vertu, ne craignez-vous pas de la flétrir ? Savez-vous bien que chez les peuples qui l'ont honorée véritablement, il n'y avoit que le prince ou la patrie qui oſât la couronner ? Le proconſul Apronius refuſa de donner la couronne civique à un ſoldat qui l'avoit méritée ; il regardoit ce privilege comme n'appartenant qu'à l'empereur. Tibere la lui donna, & il ſe plaignit qu'Apronius ne l'eût pas fait en qualité de proconſul (1). Savez-vous bien comment les Romains honoroient la virginité ? ils faiſoient porter devant les veſ-

(1) Annales de Tacite, liv. iij, année 6.

tales, les masses des préteurs. Nous avons su ailleurs que leur seule présence délivroit le criminel qu'on menoit au supplice, pourvu toutefois qu'elles affirmassent qu'elles ne s'étoient pas trouvées sur son chemin de propos délibéré. Elles avoient un banc particulier dans les fêtes publiques; & plusieurs impératrices demanderent, comme le comble de l'honneur, le privilege d'y être assises. Et des bourgeois de Paris couronnent nos vestales champêtres (1)! Grand & généreux effort! ils donnent à la campagne, des roses à la vertu indigente; & ils couvrent, à la ville, le vice de diamans.

D'un autre côté, les punitions du crime ne me paroissent pas mieux ordonnées que les récompenses de la vertu. On n'entend crier dans nos carrefours, que ces mots terribles, *arrêt qui condamne*, & jamais *arrêt qui récompense*. On réprime le crime par des punitions infâmes. Une de leurs simples flétrissures empire un coupable au lieu de le corriger, & détermine souvent toute sa famille au vice. Où voulez-vous d'abord que se réfugie un homme fouetté, marqué & banni? La nécessité en a fait un voleur, la rage

(1) *Ils daignent* aussi les faire manger avec eux ce jour-là. Voyez les journaux du tems, qui se sont extasiés à cette occasion.

en fera un assassin. Ses parens déshonorés abandonnent le pays, & deviennent vagabonds. Ses sœurs se livrent à la prostitution. On regarde ces effets de la crainte que le bourreau inspire au peuple, comme des préjugés qui lui sont salutaires. Mais ils produisent à mon avis, un très-grand mal. Le peuple les étend aux actions les plus indifférentes, & en augmente le poids de sa misere. J'en ai vu un exemple sur un vaisseau où j'étois passager : c'étoit en revenant de l'île de France. Je remarquai qu'aucun des matelots ne vouloit manger avec le cuisinier du vaisseau, ils daignoient même à peine lui parler. J'en demandai la raison au capitaine ; il me dit, qu'étant à Pégu, il y avoit environ six mois, il avoit laissé cet homme à terre pour y garder un magasin que les gens du pays lui avoient prêté. Ces gens, à l'entrée de la nuit, en fermerent la porte à la clef, & l'emporterent chez eux. Le gardien qui étoit dedans ne pouvant sortir pour satisfaire à ses besoins naturels, fut obligé de se soulager dans un coin. Par malheur, ce magasin étoit un temple. Le matin venu, les gens du pays lui en ouvrirent la porte ; mais s'appercevant que ce lieu étoit souillé, ils se jeterent à grands cris sur le malheureux gardien, le lierent, & le mirent entre les mains des bourreaux qui l'alloient pendre, si lui, capitaine du vaisseau, secondé

d'un évêque Portugais, & du frere du roi, n'y fussent accourus pour le tirer de leurs mains. Depuis ce moment, les matelots regardoient leur compatriote comme déshonoré, pour avoir, disoient-ils, passé par les mains du bourreau. Ce préjugé ne fut ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Il ne se trouve point chez les Turcs, les Russes & les Chinois. Il ne vient point du sentiment de l'honneur, ni même de la honte du crime ; il ne tient qu'au genre de supplice. Une tête tranchée pour crime de trahison ou de perfidie, ou une tête cassée pour crime de désertion, ne déshonore point la famille d'un coupable. Le peuple avili ne méprise que ce qui lui est propre, & il est sans pitié dans ses jugemens, parce qu'il est malheureux.

Ainsi la misere du peuple est la principale source de nos maladies physiques & morales. Il y en a une autre qui n'est pas moins féconde en maux, c'est l'éducation des enfans. Cette partie de la politique a fixé, dans l'antiquité, l'attention des plus grands législateurs. Les Perses, les Egyptiens & les Chinois, en firent la base de leur gouvernement. Ce fut sur elle que Lycurgue posa les fondemens de sa république. On peut même dire que là où il n'y a point d'éducation nationale, il n'y a point de législation durable. Chez nous, l'éducation n'a aucun rapport avec la constitution de l'état. Nos écrivains les

plus célebres, tels que Montaigne, Fénelon, J. J. Rouſſeau ont bien ſenti les défauts de notre police à cet égard; mais déſeſpérant peut-être de les réformer, ils ont mieux aimé propoſer des plans d'éducation particuliere & domeſtique, que de réparer l'ancien & de l'aſſortir à toutes les inconſéquences de notre ſociété. pour moi, qui ne remonte à l'origine de nos maux qu'afin d'en diſculper la nature, & que quelque heureux génie puiſſe y apporter un jour quelque remede, je me trouve encore engagé à examiner l'influence de l'éducation ſur notre bonheur particulier, & ſur celui de la patrie en général.

L'homme eſt le ſeul être ſenſible qui forme ſa raiſon d'obſervations continuelles. Son éducation commence avec ſa vie, & ne finit qu'à ſa mort. Ses jours s'écouleroient dans une perpétuelle incertitude, ſi la nouveauté des objets, & la flexibilité de ſon cerveau dans l'enfance, ne donnoient aux impreſſions du premier âge, un caractere ineffaçable; c'eſt alors que ſe forment les goûts & les averſions qui dirigent toute notre vie. Nos premieres affections ſont encore les dernieres. Elles nous accompagnent au milieu des événemens dont nos jours ſont mêlés: elles reparoiſſent dans la vieilleſſe, & nous rappellent alors les époques de l'enfance avec encore plus de force que ceux

de l'âge viril. Les premieres habitudes influent même sur les animaux, jusqu'à détruire en eux l'instinct naturel. Lycurgue en montra un exemple frappant aux Lacédémoniens, dans deux chiens de chasse, pris de la même litée, dans l'un desquels l'éducation avoit tout-à-fait triomphé de la nature. Mais j'en connois de plus forts parmi les hommes, en ce que les premieres habitudes y triomphent quelquefois de l'ambition. Il y a plusieurs de ces exemples dans l'histoire; cependant j'en choisirai un qui n'y est pas, & qui est, en apparence, peu important, mais qui m'intéresse, parce qu'il rappelle à mon souvenir des hommes qui m'ont été chers.

Lorsque j'étois au service de Russie, j'allois souvent dîner chez son excellence M. de Villebois (1), grand-maître de l'ar-

(1) Nicolas de Villebois étoit né en Livonie, d'une famille françoise originaire de Bretagne. Il décida, à la bataille de Francfort, la victoire pour les Russes, en chargeant les Prussiens à la tête d'un régiment de fusiliers de l'artillerie dont il étoit alors colonel. Cette action, jointe à son mérite personnel, lui valut le cordon bleu de S. André, & bientôt après la place de grand-maître d'artillerie, dont il étoit revêtu quand j'arrivai en Russie. Quoique son crédit s'affoiblît alors, ce fut lui qui m'admit au service de sa majesté Catherine II, & qui me fit l'hon-

tillerie, & général du corps du génie où je fervois. J'avois remarqué qu'on lui pré-

neur de me préfenter à elle comme un des officiers de fon corps du génie. Il m'y préparoit de l'avancement, conjointement avec le général Daniel de Bofquet, chef du corps des ingénieurs; ils firent l'un & l'autre tout ce qu'ils purent pour me retenir au fervice, en me le rendant agréable de toutes les manieres, & en me propofant des établiffemens honorables & avantageux. Mais l'amour de ma patrie que j'avois fervie précédemment, & le defir de la fervir encore, que des hommes à grand caractere nourriffoient de vaines efpérances, me firent perfifter à demander mon congé, que j'obtins en 1765, avec le grade de capitaine. Au partir de Ruffie, je fis à mes frais une tentative pour le fervice de la France, en Pologne, en me jettant dans le parti qu'elle protégeoit: j'y courus de grands rifques, puifque j'y fus fait prifonnier par le parti polonois-ruffe. De retour à Paris, j'ai donné des mémoires fur le Nord, aux affaires étrangeres, où je préfageois le partage futur de la Pologne par les puiffances limitrophes. Ce partage s'eft effectué quelques années après. Depuis, j'ai cherché à bien mériter de ma patrie par mes fervices, tant militaires aux îles, où j'étois capitaine ingénieur du roi, que littéraires en France, & j'ofe dire auffi par ma conduite; mais je n'ai pas encore eu le bonheur d'éprouver, dans ma fortune, qu'elle eut agréé les facrifices en tout genre que je lui avois faits.

ſentoit toujours ſur une aſſiete, je ne ſais quoi de gris, & de ſemblable, pour la forme, à de petits cailloux. Il mangeoit de ces mets avec fort bon appétit, & il n'en offroit à perſonne, quoique ſa table fût honorablement ſervie, & qu'il n'y eût pas un ſeul plat qui n'y fût préſenté au moindre convive. Il s'apperçut un jour que je regardois ſon aſſiete favorite avec attention. Il me demanda en riant ſi j'en voulois goûter : j'acceptai ſon offre, & je trouvai que c'étoient de petits blocs de lait caillé, ſalés & parſemés de grains d'anis ; mais ſi durs & ſi coriaces, que j'avois toutes les peines du monde à y mordre, & qu'il me fut impoſſible d'en avaler. « Ce ſont, me dit le grand-maî-
» tre, des fromages de mon pays. C'eſt un
» goût de l'enfance. J'ai été élevé parmi
» nos payſans à manger de ces gros lai-
» tages. Quand je voyage, & que je ſuis
» loin des villes, aux approches d'un
» village, je fais aller devant moi mes gens
» & mon équipage ? & mon plaiſir alors
» eſt d'entrer tout ſeul, bien enveloppé
» dans mon manteau, chez le premier
» payſan, & d'y manger une terrine de
» lait caillé avec du pain bis. A ma der-
» niere tournée en Livonie, il m'arriva
» à cette occaſion une aventure qui m'a-
» muſa beaucoup. Pendant que je déjeû-
» nois ainſi, je vois entrer dans la maiſon
» un homme qui chantoit, & qui portoit

» un paquet fur fon épaule. Il s'affit auprès de moi, & dit à l'hôte de lui donner un déjeûner femblable au mien. Je demandai à ce voyageur fi gai, d'où il venoit & où il alloit. Il me dit, je fuis matelot, je viens des grandes Indes. J'ai débarqué à Riga, & je m'en retourne à Herland mon pays, d'où il y a trois ans que je fuis parti. J'y refterai jufqu'à ce que j'aie mangé les cent écus que voilà, me dit-il, en me montrant un fac de cuir qu'il faifoit fonner. Je le queftionnai fur les pays qu'il avoit vu, & il me répondit avec beaucoup de bon fens. Mais, lui dis-je, quand vous aurez mangé vos cent écus, que ferez-vous! Je m'en retournerai, répondit-il, en Hollande me rembarquer pour les grandes Indes, afin d'en gagner d'autres, & revenir me divertir à Herland mon pays, en Franconie. La bonne humeur & l'infouciance de cet homme me plurent tout-à-fait, continua le grand-maître. En vérité, j'enviois fon fort ».

La fage nature, en donnant tant de force aux habitudes du premier âge, a voulu faire dépendre notre bonheur de ceux à qui il importe le plus de le faire; c'eft-à-dire, de nos parens, puifque c'eft des affections qu'ils nous infpirent alors, que dépend celle que nous leur porterons un jour. Mais, parmi nous, dès qu'un enfant eft né, on le livre à une nourrice mercé-

naire. Le premier lien qui devoit l'attacher à ses parens, est rompu avant d'être formé. Un jour viendra, peut-être, où il verra sortir leur pompe funebre de la maison paternelle, avec la même indifférence qu'ils en ont vu sortir son berceau. On l'y rappelle, à la vérité, dans l'âge où les graces, l'innocence & le besoin d'aimer devroient l'y fixer pour toujours. Mais on ne lui en fait goûter les douceurs, que pour lui en faire sentir aussi-tôt la privation. On l'envoie aux écoles; on l'éloigne dans des pensions. C'est là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle. C'est là qu'il formera des amitiés étrangeres, pleines de regrets ou de repentirs, & qu'il éteindra les affections naturelles, de frere, de sœur, de pere, de mere, qui sont les plus fortes & les plus douces chaînes dont la nature nous attache à la patrie.

Après avoir fait cette premiere violence à son jeune cœur, on en fait éprouver d'autres à sa raison. On charge sa tendre mémoire d'ablatifs, de conjonctifs, de conjugaisons. On sacrifie la fleur de la vie humaine à la métaphysique d'une langue morte. Quel est le François qui pourroit supporter le tourment d'apprendre ainsi la sienne? & s'il s'en est trouvé qui en aient eu la laborieuse patience, l'ont-ils parlée mieux que leurs compatriotes? Qui écrit le mieux, d'une femme de la cour ou

d'un grammairien? Montaigne, si plein de beautés antiques de la langue latine, & qui a donné tant d'énergie à la nôtre, se félicite *de n'avoir jamais su ce que c'étoit que de vocatifs.* Apprendre à parler par les regles de la grammaire, c'est apprendre à marcher par les loix de l'équilibre. C'est l'usage qui enseigne la grammaire d'une langue, & ce sont les passions qui en apprennent la rhétorique. Ce n'est que dans l'âge & dans les lieux où elles se développent, qu'on sent les beautés de Virgile & d'Horace, que nos plus fameux traducteurs de college n'ont jamais soupçonnées. Je me rappelle qu'étant écolier, je fus long-tems étourdi, comme les autres enfans, par un chaos de termes barbares, & que, quand je venois à entrevoir dans mes auteurs quelque trait d'esprit qui éclairoit ma raison, ou quelque sentiment qui alloit à mon cœur, j'en baisois mon livre de joie. Je m'étonnois de trouver le sens commun dans les anciens. Je pensois qu'il y avoit autant de différence de leur raison à la mienne, qu'il y en avoit dans la construction de nos deux langages. J'ai vu plusieurs de mes camarades si rebutés des auteurs latins, par ces explications de college, que, long-tems après en être sortis, ils ne pouvoient en entendre parler. Mais quand ils ont été formés par l'expérience du monde & des passions, ils en ont senti alors les beautés, & en ont fait leurs délices

lices. C'est ainsi qu'on abrutit parmi nous les enfans, qu'on contraint leur âge plein de feu & de mouvement par une vie triste, sédentaire & spéculative qui influe sur leur tempérament par une infinité de maladies. Mais tout ceci n'est encore que de l'ennui & des maux physiques. On leur inspire des vices, on leur donne de l'ambition sous le nom d'émulation.

Des deux passions qui meuvent le cœur humain, qui sont l'amour & l'ambition, l'ambition est la plus durable & la plus dangereuse. Elle meurt la derniere dans les vieillards, & on lui donne l'essor la premiere dans les enfans. Il vaudroit beaucoup mieux leur apprendre à diriger leur amour vers quelque objet digne d'être aimé. La plupart d'entre eux sont destinés à éprouver un jour cette douce passion. La nature, d'ailleurs, en a fait le plus puissant lien des sociétés. Si leur âge, ou plutôt si nos mœurs financieres s'y opposent, on devroit la détourner vers l'amitié, & former parmi eux, comme Platon dans sa république, ou Pélopidas à Thebes, des bataillons d'amis toujours prêts à se dévouer pour la patrie (1). Mais

(1) *Divide & impera*, a dit, je crois, Machiavel. Jugez de la bonté de cette maxime, par le misérable état des pays où elle est née, & où on l'a mise en pratique.

Les enfans n'apprenoient à Sparte qu'à obéir, à aimer la vertu, la patrie, & à vivre dans la

l'ambition ne s'éleve qu'aux dépens d'autrui. Quelque beau nom qu'on lui donne, elle est l'ennemie de toute vertu. Elle est la force des vices les plus dangereux, de la jalousie, de la haine, de l'intolérance & de la cruauté ; car chacun cherche à la satisfaire à sa maniere. Elle est interdite à tous les hommes par la nature & par la religion, & à la plupart des sujets par le gouvernement. Dans nos colleges, on éleve à l'empire un écolier qui sera destiné toute sa vie à vendre du poivre. On y exerce, au moins pendant sept ans, les jeunes gens qui sont les espérances d'une nation, à être les premiers en amplification, à faire des vers, les premiers en

plus intime union, jusques-là, qu'ils étoient divisés dans leurs écoles en deux classes d'amans & d'aimés. Chez les autres peuples de la Grece, l'éducation étoit arbitraire ; il y avoit beaucoup d'exercices, d'éloquence, de lutte, de courses, de prix pythiens, olympiques, isthmiques, &c. Ces frivolités les remplirent de partialités. Lacédemone leur donna à tous la loi ; & pendant qu'il falloit aux premiers, lorsqu'ils alloient combattre pour leur patrie, une paye, par des harangues, des trompettes & des fifres, pour exciter leur courage, il falloit au contraire retenir celui des Lacédémoniens. Ils alloient au combat sans appointement, sans discours, au son des flûtes, & en chantant tous ensemble l'hymne des deux freres jumeaux, Castor & Pollux.

habil. Pour un qui réussit dans cette futile occupation, que de milliers y perdent leur santé & leur latin.

C'est l'émulation qui donne les talens, dit-on. Il seroit aisé de prouver que les écrivains les plus célebres dans tous les genres n'ont jamais été élevés dans les colleges, depuis Homere, qui ne savoit que sa langue, jusqu'à J. J. Rousseau, qui savoit à peine le latin. Que d'écoliers ont brillé dans la routine des classes, & se sont éclipsés dans la vaste sphere des lettres ! L'Italie est pleine de colleges & d'académies : s'y trouve-t-il aujourd'hui quelque homme bien fameux ? N'y voit-on pas au contraire, les talens distraits par les sociétés inégales, les jalousies, les brigues, les tracasseries, & par toutes les inquiétudes de l'ambition, s'y affoiblir & s'y corrompre ? Je crois y entrevoir encore une autre raison de leur décadence ; c'est qu'on n'y étudie que des méthodes, ce que les peintres appellent des manieres. Cette étude, en nous fixant sur les pas d'un maître, nous éloigne de la nature qui est la source de tous les talens. Considérez quels sont en France les arts qui y excellent, vous verrez que ce sont ceux pour lesquels il n'y a ni école publique, ni prix, ni académie ; tels que les marchandes de modes, les bijoutiers, les perruquiers, les cuisiniers, &c. Nous avons, à la vérité, des hommes célebres

dans les arts libéraux & dans les ſciences ; mais ces hommes avoient acquis leurs talens avant d'entrer aux académies. D'ailleurs, peut-on dire qu'ils égalent ceux des ſiecles précédens, qui ont paru avant qu'elles exiſtaſſent ? Après tout, quand les talens ſe formeroient dans les colleges, ils n'en ſeroient pas moins nuiſibles à la nation ; car il vaut mieux qu'elle ait des vertus que des talens, & des hommes heureux que des hommes célebres. Un éclat trompeur couvre les vices de ceux qui réuſſiſſent dans nos écoles. Mais dans la multitude qui ne réuſſit jamais, les jalouſies ſecretes, les médiſances ſourdes, les baſſes flatteries & tous les vices d'une ambition négative fermentent déja, & ſont tout prêts à ſe répandre avec elle dans le monde.

Pendant qu'on déprave le cœur des enfans, on altere leur raiſon. Ces deux déſordres vont toujours de concert. D'abord, on les rend inconſéquens. Le régent leur apprend que Jupiter ; Mercure & Appollon ſont des dieux ; le prêtre de la paroiſſe, que ce ſont des démons. L'un, que Virgile, qui a ſi bien parlé de la providence, eſt au moins dans les Champs Elyſées, & qu'il jouit, dans ce monde, de l'eſtime de tous les gens de bien ; l'autre, qu'il eſt païen, & qu'il eſt damné. L'évangile leur tient encore un autre langage ; il leur apprend à être les derniers ;

& le college, à être les premiers ; la vertu, à descendre ; &, les talens, à monter. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces contradictions, sur-tout dans les provinces, sortent souvent de la même bouche, & que le même ecclésiastique fait la classe le matin, & le catéchisme le soir. Je sais bien comment elles s'arrangent dans la tête du régent ; mais elles doivent bouleverser celles des disciples qui ne sont pas payés pour les entendre, comme l'autre pour les débiter. C'est bien pis, lorsqu'ils viennent à prendre des sujets de frayeur, là où ils n'en devoient trouver que de consolation ; lorsqu'on leur applique ; dans l'âge de l'innocence, les malédictions prononcées par Jesus-Christ contre les Pharisiens, les docteurs, & les autres tyrans du peuple Juif ; ou qu'on effraye leurs tendres organes pas quelques images monstrueuses si communes dans nos églises. J'ai connu un jeune homme qui, dans son enfance, fut si effrayé du dragon de Sainte Marguerite, dont son précepteur l'avoit menacé dans l'église de son village, qu'il en tomba malade de peur, & qu'il croyoit toujours le voir sur le chevet de son lit prêt à le dévorer. Il fallut que son pere, pour le rassurer, mit l'épée à la main, & feignit de l'avoir tué. On chassa, à notre maniere, son erreur par une autre. Quand il fut grand, le premier usage qu'il fit de sa raison, fut de

penser que ceux qui étoient destinés à la former, l'avoient égarée deux fois.

Après avoir élevé un enfant au-dessus de ses égaux par le titre d'empereur, & même au-dessus de tout le genre humain par celui d'enfant de l'église, on l'avilit par des punitions cruelles & honteuses. « Entre autres choses, dit Montaigne (1), » cette police de la plupart de nos col- » leges m'a toujours desplu. On eût failli, » à l'advanture, moins domageablement, » s'inclinant vers l'indulgence. C'est une » vraie géole de jeunesse captive. On la » rend desbauchée, l'en punissant avant » qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de » leur office, vous n'oyez que cris, & » d'enfans suppliciés, & de maîtres eni- » vrés en leur colere. Quelle maniere, » pour éveiller l'appétit envers leur leçon » à ces tendres ames & craintives, de » les y guider d'une trogne effroyable, » les mains armées de fouets ! Inique & » pernicieuse forme ! Joint à ce que Quin- » tilian en a très-bien remarqué, que cette » impérieuse autorité tire des suites péril- » leuses, & nommément à notre façon de » châtiment. Combien leurs classes se- » roient plus décemment jonchées de » fleurs & de feuillées, que de tronçons » d'osiers sanglans ! J'y ferois pourtraire » la Joie, l'Alégresse, & Flora, & les,

(1) Essais, livre 1, chap. 25.

» Graces, comme fit, en ſon école, le » philoſophe Speuſyppus. Où eſt leur pro- » fit, que là auſſi fût leur ébat (1) ». J'en ai vu au college, demi pâmés de douleur, recevoir ſur leurs petites mains juſqu'à douze férules. J'ai vu, par ce ſupplice, la peau ſe détacher du bout de leurs doigts, & laiſſer voir la chair toute vive. Que dire de ces punitions infâmes, qui influent à la fois ſur les mœurs des écoliers & ſur celles des régens, comme il y en a mille exemples? On ne peut entrer, à ce ſujet, dans aucun détail ſans bleſſer la pudeur. Cependant des prêtres les emploient. On s'appuie ſur un paſſage de Salomon, où il eſt dit, n'épargnez pas la verge à l'enfant. Mais que fait-on ſi les Juifs mêmes uſoient de ce châtiment à notre maniere? Les Turcs, qui ont conſervé une grande partie de leurs uſages, regardent celui-ci comme abominable. Il ne s'eſt répandu en Europe que par la corruption des Grecs

(1) Michel Montaigne eſt encore un de ces hommes qui n'ont point été élevés dans les colleges : il n'y fut du moins que bien peu de temps. Il fut inſtruit ſans châtimens corporels & ſans émulation dans la maiſon paternelle, par le plus doux des peres & par des précepteurs dont il a conſervé précieuſement la mémoire dans ſes écrits. Il eſt devenu par une éducation ſi oppoſée à la nôtre, un des meilleurs & des plus ſavans hommes de la nation.

du bas-empire ; & ce fut les moines qui l'y introduisirent. Si, en effet, les Juifs l'ont employé, que sait-on si leur férocité ne venoit pas de cette partie de leur éducation? D'ailleurs, il y a dans l'ancien Testament quantité de conseils qui ne sont pas pour nous. On y trouve des passages difficiles à expliquer, des exemples dangereux & des loix impraticables. Par exemple, dans le Lévitique, il est défendu de manger de la chair de porc. C'est un crime digne de mort de travailler le jour du sabat ; c'en est un autre de tuer un bœuf hors du camp, &c. Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit positivement, que la loi de Moïse est une loi de servitude ; il la compare à l'esclave Agar répudiée par Abraham. Quelque respect que nous devions aux écrits de Salomon & aux loix de Moïse, nous ne sommes point leurs disciples, mais nous le sommes de celui qui vouloit qu'on laissât les enfans s'approcher de lui, qui les bénissoit, & qui a dit, que pour entrer au ciel il falloit leur devenir semblables.

Nos enfans bouleversés par les vices de notre institution, deviennent inconséquens, fourbes, hypocrites, envieux, laids & méchans. A mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi en malignité & en contradiction. Il n'y a pas un seul écolier qui sache seulement ce que c'est que les loix de son pays, mais il y

en a quelques-uns qui ont entendu parler de celles des douze Tables. Aucun d'eux ne sait comment se conduisoient nos guerres, mais il y en a qui vous raconteront quelques traits de celles des Grecs & des Romains. Il n'y en a pas un qui ne sache que les combats singuliers sont défendus, & beaucoup d'entre eux vont dans les salles d'armes, où l'on n'apprend qu'à se battre en duel. C'est, dit-on, pour apprendre à se tenir de bonne grace & à marcher : comme si on marchoit de tierce & de quarte, & que l'attitude d'un citoyen dût être celle d'un gladiateur. D'autres, destinés à des fonctions plus paisibles, vont dans des écoles s'exercer à disputer. La vérité, dit-on, naît du choc des opinions. C'est une phrase de bel esprit. Pour moi, je méconnoîtrois la vérité, si je la rencontrois dans une dispute. Je me croirois ébloui par ma passion, ou par celle d'autrui. Ce sont des disputes que sont nés les sophismes, les héresies, les paradoxes & les erreurs en tout genre. La vérité ne se montre point devant les tyrans : & tout homme qui dispute cherche à le devenir. La lumiere de la vérité ne ressemble point à la lueur funeste des tonnerres qui naît du choc des élemens, mais à celle du soleil qui n'est pure que quand le ciel est sans nuage.

Je ne suivrai point notre jeunesse dans le monde, où le plus grand mérite de l'au-

tiquité ne peut lui ſervir à rien. Que fera-t-elle de ſes grands ſentimens de républicain dans une monarchie ; & de ceux de déſintéreſſement dans un pays où tout eſt à vendre ? A quoi lui ſerviroit même l'impaſſible philoſophie de Diogene dans des villes où l'on arrête les mendians ? Elle ſeroit aſſez malheureuſe, quand elle n'auroit conſervé que cette crainte du blâme, & cet amour de la louange dont on a guidé ſes études. Conduite ſans ceſſe par l'opinion d'autrui, & n'ayant en elle aucun principe ſtable, la moindre femme la menera avec plus d'empire qu'un régent. Mais, quoi qu'on en diſe, on aura beau crier, les colleges ſeront toujours pleins. Je deſirerois au moins qu'on délivrât les enfans de ces longues miſeres qui les dépravent dans l'âge le plus heureux & le plus aimable de la vie, & qui ont enſuite tant d'influence ſur leurs caracteres. L'homme naît bon. C'eſt la ſociété qui fait les méchans, & c'eſt notre éducation qui les prépare.

Comme mon témoignage ne ſuffit pas dans une aſſertion auſſi grave, j'en citerai pluſieurs qui ne ſont pas ſuſpects, & que je prends au haſard chez des écrivains eccléſiaſtiques, non pas d'après leurs opinions qui ſont décidées par leur état, mais d'après leur propre expérience qui dérange abſolument à cet égard toute la théorie. En voici un du Pere Claude d'Abbe-

ville, missionnaire capucin, au sujet des enfans des habitans de l'île de Maragnan sur la côte du Brésil, où nous avions jeté les fondemens d'une colonie qui a eu le sort de tant d'autres que nous avons perdues par notre inconstance, & par nos divisions qui sont les suites ordinaires de notre éducation. « Davantage, je ne sais si c'est pour » le grand amour que les peres & meres » portent à leurs enfans, que jamais ils » ne leur disent mot qui les puisse offenser, ains les laissent en liberté de faire » ce que bon leur semble, & leur permettent tout ce qui leur plaist, sans » les reprendre aucunement : aussi est-ce » une chose admirable, & de quoi plusieurs se sont étonné (non sans sujet) » que les enfans ordinairement ne font rien » qui puisse mécontenter leurs parens ; au » contraire, ils s'efforcent de faire tout ce » qu'ils savent & connoissent devoir leur » être agréable (1) ». Il fait le portrait le plus avantageux de leur qualités physiques & morales. Son témoignage est confirmé par Jean de Léry, à l'égard des Brésiliens, qui ont les mêmes mœurs, & qui sont dans le voisinage de cette île. En voici un autre d'Antoine Biet, supérieur des prêtres missionnaires qui passerent en l'an 1652 à Cayenne, autre colonie que nous avons

(1) Histoire de la mission des peres Capucins dans l'île de Maragnan, chap. 47.

perdue par les mêmes causes, & depuis mal établie. C'est au sujet des enfans des sauvages Galibis (1). « La mere a grand » soin de nourrir son enfant. Ils ne savent » ce que c'est, parmi eux de donner » leurs enfans à nourrir à un autre. Elles » sont folles de leurs enfans, tant elles les » aiment. Elles les lavent tous les jours » dans une fontaine ou riviere. Elles ne les » emmaillottent point; mais elles les cou- » chent dans un petit lit de coton qu'elles » font exprès pour eux. Elles les laissent » toujours nus : c'est une merveille de voir » comme ils profitent; quelques - uns à » neuf ou dix mois marchent tout seuls. » Quand ils croissent, s'ils ne peuvent » marcher ils se traînent sur leurs pieds » & sur leurs mains. Ces gens aiment ex- » trêmement leurs enfans. Ils ne les frap- » pent jamais & ne les corrigent point, » les laissent vivre dans une grande li- » berté, sans qu'ils fassent rien qui fâche » leurs parens. Ils s'étonnent quand ils » voient que quelqu'un des nôtres châtie » ses enfans ». En voici un troisieme d'un Jésuite : c'est du pere Charlevoix, homme rempli de toutes sortes de connoissances. Il est tiré de son voyage à la nouvelle Orléans, autre colonie que nous avons laissé dépérir par nos divisions, suites de notre constitution morale & de

(1) Voyage de la Terre équinoxiale, l. 5, p. 390.

notre éducation. Il parle en général des enfans des sauvages de l'Amérique septentrionale. « Quelquefois (1), pour les » corriger de leurs défauts, on emploie » les prieres & les larmes ; mais jamais » les menaces..... Une mere qui voit sa » fille se comporter mal, se met à pleu- » rer ; celle-ci lui en demande le sujet, » & elle se contente de lui dire tu me » déshonores. Il est rare que cette ma- » niere de reprendre ne soit pas efficace. » Cependant, depuis qu'ils ont eu plus » de commerce avec les François, quel- » ques-uns commencent à châtier leurs » enfans ; mais ce n'est gueres que parmi » ceux qui sont *chrétiens*, ou qui sont fixés » dans la colonie. Ordinairement la plus » grande punition que les sauvages em- » ploient pour corriger leurs enfans ; c'est » de leur jeter un peu d'eau au visage.... » On a vu des filles s'étrangler, pour avoir » reçu une réprimande assez légere de » leurs meres, ou quelques gouttes d'eau » au visage ; & les avertir, en disant, tu » n'auras plus de filles ». Ce qu'il y a d'étrange, c'est de voir l'embarras où est l'auteur de concilier ses préjugés d'Européens avec ses observations de voyageurs ; ce qui produit des contradictions perpétuelles dans le cours de son ouvrage. Il semble, dit-il, qu'une enfance si mal

(1) Journal historique de l'Amérique septentrionale, lettre 23, août 1721.

diſciplinée, doive être ſuivie d'une jeuneſſe bien turbulente & bien corrompue. Il convient que la raiſon les guide de meilleure heure que les autres hommes; mais il en attribue la cauſe à leur tempérament, qui eſt, dit-il, plus tranquille. Il ne ſe rappelle pas qu'il a fait lui-même des tableaux pathétiques, des ſcenes que leurs paſſions préſentent lorſqu'elles s'exaltent, au milieu de la paix, dans les aſſemblées des nations, où leurs harangues l'emportent par la juſteſſe & la ſublimité des images ſur celles de nos orateurs; ou dans les fureurs de la guerre, où ils bravent, au milieu des bûchers, toute la rage de leurs ennemis. Il ne veut pas voir que c'eſt notre éducation européenne qui corrompt notre naturel, puiſqu'il avoue ailleurs que ces mêmes ſauvages, élevés à notre maniere, deviennent plus méchans que les autres. Il y a des endroits où il fait de leur morale, de leurs excellentes qualités, & de leur vie heureuſe, l'éloge le plus touchant. Il ſemble envier leur ſort. Le tems ne me permet pas de rapporter ces différens morceaux qu'on peut lire dans l'ouvrage que j'ai cité; ni une multitude d'autres témoignages ſur les différens peuples de l'Aſie, où l'on voit la douceur de l'éducation influer ſenſiblement ſur la beauté phyſique & morale des hommes; & être dans chaque conſtitution politique le plus puiſ-

tant lien qui en réuniſſe les membres. Je terminerai ces autorités étrangeres par un trait qu'on n'eût pas laiſſé paſſer impunément à J. J. Rouſſeau, & qui eſt tiré mot à mot de l'ouvrage d'un Dominicain. C'eſt de l'agréable hiſtoire des Antilles, par le pere du Tertre, homme plein de goût, de ſens & d'humanité. Voici ce qu'il dit des Caraïbes, dont l'éducation reſſemble à celle des peuples dont j'ai parlé (1). « A ce ſeul mot de ſauvage, » dit-il, la plupart du monde ſe figure » dans leurs eſprits une ſorte d'hommes » barbares, cruels, inhumains, ſans rai- » ſon, contrefaits, grands comme des » géans, velus comme des ours; enfin, » plutôt des monſtres que des hommes » raiſonnables : quoique, en vérité, nos » ſauvages ne ſoient ſauvages que de » nom, ainſi que les plantes & les fruits » que la nature produit ſans aucune cul- » ture dans les forêts & les déſerts, leſ- » quelles, quoique nous les appellions » ſauvages, poſſedent pourtant les vraies » vertus & les propriétés dans leur force » & leur entiere vigueur, que bien ſou- » vent nous corrompons par nos artifices, » & altérons beaucoup lorſque nous les » plantons dans nos jardins.... Il eſt à » propos, ajoute-t-il enſuite, de faire voir » dans ce traité, que les ſauvages de ces

(1) Hiſtore naturelle des Antilles, tome 2. traité 7, chap. 1, §. 1.

» îles sont les plus contens, les plus heu-
» reux, *les moins vicieux*, les plus socia-
» bles, les moins contrefaits & les moins
» tourmentés de maladie de toutes les na-
» tions du monde. »

Si on examinoit parmi nous la vie d'un scélérat, on verroit que son enfance a été très-malheureuse. Par-tout où j'ai vu les enfans misérables, je les ai vus laids & méchans; par-tout où je les ai vus heureux, je les ai vus beaux & bons. En Hollande & en Flandre où ils sont élevés avec la plus grande douceur, leur beauté est singuliérement remarquable. C'est parmi eux que François Flamand, ce fameux sculpteur, a pris ces charmans modeles d'enfans; & Rubens, la fraîcheur de coloris, dont il a peint ceux de ses tableaux. Vous ne les entendez point, comme dans nos villes, jeter des cris perçans, encore moins leurs meres & leurs bonnes les menacer de les fouetter, comme chez nous. Ils ne sont point gais, mais ils sont contens. Il y a sur leur visage un air de paix & de béatitude qui enchante, & qui est plus intéressant que la joie bruyante des nôtres, lorsqu'ils ne sont pas sous les yeux de leurs précepteurs & de leurs peres. Ce calme se répand sur toutes leurs actions; & est la source du flegme heureux qui les caractérise dans la suite de leur vie. Je n'ai point vu de pays où les parens aient autant de tendresse pour leurs enfans.

Ceux-ci, à leur tour, leur rendent dans la vieilleſſe, l'indulgence qu'ils ont eue pour eux dans la foibleſſe du premier âge. C'eſt par ces deux liens que ces peuples tiennent ſi fortement à leur patrie, qu'on en voit bien peu s'établir chez les étrangers. Chez nous, au contraire, les peres aiment mieux voir leurs enfans ſpirituels que bons, parce que dans une conſtitution de ſociété ambitieuſe, l'eſprit fait des chefs de ſecte, & la bonté des dupes. Ils ont des recueils d'épigrammes de leurs enfans; mais l'eſprit n'étant que la perception des rapports de la ſociété, les enfans n'ont preſque jamais que celui d'autrui. L'eſprit même eſt ſouvent en eux la preuve d'une exiſtence malheureuſe, comme on le remarque dans les écoliers de nos villes, qui ont pour l'ordinaire plus d'eſprit que les enfans des payſans, & dans ceux qui ont quelque défaut naturel, comme les boiteux, les boſſus, qui, ſur ce point, ſont encore plus prématurés que les autres. Mais, en général, ils ſont tous très-précoces en ſentiment; & c'eſt ce qui rend bien coupables ceux qui les aviliſſent dans un âge où ils ſentent ſouvent plus délicatement que les hommes. J'en citerai quelques traits qui nous prouveront que, malgré les erreurs de nos conſtitutions politiques, il y a encore dans quelques familles de bonnes qualités naturelles, ou des vertus éclairées qui laiſſent aux affections heu-

reuſes de l'enfance la liberté de ſe déve-lopper.

J'étois en 1765, à Dreſde, au ſpectacle de la cour : c'étoit au *Pere de famille*, j'y vis arriver madame l'électrice avec une de ſes filles, qui pouvoit avoir cinq ou ſix ans. Un officier des gardes Saxones, avec lequel j'étois venu au ſpectacle, me dit : « Cette enfant vous intéreſſera autant que » la piece ». En effet, dès qu'elle fut aſ-ſiſe, elle poſa ſes deux mains ſur les bords de ſa loge, fixa les yeux ſur le théatre, & reſta la bouche ouverte, toute atten-tive au jeu des acteurs. C'étoit une choſe vraiment touchante, de voir leurs diffé-rentes paſſions ſe peindre ſur ſon viſage comme dans un miroir. On y voyoit paroî-tre ſucceſſivement l'inquiétude, la ſurpriſe, la mélancolie, la triſteſſe ; enfin, l'intérêt croiſſant à chaque ſcene, vinrent les lar-mes qui couloient en abondance le long de ſes petites joues ; puis les anxiétés, les ſou-pirs, les gros ſanglots : on fut obligé à la fin de l'emporter de la loge, de peur qu'elle n'étouffât. Mon voiſin me dit que toutes les fois que cette jeune princeſſe ſe trouvoit à une piece pathétique, elle étoit contrainte de ſortir avant le dénouement.

J'ai vu des exemples de ſenſibilité en-core plus touchans dans des enfans du peuple, parce qu'ils n'étoient produits par aucun effet théatral. Me promenant, il y a quelques années, au Pré St. Gervais,

à l'entrée de l'hiver, je vis une pauvre femme couchée sur la terre, occupée à sarcler un quarré d'oseille; près d'elle étoit une petite fille de six ans au plus, de bout, immobile, & toute violette de froid. Je m'adressai à cette femme qui paroissoit malade, & je lui demandai quelle étoit la nature de son mal. « Monsieur, me dit-elle, j'ai, depuis trois mois, un rhumatisme qui me fait bien souffrir, mais mon mal me fait moins de peine que cet enfant, elle ne veut jamais me quitter. Si je lui dis te voilà toute transie, vas te chauffer à la maison; elle me répond: hélas! ma mere, si je vous quitte, vous n'avez qu'à vous trouver mal » ?

Une autre fois, étant à Marly, je fus voir, dans les bosquets de ce magnifique parc, ce charmant groupe d'enfans, qui donnent à manger des pampres & des raisins à une chevre qui semble se jouer avec eux. Près de là est un cabinet couvert, où Louis XV, dans les beaux jours, alloit quelquefois faire collation. Comme c'étoit dans un tems de giboulées, j'y entrai un moment pour m'y mettre à l'abri. J'y trouvai trois enfans bien plus intéressans que des enfans de marbre. C'étoient deux petites filles fort jolies qui s'occupoient avec beaucoup d'activité, à ramasser autour du berceau, des buchettes de bois sec, qu'elles arrangeoient dans une boîte placée sur la table du roi, tandis

qu'un petit garçon, mal vêtu & fort maigre, dévoroit dans un coin un morceau de pain. Je demandai à la plus grande, qui avoit huit à neuf ans, ce qu'elle prétendoit faire de ce bois qu'elle ramassoit avec tant d'empressement. Elle me répondit : « Vous voyez bien, monsieur, ce petit garçon-là, il est fort misérable ! Il a une belle-mere qui l'envoie, tout le long du jour, chercher du bois ; quand il n'en apporte pas à la maison, il est battu ; quand il en emporte le suisse le lui ôte à l'entrée du parc & le prend pour lui. Il meurt de faim, nous lui avons donné notre déjeûné ». Après avoir dit ces mots, elle acheva avec sa compagne de remplir la petite hotte ; elles la lui chargerent sur le dos, & elles coururent devant leur malheureux ami, pour voir s'il pouvoit y passer en sûreté.

Instituteurs insensés ! la nature humaine est corrompue, dites-vous ; mais c'est vous qui la corrompez par des contradictions, de vaines études, de dangereuses ambitions, de honteux châtimens ; mais, par une réaction équitable de la justice divine, cette foible & infortunée génération rendra un jour à celle qui l'opprime, en jalousies, en disputes, en apathies, & en oppositions de goûts, de modes & d'opinions, tout le mal qu'elle en a reçu.

J'ai exposé de mon mieux les causes & les réactions de nos maux, pour en jus-

fier la nature. Je me propose, à la fin de cet ouvrage, d'y présenter des remedes & des palliatifs. Ce seront sans doute de vaines spéculations; mais si quelque ministre ose entreprendre un jour de rendre la nation heureuse au dedans, & puissante au dehors, je peux lui prédire que ce ne sera ni par des plans d'économie, ni par des alliances politiques, mais en réformant ses mœurs & son éducation. Il ne viendra point à bout de cette révolution par des punitions & par des récompenses, mais en imitant les procédés de la nature, qui n'agit que par des réactions. Ce n'est point au mal apparent qu'il faut porter le remede, c'est à la cause. La cause du pouvoir moral de l'or, est dans la vénalité des charges; celle de la surabondance excessive des bourgeois oisifs de nos villes, dans la taille qui avilit les habitans de la campagne, celle de la mendicité des pauvres, dans les grandes propriétés des riches; du concubinage des filles, dans le célibat des hommes; des préjugés des nobles, dans les ressentimens des roturiers; & de tous les maux de la société, dans les tourmens des enfans.

Pour moi, j'ai dit, & si j'eusse parlé à la nation assemblée, de quelque point de l'horizon d'où l'on découvrît Paris, je lui eusse montré d'une part les monumens des riches; des milliers de palais voluptueux dans les fauxbourgs, onze

falles de fpectacles, les clochers de cent trente-quatre couvens, parmi lefquels s'élevent onze abbayes opulentes; ceux de cent foixante autres édifices, dont il y a vingt riches chapitres: & de l'autre part, je lui euffe fait voir les monumens des miférables, cinquante-fept colleges, feize plaidoieries, quatorze cazernes, trente corps-de-garde, trente-fix hôpitaux, douze prifons ou maifons de force. Je lui euffe fait remarquer la grandeur des jardins, des cours, des préaux, des enclos & des dépendances de tous ces vaftes édifices, dans un terrain qui n'a pas une lieue & demie de diametre. Je lui euffe demandé fi le refte du royaume eft diftribué dans la même proportion que la capitale: où font les propriétés de ceux qui la nourriffent, la vêtiffent, la logent, la défendent; & qu'eft-ce qui refte enfin à la multitude, pour entretenir des citoyens, des peres de famille & des hommes heureux? Oh! puiffances politiques & morales, après vous avoir montré les caufes & les effets de nos maux, je me fuffe profterné devant vous, & j'euffe attendu pour prix de la vérité la même récompenfe qu'attendoit des puiffances infatiables de Rome, le payfan du Danube (1).

(1) On pourra lire, à la fuite de cette Etude, celle qui termine le troifieme volume de cet ouvrage.

ETUDE HUITIEME.

Réponses aux Objections contre la Providence divine & les espérances d'une autre vie, tirées de la nature incompréhensible de Dieu, *& des miseres de ce monde.*

» Que m'importe, dira-t-on, que
» mes tyrans soient punis, j'en suis la vic-
» time ? Ces compensations peuvent-elles
» être l'ouvrage d'un Dieu ? De grands phi-
» losophes qui ont étudié la nature toute
» leur vie, en ont méconnu l'auteur. Qui
» est-ce qui a vu Dieu ? qui est-ce qui a
» fait Dieu ? Mais je suppose qu'une intel-
» ligence ordonne les choses de cet univers,
» certainement elle a abandonné l'homme
» à lui-même : sa carriere n'est point tra-
» cée ; il me semble qu'il y ait pour lui
» deux Dieux, l'un qui l'invite aux jouis-
» sances, & l'autre qui l'oblige aux priva-
» tions ; un Dieu de la nature, & un Dieu
» de la religion. Il ne sait auquel des
» deux il doit plaire ; & quelque parti
» qu'il embrasse, il ignore s'il est digne
» d'amour, ou de haine. Sa vertu même
» le remplit de scrupules & de doutes ;
» elle le rend misérable au dedans & au
» dehors ; elle le met dans une guerre

» perpétuelle avec lui-même & avec le
» monde, aux intérêts duquel il ſe ſacri-
» fie. S'il eſt chaſte, c'eſt, dit le monde,
» parce qu'il eſt impuiſſant; s'il eſt re-
» ligieux, c'eſt qu'il eſt imbécile; s'il eſt
» bon avec ſes citoyens, c'eſt qu'il n'a
» pas de courage; s'il ſe dévoue pour ſa
» patrie, c'eſt un fanatique; s'il eſt ſim-
» ple, il eſt trompé; s'il eſt modeſte,
» il eſt ſupplanté; par-tout il eſt moqué,
» trahi, mépriſé par les philoſophes mê-
» mes, & par les dévots. Sur quoi fonde-
» t-il la récompenſe de tant de combats?
» Sur une autre vie? Quelle certitude a-
» t-il de ſon exiſtence? en a-t-il vu revenir
» quelqu'un! Qu'eſt-ce que ſon ame? où
» étoit-elle il y a cent ans? où ſera-t-elle
» dans un ſiecle? Elle ſe développe avec
» les ſens & meurt avec eux. Que de-
» vient-elle dans le ſommeil & dans la
» létargie? C'eſt l'orgueil qui lui per-
» ſuade qu'elle eſt immortelle: par-tout
» la nature lui montre la mort, dans ſes
» monumens, dans ſes goûts, dans ſes
» amours, dans ſes amitiés; par-tout
» l'homme eſt obligé de ſe diſſimuler
» cette idée. Pour vivre moins miſéra-
» ble, il faut qu'il ſe *divertiſſe*, c'eſt-à-
» dire, par le ſens même de cette expreſ-
» ſion, il faut qu'il ſe *détourne* de cette
» perſpective de maux que la nature lui
» préſente de toutes parts. A quels tra-
» vaux n'a-t-elle pas aſſujetti ſa miſéra-

» ble

ble vie ? Les animaux sont mille fois plus heureux ; vêtus, logés, nourris par la nature, ils se livrent sans inquiétude » à leurs passions ; & ils finissent leur car- » riere sans prévoir la mort & sans crain- » dre les enfers.

» Si un Dieu a présidé à leurs destins, » il est contraire à ceux du genre humain. » A quoi me sert-il que la terre soit cou- » verte de végétaux, si je ne peux dispo- » ser de l'ombre d'un seul arbre ? Que » m'importent les loix de l'harmonie & » de l'amour qui régissent la nature, si » je ne vois, autour de moi, que des ob- » jets infideles, ou si ma fortune, mon » état, ma religion, me forcent au céli- » bat ? Le bonheur général répandu sur » la terre ne fait que redoubler mon mal- » heur particulier. Quel intérêt puis-je » prendre à la sagesse d'un ordre qui re- » nouvelle toutes choses, quand, par une » suite même de cet ordre, je me sens » défaillir & détruire pour jamais ? Un » seul malheureux pourroit accuser la » providence, & lui dire, comme l'arabe » Job (1) : *Pourquoi la lumiere a-t-elle été* » *donnée à un misérable, & la vie à ceux* » *qui sont dans l'amertume du cœur* ? Ah ! » les apparences du bonheur n'ont été mon- » trées à l'homme, que pour lui donner » le désespoir d'y atteindre. Si un Dieu

(1) Job, III, ℣. 20.

» intelligent & bon gouverne la nature
» des esprits diaboliques bouleverserent
» le genre humain. »

Je répondrai d'abord aux principales autorités dont on appuie quelques-unes de ces objections. Elles sont tirées en partie d'un poëte fameux & d'un savant philosophe, de Lucrece & de Pline.

Lucrece a mis en très-beaux vers, la philosophie d'Empédocle & d'Epicure. Il enchante par ses images; mais cette philosophie d'atômes qui s'accrochent au hasard est si absurde, qu'elle détruit, partout où elle paroît, la beauté de sa poésie. Je m'en rapporte au jugement même de ses partisans. Elle ne parle ni au cœur, ni à l'esprit. Elle péche également par ses principes & par ses conséquences. A qui, peut-on lui dire, ces premiers atômes dont vous construisez les élémens de la nature, doivent-ils leur existence? Qui leur a communiqué le premier mouvement? Comment ont-ils pu donner à l'agrégation d'un grand nombre du corps, un esprit de vie, un sentiment & une volonté qu'ils n'avoient pas eux-mêmes? Si vous croyez, comme Leibnitz, que ces *monades* ou unités, ont en effet des perceptions qui leur sont propres, vous renoncez aux loix du hasard, & vous êtes forcé de donner aux élémens de la nature l'intelligence que vous refusez à son auteur. A la vérité, Descartes a fourni ces

principes impalpables, & si je puis dire, cette poussiere métaphysique, aux loix d'une géométrie ingénieuse; & après lui, la foule des philosophes, séduite par la facilité de bâtir toutes sortes de systêmes avec les mêmes matériaux, leur ont appliqué tour-à-tour les loix de l'attraction, de la fermentation, de la cristallisation, enfin, toutes les opérations de la chymie & toutes les subtilités de la dialectique, mais tous, avec aussi peu de succès les uns que les autres. Nous ferons voir, dans l'article qui suivra celui-ci, lorsque nous parlerons de la foiblesse de notre raison, que la méthode établie dans nos écoles, de remonter aux causes premieres, est la source perpétuelle des erreurs de notre philosophie, au physique comme au moral. Les vérités fondamentales ressemblent aux astres, & notre raison au graphometre. Si cet instrument, avec lequel nous les observons, a été tant soit peu faussé, si au point de départ nous nous trompons du plus petit angle, l'erreur, à l'extrêmité des rayons visuels, devient incommensurable.

Il y a quelque chose encore de plus étrange dans le procédé de Lucrece; c'est que dans un ouvrage où il prétend matérialiser la divinité, il commence par diviniser la matiere. En cela, il a cédé lui-même à un principe universel que nous tâcherons de développer, lorsque nous

parlerons des preuves de la divinité par sentiment ; c'eſt qu'il eſt impoſſible d'intéreſſer fortement les hommes dans quelque genre que ce ſoit, ſi on ne leur préſente quelques-uns des attributs de la divinité. Avant donc d'éblouir leur eſprit, comme philoſophe, il commence par échauffer leur cœur comme poëte. Voici une partie de ſon début :

. . . . . . Hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli ſubter labentia ſigna,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis;
Te dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventuque tuo tibi ſuaves dædala tellus
Submittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuſo lumine cœlum.

. . . .

Quæ quoniam rerum naturam ſola gubernas;
Nec, ſine te, quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam,
Te ſociam ſtudeo ſcribendis verſibus eſſe,
Quos ego de rerum naturâ pangere conor.

. . . .

Quo magis æternum, da dictis, diva, leporem.
Effice ut intereà fera munera militiaï
Per maria ac terras omnes ſopita quieſcant.

Nam tu sola potes tranquillâ pace juvare
Mortales, quoniam belli fera munera Navors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devictus vulnere amoris.

. . . .

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclyta, pacem:
Nam neque nos agere, hoc patriaï tempore iniquo,
Possumus æquo animo.

De rerum natura, lib. I.

Je tâcherai de rendre de mon mieux le sens de ces beaux vers.

« Volupté des hommes & des Dieux, » douce Vénus, qui faites lever sur la mer » les constellations qui la rendent navi- » gable, & qui couvrez la terre de fruits; » c'est par vous que tout ce qui respire » est engendré, & vient à la lumiere du » soleil. O déesse! dès que vous paroissez » sur les flots, les noirs orages & les vents » impétueux prennent la fuite. L'île de » Crete se couvre pour vous de fleurs » odorantes, l'Océan calmé vous sourit, » & le ciel sans nuages brille d'une lu- » miere plus douce........ Comme vous » seule donnez des loix à la nature, & » que sans vous, rien d'heureux & rien » d'aimable ne paroît sur les rivages cé- » lestes du jour; soyez ma compagne dans » les vers que j'essaie de chanter sur la

» nature des choſes..... Déeſſe, donnez
» à mes chants une grace immortelle;
» faites que les cruelles fureurs de la
» guerre s'aſſoupiſſent ſur la terre & ſur
» l'onde. Vous ſeule pouvez donner des
» jours tranquilles aux malheureux hu-
» mains, parce que le redoutable Mars
» gouverne l'empire des armes, & que,
» bleſſé à ſon tour par les traits d'un
» amour éternel, il vient ſouvent ſe
» réfugier dans votre ſein.... O déeſſe!
» lorſqu'il repoſera ſur votre corps cé-
» leſte, retenez-le dans vos bras; que
» votre bouche lui adreſſe des paroles
» divines; demandez-lui une paix pro-
» fonde pour les Romains; car de quel
» ordre ſommes-nous capables, dans un
» tems où un déſordre général regne
» dans la patrie? »

A la vérité Lucrece, dans la ſuite de ſon ouvrage, eſt forcé de convenir que cette déeſſe, ſi bienfaiſante, entraîne la ruine de la ſanté, de la fortune, de l'eſprit, & tôt ou tard celle de la réputation; que, du ſein même de ſes voluptés, il ſort je ne ſais quoi d'amer qui nous tourmente & nous rend malheureux. L'infortuné en fut lui-même la victime; car il mourut dans la force de ſon âge, ou de ſes excès, ſelon quelques-uns, ou empoiſonné, ſelon d'autres, par un breuvage amoureux que lui donna une femme. Ici, Il attribue à Vénus la création du monde;

Il lui adresse des prieres ; il donne à son corps l'épithete de saint ; il lui suppose un caractere de bonté, de justice, d'intelligence & de puissance, qui n'appartient qu'à Dieu ; enfin, ce sont si bien les mêmes attributs, que si vous ôtez le mot de Vénus de l'exorde de son poëme, vous pouvez l'appliquer presque tout entier à la sagesse divine. Il y a même des traits de convenance si ressemblans à ceux du portrait qu'en fait l'Ecclésiastique, que je les rapporterai ici, afin qu'on puisse les comparer.

Cap. 24.

℣. 5. Ego ex ore Altissimi providi primogenita ante omnem creaturam ;

6. Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens, & sicut nebula texi omnem terram.

9. Ego in altissimis habitavi & thronus meus in columnâ nubis.

8. Gyrum cœli circuivi sola, & profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi ;

9. Et in omni terrâ steti : & in omni populo ;

10. Et in omni gente primatum habui.

11. Et omnium excellentium & humilium corda virtute calcavi, & in his omnibus requiem quæsivi, & in hæreditate domini morabor.

. . . .

17. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, & quasi cypressus in monte Sion.

18. Quasi palma exaltata sum in Cades, & quasi plantatio rosæ in Jericho.

19. Quaſi oliva ſpecioſa in campis, & quaſi platanus exaltata ſum juxta aquam in plateis.

. . . .

22. Ego quaſi terebinthus extendi ramos meos; & rami mei honoris & gratiæ.
23. Ego quaſi vitis fructificavi ſuavitatem odoris, & flores mei fructus honoris & honeſtatis.
24. Ego mater pulchræ dilectionis, & timoris, & agnitionis, & ſanctæ ſpei.
25. In me gratia omnis viæ & veritatis, in me omnis ſpes vitæ & virtutis.
26. Tranſite ad me, omnes qui concupiſcitis me, & generationibus meis implemini.
27. Spiritus enim meus ſuper mel dulcis, & hæreditas mea ſuper mel & favum.

« Je ſuis ſortie de la bouche du Tout-» Puiſſant. J'étois née avant la naiſſance » d'aucune créature. C'eſt moi qui ai fait » paroître dans les cieux une lumiere qui » ne s'éteindra jamais. J'ai couvert toute » la terre comme d'un nuage. J'ai habité » dans les lieux les plus élevés; & mon » trône eſt dans une colonne de nuées. » Seule, j'ai parcouru l'étendue des » cieux; j'ai deſcendu dans le fond des » abîmes, & je me ſuis promenée ſous » les flots de la mer. Je me ſuis arrêtée » ſur toutes les terres & parmi tous les » peuples; & par-tout où j'ai paru, les » peuples m'ont donné l'empire. J'ai fou-» lé aux pieds, par ma puiſſance, les cœurs

» des grands & des petits. J'ai cherché » parmi eux mon repos, mais je ne ferai » ma demeure que dans l'héritage du Seigneur.... Je me suis élevée comme un » cedre sur le Liban, & comme le cyprès sur la montagne de Sion. J'ai porté » mes branches vers les cieux, comme » les palmiers de Cadès, & comme les » plants de rose autour de Jéricho. Je » suis aussi belle que l'olivier au milieu » des champs, & aussi majestueuse que » le platane dans une place publique sur » le bord des eaux....... J'ai étendu mes » rameaux comme le térébinthe. Mes » branches sont des rameaux d'honneur » & de grace. J'ai poussé, comme la vigne, des fleurs du parfum le plus doux, » & mes fleurs ont produit des fruits de » gloire & d'abondance. Je suis la mere » de l'amour pur, de la crainte, de la » science, & des espérances saintes; c'est » dans moi seule qu'on trouve un chemin » facile & des vérités qui plaisent; c'est » dans moi que repose tout l'espoir de la » vie & de la vertu. Venez à moi, vous » tous qui brûlez d'amour pour moi; & » mes générations sans nombre, vous » rempliront de ravissement; car mon esprit est plus doux que le miel; & le partage que j'en fais, est bien au-dessus de » celui de ses rayons. »

Cette foible traduction est celle d'une prose latine qui a été traduite elle-même

du grec, comme le grec l'a été lui-même de l'hébreu. On doit donc présumer que les graces de l'original en ont disparu en partie. Mais telle qu'elle est, elle l'emporte encore, par l'agrément & la sublimité des images, sur les vers de Lucrece qui paroît en avoir emprunté ses principales beautés. Je n'en dirai pas davantage sur ce poëte; l'exorde de ses poëmes en est la réfutation.

Pline prend une route toute opposée. Il dit, dès le commencement de son histoire naturelle, qu'il n'y a pas de Dieu, & il l'emploie toute entière à prouver qu'il y en a un. Son autorité ne laisse pas d'être considérable., parce que ce n'est pas celle d'un poëte, à qui toute opinion est indifférente pourvu qu'il fasse de grands tableaux; ni celle d'un sectateur qui veuille soutenir un parti contre le témoignage de sa conscience; ni enfin celle d'un flatteur qui cherche à plaire à de mauvais princes. Pline écrivoit sous le vertueux Titus, & il lui a dédié son ouvrage. Il porte l'amour de la vérité, & le mépris de la gloire de son siecle, jusqu'à blâmer les victoires de César, dans Rome, & en parlant à un empereur Romain. Il est rempli d'humanité & de vertu. Tantôt il blâme la cruauté des maîtres envers leurs esclaves, le luxe des grands, les dissolutions même de plusieurs impératrices; tantôt il fait l'éloge des gens de bien, & il éleve,

au-dessus même des inventeurs des arts, ceux qui ont été illustres par leur continence, leur modestie & leur piété. Son ouvrage, d'ailleurs, étincelle de lumieres. C'est une véritable encyclopédie qui renferme, comme il convenoit, l'histoire des connoissances & des erreurs de son tems. On lui a attribué quelquefois les dernieres fort mal-à-propos, puisqu'il ne les allegue souvent que pour les refuter. Mais il a été calomnié par les médecins, & par les pharmaciens, qui ont tiré de lui la plupart de leurs recettes, & qui en ont dit du mal, parce qu'il blâme leur art conjectural & leur esprit systématique. D'ailleurs, il est rempli de connoissances rares, de vues profondes, de traditions curieuses; &, ce qui est sans prix, il s'exprime par-tout d'une maniere pittoresque. Avec tant de goût, de jugement & de savoir, Pline est athée. La Nature, au sein de laquelle il a puisé tant de lumieres, peut lui dire comme César à Brutus: *Et toi aussi, mon fils* !

J'aime & j'estime Pline; & si j'ose dire, pour sa justification, ce que je pense de son immortel ouvrage, je le crois falsifié à l'endroit où on le fait raisonner en athée. Tous ses commentateurs conviennent que personne n'a été plus maltraité que lui par les copistes, jusques-là, qu'on trouve des exemplaires de son histoire naturelle où il y a des chapitres entiers qui ne sont pas

les mêmes. Voyez, entr'autres, ce qu'en dit Mathiole dans ses commentaires sur Dioscoride. J'observerai ici, que les écrits des anciens ont passé, en venant à nous, par plus d'une langue infidelle; &, ce qu'il y a de pis, par plus d'une main suspecte. Ils ont eu le sort de leurs monumens, parmi lesquels ce sont les temples qui ont été les plus dégradés; leurs livres ont été mutilés de même aux endroits contraires ou favorables à la religion. C'est ce qu'on peut voir par le livre de Cicéron, *de la Nature des dieux*, dont on a retranché les objections contre la providence. Montaigne reproche aux premiers chrétiens d'avoir, pour quatre ou cinq articles contraires à notre créance, supprimé une partie des ouvrages de Corneille-Tacite, « quoique, dit-il, l'empereur Tacite son » parent, en eût peuplé, par ordonnances » expresses, toutes les librairies du mon- » de. » (1) De nos jours, ne voyons-nous pas comme chaque parti détruit la réputation & les opinions du parti qui lui est opposé? Le genre humain est entre la religion & la philosophie, comme le vieillard de la fable entre deux maîtresses de différens âges. Toutes deux vouloient le coëffer à leur mode, la plus jeune lui enlevoit les cheveux blancs qui lui déplaisoient; la vieille, par une raison con-

(1) Essais, liv. 2, chap. 19.

traire, lui ôtoit les cheveux noirs : elles finirent par lui peler la tête. Rien ne démontre mieux cette infidélité ancienne des deux partis, que ce qu'on lit dans l'hiſtorien Flavius-Joſephe, contemporain de Pline. On lui fait dire, en deux mots, que le Meſſie vient de naître, & il continue ſa narration ſans qu'il rappelle une ſeule fois cet événement merveilleux dans la ſuite de ſa longue hiſtoire. Comment Joſephe, qui s'arrête à tant d'actions de détail & de peu d'importance, ne fût-il pas revenu mille fois ſur une naiſſance ſi intéreſſante pour ſa nation, puiſque ſes deſtinées y étoient attachées, & que la deſtruction même de Jéruſalem n'étoit qu'une conſéquence de la mort de Jeſus-Chriſt ? Il détourne au contraire le ſens des prophéties qui l'annonçoient, ſur Veſpaſien & ſur Titus ; car il attendoit, comme les autres Juifs, un Meſſie triomphant. D'ailleurs, ſi Joſephe eût cru en Jeſus-Chriſt, ne ſe fût-il pas fait chrétien ? Par une raiſon ſemblable, eſt-il croyable que Pline commence ſon hiſtoire naturelle par vous dire qu'il n'y a pas de Dieu, & qu'il en emploie chaque page à ſe récrier ſur l'intelligence, la bonté, la prévoyance, la majeſté de la nature, ſur les préſages & les augures envoyés par les dieux, & ſur les miracles mêmes opérés divinement par les ſonges ?

On cite encore des peuples ſauvages

qui ſont athées, & on va les chercher dans quelque coin détourné du globe. Mais des peuples obſcurs ne ſont pas plus faits pour ſervir d'exemple au genre humain; que, parmi nous, des familles du peuple ne ſeroient propres à ſervir de modeles à la nation; ſur-tout lorſqu'il s'agit d'appuyer d'autorités une opinion qui entraîne néceſſairement la ruine de toute ſociété. D'ailleurs, ces aſſertions ſont fauſſes: j'ai lu les voyageurs d'où on les á tirées. Ils avouent qu'ils ont vu ces peuples en paſſant, & qu'ils ignoroient leurs langues. Ils ont conclu qu'ils n'avoiênt pas de religion, parce qu'ils ne leur ont pas vu de temples; comme s'il falloit, pour croire en Dieu, une autre temple que celui de la nature! Ces mêmes voyageurs ſe contrediſent encore; car ils rapportent que ces peuples, ſans religion, ſaluent la lune lorſqu'elle eſt pleine & nouvelle, en ſe proſternant à terre, ou en levant les mains au ciel; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, & qu'ils portent à manger ſur leurs tombeaux. L'immortalité de l'ame, de quelque maniere qu'on l'admette, ſuppoſe néceſſairement l'exiſtence de Dieu.

Mais ſi la premiere de toutes les vérités avoit beſoin du témoignage des hommes, nous pourrions recueillir celui de tout le genre humain, depuis les génies les plus célebres, juſqu'aux peuples les

plus ignorans. Ce témoignage unanime eſt du plus grand poids ; car il ne peut y avoir ſur la terre d'erreur univerſelle.

Voici ce que le ſage Socrate diſoit à Euthydême qui cherchoit à s'aſſurer qu'il y eût des dieux :

« Vous connoîtrez donc bien que je » vous ai dit vrai (1), quand je vous ai » dit qu'il y avoit des dieux, & qu'ils ont » beaucoup de ſoin des hommes : mais » n'attendez pas qu'ils vous apparoiſſent, » & qu'ils ſe préſentent à nos yeux ; qu'il » vous ſuffiſe de voir leurs ouvrages & de » les adorer, & penſez que c'eſt de cette » façon qu'ils ſe manifeſtent aux hom- » mes : car, entre tous les dieux qui nous » ſont ſi libéraux, il n'y en a pas un qui » ſe rende viſible pour nous diſtribuer ſes » faveurs ; & ce grand Dieu même qui a » bâti l'univers, & qui ſoutient ce grand » ouvrage, dont toutes les parties ſont » accomplies en bonté & en beauté ; lui » qui a fait qu'elles ne vieilliſſent point » avec le tems, & qu'elles ſe conſer- » vent toujours dans une immortelle vi- » gueur (2) ; qui fait encore qu'elles lui

(1) Xénophon, des choſes mémorables de Socrate, liv. 4.

(2) Socrate avoit fait une étude particuliere de la nature ; & quoique ſon jugement ſur la durée & la conſervation de ſes ouvrages ſoit contraire à celui de notre philoſophie, qui

» obéissent inviolablement, & avec une
» promptitude qui surpasse notre imagi-

regarde, sur-tout, le globe de la terre comme dans un état progressif de ruine, il est parfaitement d'accord avec celui de l'Ecriture-Sainte, qui assure positivement que Dieu le répare, & avec l'expérience que nous en avons, comme je l'ai déja fait entrevoir. Il ne faut pas mépriser la physique des anciens, si ce n'est celle qui n'étoit que systématique. Nous devons nous rappeler qu'ils avoient fait la plupart des découvertes dont nous nous vantons aujourd'hui. Les philosophes Toscans savoient l'art de conjurer le tonnerre. Le bon roi Numa en fit l'expérience. Tullus Hostilius voulut l'imiter, mais il en fut la victime, pour ne s'y être pas pris convenablement. (*Voyez* Plutarque.) Philolaüs pythagoricien, avoit dit avant Copernic, que le soleil étoit au centre du monde; & avant Christophe Colomb, que la terre avoit deux continens, celui-ci est le continent opposé. Plusieurs philosophes de l'antiquité avoient assuré que les cometes étoient des astres qui avoient un cours régulier. Pline même, dit qu'elles se dirigent toutes vers le Nord, ce qui est généralement vrai. Cependant, il n'y a pas deux cents ans qu'on croyoit en Europe que c'étoient des feux qui s'enflammoient dans la moyenne région de l'air. On croyoit encore dans ce tems-là, que c'étoit la mer qui fournissoit l'eau des fontaines & des fleuves, en filtrant à travers les terres, quoiqu'il soit dit dans cent endroits de l'Ecriture, que ce sont les pluies qui en en-

» nation; celui-là, dis-je, eſt aſſez viſi-
» ble par tant de merveilles dont il eſt
» auteur. Mais que nos yeux pénetrent
» juſqu'à ſon trône pour le contempler
» dans ces grandes occupations, c'eſt en
» cela qu'il eſt toujours inviſible. Conſi-
» dérez un peu que le ſoleil, qui ſemble
» être expoſé à la vue de tout le monde,
» ne permet pourtant pas qu'on le re-
» garde fixement; & ſi quelqu'un a la té-
» mérité de l'entreprendre, il en eſt puni
» par un aveuglement ſoudain. Davan-
» tage, tout ce qui ſert aux dieux eſt in-
» viſible. La foudre ſe lance d'en haut;
» elle briſe tout ce qu'elle rencontre :

tretiennent la ſource. Nous en ſommes convaincus aujourd'hui, par des obſervations ſavantes ſur les évaporations des mers. Les monumens que les anciens nous ont tranſmis dans l'architecture, la ſculpture, la poéſie, la tragédie & l'hiſtoire, nous ſerviront éternellement de modeles. Nous leur devons encore l'invention de preſque tous les autres arts, & il eſt à préſumer que ces arts avoient ſur les nôtres la même ſupériorité que leurs arts libéraux. Quant aux ſciences naturelles, ils ne nous ont laiſſé aucun objet de comparaiſon; d'ailleurs, les prêtres qui s'en occupoient particuliérement, en cachoient la connoiſſance au peuple. Nous ne ſaurions douter qu'ils n'aient eu à ce ſujet des lumieres qui ſurpaſſoient les nôtres. *Voyez* ce que le judicieux chevalier Temple dit de la magie des anciens Egyptiens.

» mais on ne la voit point tomber, on
» ne la voit point frapper, on ne la voit
» point retourner. Les vents sont invisi-
» bles, quoique nous voyions fort bien
» les ravages qu'ils font tous les jours, &
» que nous sentions aisément quand ils
» se levent. S'il y a quelque chose dans
» l'homme qui participe de la nature di-
» vine, c'est son ame. Il n'y a point de
» doute que c'est elle qui le conduit &
» qui le gouverne; néanmoins on ne peut
» la voir. De tout cela donc, apprenez à
» ne pas mépriser les choses invisibles :
» apprenez à reconnoître leurs puissan-
» ces par leurs effets, & à honorer la
» divinité. »

Newton, qui a pénétré si avant dans les loix de la nature, ne prononçoit jamais le nom de Dieu sans ôter son chapeau, & sans témoigner le plus profond respect. Il aimoit à en rappeler l'idée sublime au milieu de ses plaisirs, & il la regardoit comme le lien naturel de toutes les nations. Le Hollandois Corneille le Bruyn rapporte, qu'étant un jour à dîner chez lui avec plusieurs autres étrangers, Newton, au dessert, porta la santé des hommes de tous les pays du monde qui croient en Dieu. C'étoit boire à la santé du genre humain. Tant de nations, de langues & de mœurs si différentes, & quelquefois d'une intelligence si bornée, croiroient-elles en Dieu, si cette croyance

étoit le résultat de quelque tradition, ou d'une métaphysique profonde ? Elle naît du simple spectacle de la nature. On demandoit un jour à un pauvre Arabe du Désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes, comment il s'étoit assuré qu'il y avoit un Dieu? « De la même façon, répondit-il, que je connois, par les traces » marquées sur le sable, s'il y a passé un » homme ou une bête (1). »

Il est impossible à l'homme, comme nous l'avons dit, d'imaginer aucune forme ; ou de produire aucune idée dont le modele ne soit dans la nature. Il ne développe sa raison que sur les raisons naturelles. Il existeroit donc un Dieu, par cela seul que l'homme en a l'idée. Mais si nous faisons attention que tout ce qui est nécessaire à l'homme existe avec ses convenances admirables avec ses besoins, à plus forte raison Dieu doit exister encore, lui qui est la convenance universelle de toutes les sociétés du genre humain.

Mais je voudrois bien savoir comment ceux qui doutent de son existence à la vue des ouvrages de la nature, désireroient s'en assurer ? Voudroient-ils le voir sous la forme humaine, & qu'il leur apparût sous la figure d'un vieillard, comme on le peint dans nos églises ? Ils diroient c'est

(1) Voyage en Arabie, par M. d'Arvieux.

un homme. S'il revêtoit quelque forme inconnue & céleste, pourrions-nous en supporter la vue dans un corps humain? Le spectacle entier & plein d'un seul de ses ouvrages sur la terre, suffiroit pour bouleverser nos foibles organes. Par exemple, si la terre tourne sur elle-même, comme on le dit, il n'y a point d'homme qui, d'un point fixe dans le ciel, pût voir son mouvement sans frémir; car il verroit passer les fleuves, les mers & les royaumes sous ses pieds, avec une vîtesse presque triple d'un boulet de canon. Cependant cette vîtesse journaliere n'est encore rien; car celle avec laquelle elle décrit son cercle annuel, & nous emporte autour du soleil, est soixante-quinze fois plus grande que celle d'un boulet. Pourrions-nous voir seulement au travers de notre peau le méchanisme de notre propre corps, sans être saisi d'effroi? Oserions-nous faire un seul mouvement, si nous voyions notre sang qui circule, nos nerfs qui tirent, nos poumons qui soufflent, nos humeurs qui filtrent, & tout l'assemblage incompréhensible de cordages, de tuyaux, de pompes, de liqueurs & de pivots qui soutiennent notre vie si fragile & si ambitieuse?

Voudrions-nous, au contraire, que Dieu se manifestât d'une maniere convenable à sa nature, par la communication directe de son intelligence, sans qu'il y eût aucun intermédiaire entre elle & nous?

Archimede qui avoit la tête si forte, qu'elle ne fut pas distraite de ses méditations dans le sac de Syracuse où il périt, pensa la perdre par le simple sentiment d'une vérité géométrique qui s'offrit à lui tout-à-coup. Il s'occupoit, étant dans le bain, du moyen de découvrir la quantité d'alliage qu'un orfevre infidele avoit mêlée dans la couronne d'or du roi Hiéron; & l'ayant trouvée par l'analogie des différens poids de son corps hors de l'eau & dans l'eau, il sortit du bain tout nu, & courut ainsi dans les rues de Syracuse, en criant, hors de sens, *je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!*

Quand quelque grande vérité ou quelque sentiment profond vient au théatre à surprendre les spectateurs, vous voyez les uns verser des larmes, d'autres oppressés respirer à peine, d'autres hors d'eux-mêmes frapper des pieds & des mains, des femmes s'évanouissent dans les loges. Si ces violentes commotions de l'ame alloient en progression seulement pendant quelques minutes, ceux qui les éprouvent en perdroient l'esprit, & peut-être la vie. Que seroit-ce donc, si la source de toutes les vérités & de tous les sentimens, se communiquoit à nous dans un corps mortel? Dieu nous a placés à une distance convenable de sa majesté infinie; assez près pour l'entrevoir, assez loin pour n'en être pas anéantis. Il nous voile son intel-

ligence ſous les formes de la matiere, & il nous raſſure ſur les mouvemens de la matiere, par le ſentiment de ſon intelligence. Si quelquefois il ſe communique à nous d'une maniere plus intime, ce n'eſt point par le canal de nos ſciences orgueilleuſes, mais par celui de nos vertus. Il ſe découvre aux ſimples, & il ſe cache aux ſuperbes.

« Mais qui a fait Dieu ? dit-on ; pour-» quoi y a-t-il un Dieu » ? Dois-je douter de ſon exiſtence, parce que je ne puis concevoir ſon origine ? Ce même raiſonnement ſerviroit à nous faire conclure qu'il n'y a pas d'homme : car, qui a fait les hommes ? pourquoi y a-t-il des hommes ? pourquoi ſuis-je au monde dans le dix-huitieme ſiecle ? pourquoi n'y ſuis-je pas venu dans les ſiecles qui l'ont précédé, & pourquoi n'y ſerai-je pas dans ceux qui doivent le ſuivre. L'exiſtence de Dieu eſt néceſſaire dans tous les tems, & celle de l'homme n'eſt que contingente. Il y a quelque choſe de plus, c'eſt que l'exiſtence de l'homme eſt la ſeule qui paroiſſe ſuperflue dans l'ordre établi ſur la terre. On a trouvé pluſieurs îles ſans habitans, qui offroient des ſéjours enchantés par la diſpoſition des vallées, des eaux, des forêts, & des animaux. L'homme ſeul dérange les plans de la nature ; il détourne le cours des fontaines, il excave le flanc des collines, il incendie les forêts, il maſ-

ſacre tout ce qui reſpire, par-tout il dégrade la terre qui n'a pas beſoin de lui. L'harmonie de ce globe ſe détruiroit en partie, & peut-être en entier, ſi on en ſupprimoit ſeulement le plus petit genre de plantes; car ſa deſtruction laiſſeroit ſans verdure un certain eſpace de terrain, & ſans nourriture l'eſpece d'inſecte qui y trouve ſa vie: l'anéantiſſement de celui-ci entraîneroit la perte de l'eſpece d'oiſeaux qui en nourrit ſes petits; ainſi de ſuite à l'infini. La ruine totale des regnes pourroit naître de la deſtruction d'une mouſſe, comme on voit celle d'un édifice commencer par une lézarde. Mais ſi le genre humain n'exiſtoit pas, on ne peut pas ſuppoſer qu'il n'y eût rien de dérangé: chaque ruiſſeau, chaque plante, chaque animal ſeroit toujours à ſa place. Philoſophe oiſif & ſuperbe, qui demandez à la nature pourquoi il y a un Dieu, que ne lui demandez-vous plutôt pourquoi il y a des hommes?

Tous ſes ouvrages nous parlent de ſon auteur; la plaine qui échappe à ma vue, & le vaſte ciel qui la couronne, me donnent une idée de ſon immenſité; les fruits ſuſpendus aux vergers, à la portée de ma main, m'annoncent ſa providence; la voix des tempêtes, ſon pouvoir; le retour conſtant des ſaiſons, ſa ſageſſe; la variété avec laquelle il pourvoit dans chaque climat aux beſoins de toutes les créatu-

res, le port majestueux des forêts, la douce verdure des prairies, le groupe des plantes, le parfum & l'émail des fleurs, une multitude infinie d'harmonies connues & à connoître, sont des langages magnifiques qui parlent de lui à tous les hommes, dans mille & mille dialectes différens.

L'ordre de la nature est même superflu; Dieu est le seul être que le désordre appelle & que notre foiblesse annonce. Pour connoître ses attributs, nous n'avons besoin que du sentiment de nos imperfections. Oh! qu'elle est sublime cette priere (1) naturelle au cœur humain, & usitée encore par des peuples que nous appelons sauvages. « O Eternel! ayez » pitié de moi, parce que je suis passa- » ger; ô infini! parce que je ne suis qu'un » point; ô fort! parce que je suis foible; ô » source de la vie! parce que je touche à » la mort; ô clairvoyant! parce que je suis

(1) Voyez Flacourt, histoire de l'île de Madagascar, chap. 44, pag. 182. Vous y trouverez cette priere embarrassée de beaucoup de circonlocutions, mais renfermant le sens que je rapporte. Il est bien étrange que des Negres aient trouvé tous les attributs de Dieu dans les imperfections de l'homme. C'est avec raison que la sagesse divine a dit elle-même qu'elle s'étoit reposée sur toutes les nations: *Et in omni terrâ steti & in omni populo; & in omni populo primatum habui.* Ecclésiastique, chap. XXIV, ℣. 9 & 10.

» suis dans les ténebres ; ô bienfaisant ! » parce que je suis pauvre ; ô tout-puissant ! parce que je ne peux rien ».

L'homme ne s'est rien donné. Il a tout reçu ; & celui qui a fait l'œil ne verra pas ! celui qui a fait l'oreille n'entendra pas ! celui qui lui a donné l'intelligence pourroit en manquer ! Je croirois faire tort à celle de mes lecteurs, & je dérangerois l'ordre de ces écrits, si je m'arrêtois ici plus long-tems sur les preuves de l'existence de Dieu. Il me reste à répondre aux objections faites contre sa bonté.

Il faut, dit-on, qu'il y ait un Dieu de la nature & un Dieu de la religion, puisqu'elles ont des loix qui se contrarient. C'est comme si on disoit qu'il y a un Dieu des métaux, un Dieu des plantes, & un Dieu des animaux, parce que tous ces êtres ont des loix qui leur sont propres. Dans chaque regne même, les genres & les especes ont encore d'autres loix qui leur sont particulieres, & qui, souvent, sont en opposition entre elles, mais ces différentes loix font le bonheur de chaque espece en particulier, & elles concourent toutes ensemble d'une maniere admirable au bonheur général.

Les loix de l'homme sont tirées du même plan de sagesse qui a dirigé l'univers. L'homme n'est pas un être d'une nature simple. La vertu qui doit être son partage sur la terre, est un effort qu'il fait

ſur lui-même pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu ſeul. Elle lui propoſe d'une part, la ſageſſe divine pour modele; & elle lui préſente de l'autre, la voie la plus aſſurée de ſon bonheur. Etudiez la nature, & vous verrez qu'il n'y a rien de plus convenable au bonheur de l'homme, & que la vertu porte avec elle ſa récompenſe, dès ce monde même. La continence & la tempérance de l'homme aſſurent ſa ſanté; le mépris des richeſſes & de la gloire, ſon repos; & la confiance en Dieu, ſon courage. Qu'y a-t-il de plus convenable à un être auſſi miſérable, que la modeſtie & l'humilité? Quelles que ſoient les révolutions de la vie, il ne craint plus de tomber lorſqu'il eſt aſſis à la derniere marche.

A la vue de l'abondance & de la conſidération où vivent quelques méchans, ne nous plaignons pas que Dieu ait fait aux hommes un partage injuſte de biens. Ce qu'il y a ſur la terre de plus utile, de plus beau & de meilleur en tout genre, eſt à la portée de chaque homme. L'obſcurité vaut mieux que la gloire, & la vertu que les talens. Le ſoleil, un petit champ, une femme & des enfans, ſuffiſent pour fournir conſtamment à ſes plaiſirs. Lui faut-il même du luxe? une fleur lui préſente des couleurs plus aimables que la perle qui ſort des abymes de l'Océan, & un charbon de feu dans ſon foyer

est plus éclatant, & sans contredit plus utile que le fameux diamant qui brille sur la tête du grand Mogol.

Après tout, que devoit Dieu à chaque homme? l'eau des fontaines, quelques fruits, des laines pour le vêtir, autant de terre qu'il en peut cultiver de ses mains. Voilà pour les besoins de son corps. Quant à ceux de l'ame, il lui suffit, dans l'enfance, de l'amour de ses parens; dans l'âge viril, de celui de sa femme; dans la vieillesse, de la reconnoissance de ses enfans; en tout tems, de la bienveillance de ses voisins, dont le nombre est fixé à quatre ou cinq par l'étendue & la forme de son domaine; de la connoissance du globe, ce qu'il peut en parcourir dans un demi-jour, afin de ne pas découcher de sa maison, ou, tout au plus, ce qu'il en apperçoit jusqu'à l'horizon; du sentiment d'une providence, ce que la nature en donne à tous les hommes, & qui naîtra dans son cœur aussi bien après avoir fait le tour de son champ, qu'après avoir fait le tour du monde. Avec ces biens & ces lumieres, il doit être content; tout ce qu'il desire au-delà est au-dessus de ses besoins & des répartitions de la nature. Il n'acquerra le superflu qu'aux dépens du nécessaire; la considération publique, que par la perte du bonheur domestique; & la science, que par celle de son repos. D'ailleurs, ces honneurs, ces serviteurs, ces richesses,

ces cliens, que tant d'hommes cherchent, sont desirés injustement; on ne peut les obtenir que par le dépouillement & l'asservissement de ses propres concitoyens. Leur acquisition est pleine de travaux, leur jouissance d'inquiétudes, & leur privation de regrets. C'est par ces prétendus biens que la santé, la raison & la conscience se dépravent. Ils sont aussi funestes aux empires qu'aux familles: ce ne fut, ni par le travail, ni par l'indigence, ni par les guerres que périt l'empire Romain, mais par les plaisirs, les lumieres & le luxe de toute la terre.

A la vérité, les gens vertueux sont quelquefois privés, non-seulement des biens de la société, mais de ceux de la nature. A cela je réponds que leur malheur tourne souvent à leur profit. Lorsque le monde les persécute, il les pousse ordinairement dans quelque carriere illustre. Le malheur est le chemin des grands talens, ou au moins celui des grandes vertus qui leur sont bien préférables. « Tu ne peux, dit » Marc-Aurele, être physicien, poëte, » orateur, mathématicien; mais tu peux » être vertueux, ce qui vaut beaucoup » mieux ». J'ai remarqué encore qu'il ne s'éleve aucune tyrannie, dans quelque genre que ce soit, ou de fait, ou d'opinion, qu'il ne s'en éleve une autre contraire, qui la contre-balance; en sorte que la vertu se trouve protégée par les efforts

mêmes que les vices font pour l'abattre. Il est vrai que l'homme de bien soufre; mais si la providence venoit à son secours dès qu'il a besoin d'elle, elle seroit à ses ordres: l'homme alors commanderoit à Dieu. D'ailleurs, il resteroit sans mérite: mais il est bien rare que, tôt ou tard, il ne voie la chûte de ses tyrans. En supposant, au pis aller, qu'il en soit la victime, le terme de tous les maux est la mort. Dieu ne nous devoit rien. Il nous a tirés du néant: en nous rendant au néant, il nous remet où il nous a pris: nous n'avons pas à nous plaindre.

Une pleine résignation à la volonté de Dieu doit calmer en tout tems notre cœur; mais si les illusions humaines viennent agiter notre esprit, voici un argument propre à nous tranquilliser. Quand quelque chose nous trouble dans l'ordre de la nature, & nous met en méfiance de son auteur, supposons un ordre contraire à celui qui nous blesse, nous verrons alors sortir de notre hypothese une foule de conséquences qui entraîneroient des maux bien plus grands que ceux dont nous nous plaignons. Nous pouvons employer la méthode contraire, lorsque quelque plan imaginaire de perfection humaine nous séduit. Nous n'avons qu'à supposer son existence, alors nous en verrons naître une multitude de conséquences absurdes. Cette double méthode, employée souvent

par Socrate, l'a rendu victorieux de tous les sophistes de son siecle, & peut encore nous servir pour combattre ceux de celui-ci. C'est à la fois un rempart qui protege notre foible raison, & une batterie qui renverse toutes les opinions humaines. Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter tous les systêmes humains, il suffit de les admettre.

Par exemple, les hommes se plaignent de la mort; mais si les hommes ne mouroient point, que deviendroient leurs enfans? Il y a long-tems qu'il n'y auroit plus de place pour eux sur la terre. La mort est donc un bien. Les hommes murmurent dans leurs travaux; mais s'ils ne travailloient point, à quoi passeroient-ils le tems? Les heureux du siecle qui n'ont rien à faire, ne savent à quoi l'employer. Le travail est donc un bien. Les hommes envient aux bêtes l'instinct qui les éclaire: mais si, en naissant, ils savoient comme elles tout ce qu'ils doivent savoir, que feroient-ils dans le monde? Ils y seroient sans intérêt & sans curiosité. L'ignorance est donc un bien. Les autres maux de la nature sont également nécessaires. La douleur du corps, & les chagrins de l'ame dont la route de la vie est traversée, sont des barrieres que la nature y a posées pour nous empêcher de nous écarter de ses loix. Sans la douleur, les corps se briseroient au moindre choc: sans les chagrins, si

ſouvent compagnons de nos jouiſſances, les ames ſe dépraveroient au moindre deſir. Les maladies ſont des efforts du tempérament pour chaſſer quelque humeur nuiſible. La nature n'envoie pas les maladies pour perdre les corps, mais pour les ſauver. Elles ſont toujours la ſuite de quelque infraction à ſes loix, ou phyſiques ou morales. Souvent on y remédie en la laiſſant agir toute ſeule. La diete des alimens nous rend la ſanté du corps, & celle des hommes la tranquillité de l'ame. Quels que ſoient les opinions qui nous troublent dans la ſociété, elles ſe diſſipent preſque toujours dans la ſolitude. Le ſimple ſommeil même nous ôte nos chagrins plus doucement & plus ſûrement qu'un livre de morale. Si nos maux ſont conſtants, & de l'eſpece de ceux qui nous ôtent le repos, nous les adoucirons en recourant à Dieu. C'eſt le terme où aboutiſſent tous les chemins de la vie. La proſpérité nous invite en tout tems à nous en approcher, mais l'adverſité nous y force. Elle eſt le moyen dont Dieu ſe ſert pour nous obliger à recourir à lui ſeul. Sans cette voix qui s'adreſſe à chacun de nous, nous l'aurions bientôt oublié, ſurtout dans le tumulte des villes, où tant d'intérêts paſſagers croiſent l'intérêt éternel, & où tant de cauſes ſecondes nous font oublier la premiere.

Quant aux maux de la ſociété, ils ne

ſont pas du plan de la nature ; mais ces maux mêmes prouvent qu'il exiſte un autre ordre de choſes ; car eſt-il naturel de penſer que l'Etre bon & juſte, qui a tout diſpoſé ſur la terre pour le bonheur de l'homme, permette qu'il en ait été privé impunément ? Ne fera-t-il rien pour l'homme vertueux & infortuné qui s'eſt efforcé de lui plaire, lorſqu'il a comblé de biens tant de méchans qui en abuſent ? Après avoir eu une bonté gratuite, manquera-t-il d'une juſtice néceſſaire ? Mais tout meurt avec nous, dit-on ; nous en devons croire notre expérience ; nous n'étions rien avant de naître, nous ne ſerons rien après la mort. J'adopte cette analogie ; mais ſi je prends mon point de comparaiſon du moment où je n'étois rien, & où je ſuis venu à l'exiſtence, que devient cet argument ? Une preuve poſitive n'eſt-elle pas plus forte que toutes les preuves négatives ? Vous concluez d'un paſſé inconnu à un avenir inconnu, pour perpétuer le néant de l'homme ; & moi je tire ma conſéquence du préſent que je connois, à l'avenir que je ne connois pas, pour m'aſſurer de ſon exiſtence future. Je préſume une bonté & une juſtice à venir, par les exemples de bonté & de juſtice que je vois actuellement répandus dans l'univers.

D'ailleurs, ſi nous n'avons maintenant que des deſirs & des preſſentimens d'une

vie future, & si nul n'en est revenu, c'est que notre vie terrestre n'en comporte pas de preuve plus sensible. L'évidence sur ce point entraîneroit les mêmes inconvéniens que celle de l'existence de Dieu. Si nous étions assurés, par quelque témoignage évident, qu'il existât pour nous un monde à venir, je suis persuadé que dans l'instant toutes les occupations du monde présent finiroient. Cette perspective de félicité divine nous jetteroit ici bas dans un ravissement léthargique. Je me rappelle que quand j'arrivai en France sur un vaisseau qui venoit des Indes, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardoient sans en pouvoir détourner les yeux; d'autres mettoient leurs beaux habits, comme s'ils avoient été au moment d'y descendre; il y en avoit qui parloient tout seuls, & d'autres qui pleuroient. A mesure que nous en approchions le trouble de leur tête augmentoit. Comme ils en étoient absens depuis plusieurs années, ils ne pouvoient se lasser d'admirer la verdure des collines, les feuillages des arbres, & jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues & de mousses; comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étoient nés, qu'ils reconnoissoient au loin dans les campagnes, & qu'ils nommoient les uns après

les autres, les remplissoient d'alégresse. Mais quand le vaisseau entra dans le port, & qu'ils virent sur les quais, leurs amis, leurs peres, leurs meres, leurs femmes & leurs enfans qui leur tendoient les bras en pleurant, & qui les appeloient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord; tous sauterent à terre, & il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage. Que seroit-ce donc si nous avions l'entrevue sensible de cette patrie céleste, où habite ce que nous avons le plus aimé, & ce qui seul mérite de l'être? Toutes les laborieuses & vaines inquiétudes de celle-ci finiroient. Le passage d'un monde à l'autre, étant à la portée de chaque homme, il seroit bientôt franchi: mais la nature l'a couvert d'obscurité, & elle a mis pour gardiens au passage, le doute & l'épouvante.

Il semble, disent quelques-uns, que l'idée de l'immortalité de l'ame n'a dû naître que des spéculations des hommes de génie, qui, considérant l'ensemble de cet univers, & les liaisons que les scenes présentes ont avec celles qui les ont précédées, en ont dû conclure des suites nécessaires avec l'avenir; ou bien que cette idée d'immortalité s'est introduite par des législateurs, dans les sociétés policées, comme des espérances lointaines propres à consoler les hommes des injustices de leur poli-

tique. Mais, si cela étoit ainsi, comment peut-elle se trouver au milieu des déserts dans la tête d'un negre, d'un caraïbe, d'un patagon, d'un tartare? Comment s'est-elle répandue à la fois dans les îles de la mer du sud & en Laponie, dans les voluptueuses contrées de l'Asie & dans les rudes climats de l'Amérique septentrionale, chez les habitans de Paris & chez ceux des nouvelles Hébrides? Comment tant de peuples séparés par de vastes mers, si différens de mœurs & de langage, ont-ils adopté une opinion si unanime, eux qui affectent souvent, par des haines nationales, de s'écarter des moindres coutumes de leurs voisins? Tous croient l'ame immortelle. D'où peut leur venir une croyance si contredite par leur expérience journaliere? Chaque jour ils voient mourir leurs amis, aucun jour ne les voit reparoître. En vain ils portent à manger sur leurs tombeaux, en vain ils suspendent, en pleurant, aux arbres voisins, les objets qui leur furent les plus chers; ni ces témoignages d'une amitié inconsolable, ni les sermens de la foi conjugale réclamés par leurs épouses éperdues, ni les cris de leurs chers enfans éplorés sur les terres qui couvrent leurs cendres, ne les rappellent du séjour des ombres. Qu'attendent pour eux-mêmes d'une autre vie ceux qui leur adressent tant de regrets? Il n'y a point d'espérance si contraire aux intérêts

de la plupart des hommes ; car les uns, ayant vécu par la violence ou par la ruse, doivent s'attendre à des punitions ; les autres, ayant été opprimés, doivent craindre que la vie future ne coule encore sous les mêmes destinées que celles où ils ont vécu. Dira-t-on que c'est l'orgueil qui nourrit en eux cette opinion ? Est-ce l'orgueil qui engage un misérable negre à se pendre dans nos colonies, dans l'espoir de retourner dans son pays, où il doit encore s'attendre à l'esclavage ? D'autres peuples, comme les insulaires de Taïti, restreignent l'espérance de cette immortalité, à renaître précisément dans les mêmes conditions où ils ont vécu. Ah ! les passions présentent à l'homme d'autres plans de félicité ; & il y a long-tems que les miseres de son existence & les lumieres de sa raison auroient détruit celui-ci, si l'espoir d'une vie future n'étoit pas en lui le résultat d'un sentiment surnaturel.

Mais pourquoi l'homme est-il le seul de tous les animaux qui éprouve d'autres maux que ceux de la nature ? Pourquoi a-t-il été livré à lui-même, puisqu'il étoit sujet à s'égarer ? Il est donc la victime de quelque être malfaisant.

C'est à la religion à nous prendre où nous laisse la philosophie. La nature de nos maux en décele l'origine. Si l'homme se rend lui-même malheureux, c'est qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de

son bonheur. L'homme est un dieu exilé. Le regne de Saturne, le siecle de l'âge d'or, la boîte de Pandore d'où sortirent tous les maux, & au fond de laquelle il ne resta que l'espérance, mille allégories semblables répandues chez toutes les nations, attestent la félicité & la décadence d'un premier homme.

Mais il n'est pas besoin de recourir à des témoignages étrangers. Nous en portons de plus sûrs en nous-mêmes. Les beautés de la nature nous attestent l'existence d'un Dieu, & les miseres de l'homme, les vérités de la religion. Il n'y a point d'animal qui ne soit logé, vêtu, nourri par la nature, sans souci & presque sans travail. L'homme seul dès sa naissance est accablé de maux. D'abord, il naît tout nu, & il a si peu d'instinct, que si la mere qui le met au monde ne l'élevoit pendant plusieurs années, il périroit de faim, de chaud ou de froid. Il ne connoît rien que par l'expérience de ses parens. Il faut qu'ils le logent, lui filent des habits & lui préparent à manger au moins pendant huit ou dix ans. Quelque éloge qu'on ait fait de certains pays par leur fécondité & par la douceur de leur climat, je n'en connois aucun où la subsistance la plus simple ne coûte à l'homme de l'inquiétude & du travail. Il faut se loger dans les Indes, pour y être à l'abri de la chaleur, des pluies & des insectes; il faut y culti-

vez le riz, le sarcler, le battre, l'écosser, le faire cuire. Le bananier, le plus utile de tous les végétaux de ces pays, a besoin d'être arrosé, & entouré de haies pour être garanti pendant la nuit des attaques des bêtes sauvages. Il faut encore des magasins pour y conserver des provisions pendant la saison où la terre ne produit rien. Quand l'homme a ainsi rassemblé autour de lui ce qui lui suffit pour vivre tranquille, l'ambition, la jalousie, l'avarice, la gourmandise, l'incontinence, ou l'ennui, viennent s'emparer de son cœur. Il périt presque toujours la victime de ses propres passions. Certainement, pour être tombé ainsi au-dessous des bêtes, il faut qu'il ait voulu se mettre au niveau de la divinité.

Infortunés mortels, cherchez votre bonheur dans la vertu, & vous n'aurez point à vous plaindre de la nature. Méprisez ce vain savoir, & ces préjugés qui ont corrompu la terre & que chaque siecle renverse tour-à-tour. Aimez les loix éternelles. Vos destinées ne sont point abandonnées au hasard, ni à des génies malfaisans : rappelez-vous ces tems dont le souvenir est encore nouveau chez toutes les nations. Les animaux trouvoient par-tout à vivre ; l'homme seul n'avoit ni aliment, ni habit, ni instinct. La sagesse divine l'abandonna à lui-même, pour le ramener à elle. Elle répandit ses biens sur

toute la terre, afin que, pour les recueillir, il en parcourût les différentes régions, qu'il développât sa raison par l'inspection de ses ouvrages, & qu'il s'enflammât de son amour par le sentiment de ses bienfaits. Elle mit entre elle & lui, les plaisirs innocens, les découvertes ravissantes, les joies pures & les espérances sans fin, pour le conduire à elle pas à pas, par la route de l'intelligence & du bonheur. Elle plaça sur les bords de son chemin, la crainte, l'ennui, le remords, la douleur & tous les maux de la vie, comme des bornes destinées à l'empêcher d'aller au-delà, & de s'égarer. Ainsi, une mere seme des fruits sur la terre pour apprendre à marcher à son enfant; elle s'en tient éloignée; elle lui sourit, elle l'appelle, elle lui tend les bras; mais s'il tombe, elle vole à son secours, elle essuie ses larmes, & elle le console. Ainsi, la providence vient au secours de l'homme par mille moyens extraordinaires qu'elle emploie pour subvenir à ses besoins. Que seroit-il devenu dans les premiers tems, si elle l'avoit abandonné à sa raison encore dépourvue d'expérienc? Où trouva-t-il le bled dont tant de peuples tirent leur nourriture aujourd'hui, & que la terre, qui produit toutes sortes de plantes sans être cultivée, ne montre nulle part? Qui lui a appris l'agriculture, cet art si simple que l'homme le plus stupide en est capa-

ble, & si sublime que les animaux les plus intelligens ne peuvent l'exercer ? Il n'est presque point d'animal qui ne soutienne sa vie par les végétaux, qui n'ait l'expérience journaliere de leur reproduction, & qui n'emploie pour chercher ceux qui lui conviennent beaucoup plus de combinaisons qu'il n'en faut pour les ressemer. Mais, de quoi l'homme lui-même a-t-il vécu avant qu'une Isis ou une Cerès lui eût révélé ce bienfait des cieux ? Qui lui montra, dans l'origine du monde, les premiers fruits des vergers dispersés dans les forêts, & les racines alimentaires cachées dans le sein de la terre ? N'a-t-il pas dû, mille fois, mourir de faim avant d'en avoir recueilli assez pour le nourrir, ou de poison avant d'en savoir faire le choix, ou de fatigue & d'inquiétude avant d'en avoir formé autour de son habitation des tapis & des berceaux ? Cet art, image de la création, n'étoit réservé qu'à l'être qui portoit l'empreinte de la divinité. Si la providence l'eût abandonné à lui-même en sortant de ses mains, que seroit-il devenu ? Auroit-il dit aux campagnes : forêts inconnues, montrez-moi les fruits qui sont mon partage ? Terre, entr'ouvrez vous, & découvrez-moi dans vos racines mes alimens : Plantes, d'où dépend ma vie, manifestez-vous à moi, & suppléez à l'instinct que m'a refusé la nature ? Auroit-il eu recours, dans sa détresse, à

la pitié des bêtes, & dit à la vache, lorsqu'il mouroit de faim : prends-moi au nombre de tes enfans, & partage avec moi une de tes mamelles superflues ? Quand le souffle de l'aquilon fit frissonner sa peau, la chevre sauvage & la brebis timide sont-elles accourues pour le réchauffer de leurs toisons ? Lorsque errant sans défense & sans asyle, il entendit la nuit les hurlemens des bêtes féroces qui demandoient de la proie, a-t-il supplié le chien généreux, en lui disant : sois mon défenseur, & tu seras mon esclave ? Qui auroit pu lui soumettre tant d'animaux qui n'avoient pas besoin de lui, qui le surpassoient en ruses, en légéreté, en force, si la main qui, malgré sa chûte, le destinoit encore à l'empire, n'avoit abaissé leurs têtes à l'obéissance ?

Comment, d'une raison moins sûre que leur instinct, a-t-il pu s'élever jusques dans les cieux, mesurer le cours des astres, traverser les mers, conjurer le tonnerre, imiter la plupart des ouvrages & des phénomenes de la nature ? C'est ce qui nous étonne aujourd'hui ; mais je m'étonne bien plutôt que le sentiment de la divinité eût parlé à son cœur bien avant que l'intelligence des ouvrages de la nature eût perfectionné sa raison. Voyez-le dans l'état sauvage, en guerre perpétuelle avec les élémens, avec les bêtes féroces, avec ses semblables, avec lui-même, souvent

réduit à des ſervitudes qu'aucun animal ne voudroit ſupporter ; & il eſt le ſeul être qui montre juſques dans la miſere, le caractere de l'infini & l'inquiétude de l'immortalité. Il éleve des trophées ; il grave ſes exploits ſur l'écorce des arbres : il prend le ſoin de ſes funérailles, & il révere les cendres de ſes ancêtres, dont il a reçu un héritage ſi funeſte. Il eſt ſans ceſſe agité par les fureurs de l'amour ou de la vengeance : quand il n'eſt pas la victime de ſes ſemblables, il en eſt le tyran, & ſeul il a connu que la juſtice & la bonté gouvernoient le monde, & que la vertu élevoit l'homme au ciel. Il ne reçoit à ſon berceau aucun préſent de la nature, ni douces toiſons, ni plumages, ni défenſes, ni outils pour une vie ſi pénible & ſi laborieuſe ; & il eſt le ſeul être qui invite des dieux à ſa naiſſance, à ſon hymen & à ſon tombeau. Quelque égaré qu'il ſoit par des opinions inſenſées, lorſqu'il eſt frappé par les ſecouſſes imprévues de la joie ou de la douleur, ſon ame d'un mouvement involontaire ſe réfugie dans le ſein de la divinité. Il s'écrie : Ah mon Dieu ! il tourne vers le ciel des mains ſuppliantes & des yeux baignés de larmes pour y chercher un pere. Ah ! les beſoins de l'homme atteſtent la providence d'un Etre ſuprême. Il n'a fait l'homme foible & ignorant, qu'afin qu'il s'appuyât de ſa force & qu'il s'éclairât de ſa lumiere ; &